



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

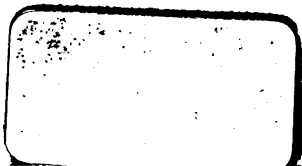
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Per. 3977 f. $\frac{31}{31}$







BIBLIOTHEQUE
RAISONNEE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois de
JUILLET, AOÛT & SEPTEMBRE,
1743.
TOME TRENTE-UN.
Premiere Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
M D C C X L I I I.



BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Juillet, Aout &
Septembre, 1743.

ARTICLE I.

ΑΟΥΚΙΑΝΟΥ ΣΑΜΟΣΑΤΕΩΣ ΑΠΑΝΤΑ.

LUCIANI SAMOSATENSIS OPERA
cum nova versione *Tiber. Hemsterhusii* &
Jo. Matthiæ Gefneri, Græcis Scholiis, ac
notis omnium proximæ editionis Commen-
tatorum. Additis *Jo. Brodæi*, *Jo. Jensii*,
Lud. Kusteri, *Lamb. Bosii*, *Hor. Vitringæ*,
Jo. de la Faye, *Ed. Leedes*, aliisque ineditis,
ac præcipue *Mosis Solani* & *J. M. Gefneri*.
Tomus I cuius priorem partem summo stu-
dio curavit & illustravit *Tiberius Hemster-*
husius. Ceteras inde partes ordinavit, notas-
que suas adjecit *Jo. Fredericus Reitzius*.
Amstelod. sumtibus *Jacobi Wetstenii*, 1743.
Tom. XXXI. Part. I. A 2 C'elt-

C'est-à-dire :

LES OUVRAGES DE LUCIEN, avec la Traduction de Messieurs HEMSTERHUIS & GESNER, le Scholiaste Grec & toutes les Notes de la dernière Edition. On y a ajouté les Notes de BRODAEUS, JENSIIUS, &c. avec d'autres, qui n'ont pas encore été publiées, sur-tout celles de Messieurs de SOUL & GESNER. A Amsterdam aux dépens de Jaques Wetstein, 1743. 4. Tom. I. pagg. 882 & pagg. 72 pour les Préfaces. Tome II. pagg. 953. Tome III. pagg. 860.

IL y a si longtems qu'on attend cette Edition de *Lucien*, & le Public s'est formé en d'autres occasions une idée si avantageuse de la plupart de ceux qui y ont travaillé depuis une trentaine d'années, qu'on a tout lieu d'espérer, que l'accueil qu'il fera à cet Ouvrage, sera proportionné aux soins qu'on a pris de le satisfaire. Ces soins sont d'autant plus recommandables, que *Lucien* est un Auteur favori, & presque une Bibliothèque entière pour ceux qui joignent à la connoissance des Belles-Lettres, un gout vif, & un panchant naturel pour tout ce qui peut récréer l'esprit, l'amuser agréablement, & l'orner même de tout ce qu'il y a de plus utile & de plus instructif. Y a-t-il en effet un plaisir plus sensible, & même plus universel, que celui que procure la lecture des Dialogues & de la Comédie? Deux caractères dont presque tous les Ouvrages de *Lucien* sont com-

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 3

composés. Il y ajoute la Satire, quelquefois délicate, quelquefois piquante, mais toujours salutaire à ceux qui s'y prennent comme il faut. Personne n'a mieux connu le secret de se faire lire de tout le monde. Il instruit en divertissant ; & en badinant ; il nous enseigne mille choses, dont nous ne sommes redevables qu'à lui seul. La Théologie Païenne & la Superstition n'ont ni de plus grand Docteur, ni de plus fidèle Interprète, ni de plus grand adversaire que lui. L'ignorance, l'hypocrisie, l'orgueil, l'avarice, & les autres vices des Philosophes de tout tems, sont si fortement combattus, & tournés si finement en ridicule dans les Ecrits de *Lucien*, qu'on a de la peine à le quitter, lorsqu'on l'a une fois entre les mains. Il n'y a presque aucun caractère des mœurs qu'il n'ait peint avec toute la force, & avec tout l'agrément possible. Il nous peint non seulement les mœurs des hommes, de quelque ordre & de quelque rang qu'ils soient ; mais il y a peu de choses connues de son tems, dont il ne donne une ou plusieurs peintures, faites d'après nature, toutes ressemblantes à l'original, & qui n'ont d'autre défaut, que celui d'être quelquefois trop détaillées ou trop exagérées, ce qui vient de la grande fécondité de son génie, qui lui ouvre dans les moindres choses une grande carrière & un champ libre, où il donne l'essor à son esprit. Malheureusement pour ceux qui font leurs délices d'une lecture si agréable, & en même tems si instructive, il leur manquoit une Edition dont ils pussent se servir commo-

dément. La seule qui se trouvoit, & qui peut-être est la plus incommode de toutes, malgré les grand noms de *Grævius* & de *Gronovius*, dont elle fait parade, ne laisse pas d'être si fautive, tant pour le Texte que pour la Traduction Latine, qu'on doit avoir bien de la patience, & être bien versé dans la connoissance du Grec, pour pouvoir comprendre le sens de l'Auteur.

On ne sauroit donc disconvenir qu'on n'ait rendu un grand service à tous ceux qui ont du gout pour la lecture d'un Ouvrage si plein de fines pensées, en leur procurant une Edition aussi correcte, & exécutée avec tant de soin & d'exactitude. On peut dire, en effet, que, bien loin de rebuter le Lecteur, comme font toutes les autres, elle l'invitera en quelque sorte, & le retiendra même agréablement, par les beautés qu'on y remarque de toutes parts, par l'ordre merveilleux qui y règne, & enfin par une infinité de secours qu'elle fournit, soit pour la correction du Texte, dont dépend souvent aussi la clarté; soit pour la Traduction, qui en mille endroits est plus intelligible, & répond mieux au sens & au caractère de l'Original, qu'elle ne faisoit auparavant; soit pour les Notes, lesquelles ne laissent presque aucune obscurité dans cet Auteur, dont l'érudition même lui dictoit beaucoup d'expressions & d'allusions, qui ont besoin de quelque éclaircissement en faveur de ceux qui ne sont pas tout-à-fait versés dans les sources, où il a puisé avec tant de succès. Par exemple, *Lucien* se sert en mille & mille endroits d'*Homère*,
re,

re, soit qu'il en allègue des Vers entiers, où qu'il en fasse des parodies, ou qu'il en emprunte des expressions, ou qu'il fasse allusion aux personnes, ou aux narrés du Poète. Il n'y a cependant que fort peu de Lecteurs, qui soient assez familiers avec *Homère*, pour être en état de se souvenir, ou au moins de trouver à l'instant les sources de ces sortes de jeux, qui se rencontrent à tous momens, & par conséquent d'en goûter le fin, la délicatesse, la force, le ridicule (a). Dans cette Edition, le Lecteur en est presque toujours averti, & on l'y met en état de goûter les passages, qui doivent nécessairement rebuter tout homme sensé, qui se trouve déstitué d'un pareil secours. La Traduction, telle qu'on la donne aujourd'hui, exprime non seulement avec toute la fidélité possible, le sens de l'Auteur; mais comme on vient de le remarquer, elle fait aussi connoître son caractère. Il étoit donc impossible de suivre toujours, mot à mot, l'Original, comme dans une Version interlinéaire, qui auroit peut-être pu servir à de jeunes Ecoliers, mais qui auroit en même tems dégouté toute personne éclairée. Au-lieu de cela, Mr. *Gesner* donne *Lucien* à ceux qui entendent le Latin, avec tous les agrémens que lui trouvent ceux qui entendent parfaitement le Grec, & le lisent en cette Langue. Enfin, ceux qui se serviront de cet-

(a) Mr. du Soul a raison de dire, Tome I, pag. 261. *Homerum qui non versavit, neque in hisce salibus & jocis, neque fere in plerisque hujus Scriptoris Opusculis centesimam quamque leporum partem intelligit.*

cette Edition, seront en état de connoître de près ce grand génie, & de se familiariser en quelque sorte avec lui, aiant pour Interprètes, Entremetteurs, ou Proxénètes de cette connoissance, des personnes qui, pendant trente ans, & même davantage (a), ont été de ses amis. Cela peut suffire, en général; parcourons à présent l'Ouvrage entier, pour en donner une idée plus complète au lecteur.

Après la Dédicace du Libraire à Sa Majesté la Reine de Hongrie, on voit la Préface de Mr. *Reitz*, Recteur de l'Ecole Hieronymienne à Utrecht, connu dans la République des Lettres par plusieurs marques de son érudition (b). O'est dans cette Préface que nous apprenons l'histoire de cette nouvelle Edition. En voici le précis. Le célèbre Mr. *Hemsterhuis* s'en étoit déjà chargé l'an 1720. Dix ans après on commença à l'imprimer; mais comme Mr. *Hemsterhuis* s'aperçut bientôt, par ses grandes lumières, à quel degré de perfection on pourroit pousser un Ouvrage de cette nature, sa vaste érudition lui donnant toujours de nouvelles ouvertures, & lui fournissant de nouvelles

(a) Mr. *du Soul* travailloit déjà sur *Lucien* avant l'an 1701, ce qu'il nous apprend lui-même, Tome II pag. 228, 56. Mr. *Hemsterhuis* nous a donné *Luciani Colloquia Selecta Gr. & Lat.* Amst. 1708. 12. avec des Notes, qui lui feroient honneur, s'il n'eût rien écrit après cela. Mr. *Gesner* a publié à Jena, en 1714, le *Philopatri* avec une Traduction de sa façon, toute nouvelle, & avec des Notes, dont il n'a trouvé que fort peu à changer dans la présente Edition.

(b) Il nous a donné, p. e. son Livre de *Ambiguus*, &c.

Juillet, tout 3 Septembre, 1743. 9

les occasions pour s'étendre, à mesure qu'il faisoit des recherches & amassoit des matériaux, son projet ne s'exécutoit que fort lentement, ce qui ne convenoit nullement, ni à l'avantage du Public, ni à l'intérêt du Libraire. En 1736, lorsqu'on l'eut poussé jusqu'au commencement du *Traité de Sacrificiis*, Mr. *Hemsterhuis* aime mieux abandonner un travail, dont personne ne pouvoit mieux s'acquitter que lui, que d'être obligé ou de travailler plus à la hâte, ou de laisser languir le Public plus longtems. Mr. *Gesner* (a) se détermina à travailler sur *Lucien*, lorsqu'il eut donné ses soins au *Philoparvis*, Ouvrage auquel les Savans ont fait un accueil favorable. Il avoit eu sur cela un commerce de Lettres avec Mr. *Hemsterhuis* depuis 1721. Ces deux Messieurs, loin de se porter envie, ou de médire l'un de l'autre, ont tâché conjointement de faire profiter le Public des lumières, qu'ils pouvoient répandre sur *Lucien*. Mr. *Hemsterhuis* forma donc lui-même le dessein de s'associer Mr. *Gesner*, & après avoir quitté *Lucien*, il conseilla au Libraire d'obtenir de celui-ci au moins la Traduction & les Notes, parce qu'étant occupé ailleurs il ne pouvoit se charger du soin de toute l'Édition. Ainsi, depuis le commencement du *Traité de Sacrificiis*, ou de la pag. 521 du premier Tome, Mr. *Reitz* a eu soin de l'Édition, dont le fond principal étoient les ob-

(a) Ce qui concerne Mr. *Gesner* a été tiré de sa Lettre à Mr. *Reitz*, pour ne pas interrompre le fil de l'histoire.

observations de *Moses du Soul*, ou *Solanus*; comme il latinise son nom, ancien ami & Compagnon de *Lucien*, qui après avoir conféré avec soin plusieurs MSS. & plusieurs Editions, a corrigé & expliqué un grand nombre de passages par le secours de son heureux génie & d'une grande lecture. Il avoit aussi corrigé, avec une patience presque incroyable, une grande partie des vieilles Traductions. Mais on a pourtant eu raison de suivre plutôt le conseil de plusieurs Savans, qui avoient souhaité qu'on fît une Traduction toute nouvelle.

Mr. *Gesner* l'a fait, comme nous venons de le dire, & en même tems il a donné des Notes de sa façon, où ordinairement il ne s'étend sur les matières dont il s'agit, qu'autant qu'il faut pour éclaircir le sens de *Lucien*, ou justifier la manière de lire qu'il suit dans sa Traduction. Jamais il ne s'amuse à répéter les bevue des anciennes Versions, ni à les réfuter. S'il avoit suivi en cela l'exemple de quelques Savans, il en eût pu grossir considérablement ses Notes, mais il lui suffit d'établir ce qu'il croit le plus vraisemblable. Souvent il se contente de suivre simplement ce qu'il croit le plus raisonnable, quand il pense que les personnes intelligentes se rendront comme d'elles-mêmes à son avis. Les travaux de Mr. *du Soul* & de Mr. *Gesner* sont donc le fond principal de la nouvelle Edition.

Mais ce n'est pas encore tout. Mr. *Reitz* a eu à sa disposition la première de toutes les Editions de *Lucien*, c'est-à-dire, celle de Floren-

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 11

rence de 1496 folio, quoique déjà toute collationnée par Mr. *du Soul*. Celle d'*Aldus* de 1503 fol. a été communiquée par Mr. *Vesseling*. Elle a été collationnée avec un ancien MS. Mr. *du Soul* s'est servi encore de l'autre Edition d'*Aldus* de 1522, qui est quelquefois différente de la première. Mr. *Gesner* l'a aussi consultée. On a collationné l'Edition de Hagenau de 1526, 8. L'autre de la même Ville, imprimée en 1535, 8. a été corrigée par Mr. *Gesner*. Pour rendre cette Edition plus correcte, Mr. *Reitz* s'est servi de l'Edition des Juntas, Ven. 1535, 8. collationnée par Mr. *du Soul* avec plusieurs MSS. & avec dix, ou quelquefois plusieurs Editions. Quant aux MSS. on en voit, pag. 12 & suiv. une description circonstanciée, avec des chiffres, dont chacun est désigné par Mr. *du Soul*.

Mr. *Reitz* a aussi consulté deux Editions de Bâle, de 1545 & de 1555, 8. en Grec, & une troisième Grèque & Latine de 1563. Il n'a pas vu la quatrième de Bâle, 1619, Grèque & Latine, en 4 Volumes 8. Apparemment ce n'est pas grand dommage: Mr. *du Soul* & Mr. *Gesner* l'ont eue; mais il n'en font pas grand cas.

Il a eu aussi l'Edition de Francfort, de 1546, 2 Volumes 8, en Grec. Mr. *du Soul* s'est servi encore de celle de Venise, de 1550, 2 Volumes 8. & de celle de *Bourdelotius*, à Paris 1615. Gr. L. fol.; de celle de *Benedictus* (Benoît), à Saumur 1619. Gr. L. 2 Volumes 8. la plus correcte; & enfin de la plus fautive, d'Amst. 1687. Gr. L. 2 Volumes 8.

Oh

On voit, par ce détail, qu'on a consulté toutes les Editions de *Lucien*, dont parle *Fabrianus*, & de plus la dernière d'*Aldus* de 1522. La plupart ont été entre les mains de Mr. *Hemsterhuis*, de même que les Notes MSS. de *Fr. Gwyet*. Mr. *Reitz* observe qu'apparemment *Menage* se les a appropriées, selon la coutume; il en est aussi parlé ailleurs (a). On les trouve donc ici restituées à leur Auteur, de même que celles de *L. Bos*, de *Hor. Vitranga*, & quelques-unes de Mr. de la *Croze*. Les *Lectiões Lucianæ* de Mr. *Jensius* sont aussi insérées à leur place. Les anciens *Scholia* ont été corrigés, & mieux digérés par Mr. du *Soul*, & Mr. *Hemsterhuis* & *Reitz* y ont heureusement travaillé. Celui-ci a tiré des Observations imprimées de *J. H. Maius* sur les *Longævi*, & des Leçons MSS. d'*Erasmus Schmidius* (b) sur la *Tragopodagra*, ce qui lui a paru le plus important.

Quant à la vie de *Lucien*, au Catalogue Critique de ses Ouvrages, & aux MSS. & aux Editions précédentes, il est arrivé aux Savans, qui ont eu part à cette Edition, quelque chose de semblable à ce qui arrive fort souvent dans les grandes Maisons, ou autres Sociétés, que *communiter curantur, communiter negliguntur*. On voit que Mr. *Reitz* se décharge sur Mrs. *Hemsterhuis* & *Gesner*, & que celui-ci s'excuse

(a) V. *Miscell. Nova Lips.* Vol. I. pag. 122.

(b) Elles ont été communiquées à Mr. *Gesner* par le célèbre Mr. *Jul. Car. Schlæger*, Professeur d'*Helmstedt*.

est réciproquement. Mais la Public est dédommagé, au moins en partie, par la diligence de Mr. Reitz, qui a ramassé tout ce qui y a rapport, en consultant, pour cet effet, les anciennes Préfaces, la Bibliothèque de Fabricius, Jonsius, Vossius, Tillamont, Dodsvelh, Bayle, la Croze, & sur-tout l'Auteur même; de sorte qu'on trouve ici quantité de matériaux, pour en construire l'histoire critique de Lucien & de ses Ouvrages. Peut-être que Mr. Reitz se résoudra d'y travailler de nouveau. Voici une belle occasion de la publier.

Les Editions précédentes n'ont point d'Index Grec. Mr. Charles Conrad Reitz, Recteur du Collège de Gorinchem, frère de l'Éditeur, en a fait trois. L'un sur les *Scholies* & sur les *Variations*; le second sur les *Notes*, qui est très ample, parce qu'il n'y a presque point de passage remarquable qui n'ait été traité par un ou plusieurs des Commentateurs. Mais le troisième, qui contient tous les mots en particulier & avec leur construction, & qui mérite le titre de *Lexicon Lucianum*, étant trop grand pour entrer dans le troisième Volume, a été réservé pour être publié séparément. Le Libraire promet de le faire, en cas que ceux qui achèteront *Lucien*, témoignent de l'empressement pour l'avoir. Mais Mr. Reitz s'engage de le faire à ses frais, si le Libraire ne trouve pas à propos de s'en charger. Cet *Index* est trop utile à ceux qui aiment le Grec, pour que l'on doive craindre de perdre dans une telle entreprise; sur-tout si Mr. Reitz fait en sorte, comme il nous le fait espérer, que son *Index* puisse

puisse aussi servir pour les autres Editions de *Lucien*. Outre les deux *Index* Grecs, on en trouve encore ici un autre Latin, qui renferme les matières, & qui est très ample.

Jusqu'ici nous avons suivi le fil de la Préface de Mr. *Reitz*. Après cette Préface vient une liste des secours dont s'est servi Mr. *du Soul*. Nous en avons déjà rendu compte. On voit ensuite une Epître de Mr. *Gesner* à Mr. *Reitz*, dont nous avons aussi déjà pris ce qui appartient à l'histoire de cette Edition. Il y a quelques critiques sur quelques Traités de *Lucien*. On nous donne un narré circonstancié de l'Exemplaire Latin d'une bonne partie des Opuscules de *Lucien*, corrigé par Mr. *du Soul*, que Mr. *Gesner* a eu entre les mains, & qu'il dit avoir mis à la Bibliothèque de l'Université de Göttingen, pour servir de preuve, si quelqu'un s'avisait de révoquer en doute sa bonne foi. Il justifie cette précaution, qui pourroit paroître inutile, par ce qui lui est arrivé de la part de Mr. *Pontedéra* (a), touchant

(a) Dans son Livre intitulé: *Antiquitatum Latinarum Gracarumque enarrationes epistolis LXVIII comprehensa*. Patavii 1740. 4. La 53 Lettre traite de *Lipsiensi Rusticorum Auctorum editione*. On l'y accuse, par exemple, d'avoir omis quelques Observations de Mr. *Pontedéra*: il démontre qu'il les a mises à leur place. Nous ne trouvons pas mauvais, que Mr. *Gesner* ait saisi cette occasion pour se défendre contre des accusations dont l'injustice saute aux yeux de tous ceux qui peuvent s'informer du fait; mais nous croions, qu'il se seroit épargné cette peine, s'il avoit sçu qu'un savant homme se chargeroit de son Apologie, de la manière que cela s'est fait dans les *Novæ Acta Erud. Lips.* 1743, aux Mois d'Avril & de Mai.

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 15

chant les *Scriptores Rei Rusticae*. Il démontre d'une manière sensible que Mr. *Pontedéra*, & son ami Mr. *Andreas Maranus*, ont tort de l'accuser d'avoir manqué de candeur à son égard. Il dit aussi un mot d'une querelle avec feu Mr. *Burman*, qui l'accuse dans son *Lucain*, comme si Mr. *Gesner* eût cherché dans son *Quintilien* à le harceler. Mr. *Gesner* proteste, que sa maxime est plutôt de couvrir les fautes des Savans d'une si grande réputation, que de les relever : & il souhaite de n'être pas contraint de démontrer par des exemples, qu'il a tenu cette conduite à l'égard de Mr. *Burman*. On a joint à tout cela quelques *Addenda* de Mr. *Hemsterhuis*, sur la part qu'il a eue à cette Edition de *Lucien*, occasionnés en partie, à ce qu'il dit lui-même, par une Lettre de Mr. *Gesner*, qu'il traite, selon sa manière, avec beaucoup d'honnêteté.

On peut dire, en général, que le *Lucien*, qui paroît aujourd'hui, n'a aucun de ces défauts, qui défigurent si souvent les meilleurs Livres de Critique & d'Humanité (a).

Il est tems de donner des échantillons des Notes, qui paroissent pour la première fois. Il y en a en si grand nombre, qu'il est difficile de faire choix de celles qui méritent le plus d'être remarquées. Nous les prendrons au hasard, en suivant l'ordre des Tomes. Mr. *Hemsterhuis*

(a) On voit, par exemple, dans l'*Addenda* de Mr. *Hemsterhuis*, qu'il se rend bien souvent aux raisons de Mr. *Gesner* ; & celui-ci ne fait point de difficulté de remercier Mr. *Reitz*, lorsque l'occasion s'en présente.

hais a été si libéral dans la partie, dont il a eu soin, (c'est-à-dire jusqu'à la pag. 525, du I. Tome), que les autres Notes ne paroissent presque rien & se trouvent comme absorbées. Il aime à approfondir les matières, ce qui fait que bien souvent il nous donne des Notes, qui mériteroient le nom de Dissertations. Par exemple, pag. 36, à la fin du Dialogue, *Prometheus es in verbis*, il traite amplement du mot *πιτυκάμπτης*, surnom du grand Larron *Simis*, comme si on disoit *plieur* ou *fléchisseur des pins*. Mr. *Hamsterhuis* fait ici l'éloge d'une conjecture de Mr. *J. J. Wetstein*, savoir, que *Lucien* se nomme lui-même, en cet endroit, un *Pityocampes*, pour avoir ôsé plier de telle manière la roideur Philosophique, qu'elle s'accoutumoit à la bonne-humeur de la Comédie. Il lit donc, *ὃ μὲν ἄρα τις ἐμὲ δέλαδα ταύτου πιτυκάμπτης* (intell. οἷος ἐγὼ εἰμι), καὶ τραγελάφου καὶ αἰτὰς στυγαδικῆς. J'avoue cependant, que je suis porté en faveur de l'*ἰπποκάμπτης* de Mr. du Soul, qui signifie un Monstre marin, représenté dans quelques Médailles comme un cheval, qui est Poisson depuis le ventre; la leçon commune portant, *ὃ μὲν ἄρα τις ἐμὲ δέλαδα ταύτου πιτυκάμπτης καὶ τραγελάφου καὶ αἰτὰς στυγαδικῆς*. Les *Hypocampe*, & les *Tragelaphi* sont trop bons compagnons, pour qu'ils se laissent séparer facilement.

Pag. 70. On voit, avec quelque étonnement, combien de peines quelques Savans se sont données sur ce qu'on lit dans le *Nigrinus* (pag. 38 Edit. de Græv.), *ὅτι μίαν φωνὴν οἱ Ῥωμαῖοι παίδις ἀληθῶς προΐσταναι τὴν ἐν οὖν διαθήκῃς, ἵνα ἀπολαύσων τῆς σφίγματος ἀληθείας*. Quelques-uns ont cru que

que cela regardoit les Testamens injurieux & médisans, qui contenoient des vérités que les Testateurs n'avoient osé dire en public de leur vivant, afin qu'elles ne leur pussent nuire. Ils prennent donc le verbe ἀπολαύει dans un sens ironique, contraire à la signification ordinaire, qui est, *jouir*. Mr. *Hemsterhuis* croit qu'il faut lire ἡν μὴ ἀπολαύει, à l'indicatif, où ils ne jouissent, en prenant ἡν dans un sens relatif. Mr. *Gesner* croit, dans l'*Addenda* de Mr. *Hemsterhuis*, qu'il faut prendre ἡν ἐκαστικῶς, c'est-à-dire, qu'il désigne seulement l'évènement, de sorte qu'ils ne jouissent.

Pag. 132. Mr. *Hemsterhuis* nous apprend plusieurs particularités sur les noms des Esclaves; comme aussi, pag. 138, sur les noms de *Megabazus* & *Megabyzus*, dont on appelloit quelques grands Personnages de Perse, & les grands Prêtres Eunuques de Diane d'Ephèse.

Pag. 181, 85, dans le *Halcyon* (pag. 170 de l'Edition de Grævius), Mr. *Hemsterhuis*, au lieu de τεχνῶν πολυμαχάων, a corrigé διὰ τῶν χιμῶν. Il montre que Galien s'est servi de cette expression, & que cette épithète convient mieux aux mains qu'aux arts.

Pag. 239, 61, dans le *Dialogue de Mercure & d'Apollon* (pag. 209 de Grævius), il y a dans quelques MSS. ἀπὸ τοῦ Ταύγειον. Le *Scholiasste* a la hardiesse de dire, que c'est un Atticisme que de se servir du Nominatif au-lieu du Genitif. Mais Mr. *Hemsterhuis* & du *Soul* corrigent, après de bons Exemplaires, ἀπὸ τοῦ Ταύγειου, & se moquent d'un tel Atticisme.

Pag. 270, il y a un grand nombre de Remarques sur le Dieu *Pan*, fils de *Pénélope*.

Pag. 279, Mr. *Hemsterhuis* explique le nom *Autos*, & se sert du petit *Scholaste* d'*Humane* 12. E, 262, qui l'appelle *κύβητος περὶ τὴν κεφαλὴν*. Il suppose que, au lieu d'*ἀνθρώπου*, il faut lire, *αὐτοῦ τούτου*. „ Il est bien vrai qu'on se servoît „ aussi de l'*Αὐτογ* pour y attacher les rênes; „ mais ne servoît-elle pas aussi, & même principalement, pour que celui qui conduisoit „ le char s'y pût appuyer, tant de la poitrine en „ avant, que du dos en arrière? C'est ce que signifié *ἀνθρώπου*, comme qui diroit *appui contre*, „ & peut-être le mot d'*Αὐτογ* en est-il dérivé.

Pag. 281, on voit une Remarque bien longue, ou plutôt une Dissertation, de la façon de Mr. *Hemsterhuis*, des caractères qu'on attribuoit à *Castor & Pollux*, & des bienfaits, qu'on en attendoit.

Pag. 320, 36, il enseigne que l'adjectif *ἑτερονομος* est ambigu, parce qu'il signifie quelquefois celui qui reçoit son nom d'un autre, & quelquefois celui qui le donne à un autre.

Pag. 334, 54, Mr. *Hemsterhuis* propose & établit une conjecture fort ingénieuse. *Diogène* décrit l'état des Morts dans le règne de *Pluton*, à l'égard de la beauté (pag. 264 de *Grævius*), *οἱ καὶ ἡμεῖς ὄντες ἡμεῖς καὶ οἱ ἄλλοι, ὄντες τὰ χαρμὰς ἢ καὶ λαμπρὰ ὄντες, ἢ ἡρόδωμος — ἀλλὰ πάντες μὲν ἡμεῖς πόνη, φασί, πάντα γυμνὰ τὸ καλλύς*. Le Verbe *φασί* nous donne l'idée d'un proverbe. C'est un Proverbe Grec; dont se servent *Strabon*, *Plutarque*, *Clément d'Alexandrie*, *Themistius*, & d'autres, *πάντες μὲν Μένους*, pour indiquer une égalité parfaite, où l'on traite absolument l'up-
com-

corrigé l'autre. Mr. Hemsterhuis veut donc qu'on lise, *ἀλλὰ πάλιν οὐκ ὁμοίως, ἀλλὰ, ἀλλὰ πάλιν οὐκ ὁμοίως*. On ne peut, du moins, disconvenir que la pensée ne soit fort ingénieuse, sur-tout quand on pense que la poussière ne s'accorde pas trop avec le reste de la fiction, avec les cranes sans cheveux; & que, d'un autre côté, les habitans de l'Isle Myconos passaient pour être ordinairement chauves, comme il paroît par un hémistiche de Lucilius, *Myconiacos omni' juvenis*.

Pag. 452, il y a une Dissertation sur le Verbe *ἐνδεδέσθαι*, & ses diverses constructions. Ceux qui travailleront à l'avenir à un Dictionnaire Grec, feront bien de se servir des Observations de Mr. Hemsterhuis.

Pag. 466, 78. Ce passage est cité par le Scholiaste d'Eschyle in *Septem c. Theb.* 192. ὁ Σχολιαστής λέγει ὅτι οὐκ ἔστιν ἡλικία.

Pag. 445, Lucien fait dire à Pythagoras (pag. 373 de Grævius), *ἐνδεδέσθαι (καί) ὅτι ἡλικία οὐ καλεῖται ἐν τῇ μαθηματικῇ, ἀλλὰ ποίησι*. Remarquons en premier lieu, qu'il y a une faute d'impression dans la Version Latine, *coctans vero si desitnas in cura* (il est visible aussi par la Note de Mr. Gesner, qu'il a écrit *luna*), *cetera numero nodisum, sanguinem effecies*. En suite Mr. Gesner compare ce passage avec *Periphrasis de vita Pythag.* c. 44. *ὅτι ἀνθρώπων ἡλικία, οὐ τοῦτο ὅτις λέγεται, ἢ ἀλλὰ τίς τὸ ἡλικία καλεῖται πρὸς ἄλλους, ὅτι ἀπὸ τῆς ἡλικίας μὲν ὁ πῶς, ὅτις ὁ ἡλικία. ὁ δὲ πῶς ὅτις*. Le Grec convient assez avec le Grec de Lucien. Mr. Gesner cite dans l'*Addenda* Plin. XXI, 165. 16.

Idem erat Atraclylis, nisi candidior esset, & nisi sanguineum succum funderet. Qua de causa Phonos vocatur a quibusdam, odore etiam gravis. Il y a aussi un passage dans les *Philosophumena Origenis*, pag. 42 Edit. Wolf., sur cette matière. Nous le transcrivons ici pour en indiquer la correction & l'explication de Mr. Gesner. Τάτου δὲ τικρότητος φόνος, ὅτις καταμασσησάμενος λῆιον τὸν κύμασι καταδίη πρὸς ἥλιον χρόνον τινα. Τῷτο γὰρ ευθὺς ἀντιλήψεται προσφύει. (C'est ainsi qu'il faut lire, selon Mr. Gesner, au-lieu de προσφύει οὐ προσφύειν), ἀνθρωπίνῃ γόει ὀδμή. *Hujus indicium ait, si quis levigatam mandendo fabam deposuerit aliquamdiu in sole. Hoc enim (ita commansum) celeriter assumet similem humani seminis odorem.* Il seroit facile d'accorder les deux Auteurs, en changeant le φόνος de Porphyrius en γόει, ou le γόει d'Origène en φόνος. Mais, outre que le αἷμα de Lucien est pour le φόνος (à moins qu'on ne l'explique selon le sens qu'il a dans les phrases *sanguis meus, consanguineus*, &c.), il y a aussi une autre différence entre le procès de Lucien & celui d'Origène & de Porphyrius. Ceux-ci exposent au Soleil les fèves machées, Lucien les expose bouillies à la Lune. Peut-être que la Lune les change *in γόει*, & le Soleil *in φόνος*.

Pag. 556, 99, dans l'encan des Philosophes, (pag. 380 de Grævius), il semble que la personne de Platon manque, parce que tout ce que dit ici Socrate convient à son Disciple; & parce que, dans le Dialogue suivant, Platon se trouve à la tête des Philosophes turlupinés dans celui-ci. Mais Mr. Gesner remarque, que So-

Cratæ & *Platon* peuvent passer ici pour une personne, *Platon* attribuant toujours ses sentimens à *Socrate*, comme *Cicéron* a attribué les siens à *Scipion* dans les Livres de *Republica*; ce qui a jetté dans l'erreur le savant *Cellarius*, qui dit dans une Note sur *Lactance, de Opif. Dei*, 1, 13, que *Scipion* avoit écrit six Livres de *Republica*: erreur, qui n'a pas été relevée ni corrigée par les deux derniers Editeurs.

Pag. 663, 43 (pag. 452 de Grævius), il est question d'un homme, qui fait quelque chose, ou plutôt, qui fait tout pour le plaisir. Ὅμως δ' αὖ ἐχέτω τὴν συγγνώμην αὐτοῖς, εἰ ἐπιτυγχάνοιτο. Mr. *Gesner* avoit soupçonné qu'il falloit lire, ἐχέτω τὴν συγγνώμην, αὐτῆς (τῆς ἡδονῆς) εἰ ἐπιτυγχάνοιτο. *Veruntamen veniam talis homo aliquando habeat, ea voluptate si potiatur.* Sa conjecture se trouve confirmée par un MS. Mais Mr. *Reitz* aime mieux conserver la manière de lire ancienne, & l'explique ainsi: *Habeto, five des tamen aliquam iis veniam, si contigerit, id quod cupiunt.* Il cite un passage du *Piscat.* c. 26 εἴχῃ γὰρ αὖ τὴν συγγνώμην αὐτῷ τὸ πρῶγμα, εἰ ἔσῃ. La différence est, qu'ici il n'y a point de πρῶγμα, que *Lucien* y parle au singulier, & que le Verbe ἐπιτυγχάνειν convient mieux aux personnes qui obtiennent quelque chose, qu'aux choses qui arrivent: il signifie plutôt *consequi, nancisci*, que *contingere*.

Pag. 673, 70, *Lucien* dit d'un foulier, (pag. 459 de Grævius), ἐπὶ δὲ πατηθῇ πολλάκις, καὶ ὑπὸ τῷ πηλῷ ἀναπασθῇ, obducatur & deformetur adeo. C'est la manière de lire, reçue jusqu'ici. Mr. *Reitz* omet la préposition ὑπὸ & lit

ἀναπληρῶν ὀππλεῖται, sur la foi d'un MS. Mr. Gesner dans l'*Addenda* défend & explique la leçon reçue. D'ailleurs nous observons, que Mr. Reitz aime les recherches & les discussions Grammaticales, dont il nous donne beaucoup de preuves, touchant les Accens, les Aspirationes & autres choses de cette nature, que quelques-uns traitent de minucies, mais qui contribuent pourtant à l'exacritude & à la beauté du Langage. C'est ainsi qu'il traite de la répétition de l'Article prépositif, pag. 765; du *Fora subscriptum* dans les Infinitifs en εἶ, pag. 778, 23. Il nous donne de bons exemples de la figure *Synesis*, Tom. II. pag. 132, 97; du nombre duel, Tome II pag. 231, 98; de la distinction entre ὑπὸ & ἐπὶ, pag. 900; s'il y a une distinction réelle entre μαρὶ & μαρὶ, de sorte que le premier appartienne seulement aux femmes; ce qu'il nie Tome III pag. 312; de la figure *Anacoluthon*, pag. 421, &c.

Pag. 718, 17 (*Apol. pro merc. cond.* pag. 490.), Mr. de Soul approuve & confirme la conjecture de Grævius, qui au-lieu de κόρινθ' Ἀγαθίν, nom tout-à-fait inconnu aux Géographes, & inapplicable au Texte, conseille de lire Κυλλάραιον. On n'a qu'à lire la phrase proverbiale entière. Μὴ γὰρ τοιούτος ποτε λιμὸς καταλάβει τὸ Ἄργος, ὡς τὴν Κυλλάραιον πόλιν περιεργάζετο. *Cyllarabis* étoit un *Gymnasium*, (édifice public destiné aux exercices du corps), proche d'Argos; & comme c'étoit un lieu sacré, il n'étoit pas permis d'en faire un champ labouré.

Pag. 800, 52 (*Hermotim.* pag. 549), ἢ ἂν εἰς εἰς ἐπὶ παρέμεινεν αὐτῷ κατὰ τὸν Ὀδυσσεύ. Mr.

Faillot, Août & Septembre, 1743. 23

de Soul a heureusement restitué, *deux* *un*.
Hermastime a déjà avoué qu'il avoit fréquenté
vingt ans son Précepteur en Philosophie: qu'y
a-t-il de plus naturel que de le comparer à l'a-
vanturier *Ulysse*, qui a été vingt ans après la
prise de Troie?

Tome II. pag. 43, 70, (*Quom. Hist. conscr.*)
Ptolemae le Géographe & *S. Ambroise* font men-
tion de *Mauris*, que *Mr. du Soul* ne connois-
soit pas du tout; ils nous disent, que c'est une Vil-
le célèbre dans les Indes, ou se tenoit la Foire. *

Pag. 57, 95. (pag. 632 Græv.) *Lucien* veut
qu'on se serve des figures modérées. *Εὐν τοῖς*
μεταφράσαις τὸν ἑαυτὸν ἐμῆτας ἐκπέφναι τὸς λόγους.
Mr. Gesner le traduit ainsi, *Alioqui offus per mi-*
nima condimenta corruptis similem orationem fa-
ciunt Scholastica. Il prend donc *καταφύου* non
pour *condine*, comme le reste des Interprètes;
mais pour *nimis condimenta corruptere*. Il expli-
que le Verbe Grec par un Verbe Allemand
semblable, *verwurzeln, versalken.*

Pag. 66, 74, (pag. 637. Græv.) *Lucien* loue
Thucydide à cause de sa précision, *Συῆσαι ὅπως*
αὐτὸς ἀφίκεται, ἢ ποικίλοντα ἐμπνεύσας, ἢ πολιτείας
χρῆμα δαδόντας ἀναγκάσει καὶ χρεῖσθες ὅτι, ἢ ἔτι πόλεων
σχῆμα, ἢ Στρατιωτικὴν διπλῆς. *Mr. Gesner* remarque,
qu'après le *χρῆμα*. *ὅτι σχῆμα πολιτείας* (car il y a
une diversité dans les MS.) il ne convient pas
de dire *ὅτι πόλεων σχῆμα*. Le Port de Siracuse est
un Individu, auquel il ne convenoit pas de
joindre un nom universel, &c. Enfin il faut
lire *Βασιλεὺς σχῆμα, formam & situm Epirola-*
rum. C'étoit une hauteur escarpée proche de
Siracuse, décrite par *Thucydide* VI, 96. On

ne peut douter que ce ne soit la main de *Lucien* ; & Mr. *Reitz* n'auroit pas mal fait de la recevoir dans le Texte.

Pag. 95, 30. (*Vera Hist.* 1 pag. 658 *Græv.*) La grande Baleine avoit englouti le vaisseau de *Lucien* avec tout son équipage : il continue : ἐπι δὲ ἔδον ἡμῖν, τὸ μὲν πρῶτον σκότος ἦν, καὶ ἔδιν ἰαυόμεν· ὕστερον δὲ αὐτῷ ἀναχνόντες, εἶδομεν κῦτος μέγα, καὶ πάντῃ πλατὺ καὶ ὑψηλόν, ἱκανὸν μυριάδων πέλοι ἰσχυρίων. Mr. *du Soul* observe qu'il faut lire, selon l'Edition de Florence, κῦτος, *Cavum*, *Specum*, *voraginem*, au-lieu de κῦτος, qui approche un peu de ce qu'on appelle *Tautologie*.

On voit dans cette Edition de *Lucien*, que la Critique n'est pas un art tout-à-fait incertain. Souvent deux, trois, ou quatre Savans hommes, sans avoir eu la moindre communication entre eux, conviennent non seulement de la corruption d'un passage, ce qui n'est pas fort surprenant, mais aussi de la manière de le corriger. Donnons-en quelques exemples.

Pag. 117, 48, (*Vera Hist.* 2 pag. 679 *Græv.*) Homère, interrogé sur sa Patrie, répond qu'il ne la fait pas lui-même, ὃ δὲ αὐτοὺς μὲν ἀγνοῦν ἴφασκαν. C'est ainsi qu'on lit dans toutes les Editions, *ipse se nescire dicebat*. Mais comme un moment après il dit positivement, qu'il a été Babylonien, appelé dans sa Patrie Tigranes, Mr. *Gesner* corrige αὐτοὺς μὲν ἀγνοῦν, *illos ignorare*, c'est-à-dire que ceux qui dispuoient ne le savoient pas, dont *Lucien* disoit τῷτο μέγιστα παρ' ἡμῖν ἰσότητιν ζητῶσθαι. *Vorstius* & Mr. *du Soul* l'ont vu de même, & Mr. *Reitz* l'a trouvé dans un MS.

Pag. 121, 24, (*Vera Hist.* 2 pag. 678).

Mr.

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 25

Mr. Reitz dit : *Quia quinque doctissimi viri Palmerius, Vorstius, Solanus, la Croze & Gesnerus id vel conjectura affecti sunt, vel pratulere, quod Codex optima nota L. confirmat, &c.* Il est question du mot *ἱάμενος*, au lieu duquel il y a dans toutes les Editions & dans les MSS. *ἱάμενος*.

Pag. 125, 8, (*Vera Hist. 2^e pag. 681*). On lit dans toutes les Editions : *Τότε δὲ ἀφίξη εἰς τὴν μεγάλην ἤπειρον τὴν ἰωνίαν τῇ ὑφ' ἡμῶν κατοικυμένη;* & les Interprètes le traduisent par *a nobis*. Cependant c'est *Rhadamanthe* qui parle; il parle d'une terre opposée non aux Îles Fortunées où est *Rhadamanthe*, mais à celle d'où *Lucien* & ses Compagnons étoient venus. Il faut donc lire *ὑμῶν*. Il n'est pas étonnant que Mr. du Soul & Mr. Gesner l'aient observé en même tems, mais il est surprenant qu'aucun autre avant eux ne l'ait remarqué.

Pag. 240, 77, (*Pseudom. pag. 767 Græv.*). Toutes les Editions portoient : *οὐκ ἔστι δὲ, οἷα ὑπὸς τὰς πλεονεξίας καὶ μέγα δυναμίας τὰς πύσους πινδάνοντας.* On le traduisoit diversément, mais sans rien dire qui fût digne de *Lucien*. Mr. Gesner avoit remarqué qu'il falloit lire *οὐκ ἔστι δὲ, οἷα—τὰς πύσους. Probe autem, mi Celse, intelligis, quas interrogationes proponi a divitibus & potentibus probabile sit.* En même tems Mr. du Soul a trouvé cette leçon dans l'Édition de Florence, & l'a approuvée, &c.

On trouvera de semblables rencontres en plusieurs endroits, par exemple, pag. 377, 63. pag. 379, 28. Tom. III pag. 248, 54, &c. Cela est sur-tout visible dans l'*Encomion*

Demosthenis, dont nous citons un mot ci-après. Continuons l'examen du second Tome, & tirons-en quelques autres remarques.

Pag. 288, 99, à l'occasion du Verbe *κατακρησσειν* Mr. Gesner cite un passage d'*Enstasius ad Odyss.* pag. 1601, 28, Edit. Rom. *Ἀνακρησσεις εἰς ὄψας πρὸ τοῦ αὐτοῦ* *ἔστιν ὅτι γινώσκουσιν αὐτὸς τοὺς ποταμούς, ὅτι δὲ διακρίνει τὸν ὕδατος;* & il ajoute, *Vide, quam simile sit hoc saluandi genus illis, quos capreotos u caprearum forte salubus ceterior Europa vocat hodie.*

Pag. 327, 5, Mr. Gesner nous donne quelques Corrections & une Traduction nouvelle d'un passage Grec du vieux Médecin *Antyllus*, où il décrit la *κατακρησσεις* (a), recommandée par les Médecins depuis *Hippocrate*. Ce passage, conservé par *Oribasius*, a été publié & traduit par *Meraurialis*, de *Arte Gymnastica*, 2, 4, pag. 123, & suiv. Mais on doit savoir gré à Mr. Gesner de l'avoir rendu plus correct & plus intelligible.

Pag. 336, 56, (*Lexiphan.* pag. 833 *Grec.*), *ὅτι γὰρ ἐμπροσθεν ἀκμήνους συχνοῦς κατακρησσειν γέγραπται.* Personne n'a expliqué le mot *κατακρησσειν*, excepté *Fr. Guictus*, qui le dérive *παρὰ τοῦ κάλος, ἔδωκεν, καὶ γέρας.* Mr. Gesner lit, *κάλος θυγάνη*, & traduit, *siepe enim invicem ungari roticula fit loquela.* *θυγάνη ενδοσπῆς* est une phrase de *Sophocle*. Le *Lexiphanes* de *Lucien* affecte

(a) *Κάπνος* veut dire un sac. On le suspendoit dans les lieux d'exercice, après l'avoir rempli d'une manière plus légère ou plus pesante, selon le besoin du malade, à qui l'on commandoit de le remuer, de le pousser, de le laisser tomber en revenant sur sa poitrine, ou sur le dos, &c.

Juillet, Août & Septembre, 1743. 27

affecta les Atticismes, & les mots rares de la Tragedie. Cette conjecture devient une correction assurée par les témoignages d'un MS. & de l'Edition de Florence.

Pag. 391, 99, (*Demonax*. pag. 868 Edit. Græv.), il y a un bon mot, ou plutôt un jeu de mots de *Demonax*, conçu en ces termes: *ἔστι κωνίον, ἐπίσταν μὲν καὶ πῦρ καὶ ἔχοντα, ἀπὸ δὲ τῆς ἀνελπίστου, ἐνέστανται ἀνελπίστα καὶ λόγοντα, ὅτι Ἀνελπίστος καὶ Κωνίτιος, καὶ Διόπτος ἐστὶ ζῴωντος, καὶ ἔστι, ἔστι, ὅ καὶ Ἰσχυρὸς μὲν καὶ τοῦ καὶ καὶ.* Mr. du Soul a remarqué que la préposition *ἐν* demandoit quelque chose qui fût substituée au bâton; & comme il ne voyoit rien de semblable, il a cru qu'il valoit mieux lire *ἐν* *τῷ πύρρῳ*. Pour ne rien dire des autres conjectures, on ne voit pas non plus pourquoi *Demonax* appelloit ce Cynique, Disciple d'*Hyperides*. Mr. Gesner dit qu'il manque un mot, que quelque Copiste a omis à cause de la ressemblance du son. Il lit, *ἀπὸ δὲ ἀνελπίστου ἔχοντα, ἐνέστανται ἀνελπίστα*. Le Cynique avoit, au lieu du bâton, un *ἔστανος*, *pistillum*, un pilon, dont on se servoit au lieu de nos moulins à eau. Mr. Gesner allègue *Hésiode* *scy. v. 443*, où il y a un *ἔστανος* *ἐλάνχου* de trois aunes. L'allusion entre le *ἔστανος* & *Hyperides* est à présent manifeste. *Τῷ Ἑπεριδίδι* (*Pistoris*, aut *Pistillarii*) *Discipulus* es.

Pag. 408, 72, (*Amor.* pag. 879 pr. Græv.), *εἰδὼ γὰρ μὲν δὴ ὅτι καὶ τοῖς περὶ τὸν ποταμὸν, ὁλοῦ διαφύει πῦρ καὶ ἰσχυρὸς ἐνέστανται*. C'est ainsi que Mr. du Soul & Mr. Gesner ont corrigé le *διαφύει*, qui se trouve dans tous les Livres. L'un & l'autre

l'autre se servent des mêmes passages de *Lucien* & de *Théophraste*, pour prouver, que *διάφορον* signifie le prix, la paie, le loier. Cependant Mr. *Gesner* propose encore un moyen de conserver le *διαφοροι*, si ὀλίγοι *διαφοροι* peut signifier *parvo venales*. Le sens n'en changeroit pas : l'Auteur dit que deux ou trois personnes se sont présentées, qui étoient prêtes de conter toute l'histoire, pour une petite récompense.

Pag. 932, 55, (*de Lucien pag. 306 Græv.*); *Lucien*, en parlant des diverses manières d'enfouir les morts, dit, ἡ Ἰνδὸς ὑάλῳ περιχέει, *Indus vitro circumliniit*. Mr. *Gesner* propose une conjecture, savoir si les Indiens ont eu une composition semblable aux laques ou au vernis dont on se sert aujourd'hui, ou à la solution d'Ambre jaune, dont se servoit *Kerkringius*, pour enduire des Cadavres entiers, si nous en croions *Morhof*, *Polyb.* 2, 2, 2, 37, 3. Il auroit pu, ajouter ce que *Morhof* dit dans le même endroit, que les Chinois ont une composition de Réfine fort semblable à l'Ambre jaune. A quoi donc le nom d'ὑάλος peut-il mieux convenir qu'à l'Ambre même?

Le troisième Tome est peut-être le plus curieux, & celui qui avoit plus besoin que les autres du soin & de l'attention des Savans. Nous nous sommes trop arrêtés aux deux premiers; d'ailleurs il seroit facile de le démontrer plus amplement. Voions cependant ce qui en est.

Pag. 101, 47, (*Adv. indoct. pag. 379 Edit. Græv.*); *Lucien* conjure son ennemi qu'il déchire, πρὸς τῆς Λιβανίτιδος, Déesse qui n'étoit pas encore assez connue. C'est la manière de

Lu-

Lucien, de conjurer ceux qu'il maltraite, par des Divinités infames : par exemple, in *Pseudologista*, (pag. 438 Græv.), ἐπὶ γὰρ μὲν πρὸς παιδῶν καὶ γυναικίδος καὶ κυβήτης, Epithètes de *Venus* & de *Cybele*, entant qu'elles sont adorées par des personnes infames à cause de leur impureté. Mr. *Gesner* conclut delà que Λιβανίτις doit être un nom semblable. Il trouve dans *Eusèbe*, de *Vita Constantini*, 3, 53 : Ἄλως καὶ τίμιος — ΑΙΣΧΡΩΙ δαίμονι Ἀφροδίτης, ἢ ἀκρωρίας μέμει τῷ ΛΙΒΑΝΟΥ ἢ Ἀφάκωι ἰδρυμένον — ΓΥΝΙΑΕΣ τῶν ἀνδρῶν ὡς ἀνδρῶν, τὸ σιωπῇ τῆς φύσεως ἀπαγορεύμενοι, θηλείᾳ νόσῳ τὴν δαίμονα ἰλιύοντο κ. τ. λ. La *Libanitis* est donc l'infame *Aphacitis*, dont le Temple a été détruit par *Constantin*.

Au commencement du *Traité*, qui a pour titre, περὶ τοῦ μὴ εὐδίας πιστεύειν διαβολῇ, Mr. *Gesner* remarque que διαβολή ne signifie pas ici *Calumnia*, parce que dans la Calomnie il y a toujours quelque chose de faux, quelque mensonge ; mais *Delatio*, Accusation, qui peut aussi être vraie en tout sens, & ne laisse pourtant pas d'être διαβολή, & l'objet dont traite *Lucien*. Mais Mr. *Reitz*, dans les Inscriptions des colonnes ou pages, a retenu le nom reçu dans les citations, pour ne pas troubler ceux qui cherchent un passage cité suivant l'ancienne manière. Il a aussi observé la même chose dans le *Traité de Domo*, quoique Mr. *Gesner* ait remarqué, qu'il ne s'agit pas de *Domo*, d'une Maison entière, divisée en plusieurs chambres ; mais de *Oeco*, d'une belle Sale à manger : & dans le petit Livre, qu'on appelle de *Gymnastis*, περὶ γυμνασίου, quoique Mr. *Gesner*

per l'ait entendu de *Exercitationibus*, καὶ γὰρ οὕτως ἐστὶν.

Pag. 128, 53, (de *Cassian.* pag. 399 Græc.) ἰδὲ Πτολεμαῖος, ὡς ἀνὴρ καὶ ταῖς ὁμοίαις φωνήσις τις ὢν. *Grævius* avoit corrigé & traduit de cette manière, ἰδὲ Πτολεμαῖος, ὡς ἀνὴρ καὶ ταῖς ὁμοίαις φωνήσις τις ὢν, qui quidem valde, sed non in omnibus desipiebat. Mr. *Gesner* fait voir que φωνήσις ne signifie nullement *imprudens*, mais le contraire, ἀπαρὰ τὰς φωνάς, ἀπρίφρων, φρόνιμος, comme l'expliquent les *Scholastes*, περίφρων, comme il faut lire dans *Suidas*, au lieu de παρρίφρων. Le πάλιν que *Grævius* a changé en πάλιν, est une Glose de l'Adverbe καὶ ταῖς, dont *Lucien*, à ce que croit Mr. *Gesner*, s'est servi par allusion à quelque passage d'*Hérodote*. Il lit donc, ἰδὲ Πτολεμαῖος ὡς ἀνὴρ καὶ τὰλλα ἢ καὶ ταῖς φωνήσις τις ὢν, vir atioquin etiam non admonendum prudens, sed adulationi immensus tyrannicus, &c.

Pag. 161, a. Mr. *Gesner* relève, mais d'une manière gracieuse, une petite faute, dans laquelle feu Mr. *Fabricius* est tombé, trompé par *Marcilius*, qui, faute d'attention, avoit dit, que le nom de celui que *Lucien* déchire, sous le nom de *Pseudologistes* & d'*Apophthas*, étoit *Polyeucte*. Voici ce qui en est. *Suidas*, en expliquant le nom πολέουκτος, prend de là occasion de se vanger d'un de ses ennemis qui portoit ce nom. Il dit, ἔγινετο καὶ κατὰ ἡμᾶς πολέουκτος, ἀποφθας, ἡμιγόναιος, δεοστρυγῆς, βουρύνγματος, κωκυτῆ καὶ τυγὸς διωγῆ καὶ ὀλέθρου τῷ βίῳ ἐκλόχωμα. C'est apparemment le *Polyeucte*, qui a été Patriarche de Constantinople depuis l'an

956-970, à qui en veut si bonnement le Grand-maître. Il peut avoir emprunté le mot *Amor* (a) de *Lucien*; mais il n'y a pas le moindre fondement de dire, que l'ennemi de *Lucien* ait été nommé *Polyeucte*.

Pag. 174, 80, (*Pseudolog. pag. 442 Grav.*), *Lucien* nous dit, que de tous tems ç'a été la coutume de donner des noms emphatiques aux scélérats, *καὶ ἰσὺς ἐὼς ἐξέσθαι τὰς αἰῶνας* — ἢ δὲ *ἀσπίς*, *ἐν τῷ ἐκκλησίᾳ δημοσίᾳ μίσην αἱ ἐπὶ τῷ αἰσῶνι*. Personne n'a pu dire jusqu'ici, ce que vouloit dire *ἀσπίς*, ou quelle relation il y avoit entre ce nom, & entre un Rhéteur pernicieux. Mr. *Gesner* nous donne à considérer les manières dont les Copistes Grecs ont fait le *α* ou *α* & la terminaison *α*, & cite trois passages de *Lucien* (*Nigrino. c. 38. Philop. extr. Philopatra. c. 22*), où les effets d'un Discours sont comparés avec cette sorte de fureur que les Grecs appellent *λύσσα*, *Rabies*, qui se communique par la morsure des Chiens enragés. Il ne doute donc pas que *Lucien* n'ait écrit ἢ δὲ *ἀσπίς* α. τ. α.

Pag. 248, 54, (*Navig. pag. 493 Grav.*), *ἢ λίσσας αἰῶνας καὶ ἐπὶ τῷ αἰσῶνι ἔλασεν ἢ αἰσῶνι γὰρ τὸ αἰῶνα*. Feu Mr. *Hesleri* corrigeoit *ἐλασεν*, attribuit, *dedidit*: parce qu'il croyoit, qu'il étoit impossible que le Charpentier du vaisseau eût dit cela, le vaisseau étant construit en Égypte, & la scène du Discours étant à Athènes. Mais *ἐλασεν* signifie-t-il *dedidit*, attribuit? On fait qu'il signifie *madus est, confectus est*.

Nar.

(a) *Amor*, dit *amor*, infamie, jou malheureux.

Ναυπηγὸς ne peut-il pas être le Calfateur, le maître Charpentier, qui doit être présent à chaque navire? Etoit-ce une chose impossible, que le constructeur même du vaisseau se trouvât présent?

Pag. 466, 31, il y a une remarque très sage de Mr. du Soul. L'Auteur du *Traité de Syria Dea*, c. 18, dit de *Seleucus*, καὶ πόλιν ἐπὶ τῷ Εὐφρεῖτι ἐπώνυμον ἰωντῷ ἐποιήσατο. Il parle donc de la Ville *Seleucia*. Mais il est constant, que *Seleucia* étoit sur le *Tigris*. Faut-il donc corriger cela? Mr. du Soul. ne le veut pas. „ *Ita*
 „ *enim fiet, ut si quid humani passi sint Vete-*
 „ *res, sic sciri numquam possit. — Textui*
 „ *quidem Lucianeo Euphraten relinquam; sed*
 „ *monebo, errorem esse aut Luciani ipsius aut*
 „ *ejus exscriptorum*”. Remarquons ici ce que dit Mr. *Gesner*, dans sa Lettre à Mr. *Reitz*, que les deux *Traités de Astrologia & de Dea Syria* ne sont pas de *Lucien*: ou, s'il en est l'Auteur, il a voulu parodier les contes superstitieux d'*Hérodote*, dont il imite l'Ionisme.

La plus considérable correction, & qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de critique, est celle que Mr. *Reitz* a reçue dans l'*Encomium Demosthenis*, quoiqu'il n'en dise rien dans la Préface, où il donne une liste de quelques autres changemens qu'il a faits sans l'aide des MSS. mais seulement sur l'avis des Savans, dont il publie les Notes. Ce petit *Traité* a toujours fatigué les Commentateurs. On a cru, à cause de son obscurité, qu'il n'étoit pas de *Lucien*. Mr. du Soul, de la Croze, & *Reitz* sont de cette opinion. Mr. *Gesner* dit, qu'il est

difficile de prononcer là-dessus. Il croit que, si *Lucien* en est l'Auteur, la première partie est une Satire fine contre les Panégyristes méprisables, qui remuent ciel & terre pour dire des fadaïses de leur Héros. Quant à la seconde partie, ou aux Mémoires des Rois de Macédoine, il croit qu'ils sont dignes de *Lucien*, ou de quelque autre bon Ecrivain. Ce Traité a donc toujours passé non seulement pour obscur, mais aussi pour corrompu & défectueux (a).

Quant aux obscurités, on a remédié à la plupart dans cette Edition; & on a heureusement suppléé aux lacunes par une transposition de deux passages d'une longueur égale, qui doivent avoir rempli deux feuilles, ou colonnes consécutives, dans le MS. dont tous ceux que l'on connoît aujourd'hui, ne sont que des copies. Il seroit trop long, pour un Extrait, de proposer la chose d'une manière intelligible. Nous remarquerons seulement que la chose est si claire, qu'il faudroit ne pas ajouter foi à ce qu'il y a de plus évident dans cette espèce de science, pour ne pas convenir de la justesse de cette Correction. Mr. *Gesner* l'avoit proposée, il y a plus de vingt ans, à Mr. *Heuman*, qui l'a approuvée. Peu de tems après il la communiqua à Mr. *Hemsterhuis*, qui non seulement fut de son

(a) *Hier. Wolfius*, qui a mis ce Traité à la tête de son *Demosthenes*, a marqué par des étoiles les endroits, où la liaison étoit interrompue. On n'auroit pas mal fait de nous donner aussi, dans cette Edition, les Remarques de ce savant homme.

son avis, mais lui témoigna qu'il avoit vu la même chose, & que Mr. du Soul l'avoit trouvée plusieurs années auparavant. Mr. du Soul dit lui-même à la pag. 514, 62: *Pelletus solus a me huc usque, qui lacunam hic observasset, visus est. Innotuisse tamen & viro docto in Germania, ex Cl. Hemsterbusio audio, an. 1723.* Mr. Gesner publia la dernière partie de ce Traité, rétablie dans son ordre naturel, par le moien de cette transposition, en 1731, dans un petit Livre fait pour l'usage de la Jeunesse, sous le titre de *Cbrestomathia Græca*. C'est ce qui donna occasion d'en dire quelque chose dans les *Acta Eruditorum*. Un Savant d'Angleterre a eu presque les mêmes sentimens dans les *Miscellan. Observat. Eruditorum Britannorum*, Volume 2. Tom. 3. pag. 368. Personne n'a rien trouvé à redire à cette Correction. Mr. Reitz a donc eu raison de la recevoir dans la nouvelle Edition, de la manière dont elle a été proposée par Mr. Gesner. Il auroit pu ajouter les Remarques du Savant Anglois, dont nous venons de parler, au moins entant qu'elles diffèrent des sentimens de Mr. Gesner. Mais il a cru, apparemment, que les *Miscellaneæ Observationes* sont entre les mains de tout le monde.

Le Dialogue *Philopatris* est une Pièce fort remarquable à cause du passage de la Ste. Trinité (a), qu'on a souvent allégué pour prouver,

(a) Triphon vent, pag. 770 Græv. que Critias jure, *Τριπλίοντα διὸν, μέγαλ' ἀμύροτον, ὑπερίστα, διὸν παρθεῖς,*

ver, qu'avant le Concile de Nicée on s'est servi des mêmes expressions, en parlant de ce Mystère, qui sont consacrées par le Concile. On a ajouté la Dissertation de Mr. *Gesner* sur l'âge & sur l'Auteur de ce Dialogue : Dissertation qu'il a proposée la première fois à Jene, l'an 1714, & qu'il a depuis ce tems-là retouchée plusieurs fois. En voici le précis en peu de mots. Ce Dialogue a été écrit. 1. A Constantinople, qui étoit alors la Capitale de l'Empire Romain. 2. Sous un Empereur, sous lequel il étoit permis d'insulter aux Chrétiens. 3. Quand les Chrétiens étoient appelés *Galiléens*. Il n'y a aucun doute que ce ne soit le caractère distinctif du règne de *Julien l'Apostat*. Reste à savoir, si tout est bien prouvé. Nous ne pouvons entrer dans cette discussion. Il est du moins certain que Mr. *Gesner* a fait voir, d'une manière probable, que ce Dialogue a été écrit par un Sophiste, imitateur de *Lucien*, dont il a pris presque toutes les expressions, du tems de l'Empereur *Julien*, au commencement de la guerre contre les Perses, sur les bruits du succès heureux des armes de l'Empereur. Il croit que l'Auteur s'oppose aux tristes présages & aux mauvais augures de quelques Chrétiens, qui craignant que le retour heureux de l'Empereur ne causât une persécution contre eux, devinoient ce qu'ils souhaitoient, la mort ou la défaite de *Julien*.

ἐς, πνεῦμα ἐκ πατρὸς ἐκπορευόμενον, ἢ ἐκ τριῶν, καὶ ἐξ
οἷς τρία — Critias répond, entre autres, Οὐκ οἶδα
σὶ λέγεις, ἢ τρία, τρία ἢ κ. τ. λ.

lieu. Il examine tout ce qui a été dit sur cette matière; il répond aux raisons de Mrs. *Bull*, *Dodwell*, *Moyle*, *la Croze*, *Basnage* & autres, & n'omet rien pour établir son sentiment, qu'il dit avoir examiné pendant l'espace de près de trente ans. Nous ne pouvons entrer cette fois, comme je viens de le dire, dans aucun détail un peu circonstancié. Nous remarquerons seulement, que Mr. *du Soul* convient avec Mr. *Gesner*, sans avoir vu sa Dissertation, que le Dialogue a été écrit à Constantinople (v. pag. 587, 57). Mais ils diffèrent en ceci, que Mr. *du Soul* croit que cette Pièce est du XII Siècle (pag. 594, 82). La chose est si singulière, qu'on sera bien aise d'en savoir la raison. La voici. *Triephton* dit, (pag. 769 *Græv.*): *Οἷον πορνας (παρδνυς) διαμελεις τρυφαι-
ας νιφν τν ἀμφιότρν, Κρέτην δὲ τὴν μὴ καλίστην.* Mr. *du Soul* croit, que cela ne peut convenir qu'à la fable des onze mille Vierges, dont les premiers Auteurs sont du douzième Siècle. Peut-être que les onze mille trouveront un Avocat, qui tournera la médaille, & tirera de ce Dialogue un argument pour l'antiquité & la singérité de cette Tradition. Au reste, l'Histoire ne fait rien des dix mille Vierges taillées en pièces dans l'Isle de Crète. Cependant Mr. *Gesner* a trouvé un fait, du tems de *Julien*, qui y a quelque rapport. Il remarque, après *Bochart* & *Lakemacher*, que ceux de Gaza en Palestine étoient originairement de l'Isle de Crète; qu'ils sont appelés par cette raison *קרית* dans l'Ecriture, c'est-à-dire, *Cretai* ou *Cretenses*. En second lieu, il remarque
que

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 87

que l'Auteur du Dialogue affecte une érudition vaste; qu'il a peut-être aussi voulu déguiser, en quelque manière, un fait détesté par les honnêtes gens. Il produit un passage de St. Grégoire de Nazianze, (επιστολ. I. pag. 87), où il dit de ceux d'Aréthuse & de Gaza, ΠΑΡΘΕΝΟΥΣ ΑΓΝΑΣ — *us μέτοι προγαχόντις* — καὶ ΔΙΧΑΣΑΝΤΕΣ — *οἱ μὲν ἰδοῦσι κατισιαθῆναι* — συνάδῃ τρεῖς ἐπιστήσαντες, *οὐδὲν τὸς διημοτίμους ἐπαφίεσθαι π. τ. λ.* Voilà donc des Vierges chastes taillées en pièces, dans la Colonie des Crétois. Pour les dix mille, les petits Grecs, vains & menteurs, n'ont jamais épargné leurs *Myriades*, quand il a été question d'un nombre très médiocre. Mais il faut finir, quelque déplaisir qu'on ait à quitter un Livre plein d'appas pour ceux, qui ont du gout pour ce qu'on appelle belle Littérature & Critique.

ARTICLE II.

HANS EGEDE... *Nachricht von der Grönlandischen Mission.* Hamburg, Brand 1740. C'est-à-dire, *Rélation de la Mission de Groenlande.* Par HANS EGEDE, Missionnaire en Groenlande. Quarto, pag. 288, sans les Préfaces.

HANS EGEDE.... *det gamle Groenlands nye perlustation, &c.* C'est-à-dire, *Nouvelle description de l'ancienne Groenlande... conte-*

nant son Histoire Naturelle, les Mœurs des Habitans, la nature du Commerce, les commencemens & la ruine des anciennes Colonies, &c.
 Par HANS EGEDE, ci-devant Missionnaire. Coppenhague, chez GROTH, 1741. 4. pag. 131, sans les Préfaces, & avec onze Planches & une Carte Géographique.

LE dernier de ces deux Ouvrages n'ayant paru qu'en Danois, & le premier n'ayant pas encore été traduit en François, nous avons cru qu'un Extrait un peu circonstancié feroit plaire. C'est l'histoire d'un Pais presque inconnu, faite par un homme qui y a vécu quinze ans de suite, & qui mérite toute sorte de confiance, par l'ingénuité qui paroît dans ses Ecrits. Nous avons cru les devoir joindre, & nous attacher à l'Extrait de celui qui a été imprimé le dernier, pour mettre tout d'un coup le Lecteur au fait.

La rélation des Missions est plus chargée de détails, il y a moins d'ordre, & elle ne fait qu'effleurer les matières.

L'ancienne Groenlande est une vaste partie du Continent de l'Amérique. C'est à elle qu'elle appartient, plutôt qu'à l'Europe, puisqu'elle est située au-delà du premier Méridien, depuis le 325 jusqu'au 340 degré de Longitude. Elle est jointe au Continent de l'Amérique au-dessus du 78 degré, où elle forme la *Baffinsbay* des Anglois. Du moins l'Auteur trouve cette jonction probable, par la ressemblance des Naturels de la Groenlande avec ceux de la Baye
 de

de Hudson, & par l'élargissement des terres, qui s'étendent à perte de vue vers l'Ouest au-delà de l'Isle de Disco. Les Cartes de *Moll* & de *de l'Isle* donnent la chose pour certaine. De l'autre côté, on la suppose jointe au Continent du Spitzberg; mais cette dernière supposition est plus douteuse que la première.

Elle s'avance vers le Sud, en allant en pointe, à peu près comme l'Afrique, & se termine au 59 degré & cinquante minutes par le Cap Farewel. Un voyage de l'Auteur, & la relation unanime de tous les Naturels du Pais l'ont convaincu, que ce vaste Promontoire n'est point coupé par des Détroits, & que celui de Forbisher n'est qu'une Baye, qui ne perce pas depuis les Mers de l'Ouest jusques à celles de l'Est. C'est une correction d'importance à faire absolument dans toutes les Cartes, même dans celles de Mr. *de l'Isle* & de *Moll*.

Par cette position, la Groenlande présente à la Mer deux longues Côtes, qui se joignent au Sud. La Côte Occidentale est celle que l'Auteur a parcourue, depuis le 60 degré jusqu'au 65, & son fils a été jusqu'au-delà du 69, où il fait actuellement sa demeure en qualité de Missionnaire. Les Mers, qui la baignent au Sud, s'appellent le Détroit de Davis, & plus au Nord, elle a la Baye de Bafin.

Mais la Côte Orientale, quoique plus proche de l'Islande, dont elle n'est éloignée que de quelques quarante milles, est pourtant presque entièrement inconnue. D'affreuses Isles de glace la rendent inaccessible aux Vaisseaux Européens; on ne peut y venir que par Terre, en par-

tant de la Côte Occidentale ; ou par Mer, en se servant de quelque Canot des Groenlandois, qui se hazardent au travers des glaces, à la faveur de la bonne saison, & qui réussissent quelquefois à y trouver un passage.

L'une & l'autre de ces Côtes a été habitée autrefois par des Colonies de Norvégiens. Un Héros, nommé *Raude* ou *le Roux*, en fit la découverte en 982 : il y vint, en partant d'Islande ; & il établit une Colonie à la Côte Orientale. Le País étoit dès-lors habité depuis un tems immémorial : il y trouva les mêmes Peuples, qui l'habitent de nos jours. Cette Colonie fut entretenue par les Rois de Norvège : on y bâtit jusqu'à huit Eglises, & on y fonda un Couvent, le plus Septentrional de tous les Couvens du Monde. Le País parut si bon aux Norvégiens, que leur Roi l'appropriâ à son domaine, & ils pénétrèrent à la Côte Occidentale, où l'Auteur a découvert, en différens lieux, les ruines de leurs établissemens.

Ce vaste País cessa d'être connu ; il disparut, pour ainsi dire, vers le quinzième Siècle : on négligea la Colonie pendant les guerres que la Reine Marguerite eut à soutenir pour unir les trois Couronnes du Nord ; & depuis l'an 1406, on n'en entendit plus parler en Europe. Les Skrellingiens, c'est le nom des Naturels du País, se jettèrent sur les Etrangers, qui ne recevoient plus de secours, & les exterminèrent entièrement. Il ne resta d'eux que quelques mazurés, & quelques mots Norvégiens, que la langue des vainqueurs adopta. Les descendants de ces Barbares se souviennent fort bien de
cè

ce massacre; devenus plus pacifiques, ils eurent peur que les Danois ne vangeassent leurs Ancêtres, lorsqu'on y établit les Colonies qui y sont actuellement.

On ne se consola pas, sans quelque regret, de la perte d'une si grande étendue de Païs. Un Evêque d'Islande, qu'on nomme *Amond*, le fit chercher; & *Frédéric II*, Roi de Danemarck, y envoya en 1578, l'Amiral *Heinsøn*; mais on ne put jamais trouver de passage par les glaces qui rendent la Côte Orientale impraticable. On n'y a pas mieux réussi de nos jours, en 1724 & 1729.

Martin Forbisher fut plus heureux, sous le règne fortuné d'*Elisabeth* d'Angleterre: il y alla par l'Ouest, en découvrit le Cap Méridional, & donna des noms à plusieurs Bayes & à plusieurs Caps de la Côte Occidentale. Il n'y perdit pas ses peines: elles furent récompensées par une quantité de Pierres remplies d'argent, qu'il en rapporta. C'est du moins ce qu'on lit dans les Mémoires de ce célèbre Navigateur; car notre Auteur doute extrêmement de sa sincérité, n'ayant trouvé en Groenlande ni mines d'Argent, ni Prince, ni Arts; & *Forbisher* dit y avoir trouvé tout cela. *Christiern IV*, Roi de Danemarck, ne vit pas sans jalousie des Etrangers, qui venoient lui enlever les domaines de ses Prédécesseurs. Il fit équiper, en différens tems, quatre ou cinq petites Escadres pour retrouver cette Province perdue. L'Amiral *Godske Lindenow* y fut deux fois, il raporta de la mine d'Argent, & du sable chargé d'Or, & il en ramena quelques Naturels du Païs, qui moururent à Coppenhague, de regret d'avoir

perdu leur triste Patrie. *Frédéric III* fit partir en 1654, un Vaisseau commandé par le Capitaine *Muller*, qui y découvrit cette même rivière de Baal, où les Danois se sont établis de nos jours.

Chrétien V y envoya un Vaisseau en 1670, qui fut pris par les Dunquerqueois. Les Hollandois y abordèrent de tems en tems, en allant à la pêche des Baleines, qui est devenue fort abondante dans le Détroit de Davis, mais ils n'y firent ni découverte, ni établissement.

On peut donc dire, sans crainte de se méprendre, que la Groenlande a été inconnue jusqu'en 1721. L'Auteur a le mérite tout entier de la découverte. Il étoit Ministre du St. Evangile à Wogen en Norvège, il avoit entendu parler de ces Pais barbares, l'aveuglement des Peuples le touchoit vivement. Après bien des combats, il résolut de se sacrifier entièrement pour leur salut, il se donna des mouvemens infinis pour persuader la Cour de Danemarc, & les Marchands de Bergue, en Norvège, & il en vint à bout, après onze ans de fatigues & de traverses, en se cotisant le premier pour 300 écus ; c'étoit beaucoup, pour un Ministre de Village, & qui même s'étoit demis de son emploi quelques années auparavant, croyant dès-lors partir pour la Groenlande. On trouva dix mille écus, avec bien de la peine. Mr. *Egede*, sur des espérances bien modiques, s'embarqua le troisième de Mai 1742, & persuada à sa femme de le suivre dans son exil. Après en avoir souffert bien des reproches, & avoir presque été réduit au desespoir, par les con-

tra-

traditions qu'il eut à effuier de tous côtés.

J'ai lu, dans une infinité de Livres, que l'Eglise de Rome reproche aux Protestans leur manque de zèle pour la conversion des Infidèles: elle croit trouver un caractère de réprobation à cette tiédeur, & elle leur repète que leur Religion n'a point encore produit de Martirs.

Pour le dernier article, l'Eglise de Rome y a mis bon ordre elle-même, & il ne tient pas à elle qu'elle ne fasse des Martirs tous les jours. Ce qui se passa en France, les *Brouffons*, les *Durands*, sont des exemples récents de la cruauté du Papisme, & de la constance des Protestans à aller affronter les supplices, lorsqu'il n'y a plus d'autre moyen pour consoler des Troupeaux privés de l'usage des Sacremens & de l'Evangile. La Reine *Marie* d'Angleterre a rempli son Royaume de buchers & de sang: une infinité de Théologiens Protestans y ont laissé leurs vies, avec un Archevêque de Cantorbery à leur tête. Peut-on, après des faits si connus, hazarder un reproche si injuste?

Mais soyons équitables. Il est sûr que l'Eglise de Rome a de grands avantages à cet égard sur les deux Eglises Protestantes. Elle est fournie d'un nombre infini d'Ecclésiastiques, soumis à une autorité absolue. Ces Ecclésiastiques n'ont rien à perdre, en allant aux Missions, & ils n'oseroient refuser, quand même d'autres inclinations les retiendroient. Sa Doctrine sur les bonnes œuvres, ses Canonisations, l'autorité de l'Etat Ecclésiastique, qui domine presque absolument sur les Séculars des Indes,

des, l'espérance de trouver dans les Missions la liberté qui manque aux Couvens, l'approbation de Rome, une espèce d'Empire aux Indes, & en tout cas une place distinguée dans le Ciel, tout cela agit puissamment sur des esprits échauffés par l'exemple. La puissance infinie de l'Eglise de Rome facilite ces entreprises, elle sait trouver des entrées par-tout, recommandations pressantes, trésors, Agens secrets, tout est à sa disposition. Avec tous ces avantages, quels Chrétiens est-ce qu'elle fait ? Elle en a honte elle-même. Quatre Papes de suite ont rougi des conversions de la Chine, tout le crédit de la plus habile Société du Monde n'a pu faire dissimuler aux Papes, qu'il n'est guère possible à la fois d'être Chrétien, & d'adorer des Ancêtres morts dans le Paganisme.

Qu'il est édifiant de voir le P. *Quebelli* (a), mener ses Ouailles à l'Eglise, à grands coups de bâton, & de voir des Moines s'établir une Monarchie au Paraguay; quels Néophytes que ces Chinois, qui n'ont jamais entendu parler de la Croix de Jésus-Christ, ou ces Américains qui, sans façon, lui préfèrent sa mère, toujours bonne, disent-ils, au-lieu que son fils est toujours prêt à punir (b). J'ai lu bien des Relations, écrites par les Missionnaires mêmes, qui avoient l'histoire à leur disposition, & je puis dire avec assurance, que de tant de milliers de Payens convertis, dont ils parlent, il n'y en a aucun

(a) Relation de Congo, imprimée à Vienne en 1713,

(b) Voyez l'impertinente prière du Néophyte Huron, dans les voyages de *Le Beau*.

un qui ait pris les véritables caractères d'un Chrétien, ou dont le saint paroisse assuré, à en juger par ce qu'ils en écrivent eux-mêmes.

Les Protestans n'ont qu'un nombre médiocre d'Ecclesiastiques, il n'en ont qu'autant qu'il en faut pour desservir les Eglises. Ces Ecclesiastiques se marient presque tous; sans péché, je pense, puisque les Apôtres étoient eux-mêmes mariés. Mais ce lien ne laisse pas de les attacher à la Patrie, & à leur rendre les dangers plus terribles.

La Religion Protestante ne croit pas qu'il fût, pour être sauvé, de se faire baptiser, de baiser la croix, de payer son Prêtre, & de craindre les peines de l'Enfer (a). Elle ne demande pas moins qu'une véritable foi, avec une ferme résolution de rentrer & de vivre dans cette union avec Dieu, dont le péché nous a fait sortir. Cela est clair, un Protestant converti en doit valoir des milliers de Catholiques, pour la difficulté & pour le mérite.

Voilà des raisons pour excuser les Protestans. Ils n'ont point de Prêtres superflus, & leurs conversions sont mille fois plus difficiles. Sont-ils assez excusés par-là? Les Princes ne devroient-ils pas entretenir des Seminaires de Missionnaires, uniquement destinés à un Ouvrage si pieux, si utile même, car quel plus grand lien
pour

(a) C'est ce qu'on appelle *Attrition*, & ce que la plus grande partie de l'Eglise Romaine croit suffire pour le Salut. Ceux qui défendent la *Contrition* n'osent presque plus imprimer leurs pensées; & on les traite de *Jansenistes*.

pour s'attacher les Peuples, qu'une Foi commune? D'ailleurs ces conversions si difficiles ne sont pas impossibles, les Apôtres en font foi.

Notre Auteur a tout le mérite, que peut avoir un Missionnaire. Il a abandonné sa Cure, sa Patrie, il a avancé le peu qu'il avoit, pour une Mission dans un País inconnu, affreux, sans richesses, sans plaisirs, & presque entièrement dépourvu du nécessaire. Il s'en est remis, pour toutes ces difficultés, à la Providence, mais il a donné du sien tout ce qu'il avoit à donner. Le voila au bord de la rivière de Baal. Quel País! Quel Peuple.

Voici le produit du País. Des Bouleaux, mais qui ne viennent jamais plus hauts que de deux ou trois toises; des Aulnes, des Saules, voici les arbres; du Cochlearia, & du meilleur, c'est une Manne, parce qu'il fournit un remède assuré contre le Scorbut; de l'Angélique, de la Tormentille, une demie douzaine d'autres herbes, voici les Plantes: encore ne viennent-elles que jusqu'au 65 degré, plus avant vers le Nord l'herbe même n'est plus qu'une Marchandise étrangère, que les Groenlandois sont obligés d'acheter pour en garnir leurs bottes. Le Blé n'a jamais voulu venir à bien sous le 64 degré: il n'y a eu que les Choux & les Raves, qui aient réussi; car il ne peut venir dans ce País, que les Plantes, dont la graine meurt en deux mois au plus, après la semaille, & qui, dans cet Eté si court, peuvent supporter les vents les plus rudes, & les froids les plus vifs.

De quoi vivre dans un País où il ne croît rien?

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 47

rien ? De la chair de Baleine, de Poissons, du Lard des Veaux marins, & des gigots de Rennes ; mais ceux-ci n'en sont pas moins rares pour être coriaces. C'est de ces viandes, dont vivent uniquement les Groenlandois, ils ne connoissent ni pain, ni légumes, ni fruits, ni lait, ni le sel même.

Les Minéraux ne sont pas plus communs, & les Pierres d'or & d'argent ne se sont plus retrouvées depuis *Lindenan* & *Forbisher*. Il y a pourtant du Verd-de-gris, de la mine de Plomb, du Fer, & une Terre jaune tirant sur le Cinabre, qui, à la vérité, ne donne point de métal, mais qui est de quelque utilité pour la peinture. Il y a encore des Crystaux, de l'Asbeste, & des Eaux minérales chaudes, d'un gout pénétrant, & qui peut-être seroient utiles aux malades, s'il y avoit une Médecine dans ce Pais-là.

Il ne faut pas être surpris de trouver, dans le fond du Nord, des Eaux naturellement chaudes. Il y en a en Islande ; il y a plus, il y a un Volcan. Le Ciel n'est pas plus gracieux que la Terre. L'Eté y est sujet à des vents affreux, & les Montagnes de glaces, dont l'intérieur des Terres est entièrement couvert, en rendent les nuits fort froides ; même lorsque le Soleil y fait sentir sa force. Pour les hivers, on peut se les représenter. Ils commencent au Mois d'Aout, pour ne finir qu'en Mai. Leur rigueur est extrême. Sous le 68 degré l'esprit de vin s'est gelé : & l'on n'a pas même de neiges pour couvrir la Terre, ce n'est par-tout que glaces. Elles sont belles, ces glaces, mais cette beauté n'est que pour un quart d'heure :

il

il y a des rochers de glaces blanches , il y en a de bleus , ce sont ceux qui proviennent des eaux douces ; il y en a de parfaitement verts , c'est l'eau salée qui les forme. L'Auteur en a fondu , & il a trouvé que la couleur en a disparu. Ce n'est point, parce que la couleur consiste dans quelque souffre volatil , comme il pense : les glaces éternelles des glacières Suisses sont d'une couleur azurée charmante ; fondez-les , c'est de l'eau transparente , mais ne les fondez pas , un morceau peu épais ne sera plus qu'une glace commune. Il faut à la glace une grande profondeur, pour être colorée , l'eau dont elle est faite , ne paroît bleue , que lorsqu'on n'y voit plus de fond.

Les brouillards sont presque perpétuels dans ces Pais , & très incommodes , parce qu'ils interrompent la pêche , sans laquelle il n'y a pas moyen de subsister.

Pour les Aurores boréales , c'est-là qu'il faut en aller voir. Elles paroissent régulièrement après la Nouvelle Lune , & elles éclairent assez pour qu'on puisse lire à la clarté qu'elles donnent. C'est un feu qui se répand avec une vitesse étonnante sur tout l'Horizon. On en a besoin dans ces longues nuits , qui , à la vérité , ne sont jamais fort obscures , grâce à ces mêmes glaces qui les rendent si froides.

L'Auteur a trouvé les Marées fort hautes , contre l'opinion de quelques Physiciens : elles sont très fortes après la Nouvelle Lune , & après qu'elle a été Pleine , & elles montent jusqu'à 18 pieds. Il ajoute une remarque fort particulière , c'est que dans le tems de ces grandes

des marées, il paroît dans le Païs un grand nombre de Sources, dont on ne s'étoit pas aperçu, & qui se sèchent quand les Marées redeviennent plus petites. Ce phénomène, bien avéré, feroit plaisir aux Physiciens, qui font venir de la Mer l'eau des Sources, & qui supposent des Canaux souterrains qui la menent aux Montagnes.

Dans un Païs si stérile les Animaux ne peuvent qu'être rares : Les Rennes y vivent, elles savent percer la neige avec leurs pieds pour trouver une mousse qui leur sert de pature. Il y a aussi des Chevreuils blancs ou gris, des Lievres blancs, & des Chiens semblables à ceux des Ostiaques, aussi indolens & aussi stupides, en leur genre, que leurs maîtres. Mais les Vaches, les Chevaux, les Brebis, n'y peuvent subsister, au-lieu que l'Islande en abonde. Pour des Oiseaux, ils n'en manquent pas, il y en a même qui ont la voix fort belle ; c'est un privilège du Nord, car sous la Zone torride les Oiseaux sont parfaitement beaux, mais ils n'ont qu'une voix très désagréable.

La Mer est mieux peuplée que la Terre. Il y a des Baleines de plusieurs sortes, des Narwhals, des Cachillots, plusieurs Espèces de Veaux marins, des Saumons ; enfin c'est elle qui nourrit les Hommes, au défaut de la Terre.

Je vois avec quelque déplaisir l'Auteur donner dans la fable des Bernacles, jusqu'à assurer, sur la foi de quelques amis, cette même Métamorphose, dont le monde s'est desabusé.

Les Groenlandois, tout nonchalans qu'ils sont, ne manquent pas d'industrie pour profi-

ter de l'abondance de leurs Mers. Ils entreprennent hardiment les Baleines, les harponnent & les tuent à coups de lances, quoiqu'ils n'aient que des Canots pour Navires. Ils s'en font de plus petits de peaux, on en a dans les cabinets: un homme y entre, les enfle, & va rouler sur les ondes, en riant de leur fureur, elles ont beau renverser ce chétif bâtiment, un coup d'aviron les remet en équilibre. C'est la voiture des hommes, il ne rament jamais dans les grands Canots, il n'y a pas assez de danger ou d'habileté à cela, & les femmes en sont chargées. Ils font marcher leurs petits Canots d'une vitesse extrême, jusqu'à faire douze milles par jour: c'est là-dedans qu'ils vont chercher les Veaux marins; il est vrai qu'ils ont beaucoup d'autres industries pour les prendre. Tantôt ils se traînent à terre pour les surprendre dans quelque trou des glaces; tantôt ils les entourent dans de petits lacs, où ils les prennent avec des filets pour les achever sur la glace; tantôt ils s'avancent sur une espèce de trépié mobile, pour éviter de faire du bruit, sûrs de lancer la bête, dès qu'elle montre le bout du nés. En un mot, la nécessité rend industrieux, il n'est point de Peuple qui ne sache se procurer de quoi vivre, quelque stupide qu'il soit en toute autre chose.

Nous voici à la description des Hommes mêmes: ils tiennent beaucoup du Climat, & ressemblent en tout aux Samojedes, & aux autres Peuples de l'Asie la plus Septentrionale: ils leur ressemblent même beaucoup mieux, qu'à leurs Voisins de l'Amérique, généralement

Juillet, Août & Septembre, 1743. 51.

man fort cruels, & grands destructeurs de leurs Voisins.

La Nation naturelle du Pais a été appelée Skrellinges, par les anciens Norvégiens, car pour eux-mêmes, ils s'appellent *Kalales*.

Ils n'habitent qu'au bord de la Mer, l'intérieur des Terres n'est que glace, & ils n'y vont, que pour aller à la chasse des Rennes.

Leurs Maisons d'Hiver ne sont pas mal imaginées; elles sont fort longues, & sept ou huit familles en ont assez d'une. Ils les bâtissent de pierres ou de tourbes, à la hauteur de deux ou trois aunes. D'un côté il y a des fenêtres, faites de boyaux de Veaux marins, de l'autre il y a des espèces de lits, faits de planches, qui reposent sur des bâtons, & qui sont couverts des peaux de ces mêmes Animaux. Le toit est plat, & toute la Maison est couverte avec de vieilles peaux, qui ont servi à ces petites Nacelles, dont j'ai parlé. Les portes sont fort basses, il faut y entrer en rampant, une plus grande ouverture donneroit trop d'entrée à l'air. Ces planches, dont j'ai parlé, servent de Lits, de Tables, & de Chaises. Les femmes y travaillent de leur côté, & les hommes du leur. Car ici, tout comme chez les Hottentots, les femmes ne sont point admises à la compagnie des hommes, elles n'oseroient manger en leur présence, elles font absolument tout l'ouvrage de la Maison, & les hommes ne s'occupent qu'à faire des armes. J'appelle des armes, leurs Javelots, leurs Lances, & leurs Arcs, dont ils se servent à la chasse; car ils ne savent pas s'en servir contre leurs semblables,

& le nom de la guerre manque à leur Langue, comme à celle des Houynhns.

J'ai remarqué la même chose dans les Relations des Caraïbes; &, généralement parlant, plus un Peuple est grossier & barbare, plus le Sexe est maltraité. Les femmes n'ont, pour nous en imposer, que l'art de plaire, elles l'ignorent chez ces Peuples mal propres & dégoutans, & elles n'y sont souffertes que pour leur service, parce qu'elles n'ont ni le corps, ni l'esprit assez ornés pour se faire aimer.

Revenons à nos Cabanes. On y entretient un feu perpétuel, mais leurs foyers ne sont que de grandes lampes de pierre, où ils brûlent de la graisse de Baleine, car ils manquent de bois partout, & sur-tout vers le Nord, où il ne croît absolument point d'arbres. Leurs viandes se cuisent à ce feu, dans des chaudières de marbre ou de cuivre, suspendues sur la flamme de la lampe: sept ou huit autres lampes plus petites brûlent perpétuellement dans le même appartement; ce sont leurs fourneaux, elles donnent assez de chaleur pour obliger la Famille à se mettre presque à nud. Le grand désagrément pour les Européens, c'est la mauvaise odeur; mais les Groenlandois ne la craignent point, ils l'aiment même, puisque leurs filles nubiles croient s'embellir en se lavant d'une eau, que nous avons grand soin de ne jamais nommer. L'habitude détermine la sensibilité des organes, où tout est relatif. Une Dame Européenne s'évanouit à la même odeur qui fait les délices d'une Sultane, & les Siamois aiment les œufs couvis, comme les François aiment les hauts goûts, &
com-

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 53

comme les Hollandois aiment les fromages à demi pourris des Ardennes.

En Été ce ne sont plus des cabanes que les Groenlandois habitent, ils ne sont que voyager pour chercher les endroits où la pêche & la chasse rendent le plus. Ils dressent alors une espèce de tente oblique assez singulière ; il y a des Tartares, voisins de la Mer Caspienne, qui en font de la même façon. Leur vie est extrêmement dure, il faut chercher des Rennes parmi des rochers couverts de glaces, ou poursuivre les Poissons sur une Mer toujours à demi gelée, & très orageuse, car il n'y a point d'autre ressource, la Terre, qui nous est si libérale, est de fer pour eux. Aussi savent-ils, comme les bêtes carnacières, manger prodigieusement, quand ils ont de quoi fournir à leur appétit, & ils savent jeûner de même, lorsque quelque accident a fait manquer leur chasse.

C'est apparemment ce genre de vie, qui abrège leurs jours. Quelque robustes qu'ils paroissent, ils ne vivent guère que jusqu'à soixante ans ; des dissenteries ou des inflammations de poitrine les enlèvent le plus souvent avant ce terme, & la Petite Vérole, qui leur a été apportée du Danemarck, en a fait mourir des milliers, sans qu'il en ait presque échappé un seul, de ceux qui en ont été attaqués. Ils ne vivent que de chair & de graisse, cela dispose leur sang à une prompte pourriture, aussi mouroient-ils à demi consumés, & ne durent guère que trois jours. Il faut dire, à l'honneur de la Médecine, qu'ils ne connoissent ni Médecins, ni

~~RAISONNÉ~~ RAISONNÉ, 7

une société de Jongleurs, qui
font leurs cérémonies, ne mé-
ritent pas le nom de Médecins.

En parlant, de petite taille,
ils ont le teint brun, & les
cheveux noirs de la fureur des vents qu'ils
ont. Leur humeur est indifférente, ils
sont sans attention, sans colère même,
sans affecter des querelles & des guerres.
Leur génie n'est pas absolument na-
turel à leur genre de vie, & au
genre d'éducation. Les Danois en ont é-
té fait paroître beaucoup de doc-
trine de facilité à apprendre ce qu'on
leur enseigne.

Les Princes, ni de Loix, que
cette loi est naturelle à tous les hommes :
sans Société, & sans Religion, ils ne lais-
sent pas d'avoir en horreur le vol, le meur-
tre, & même simplement l'inhumanité envers
les hommes, qui sont nos frères. Ils témoi-
gnent un extrême déplaisir, quand ils voient
un Valet ou un Soldat ; est-ce un chien
à leur dire ! réflexion bien courte, mais qui
ne leur fait pas des argumens. Il est fort rare que la
raison leur fasse oublier ces principes : elle
leur fait bien oublier ceux de la Religion &
de la Morale.

Il y a de supplices en Groenlande, que
quelques misérables, réputés Sorciers. Cet-
ton a pénétré dans le fond du Nord,
en Europe, on y voit de misérables
pauvres elles-mêmes des empoisonne-
uses n'ont eu aucune part. Ils puni-

nissent de mort ce crime, le seul qu'ils connoissent, & d'une mort cruelle. Ces Sorciers sont très différens des *Angekokkes*, imposteurs qu'ils honorent comme des Prophètes.

Les Groenlandois sont humbles envers les Danois, timides, mais hospitaliers, & ils partagent agréablement leur repas avec le premier étranger, qui les aborde, sans qu'il lui en coûté ni prière ni remerciement. Leurs habits sont proportionnés à leur climat, ce sont de longues chausses de peaux, qui comprennent le pié, & qu'ils mettent dans une botte de cuir, en remplissant de foin l'intervalle de la botte & de la Chaussé; un reste de peau fait la seconde pièce; une espèce de Chemise de boyaux de Veaux marins la troisième, & une machine à nager la quatrième. Cette machine est un Surtout fort court, de peau de Veau marin, qui s'élargit par embas, & qui y est galonné d'un rebord de la même étoffe. Elle les soutient sur l'eau, parce qu'elle se gonfle d'air par le bas, comme une tasse qu'on fait descendre dans de l'eau. Avec ce secours ils s'élancent sans crainte dans la Mer, & ils se soutiennent comme des Oiseaux aquatiques autour de quelque Baleine, dont ils découpent le lard.

L'habit des femmes est à peu près le même, mais elles se tiennent plus propres; une étincelle de vanité va animer ce Sexe jusques dans le fond du Nord. Elles se mettent des espèces de Galons fait de leurs plus belles peaux; elles aiment beaucoup les Brasselets de Corail, & la verroterie de couleur. Mais leur envie de plai-

remèdes : car une espèce de Jongleurs , qui leur font quelques sottes cérémonies , ne méritent pas le nom de Médecins.

Ils sont , généralement parlant , de petite taille , leur nez est large & plat , ils ont le teint brun , & les yeux foibles , à cause de la fureur des vents qu'ils ont à essuier. Leur humeur est indifférente , ils sont stupides & sans attention , sans colère même , incapables d'exciter des querelles & des guerres. Cette lenteur de génie n'est pas absolument naturelle , ils la doivent à leur genre de vie , & au manque d'éducation. Les Danois en ont élevés , qui ont fait paroître beaucoup de docilité , & même de facilité à apprendre ce qu'on vouloit bien leur enseigner.

Ils n'ont point de Princes , ni de Loix , que celles qui est naturelle à tous les hommes : car sans Société , & sans Religion , ils ne laissent pas que d'avoir en horreur le vol , le meurtre , & même simplement l'inhumanité envers des hommes , qui sont nos frères. Ils témoignent un extrême déplaisir , quand ils voient battre un Valet ou un Soldat ; est-ce un chien s'écrient-ils ! réflexion bien courte , mais qui vaut bien des argumens. Il est fort rare que la colère leur fasse oublier ces principes : elle nous fait bien oublier ceux de la Religion & de la Morale.

Il n'y a de supplices en Groenlande , que pour quelques misérables , réputés Sorciers. Cette superstition a pénétré dans le fond du Nord , & comme en Europe , on y voit de misérables Vieilles avouer elles-mêmes des empoisonnemens , où elles n'ont eu aucune part. Ils punif-

assistent de mort ce crime, le seul qu'ils connoissent, & d'une mort cruelle. Ces Sorciers sont très différens des *Angelokkes*, imposteurs qu'ils honorent comme des Prophètes.

Les Groenlandois sont humbles envers les Danois, timides, mais hospitaliers, & ils partagent agréablement leur repas avec le premier étranger, qui les aborde, sans qu'il lui en coûté ni prière ni remerciement. Leurs habits sont proportionnés à leur climat, ce sont de longues chausses de peaux, qui comprennent le pié, & qu'ils mettent dans une botte de cuir, en remplissant de foin l'interval de la botte & de la Chaussé; un reste de peau fait la seconde pièce; une espèce de Chemise de boyaux de Veaux marins la troisième, & une machine à nager la quatrième. Cette machine est un Surtout fort court, de peau de Veau marin, qui s'élargit par embas, & qui y est galonné d'un rebord de la même étoffe. Elle les soutient sur l'eau, parce qu'elle se gonfle d'air par le bas, comme une tasse qu'on fait descendre dans de l'eau. Avec ce secours ils s'élancent sans crainte dans la Mer, & ils se soutiennent comme des Oiseaux aquatiques autour de quelque Baleine, dont ils découpent le lard.

L'habit des femmes est à peu près le même, mais elles se tiennent plus propres; une étincelle de vanité va animer ce Sexe jusques dans le fond du Nord. Elles se mettent des espèces de Galons fait de leurs plus belles peaux; elles aiment beaucoup les Brasselets de Corail, & la verroterie de couleur. Mais leur envie de plai-

re va plus loin : nos Dames se font broder des habits, & les belles de Groenlande se brodent le visage à coups d'éguille, ornement barbare, fort en vogue en Amérique. Tant il est vrai que les hommes sont par-tout les mêmes, & que le même orgueil qui menoit un Consul jusqu'au Triomphe, conduit la main d'une fille sauvage, lorsqu'elle s'égratigne pour se rendre belle.

J'ai déjà parlé de leur nourriture, ce sont des Veaux marins, qu'ils conservent pour l'Hiver, en les ensevelissant dans la neige; des Poissons sechés au Soleil, de la chair de Rennes & de Baleines. Quelques Lievres, les racines de *Tugsonoret* (a), & de l'huile de Baleine, leur tiennent lieu de dessert. Leurs repas se reglent sur leur appétit, ils n'ont point de tems fixe pour les prendre. Leur boisson est l'eau pure, qu'ils boivent à la glace dans toutes les Saisons. Les Européens n'ont pu leur faire goûter le Tabac : l'Eau de vie même, que les Iroquois & les Hottentots aiment à la fureur, n'a pas fait de grands progrès en Groenlande.

La Polygamie n'y est pas défendue, mais elle est rare, il faut être riche & puissant, pour avoir deux ou trois femmes, car ils ne vont guère au-delà de ce nombre, la plupart se contentent d'une seule moitié. Quand il y en a plus d'une dans un ménage, c'est la première qui a le rang; cela est fort bien pensé, & peut servir à la consoler, lorsque son mari lui donne

ne

(a) Je ne doute point que ce ne soit la racine d'Angélique, qui fait les délices des Lapons, qui sont à peu près sous le même climat.

ne des rivales. Ces femmes vivent ensemble sans jalousie & sans dispute , & on est assez heureux en ce Pais-là , pour ne pas connoître ces Passions délicates , qui troublent la vie des Peuples les plus polis.

Les Groenlandois ne sont pourtant pas insensibles à l'Amour , même à cet Amour criminel , qu'on appelle Galanterie. Ils avoient avant l'arrivée des Danois , des Fêtes , qui faisoient à peu près l'effet des Mascarades. On s'assembloit , hommes & femmes , on faisoit bonne chère , on dançoit , & quand on s'étoit bien animé , un homme se levoit , & faisoit connoître ses désirs en chantant au bruit du Tambour. Celle qui se sentoît disposée à lui servir de Maitresse du jour , se levoit , dançoit avec lui , & un rideau de peaux cachoit le reste. Le mari n'en étoit point jaloux. Ces Peuples naturellement stériles persécutent les Etrangers pour leur faire agréer leurs femmes , & ils payent leurs Magiciens pour ce qui est le plus sanglant des affronts parmi d'autres Peuples. Les Danois ont mis fin à tous ces desordres , qui n'étoient pas cependant universels. Les filles n'étoient jamais de ces fêtes , elles ont toujours fait paroître beaucoup de retenue , en Groenlande ; & ce n'est que bien rarement , qu'on y est obligé d'en marier à la hâte. Même après un mariage légitime , elles se renferment pendant quelque tems : soit mode , soit sentiment , elles paroissent avoir honte de s'être livrées à un homme.

Ces Mariages se font presque sans cérémonie , l'essentiel c'est le consentement de la fille,

que le Galant doit obtenir lui-même à force de caresses. Après l'oui prononcé , il l'entraîne dans sa Maison , elle ne doit pas y aller , c'est une violence qu'on lui fait , lors même que c'est un plaisir.

Ces Mariages sont assez libres. Le mari répudie sa femme sans façon , lorsque son humeur ne lui convient pas , ou qu'elle est stérile ; c'est en Groenlande une honte que de l'être , comme c'en étoit une en Judée. Mais le divorce y est rare , il est plus ordinaire de voir rompre les Mariages par la mort ; & alors la moitié qui survit , hérite de tout.

Les femmes , accoutumées à travailler pour les hommes , ne sentent presque point de douleurs en accouchant , & elles retournent incontinent à leur ouvrage. L'enfant n'est pas plus délicat , son premier repas est de l'huile de Baleine. L'instinct est plus puissant , à proportion que l'esprit est moins cultivé ; dans ce Pais barbare , les mères aiment leurs enfans à la folie , elles les portent sur le dos jusqu'à quatre ans , & jamais les parens ne s'opposent à leurs volontés. La Famille ne se sépare jamais , & le Beau-fils vient loger chez le père de sa Maitresse.

Quelque peu délicieuse que paroisse leur vie , les Groenlandois n'aiment point à mourir , ils font tout ce qu'ils peuvent pour s'en empêcher , & leurs Magiciens leur font payer bien cher d'impertinentes cérémonies , qui doivent leur servir de remède. Comme leur Pais ne produit presque rien , ils n'ont pas de quoi en faire , on se contente de faire boire de l'huile de Baleine au Malade. C'est un régal , une
ten-

tendresse aussi mal entendue fait donner du vin aux enfans de nos Païsans , lorsqu'ils ont la Petite Vérole.

La mort étant un mal pour eux , ils pleurent leurs parens , & tout le voisinage se met de la partie. Les absens mêmes observent des heures réglées , pour pleurer la mort de leurs Proches. On enterre les morts avec décence , & on ensevelit avec eux leur meilleur habit , leur Chien , & leurs armes. Une idée confuse de l'Immortalité de l'Âme a rendu cette habitude presque universelle chez les Peuples barbares.

L'homme est par-tout le même , je le repète. Les Groenlandois ont leurs plaisirs , leurs jeux , leurs bals , tout comme nous. On s'assemble par Voisinages , car il n'y a ni Villages , ni Hameaux parmi ces Peuples vagabonds ; on marie d'importance , on bat du Tambour , on y danse , le Sexe d'un côté , les hommes de l'autre : ceux-ci luttent de différentes manières , ils se suspendent par les piés , & se branlent sur des cordes , ou jouent au balon par parties.

Mais il y a un autre divertissement en Groenlande , auquel le Lecteur ne s'attendra pas , c'est la Poësie , & qui plus est la Poësie Satyrique. Les Beaux-esprits se font des apels en forme , pour cette espèce de Duel : on s'y prépare des deux côtés , on y compose à loisir des injures contre son ennemi , & le jour marqué étant venu , on vient se les dire en cérémonie. L'agresseur paroît le premier , il chante sa Satire , au bruit d'une espèce de petit Tambour. Quand il a fini , son ennemi se lève , & vient lui rendre en

en cadence les reproches les plus amers. L'autre recommence, quand il a fini, & cela dure jusqu'à ce que l'un d'eux ait épuisé sa bile & sa Poësie; celui qui se tait le premier, est vaincu, & se tient pour tel. J'ai trouvé que les Islandois ont la même coutume, & qu'on y fait des Satyres assez bonnes, pour réduire un ennemi à se pendre. A voir défendre des Thèses en Europe, on croiroit quelquefois, qu'on y juge du savoir sur les mêmes idées.

Leur Langue n'est pas ce qu'ils ont de plus barbare. A la vérité le *c* & l'*f* y manquent, & elle est un peu trop pleine de Polyfyllabes. Mais on y trouve avec surprise des Déclinaisons & des Conjugaisons, même un Duel, le tout réglé par des terminaisons, tout comme dans les Langues savantes, & sans le secours des Articles, dont les Langues vivantes sont chargées. L'Auteur ajoute que cette Langue est assez abondante pour les choses, dont ils ont des idées : l'échantillon qu'il donne d'une Chanson bachique n'est pas autrement propre à prévenir en faveur de leur Poësie. Il n'y a ni mesure, ni rime, & chaque ligne se termine par des *aja* répétés d'une manière ennuyeuse. Aussi qu'espérer de ces couplets faits pour boire des santés avec de l'eau froide !

Le commerce de Groenlande n'est pas à mépriser; l'Auteur le préfère à celui de l'Islande. On en raporte des peaux de Veaux marins & de Rennes, du *Morsil*, du *Narwhal*, & de la Baleine.

Les Danois, animés par l'Auteur, ont érigé trois Contoirs sur la Côte Occidentale; le plus
au

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 65

au Nord est à 69 degrés, l'autre à Népiset, & le plus au Sud, qui porte le nom de l'Espérance, à 64. Mr. *Egede* recommande fort à sa Nation d'en placer à la Côte Orientale par les 62 ou 63 de latitude, & d'y former des Colonies : les Mers Orientales n'étant pas navigables, il n'y a pas de Contrebande à craindre, au lieu qu'à l'Ouest les Etrangers enlèvent aux Danois le plus clair du profit.

Les Groenlandois ont une espèce de Religion, si l'on peut donner ce nom à un tissu de Fables, & qui ne mène à aucun devoir, ni à aucune obligation envers Dieu. Ils croient l'Immortalité de l'Ame, & deux séjours après la mort. Celui du Ciel est le moins désirable, suivant leurs idées, le commun des hommes y va. Ils ne connoissent le Ciel que par des Tempêtes & des Météores effraians. Mais il y en a un autre sous la Terre, c'est-là leur Paradis, où il y a abondance de Rennes & de Veaux marins, & où leur Dieu réside avec sa mère. Aussi n'y va-t-il pas qui veut, ces Champs Elisées sont réservés pour les femmes qui meurent en couches, & pour les hommes qui se noient à la pêche. Voilà leurs Héros. Sont-ils moins raisonnables que nous, lorsque nous donnons ce nom aux destructeurs du Genre-humain.

Outre ce Dieu, dont ils ont une idée des plus grossières, il y a nombre de Démons, les uns familiers, & les autres errans par les Mers & par les Montagnes. Pour ceux de la première espèce, chaque Magicien doit en avoir sa provision, sans cela il ne seroit pas *Angekokke*,
cela

dans leur intérieur. Il ne faut pas douter, qu'il n'en eût fait beaucoup davantage, si la Petite Vérole n'avoit enlevé, en 1733, la plus grande partie de ses Convertis, & n'eût inspiré aux Groenlandois une terreur panique, qui les porta à abandonner leur Patrie & le voisinage des Européens, pour se retirer au fond du Nord.

Sa mauvaise santé, & son âge avancé, le forcèrent à la fin, à songer à se retirer; des accès violens de Mélancolie, qu'il raconte avec beaucoup d'ingénuité, le menèrent bien près d'une mort funeste; il obtint son rapel, & retourna en Danemarck en 1736.

La Mission de Groenlande ne fut pas abandonnée par sa retraite. Le Roi regnant, animé d'un zèle d'autant plus louable, qu'il est rare, le remplaça par quatre Missionnaires & quatre Catéchistes, qu'on entretient actuellement en Groenlande: le fils de l'Auteur est du nombre des Prêtres, & se destine à remplir ce qui peut manquer au sacrifice de son Père.

Mr. *Egede* ne demeura pas sans récompense, il eut celle qu'il aimoit le mieux; c'est d'avoir été mis à la tête d'un Seminaire destiné à la Mission Septentrionale: il y enseigne la Langue du País à de jeunes gens, qui passeront par le degré de Catéchiste à celui de Missionnaire.

Après ce long Extrait du dernier Ouvrage de l'Auteur, je n'ai que peu de choses à dire du premier. C'est un Journal fort ingénu & fort naturel, de tout le séjour que l'Auteur a fait en Groenlande; les mêmes choses y reviennent, & ne diffèrent que par l'ordre &

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 85

détail de ce que nous avons tiré de l'Histoire imprimée en Danois.

On y voit le bon accueil que lui firent les Sauvages, & la grande opinion qu'ils avoient de lui : elle alloit jusqu'à lui faire amener des Malades & des Morts mêmes, qu'on le prioit de guérir ou de ressusciter. Il y détaille la profonde ignorance de ce Peuple sur les choses divines, car leur Dieu a Père, Mère, Femmes, & Enfans ; il a vécu, & il est mort, & malgré cela c'est lui qui a créé le Ciel & la Terre. La Relation du voyage qu'il fit vers le Sud, en 1723, est intéressante. Il y trouva les mesures des Eglises des anciens Norvégiens : il s'y assura de la supposition du Détroit de *Forbisher*, il s'instruisit touchant les Habitans de la Côte Orientale, il y trouva des Eaux Minérales, naturellement chaudes, & de la Terre jaune, presque aussi haute en couleur que le Cinabre.

Mr. *Egede* nous raconte, avec son ingénuité ordinaire, les peines qu'il s'est données pour faire la Pierre Philosophale, dessein qu'il avoit conçu uniquement pour se mettre en état de soutenir sa Mission. L'évènement en fut assez remarquable : il ouvrit par hasard la Fiole où il avoit mis ses Minéraux pour les faire fermenter. Une vapeur invisible en sortit, qui manqua d'exterminer sa Famille, & qui causa la mort d'une Fille sauvage, qui le servoit. Mr. *Egede* se remit, il examina ce qui étoit resté dans la Fiole, & trouva son Or changé en matière noire, qui ressembloit au Plomb, & qu'il ne put jamais réduire en Or. On fait que

Tom. XXXI. Part. I.

E

les

les Adeptes regardent la destruction de l'Or, comme une préparation nécessaire au Grand-œuvre: Mr. *Egede* étoit donc sur le bon chemin, quand il ouvrit la Flöte, mais il ne put jamais y retrouver son opération, quoiqu'il soit toujours très persuadé de la réalité des espérances des Adeptes.

A R T I C L E III.

THEOLOGIE des INSECTES, ou DEMONSTRATION des PERFECTIONS de DIEU dans tout ce qui regarde les INSECTES. Traduit de l'Allemand de Mr. LESSER. Avec des Remarques de Mr. P. LYONNET. Deux Tomes in 8. Pag. 350 pour le Tome I, & 317 pour le Tome II. A la Haye chez Jean Swart, 1742.

L'Histoire des Insectes offre à un Philosophe mille sujets d'admiration & d'étonnement. De quelque manière qu'on les envisage, on diroit que l'habile Ouvrier qui les a formés, se soit surpassé lui-même, & ait fait un dernier effort, pour donner des preuves sensibles de sa toute-puissance. Tout concourt à nous faire remarquer cette prédilection du Créateur en faveur des Insectes. Leur nombre prodigieux répandu dans presque tous les Elémens; la variété infinie de leurs Esces; la structure admirable de leurs organes; &, enfin, la finesse & la grande délicatesse de leur mécanique, ne laissent aucun lieu de douter que la plupart de ces petites Créatures n'aient
sur

Fuillet, Août & Septembre, 1743. 67

sur les grands Animaux bien des avantages.

L'Homme même, que l'on regardoit autrefois comme le Roi de tous les Animaux, se trouve aujourd'hui dégradé de ses prérogatives; il est, à plusieurs égards, au dessous des Insectes & des plus petits Vermisseaux. Il ne lui reste guère que l'avantage de l'esprit; encore même peut-on le lui disputer. Si l'on veut bien, dit Mr. de Fontenelle (a), honorer du nom d'Esprit les Instincts naturels des Animaux, les Insectes sont certainement ceux qui ont le plus d'esprit; & si cet esprit dépend, comme en nous, des dispositions organiques du Cerveau, les Insectes sont ceux de tous les Animaux, dont le Cerveau est le plus & le mieux travaillé.

Ces réflexions ne partent point de l'envie d'humilier l'Homme, d'abaisser son orgueil, ni de diminuer en rien ses perfections. Je prétend seulement qu'à le comparer avec quantité d'Insectes, il perd beaucoup de son mérite & des droits qu'il s'arroge, en un mot que le parallèle ne lui est point du tout avantageux. Si les Théologiens m'attaquent, s'ils veulent me juger & me condamner, j'en appelle alors à tous les plus habiles Naturalistes, aux Rédi, aux Vallisnieri, aux Albin, aux Aldrovand, aux Swammerdam, aux Gædart, aux Ray, tous Juges compétens en cette matière, & sur-tout à Mr. de Réaumur, qui s'est le plus étudié à connoître le génie, le naturel, les mœurs, les allures, l'industrie de ces petits Animaux, & qui a employé avec fruit une bonne partie de sa vie

(a) Hist. de l'Acad. An. 1734, pag. 26.

vie à faire l'anatomie de leurs Organes, à examiner les ressorts qui les font agir, & à pénétrer souvent, par des voies qu'il a sçu se fraier, jusques dans le Sanctuaire de leurs plus secrètes opérations. J'en appelle enfin à Mr. *Lesfer*, Auteur de l'Ouvrage que j'annonce, & à son Editeur Mr. *Lyonnet*, que la tendresse & l'amour, ou si vous voulez la belle & louable passion qu'il a pour les Insectes, a porté à faire une infinité de recherches curieuses, qui, en même tems qu'elles prouvent sa grande sagacité, sa pénétration, son érudition même, en fait d'Histoire Naturelle, tendent à nous faire voir les merveilles & les beautés admirables renfermées dans tous ces petits Corps organisés, si finement construits, & doués d'un esprit souvent philosophique, & qui semble avoir eu en partage la connoissance de la plus sublime Géométrie (a).

L'Ouvrage, dont nous allons rendre compte, est une Traduction de l'Allemand en François. C'est aux Auteurs des Actes de Leipzig qu'on est en quelque sorte redevable de cette Traduction. Ils avoient fait l'éloge de l'Original; & c'est cet éloge qui a déterminé le Libraire à le faire paroître en François. Il y a tout lieu de croire que la Traduction n'a pas été

(a) C'est-ce qu'on a fait voir à l'égard des Abeilles, à moins qu'on ne dise avec Mr. de Fontenelle: Qu'à la fin les Abeilles en sauroient trop, & que l'excès de leur gloire en est la ruine; qu'il faut remonter jusqu'à une Intelligence infinie qui les fait agir aveuglément sous ses ordres, sans leur rien accorder de ces lumières capables de s'accroître & de se fortifier par elles-mêmes, qui font tout l'honneur de notre Raison.

Juillet , Aout & Septembre , 1743. 69

été faite avec toute la fidélité & l'exa^{ct}itude possibles. Pour remédier à cet inconvénient, le Libraire pria Mr. *Lyonnet* de l'*examiner*, & de vouloir corriger les endroits où le Traducteur pourroit s'être trompé, faute d'entendre la matière. Les habiles Naturalistes ne sont pas en grand nombre en Hollande, ainsi le Libraire ne pouvoit guère faire un meilleur choix, peut-être même ce choix étoit-il le seul qu'il pût faire, pour donner un grand relief à son Ouvrage, & en augmenter le mérite. Mr. *Lyonnet*, né pour cette Science, & qui a aquis une infinité d'autres belles connoissances, que sa modestie lui fait cacher, s'est aquité, en habile homme, de la tâche qu'il a bien voulu s'imposer. Il a enrichi le Texte de son Auteur de quantité de *Remarques*, il l'a expliqué, amplifié, limité, & y a ajouté diverses réflexions qui ne seront pas inutiles à ceux qui veulent approfondir cette Science.

C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans l'*Avertissement*, & ceux qui examineront avec soin ce qu'il a fait, & qui peseront les difficultés que cette entreprise a dû lui faire braver, trouveront qu'il parle de son travail en termes extrêmement modestes. Joignez à cela, qu'il a pris soin, en bien des endroits, d'alléguer des exceptions aux règles les plus générales. Voici la raison qu'il en donne. „ Outre, dit-il, que „ ces singularités que la Nature nous offre „ quelquefois, lorsqu'on s'y attendroit Je „ moins, tendent à nous conduire à une con- „ noissance plus parfaite des Insectes, elles „ sont, ce qu'en fait d'Histoire Naturelle on „ peut

„ peut regarder comme le vrai Merveilleux,
 „ qu'il est tems de substituer au Faux, qui n'a
 „ que trop longtems regné dans cette Science.
 „ Je n'ai sur ce point, *ajoute-t-il*, qu'une gra-
 „ ce à demander, c'est que le Lecteur veuille
 „ me croire de bonne foi, dans tout ce que
 „ j'allègue: je sens que j'ai d'autant plus be-
 „ soin de support, que j'avance quelques Faits,
 „ qui paroissent peu croyables, & que j'aurois
 „ eu moi-même de la peine à croire, si des ex-
 „ périences très certaines ne m'en avoient con-
 „ vaincu ”. Il a fait encore quelque chose de
 plus. Il a ajouté au Livre de Mr. *Lesser* diver-
 ses Figures, tant pour représenter ce qui carac-
 térise les divers genres de Transformations des
 Insectes, que pour exposer à la vue la manière
 admirable dont les Abeilles construisent leurs
 Ralons.

En voila assez sur ce qui concerne le plan
 général qu'a suivi Mr. *Lyonnet* dans ses Re-
 marques, passons au corps même de l'Ouvra-
 ge, dont voici la distribution. Le Tome I
 contient, outre l'*Introduction*, quatorze Chapi-
 tres, dans lesquels l'Auteur traite des matiè-
 res suivantes. I. De la *Création* & de la *Géné-
 ration*. II. Ce que sont les *Insectes*. III. De
 leur *Division*. IV. De leur *Nombre* & de la
proportion selon laquelle ils se multiplient. V.
 De leur *Respiration*. VI. De leur *Génération*.
 VII. De leur *Transformation*. VIII. De leur
Sexe. IX. De leur *Demeure*. X. De leur
Mouvement. XI. De leur *Nourriture*. XII.
 Des *Armes* qu'ils ont pour se défendre contre
 leurs Ennemis, & des moïens qu'ils ont pour
 évi-

Juillet, Août & Septembre, 1743. 71.

Éviter les autres dangers. XIII. Du *Soin pater-*
nel qu'ils ont de leurs *Oeufs* & de leurs *Petits*.
XIV. De leur *Sagacité*.

L'*Introduction* contient 44 pages. Mr. *Les-*
fer la commence par justifier l'étude des *Insec-*
tes contre ceux qui cherchent à la tourner en
ridicule, ou qui la regardent comme une
occupation beaucoup plus pénible qu'avanta-
geuse. Il tire cette justification de l'autorité
des *Pères*, de celle des *Payens*, & du *Raisonnement*. Il cite, à cette occasion, *St. Augustin*;
St. Basile, *St. Jérôme* & *Tertullien*. Je me
contenterai de transcrire ici le témoignage de
Tertullien. „ C'est sans raison, dit ce *Père* (a),
„ que vous méprisez ces Animaux, dont le
„ grand Ouvrier de la Nature a pris soin de
„ relever la petitesse, en les douant d'industrie
„ & de force. Il a montré par-là que la gran-
„ deur peut se trouver dans les petites choses;
„ aussi bien que la force dans la foiblesse, se-
„ lon l'expression d'un Apôtre. Imitiez, si
„ vous pouvez, les Edifices des Abeilles, les
„ Gréniers des Fourmis, les Filets des Ara-
„ gnées, & le tissu des Vers à soie. Mettez
„ votre patience à l'épreuve, essayez de sup-
„ porter les insultes des Animaux, qui vous
„ attaquent jusques dans votre lit, le venin
„ des *Cantharides*, l'aiguillon des Mouches,
„ & la trompe des Cousins ? Que ne feroient
„ pas des Animaux plus considérables, si ceux-
„ ci peuvent vous être utiles ou vous nuire ?
„ Apprenez donc à respecter le Créateur, jus-
„ ques

(a) *Advers. Marcion. L. I. §. 14.*

„ ques dans les Ouvrages qui vous paroissent
 „ les plus vils.

Je trouve ce que nous dit *Pline* (a) sur cet article, encore plus beau, plus magnifique, plus sublime, & plus digne d'attention, que ce qu'en ont dit les Pères que je viens de citer. Je transcrirois volontiers le passage entier qu'en allègue notre Auteur ; mais, comme il est un peu long, je me bornerai à en exposer une partie.

„ Comment s'est-il pu trouver, dit ce *Natu-*
 „ *raliste*, assez d'espace dans le corps d'un
 „ Moucheron, sans parler d'autres Animaux
 „ encore plus petits, pour y placer des orga-
 „ nes capables de tant de sensations différentes ?
 „ Où la Nature a-t-elle pu fixer celui de sa
 „ Vue ? Dans quel lieu a-t-elle pu trouver
 „ de la place pour y loger le sentiment du
 „ gout & celui de l'Odorat ? Où a-t-elle trou-
 „ vé la matière des Organes du Son aigu &
 „ bruiant de ce petit Animal ? Avec quel art
 „ ne lui a-t-elle pas attaché des Ailes, donné
 „ des Jambes, & formé un Estomac & des In-
 „ testins, avides de sang, & sur-tout de sang
 „ humain ? Avec quelle industrie ne l'a-t-elle pas
 „ pourvu d'un moien pour satisfaire son appétit ?
 „ Elle l'a armé d'un dard ; &, comme si cet ins-
 „ trument presque imperceptible étoit capable de
 „ plusieurs formes, elle l'a rendu aigu, & elle
 „ l'a creusé, afin qu'il servît d'instrument à per-
 „ cer, & d'un tuiau pour sucer en même tems.
 „ Quelles dents n'a-t-elle pas donné à l'Ar-
 „ tison ? Nous pouvons en juger par le bruit
 „ qu'il

(a) Lib. XI *Natur. Hist.* C. II.

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 73

„ qu'il fait, en cariant le bois qu'elle a destiné
„ à sa nourriture. La masse des Eléphants
„ nous étonne; nous voyons avec admiration
„ bâtir des tours sur le dos de ces Animaux;
„ nous sommes surpris de la force du cou des
„ Taureaux, & des fardeaux qu'ils élèvent
„ avec leurs cornes: cependant, ce n'est
„ pas par ces endroits que la Nature brille le
„ plus. Sa sagesse ne se remarque nulle part
„ mieux que dans ce qui est petit. Elle s'y
„ réunit comme dans un seul point, & elle
„ s'y retranche toute entière.

Le Raisonnement nous conduit aussi là.
Un Philosophe, quelque accoutumé qu'il soit
au merveilleux, ne sauroit réfléchir sérieuse-
ment sur les Insectes, sans entrer dans une espèce
d'admiration & d'étonnement. Plus on les consi-
dère, plus on est surpris de ce qui se passe en eux.
Que penseroit-on, dit Mr. *Lesser*, d'un Artiste,
qui auroit assez d'habileté pour réduire les res-
sorts & les dimensions d'une Montre à un tel
degré de petitesse, que l'ouvrage entier pour-
roit être enchassé dans une Bague, au-lieu d'un
Diamant? On l'admireroit, sans doute, aussi
un pareil chef-d'œuvre mériteroit-il d'être ad-
miré, & l'emporteroit-il de beaucoup sur une
Montre de grossièr ordinaire. Disons-en au-
tant des Animaux. La puissance & la sagesse
du Créateur semblent briller avec le plus d'é-
clat dans la formation des plus petits Insectes.

L'exemple rapporté par *Galien* (a) justifie les
con-

(a) De *Usu Part.* L. XVII. C. I. in fin.

conséquences que l'on tire de ce Raisonnement. Il dit qu'un Graveur de son tems représenta sur une Dague la figure de *Phaëton* sur un Char, tiré par quatre Chevaux. L'ouvrage étoit fait avec une si grande délicatesse, qu'on y voyoit jusqu'aux rênes des Chevaux; qu'on distinguoit clairement les dents dans leurs bouches, & que leurs jambes égaloient la finesse de celles d'une Puce.

Voilà donc l'étude des Insectes bien justifiée. Mr. *Lesser* auroit encore pu alléguer, outre ces raisons, celles que Mr. de *Réaumur* a détaillées dans son premier *Mémoire* (a) de son *Histoire des Insectes*. Après avoir fait voir que *l'Histoire Naturelle est l'histoire des Ouvrages de l'Etre Suprême*, cet Académicien démontre par un grand nombre d'exemples que les recherches, qui ont les Insectes pour objet, ne devoient pas même être regardées comme inutiles, par ceux qui ne font cas que de ce que le commun des hommes appelle des *biens réels*, puisqu'elles peuvent nous conduire à augmenter le nombre de ces biens. Si on n'eût jamais observé les Chenilles, eût-on découvert celle qui fournit tant à notre luxe, & même à nos besoins? Eût-on pu espérer que le travail d'une seule Espèce d'Insecte deviendrait l'objet d'une des principales parties de notre Commerce; qu'il eût pu donner de l'occupation à tant d'Arts & à tant de Manufactures différentes? La Cire & le Miel des Abeilles ont certainement des utilités réelles pour nous.

Ceux

(a) Voyez le *Tome I. Part. I. pag. 1, & suiv.*

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 75

Ceux qui ont observé ces Mouches industrieuses dans les Forêts, qui ont songé à en faire des Animaux domestiques, qui les ont transportées dans les jardins ou aux environs des maisons, pour les y faire multiplier davantage, & pour profiter des fruits de leurs travaux, ne se sont-ils pas occupés utilement? C'est ainsi que parle Mr. de Réaumur dans le *Mémoire* que je viens de citer.

Le reste de l'*Introduction* de notre Auteur roule sur la difficulté de l'étude des Insectes; sur les secours que fournissent les Cabinets; sur les Dessins & les Gravures; sur les descriptions des diverses parties de ces petits Animaux; & enfin, sur l'histoire que nous en ont donnée les Anciens & les Modernes. Il y a sur tout cela, tant dans le Texte, que dans les Notes de Mr. Lefser & de son Editeur, bien des choses qui méritent d'être remarquées, & auxquelles nous renvoyons le Lecteur.

Une matière importante, & qui mérite attention, est celle qui fait le sujet du premier Chapitre. L'Auteur y traite de la *Création & de la Génération des Insectes*. Il n'y a rien, dit-il, dans l'Univers, qui ne doive son existence à quelque Cause, différente de l'Univers même. C'est dans cette Cause qu'il faut chercher la raison pourquoi une chose existe d'une manière plutôt que d'une autre, parce que c'est elle qui leur a donné à chacune la forme qu'elles ont, & qui ne les a pas voulu former autrement. Comme les Insectes font partie des Corps qui composent l'Univers, ils
sont

sont soumis avec tous les autres à cette Loi générale.

Cela posé & bien établi, Mr. *Lesser* examine si le Principe, qui a formé les Insectes, tels qu'ils sont, réside originairement en eux, ou s'il émane d'une Puissance étrangère. Il fait voir qu'il ne sauroit résider en eux, & qu'ils ne peuvent avoir reçu leur existence d'aucune Substance, soit matérielle, ou immatérielle créée. Il faut donc nécessairement remonter à un Etre, qui existe par sa propre vertu, qui soit permanent, immuable, & qui renferme en lui la cause de toutes choses. Cet Etre, ce premier Principe, est Dieu lui-même.

Reste à savoir comment les Insectes se sont perpétués depuis le moment de la création de chaque Espèce. Ils se multiplient, suivant notre Auteur, par la Génération, de la même manière que tous les autres Animaux. En recevant l'existence, ils reçurent la vertu de produire leurs semblables, & de conserver ainsi leurs différentes Espèces. Mr. *Lesser* fait voir ensuite, par les expériences de *Rédi* & de *Malpighi*, que les Insectes ne s'engendrent point de toutes sortes de matières, & que le Système de la *Génération équivoque*, adopté par les Anciens, est un Système insoutenable, & qui n'est absolument fondé que sur de fausses observations.

Cette Loi générale, que tous les Animaux se multiplient par la voie de la Génération, donne lieu à Mr. *Lyonnet* de faire sur cette matière quelques Remarques extrêmement importantes,

&

& dignes de l'attention des Naturalistes. *Quelque générale, dit-il, que soit cette règle, on n'est pas encore trop sûr de son universalité. Les variétés qui s'observent à cet égard, dans les Insectes, rendent sur ce sujet les doutes légitimes.* Quelques-uns sont mâles & femelles tout ensemble, comme les Limaçons, les Escargots, les Vers de terre. D'autres ne sont ni mâles ni femelles; & il y en a qui engendrent sans s'accoupler. On en trouve enfin, en qui un seul accouplement suffit pour produire une postérité de plusieurs générations. Tout cela nous conduit à présumer qu'il se pourroit bien qu'il y eût des Insectes, qui multipliasent sans accouplement & sans génération proprement dite, & dont chaque individu se suffit à lui-même pour produire son semblable.

Mr. *Lyonnet* n'ose en rien dire davantage. Il regarde la chose comme possible, mais il ne veut rien affirmer. Il veut éviter l'erreur, & il se renferme pour cela dans le doute. Ce doute est bien fondé, du moins à son égard. *Jusques ici, dit-il, aucun Auteur, que je sache, n'a démontré le fait par un exemple certain.* En matière de Physique & de simple spéculation, il faut des démonstrations pour affirmer qu'une chose est, ou qu'elle n'est pas. Il n'y en a point ici, malgré les faits allégués par *Leuwenhoek*, *Cestoni*, & Mrs. de *Réaumur* & *Mery*. Les deux premiers ont prétendu que l'idée d'Animaux, qui se suffisent à eux-mêmes, se trouve établie par les expériences faites sur les Pucerons. Ni eux, ni Mr. de *Réaumur* n'ont jamais vu d'accouplement, ni pu dé-

découvrir de mâle parmi cette Espèce. Cependant Mr. *Lyonnet* assure avoir vu des Pucerons s'accoupler; & il fait voir contre Mr. *Mery*, que les faits qu'il allègue ne prouvent pas encore que les Moules des Etangs ne soient deux sexes distingués.

Le *Solitaire*, espèce de Ver qui croît dans le Corps humain, & qui a quelquefois jusqu'à 80 aunes de long, est peut-être le seul Insecte que l'on puisse soupçonner se suffire à lui-même pour multiplier. La plupart des Naturalistes ne savent que penser de son origine. Il ne se trouve jamais que seul dans le Corps où il habite; il y naît, sans que l'on sache comment; il s'y forme, il y croît, il y vieillit. Il ne s'en rencontre point de semblables hors des corps animés. Ce Ver est donc une de ces espèces d'Hermaphrodites dont il est ici question. Il faut bien qu'il ait les deux sexes, ou qu'il contienne tout ce qu'il faut pour engendrer & produire son semblable, puisqu'il est toujours seul. Mais cette supposition ne leve pas les grandes difficultés qu'on peut former sur son origine. Pourquoi, dira-t-on, ne se trouve-t-il jamais que seul, & quel chemin prennent ses Oeufs, ou ses Petits, pour entrer dans le corps d'un autre homme?

Avec de l'esprit, de l'invention, de la sagacité, on peut rendre raison de tout, souvent même de ce qui n'a rien de réel. C'est ce qu'a fait ici Mr. *Lyonnet*, & il le reconnoît lui-même; car il a l'esprit trop philosophique pour donner pour vrai & pour certain ce qui n'est qu'une simple supposition. *Je viens, peut-être,*

Juillet, Août & Septembre, 1743. 79

être, dit-il, d'imiter ces Philosophes (qui entreprennent de rendre raison de tout avec des suppositions), en bûissant, par rapport au *Solium*, sur des faits, qui pour avoir été généralement reçus, n'en sont peut-être pas pour cela plus véritables. Voici ce qui le porte à ne pas trop s'appuyer sur ces faits, & à ne proposer que comme de simples conjectures les conséquences qu'il en tire. Mr. *Vallisnieri*, qui est, à l'égard de l'Histoire Naturelle, ce qu'est le fameux *Morgagni* pour l'Anatomie, je veux dire, extrêmement exact, n'avançant presque jamais rien qui ne soit bien fondé, a établi que le *Solium* n'est qu'une chaîne de Vers qu'on nomme *Cucurbitaires*, qui se tiennent tous accrochés les uns aux autres, & forment ainsi tous ensemble la figure d'un seul Animal. Les raisons qu'il en allègue, dit notre Editeur, ont beaucoup de vraisemblance, & ont paru si fortes, qu'on passeroit aujourd'hui pour entêté si l'on n'étoit pas de son sentiment.

Tout cela n'ébranle pas encore assez Mr. *Lyonnet*, les raisons de *Vallisnieri* ne l'ont point encore entièrement persuadé. Il veut, pour se déterminer, examiner lui-même un Ver si singulier, & d'une origine si incertaine. C'est ainsi que ce qui est démontré pour quelques Philosophes, ne l'est pas pour d'autres. En Physique, ceux-là risquent le moins qui tiennent le plus leur esprit en suspens, qui n'adoptent aucun sentiment, s'il ne se présente à eux avec tous les caractères de la Vérité. Peut-être n'oseroit-on dire la même chose des matières de Religion. Que deviendroient alors
les

les Mystères, que l'on doit croire par provision, en attendant qu'ils soient éclaircis?

Dans la vue de faire pancher la balance en faveur de l'Hypothèse de *Vallisnieri*, j'avois résolu, en commençant cet Extrait, de confirmer ses raisons par de nouvelles expériences faites à Leyden avec beaucoup de soin & d'exactitude, par un Médecin qui choisit cette curieuse matière pour le sujet de sa *Thèse*. La Pièce eut l'approbation de Mrs. *Boerhaave* & *Albinus*. Mais, puisque je voi que Mr. *Lyonnet* dit nettement qu'il ne veut se ranger d'aucun parti, *qu'après avoir examiné cet Animal vivant*, j'abandonne mon premier projet, & je n'attens sa conversion que des seules lumières que lui donneront ses propres recherches. Je ne blâme point ses doutes, ils lui font honneur, & ne peuvent que servir à lui faire découvrir plus sûrement la Vérité. C'est par là qu'ont commencé tous les Grands-hommes qui ont secoué le joug des Préjugés.

Une Remarque extrêmement curieuse est celle que fait encore Mr. *Lyonnet*, dans le Chapitre Second, sur cette espèce de *Polypode*, dont on vient d'annoncer la découverte au Public dans quelques Papiers hebdomadaires, & sur lequel Mr. *Tremblay* a fait un grand nombre d'observations & d'expériences, toutes capables d'exciter l'attention de ceux qui prennent le moins d'intérêt à ce qui se passe dans la République des Insectes. Comme ces faits extraordinaires ont été vérifiés par Mr. *Lyonnet*, & qu'il en a donné lui-même la figure

gûre (a), nous transcrivons ici ce qu'il en dit, pour ne pas priver le Lecteur de la satisfaction que peut lui causer un phénomène qui tient si fort du merveilleux.

La forme de cet Insecte, si commun dans nos Fossés, a quelque rapport avec celle d'un grain de Semence de Dent-de-Lion. Il se tient ordinairement fixé, par son extrémité, à quelque corps, sans en bouger que rarement. On ne lui apperçoit rien qui ait la figure d'un Etre animé. Si on le coupe en deux, & même en trois parties, chaque partie recroît & devient ce qu'étoit le tout, & l'on a deux ou trois Animaux pour un. Les Petits lui sortent des côtés, par une espèce de végétation lente & insensible; &, après être crûs ainsi pendant un certain tems, comme des branches, & avoir souvent poussé eux-mêmes d'autres Petits, ils se détachent enfin de la Mère, & en vivent séparés.

A la plupart de ces caractères on n'hésiteroit presque pas à le placer parmi les Végétaux communs; cependant, quand on l'examine de plus près, on s'apperçoit que, dès qu'on agite un peu l'eau où il se trouve, il se recourbe, il se racourcit, il s'allonge, & alors on voit qu'il faut le mettre au-dessus des Plantes ordinaires, & le ranger au moins parmi les Plantes Sensitives. Mais quand, en le considérant de tems en tems, on trouve qu'il est
capa-

(a) Voyez les Fig. XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXII de la Planche I.

capable de mouvemens arbitraires, qu'il ne demeure pas toujours au même endroit, mais qu'il fait se transporter d'un lieu à un autre par un mouvement, qui, bien que fort lent, ne laisse pas d'être très réel; qu'il affecte même de s'avancer vers les endroits les plus éclairés; que les barbes, qui sont placées autour de son extrémité antérieure, lui fournissent, par leur viscosité, un moyen de prendre les petits Insectes aquatiques qui les rencontrent; que ces mêmes barbes lui servent de bras pour porter sa proie à la bouche, & qu'ensuite il l'avale: on trouve que ce n'est pas assez de le placer parmi les Plantes Sensitives, & qu'il faut absolument le reconnaître pour un véritable Animal. Au reste le Règne Végétal & le Règne Animal paroissent si rapprochés dans cet Etre équivoque, que Mr. Tremblay, Observateur très attentif, ne s'est trouvé en état, qu'après une étude de plusieurs mois, de décider que c'étoit un Animal.

Joignons à des faits si singuliers, un phénomène prodigieux & des plus étonnans. Je veux parler de l'énorme multiplication de certains Insectes, dont Mr. Lesser fait le calcul dans le Chapitre où il traite du nombre des Insectes, & de la Proportion selon laquelle ils se multiplient. Comme l'idée qu'il en donne est un peu trop vague, Mr. Lyonnet a fait sur ce sujet une Remarque, où il expose quelque chose de plus précis & de mieux détaillé. L'expérience à laquelle il a eu recours, pour faire son calcul, regarde la Chenille-à-brosse dont il est fait mention dans Goedard, dans Mde. Mérian, & dans les Mémoires de Mr. de Ré-

Juillet, Août & Septembre, 1743. 89

examen. Cette expérience mérite certainement d'être rapportée. La voici.

Une couvée d'environ 350 œufs, que fit un Papillon de cette Espèce, produisit autant de petites Chenilles. Pour éviter l'embaras, Mr. *Lyonnet* n'en éleva que 80. Toutes parvinrent à leur état de perfection, à la réserve de cinq, qui moururent avant ce tems. Parmi tant de Papillons il ne se trouva que quinze femelles, peut-être dans d'autres cas s'en seroit-il rencontré davantage. Quoiqu'il en soit, c'est sur ce petit nombre de femelles que Mr. *Lyonnet* veut bien faire le calcul suivant. Si 80 œufs ont produit 15 femelles capables de multiplier, la couvée de 350 œufs en auroit produit tout au moins 65. Ces 65 femelles, en les supposant aussi fertiles que leur mère, auroient mis au monde, pour la seconde génération, 22750 Chenilles, parmi lesquelles il y auroit eu au moins 4265 femelles, qui auroient donné naissance à 1492750 Chenilles, pour la troisième génération. Il est bon de remarquer que la Chenille, dont il est ici question, n'est pas du nombre de celles qui sont les plus fertiles; il y en a qui le sont au moins deux fois plus. Mais tout cela n'est encore rien en comparaison de certaines Mouches vivipares, qui sont jusqu'à 20000 Petits d'une seule ventrée, & dont par conséquent une seule Mouche, en supposant le nombre des femelles égal à celui des mâles, pourroit fournir, à la troisième génération, une postérité de deux mille milliards.

Que doit-on penser d'une multiplication si

prodigieuse qui seroit continuée pendant quelques années? L'imagination se revolte, elle se perd, lorsqu'on veut saisir une progression si énorme. Quelles difficultés n'ont donc pas à dévorer ceux qui admittent le Systême des Développemens, & qui prétendent que Dieu a placé dans le corps du premier de ces Insectes tous ceux qui en doivent naître jusqu'à la fin du Monde. Certainement, si ce Systême est plausible, il est en même tems fondé sur des suppositions, qu'on ne sauroit guère se représenter comme possibles, puisqu'il faudroit alors pouvoir comprendre que la première mère des Mouches, dont il est ici question, eût contenu un nombre de Petits si prodigieux, que, *parvenus à terme & réunis ensemble, ils formeroient une masse plus grande qu'il ne résulteroit de la réunion de tous les Globes du Monde visible.*

Tout le merveilleux ne se borne pas-là. Mr. *Lyonnet* le pousse encore plus loin. Comme chaque Petit qu'une Mouche renferme, est au moins trente mille fois plus petit que sa mère, & qu'il faudra supposer que ces Petits renfermeront encore des germes au moins trente mille fois plus petits qu'ils ne le sont eux-mêmes, & ainsi de suite, voici une nouvelle sorte de progression encore plus étonnante que la première, par laquelle chaque Mouche, à mesure qu'on la considère par degrés, comme plus près de sa première origine, diminuera beaucoup plus en volume, que chaque génération ne la fait augmenter en nombre; desorte que tel Ver de Mouche, qui est aujourd'hui
tren-

Juillet, Août & Septembre, 1743. 85

trénte mille fois plus petit que sa mère, étoit trois cens millions de fois plus petit qu'elle, une génération plutôt, & trois mille milliards de fois plus petit, deux générations auparavant. Qu'on juge, après cela, de la petitesse infinie qu'il devoit avoir eu, lorsque la naissance de ce Ver étoit encore reculée de quelques milliers de générations. Il faudroit, en supposant que ces Mouches n'engendrent qu'une seule fois par année, au moins vingt-deux mille & plusieurs centaines de chiffres, rangés tout de suite pour exprimer en Arithmétique combien de fois il étoit plus petit qu'une Mouche de son Espèce, lorsqu'il étoit encore renfermé dans la mère commune dont cette Espèce a tiré son origine. La merveille augmentera encore de beaucoup, si l'on suppose que c'est dans les Animalcules de la semence du mâle qu'il faut chercher la source de la multiplication, puisque ces Animalcules sont infiniment plus petits, par raport aux mâles, que les fœtus des Mouches ne le sont par raport à la femelle.

Voilà, dira-t-on, une terrible objection contre le Systême des Développemens. Mais n'y a-t-il pas de l'abus dans ce calcul de Mr. *Lyonnet*, & ne pousse-t-il pas trop loin sa *Progression*? Mr. *Hartsoeker*, qui n'admettoit point ce Systême, proposa une objection à peu près semblable, dans une Lettre qu'il écrivit à l'Auteur de la *Bibliothèque Ancienne & Moderne* (a). Cette Lettre contient un calcul

(a) Voyez la *Biblioth. Anc. & Mod.* Tom. XVIII. Part. I. pag. 194, & suiv.

cul sur la petitesse infinie de la graine d'un Arbre ou d'une Plante, qui ne doit paroître qu'à la fin du soixantième siècle du Monde. Mr. *Hartsoeker* assure que le premier grain de semence de la première Plante seroit à la dernière & la plus petite qui paroîtroit à la dernière année du soixantième siècle, comme l'unité suivie de trente mille Zéros est à l'unité, d'où il conclut que ce Système est entièrement insoutenable.

Mr. *Bourguet*, Philosophe-Naturaliste, a fait à cette objection une réponse (a) qui me paroît fort solide, & qui peut être appliquée en partie aux difficultés proposées par Mr. *Lyonnet*. Suivant Mr. *Bourguet*, il y a une équivoque sur cette matière de la part de Mr. *Hartsoeker*. Celui-ci calcule la petitesse d'un grain de semence sur le raport de grosseur qu'aquiert, par exemple, une Plante dans une année; au-lieu que ce calcul ne doit se prendre que du tems qu'il faut pour faire paroître le grain de semence depuis sa conception jusqu'à sa maturité. Mr. *Bourguet* appelle *Conception*, l'état dans lequel est une graine, dès que la précédente est sortie de sa Plante séminale, parce que l'expérience a appris que les graines sont déjà dans la petite Plante, où elle croissent dans une certaine proportion, pendant que toutes les parties de la Plante qui les porte, croissent aussi de leur côté. Il prétend que, dans le Système des Développemens, on ne doit pas supposer que toutes les parties qui forment le

(a) Voyez ses *Lettres Philosophiques*.

Juillet, Août & Septembre, 1743. 87

le volume d'une Plante, aient existé auparavant dans la semence; & que, par conséquent, on ne doit pas juger de la petitesse primitive de la semence des Plantes, des Oeufs, ou des Vers spermatriques des Animaux, en les comparant avec la grosseur & la grandeur que ces divers Corps organisés acquièrent après un certain tems plus ou moins considérable.

Suivant le calcul de ce même Philosophe, la graine, qui parut la première année du Monde, doit avoir été à celle qui doit paroître la dernière année du soixantième siècle, comme le nombre des minutes que contiennent six mille ans, est à cinq. Soixante siècles n'ont que trois milliars, cent cinquante-trois millions, & six cent mille minutes. Ce nombre est fort petit en comparaison de celui que Mr. *Hartsoeker* emploie.

Le calcul de Mr. *Lyonnet* & celui de Mr. *Hartsoeker* ne peuvent tout au plus qu'épouvanter l'imagination. C'est ce que fait encore voir Mr. *Bourguet* par un exemple sensible. Comparons, dit-il, un Ver spermatrique, dans l'Hypothèse de Mr. *Hartsoeker*, avec l'Éléphant de quatorze ans que le célèbre de *Peiresc* (a) fit peser. On le trouva de cinq mille livres Romaines de douze onces. Et Mr. *Boyle* (b), en remarquant l'extrême différence qu'il y a entre cet Animal & la Mite, qui rongé le fromage, dont il faut plusieurs pour éga-

(a) *Gassendi in Vita Peiresci*, pag. 156.

(b) *Boyle Oper.* Tom. II. pag. 598, 599. *Traité de Méthode Philosophia expérimentalis*, Edit. de Venise, 1697. 4.

ler le poids d'un grain, fonde néanmoins son calcul sur la supposition qu'une Mite pèse un grain, & il conclut que l'Eléphant pesoit vingt-huit millions huit cens mille fois plus que la Mite. Or un Ver spermatique, vu avec l'un des plus excellens Microscopes, ne paroît pas plus gros qu'une Mite vue à l'œil, de sorte que, suivant le sentiment de Mr. *Hartsoeker*, & son propre calcul, l'Eléphant, dont il s'agit, aura été, quatorze ans auparavant, vingt-huit millions huit cens mille milliers de fois plus petit, qu'il ne l'étoit quand il fut pesé. L'exemple sera encore plus sensible, si l'on applique le même calcul à la Baleine dont on a donné les dimensions. Elle pesoit cent trente mille livres; & en la comparant à une Mite, & ensuite à un Ver spermatique, elle aura été vingt ou trente ans auparavant, sept cens quarante-huit millions huit cens mille milliers de fois plus petite. Voila donc deux cas où l'imagination se perd, & qui cependant sont très possibles. On trouvera de pareils exemples dans les Auteurs qui ont traité de la *Divisibilité de la Matière*.

Un article sur lequel Mr. *Lyonnet* s'est extrêmement étendu, c'est celui qui regarde la formation du Foetus, suivant le Système de *Leuwenhoek* & de ses Sectateurs. On sait que cet Observateur a découvert, tant dans la Semence de l'homme, que dans celle de plusieurs Animaux, un nombre prodigieux de Vermisseaux, qui servent à la multiplication des Individus de l'espèce dans lesquels ils se trouvent. Plusieurs Auteurs ont adopté le sentiment de

Leu-

Leuwenboek, quelques autres l'ont rejeté à cause des difficultés auxquelles il est sujet. Mrs. *Lesser* & *Lyonnet* sont du nombre de ces derniers. Mr. *Lesser* dit que ces Vers ont été destinés par le Créateur à quelques usages particuliers, mais que les hommes n'ont pas encore pu découvrir cette destination. Mr. *Lyonnet* attaque vivement le Systême de *Leuwenboek*, dans une longue Note qui contient environ douze pages. Je me contenterai d'exposer les principales objections qu'il propose contre ce Systême, & qui ne me paroissent avoir quelque force que parce qu'elles roulent sur un sujet très difficile à éclaircir, & qui rencontrera toujours de très grandes difficultés, de quelque manière qu'on entreprenne de l'expliquer.

Comme il est juste de prendre le parti des absens & des morts, lorsqu'on les croit attaqués injustement, je joindrai aux objections de Mr. *Lyonnet* une courte Réponse, soit pour appuier ses raisons, si elles me paroissent convaincantes, ou pour empêcher qu'il n'affoiblisse mal-à-propos celles de ses Adversaires.

1. *Leuwenboek* & ses Sectateurs prétendent que les Vers spermatiques ne se trouvent point dans les Impuissans, dans la décrépitude, ni dans ceux qui sont attaqués de certaines maladies; mais qu'ils se trouvent toujours dans ceux qui ont les qualités requises pour engendrer. Il faudroit, répond à cela Mr. *Lyonnet*, une multitude d'expériences bien grande pour constater un fait pareil, & le Systême de *Leuwenboek*

hoek pourroit peut-être n'y pas gagner à les épéter trop souvent.

Réponse. Mr. *Lyonnet* auroit dû faire voir que ce que son Adversaire établit sur des expériences, se trouve effectivement contredit par d'autres expériences. Si l'on ne prouve rien par un *peut-être*, on ne détruit point non plus par-là ce qu'un autre a avancé. Il peut d'ailleurs arriver, que la Semence d'un Animal très fécond, n'ait pas toujours les conditions requises pour être prolifique, ou, pour parler dans le Système de *Leuwenhoek*, elle peut quelquefois manquer de ces Vermisseaux qui doivent produire un fœtus. Tous les accouplemens, dans les Animaux les plus féconds, ont-ils toujours un heureux succès? Quelques expériences contraires ne détruiroient donc point le Système en question, elles ne feroient que l'ébranler. Si cependant l'on pouvoit faire voir qu'une semence devenue prolifique dans un cas particulier, ne renfermoit alors aucun Vermisseau, ce seul cas, cette seule expérience, prouveroit démonstrativement que le Système de *Leuwenhoek* n'est qu'une fausse supposition. Mais est-il bien possible de faire une expérience semblable? Ce seroit trop exiger de ceux qui combattent l'hypothèse dont nous parlons.

2. Soit par grace, par faveur, ou par un motif de générosité, Mr. *Lyonnet* veut bien céder quelque chose à ses adversaires. „ Je veux „ bien, *dit-il*, qu'il soit démontré que toute „ semence fertile est seule remplie de Vers sper-
„ ma-

„ matiques , par quelle raison en faudra-t-il
 „ plutôt conclurre que ce sont ces Animalcu-
 „ les qui donnent la fertilité , que je n'en con-
 „ clurai que c'est la fertilité qui produit ces
 „ Animalcules ” ? Il allègue tout de suite
 quelques exemples qui augmentent la force de
 cette objection , & qui semblent répandre une
 espèce de ridicule sur le sentiment opposé. Je
 n'en exposerai qu'un seul. „ L'eau croupissan-
 „ te , dit-il , nourrit une infinité d'Animaux
 „ extrêmement petits , qui ne se trouvent point
 „ dans l'eau fraîche ; en conclura-t-on que ce
 „ sont ces petits Animaux qui ont rendu l'eau
 „ croupissante : ou bien que c'est l'eau crou-
 „ pissante qui a fait multiplier ces petits Ani-
 „ maux ?

Réponse. Je suis bien aise que Mr. *Lyonnet*
 s'égaie un peu aux dépens de ses Adversaires ,
 & qu'il se paie par-là de la peine qu'il prend de
 les réfuter. Je ne sai cependant si le sujet de
 son triomphe est si réel. Il y a des faits dont
 la probabilité ou la certitude dépend du con-
 cours & de la réunion de plusieurs circonstan-
 ces. Tel est celui dont il est ici question. Par
 un semblable raisonnement je pourrois aussi
 faire voir qu'il est incertain si la semence ren-
 fermée dans les vaisseaux spermatiques est ef-
 fectivement la cause de la fertilité. Si je me
 contentois de dire : *Il y a dans tels vaisseaux*
une certaine humeur , donc cette humeur est la
cause de la fertilité ; ce raisonnement seroit-il
 fort concluant ? Non sans doute. Cependant
 il est très certain que sans cette humeur , sans
 cette semence , il n'y a point de fertilité. Mais
 cet-

cette certitude dépend d'autres circonstances qu'il faut vérifier. Ces sortes de raisonnemens doivent être rangés dans la classe des Sophismes, que les Logiciens appellent *Enumeratio imperfecta*.

3. Voici une autre attaque, un nouvel assaut. On trouve, dit Mr. Lyonnet, de grands & de petits Animaux dans tous les autres endroits du corps, sous la peau, dans la masse du sang, dans la crasse des dents, &c. : Or ces Animaux ne sont point la cause de la fertilité; pourquoi faut-il donc que ceux de l'humeur spermatique le soient?

Réponse. Que Mr. Lyonnet me permette de lui renvoyer la balle. Il sera obligé à son tour de parer le coup comme il pourra. Il y a dans toutes les autres parties du corps différentes sortes d'humeurs, il s'en trouve même qui ont beaucoup d'analogie avec la semence: Cependant ces humeurs ne sont point la cause de la fertilité; pourquoi faut-il donc que l'humeur spermatique le soit? N'est-ce pas là un jeu assez plaisant? Mais pourquoi m'y faire jouer?

4. Les défenseurs du Système de *Leuwenboek* prétendent tirer quelque avantage de la ressemblance qu'il y a entre le *Ver spermatique* & le *Fœtus*, en ce que l'un & l'autre ont la tête fort grosse à proportion du reste. Ces Messieurs ont-ils lieu de se féliciter de cette découverte? Mr. Lyonnet soutient que non, & semble se moquer d'eux, sans pourtant les choquer, car il est trop poli pour cela. Écoutons-le parler. C'est un charme de voir comme il fait raisonner ses adversaires. *L'Animalcule*, dit-

dit-il, *a la tête grosse, le Fœtus a la tête grosse; ergo l'Animalcule fait le Fœtus.*

Réponse. Je veux bien parier que Mr. *Lyonner*, malgré toute sa gravité, n'a pu réduire en forme un si joli petit Syllogisme, sans rire sous cape, & sans se moquer un peu de la simplicité du bon Hollandois qui a fait la découverte des Vers spermatiques. Voyons cependant s'il a tant lieu de s'applaudir. Tout Oeuf qui n'a point été fécondé par la semence du Mâle, ne contient ni Vermisseau, ni Embryon, en un mot aucun Corpuscule qui puisse devenir Fœtus. Après l'accouplement vous trouvez dans l'Oeuf, en un endroit particulier, un Vermisseau assez ressemblant à ceux qui se voient dans la semence; n'est-il donc pas probable qu'il est un de ceux qui nageoient auparavant dans cette humeur, qui lui a servi de véhicule, pour être transporté dans l'œuf où il doit se métamorphoser, se développer, comme une semence qui est jetée dans une terre qui lui tient lieu de matrice, & d'où elle doit tirer une nourriture qui puisse servir à son accroissement? Réunissez ensemble toutes ces circonstances, & d'autres encore, & vous verrez que le petit Syllogisme en question aquérera quelques nouveaux degrés de force, & qu'il n'aura rien à craindre du ridicule auquel on veut l'exposer, en le privant de ce qui devoit servir à l'étaier.

5. Voici une nouvelle batterie, l'attaque va devenir plus sérieuse, & les coups plus terrassans. L'objection me paroît en effet si forte, si accablante, que si le fait allégué par Mr. *Lyon-*

Lyonnet se trouve vrai, je romps entièrement ma neutralité, & je me déclare sans réserve contre le Système des Animalcules. Amateur de la Vérité, je n'aurois aucun regret à abandonner une opinion que j'ai autrefois soutenue comme probable. Voici dequoi il s'agit : je prie le Lecteur d'y donner toute son attention ; c'est Mr. *Lyonnet* qui va parler. „ Mr. *Swammerdam*, qui n'est pas accoutumé d'avancer des faits à la légère, pose en fait certain „ que le *Fœtus* des Insectes, dès la formation „ de l'Oeuf, & par conséquent longtems „ avant l'accouplement, remplit déjà toute la „ capacité de l'Oeuf dans lequel il se trouve. „ Si cela est, il faudra de toute nécessité que „ ce *Fœtus* ne tire point son origine d'un Vermisseau de la Semence du Mâle, qui ne peut „ être entrée dans l'Oeuf que longtems après „ sa formation. Voila donc des *Fœtus* qui se „ formeront sans le secours de Vers spermatisques, & cela même dans des Animaux qui „ en ont. En faudroit-il davantage pour renverser le Système que j'examine ?

Réponse. Je le repète. Je donne gain de cause à Mr. *Lyonnet* si ce fait se trouve bien avéré & hors de doute. Examinons donc ce point si important. Je commence par prier Mr. *Lyonnet* d'indiquer l'endroit où *Swammerdam* enseigne que le *Fœtus* remplit déjà toute la capacité de l'Oeuf longtems avant l'accouplement. Cet endroit méritoit bien, ce me semble, d'être cité. Une question, qui intéresse si fort les Naturalistes, ne sauroit être décidée sans l'exhibition des pièces. Je n'ai entre les mains que

que l'*Histoire générale des Insectes* par Swammerdam. Il ne dit rien de ce qu'on lui attribue ici dans l'endroit où il explique ce que c'est que la Génération des Plantes & des Insectes, par la comparaison qu'il en fait. La manière dont il en parle, est si vague, & si peu satisfaisante, que ses paroles méritent à peine d'être rapportées. Son sentiment là-dessus, bien loin d'être fondé sur l'expérience, comme il devroit l'être, ne doit être regardé que comme une simple conjecture dénuée de toute preuve, ou comme une hypothèse que son imagination lui a fait enfanter. Qu'on en juge par ses propres paroles que voici. „ Comme cette „ Génération se fait dans les Plantes, par l'union des parties de la semence avec la terre „ & avec le suc & l'humidité qu'elle contient, „ de même aussi la Génération des Insectes „ se fait par l'union des parties fécondes & invisibles de la semence du mâle avec la semence de la femelle, qui est effectivement „ visible, vivante & douée de sentiment. Or „ quand cette semence de la femelle a reçu la semence du mâle, elle continue & perfectionne, par la vertu de cette semence, la vie, „ le mouvement & le sentiment qu'elle avoit „ déjà; & c'est proprement dans la continuation de ce mouvement, que nous croyons „ que consiste la Conception féconde de cette „ semence (a).

Vous voyez là un homme, qui, faute de rien comprendre au mystère de la Génération,

a

(a) Swammerdam, *Hist. génér. des Insectes*. pag. 60.

a mieux aimé proposer un vrai galimatias, que d'avouer son ignorance sur une matière si obscure. Sa comparaison de la Génération des Plantes avec celle des Insectes est tout-à-fait ridicule, & ne mérite pas d'être réfutée. A l'égard de ce qu'il avance, & cela sans preuves, que *la semence de la femelle est vivante, qu'elle a du mouvement, & qu'elle est douée de sentiment*, on ne voit pas, dans cette supposition, à quoi peut ensuite servir le concours de la semence du mâle, puisqu'elle ne peut alors communiquer à celle de la femelle que ce qu'elle a déjà.

Il est donc clair par le passage de *Swammerdam*, que je viens de citer, que cet Auteur ne prouve nullement que l'Embryon se trouve dans l'Oeuf avant l'accouplement, & qu'ainsi c'est à Mr. *Lyonnet* à indiquer l'endroit de ses Ouvrages où il a puisé ce qu'il lui attribue dans son objection. Il faut même que ce sentiment de *Swammerdam* soit fondé sur de bonnes observations réitérées, car s'il se contente de supposer le fait sans preuves, on pourra se dispenser de souscrire à ses décisions, & par conséquent la difficulté proposée par Mr. *Lyonnet* ne sera d'aucun poids & tombera d'elle-même.

Rien n'est plus favorable au Système de *Leuwenhoek* que les observations du célèbre *Malpighi* sur l'origine & la formation du Poulet (a). Suivant lui, tout Oeuf qui vient d'être fécondé par la semence du Coq, renferme un

Fœ-

(a) *Malpighius, de formatione Pulli.*

Fœtus ou petit Embryon ; & tout Oeuf stérile, ou qui n'a point été rendu fécond, ne renferme aucun corps qui ait la figure d'un Ver ou d'un Fœtus. Cet Embryon est renfermé dans un *Sac* ou *Follicule* de figure oblongue ; & ce Follicule est renfermé lui-même dans la *Cicatricule* ou *Ongle du Jaune* de l'Oeuf, qui est une tache ou petit point blanc de figure orbiculaire. Pour plus grande sûreté *Malpighi* a répété ces observations, & a toujours découvert la même chose (a).

Voilà donc un point qui paroît décidé ; c'est que l'Embryon ne se trouve point dans un Oeuf stérile, & qu'il se rencontre au contraire dans un Oeuf imprégné de la semence du Coq. Que devient donc la formidable objection de Mr. *Lyonnet*, cette objection capable de renverser le *Système* qu'il examine ? Elle tombe d'elle-même, jusqu'à ce qu'il ait fait voir que les observations de *Malpighi* sont fausses ou supposées.

Joignez maintenant à cette belle découverte le rapport & la ressemblance qu'il y a entre les Vers spermatiques & l'Embryon des Poulets, des Grenouilles, & de l'Homme même. Comparez, je vous prie, ces Vers, tels que *Leuwenhoek* nous les représente (b), avec les Têtards de Grenouille (c), les Fœtus humains & ceux des Lapins, & vous verrez que son *Système* est du moins très probable, que tous ces Embryons

(a) Epistola ad Oldenb. 1672.

(b) Epist. Physiol. pag. 390. Fig. 5.

(c) Levin. Vincent, Descriptio Pipæ. Fig. 7.

bryons doivent leur origine aux Vermisseaux renfermés dans la semence du mâle. Je vous renvoie, pour les Foetus humains, aux Figures & descriptions que nous en ont données *Riolan* (a), *Harvée* (b), *Ruysch* (c) & *Dodart* (d). Tous ces faits réunis forment un préjugé bien favorable à un Système adopté par de Grands-hommes, & sur-tout par l'illustre Mr. *Boerhaave*, dont l'autorité doit être ici d'un grand poids. On verra par le passage que je cite au bas de la page (e), qu'il n'a pas méprisé quelques-unes des preuves dont Mr. *Lyonnet* fait si peu de cas.

Si cet Extrait ne s'étendoit déjà au-delà des bor-

(a) *Hist. anat.* cap. 12.

(b) *Lib. de Generat. Animal.* Exercit. 56.

(c) *Thesaur. Anat.* VI. Tab. II. Fig. 1.

(d) *Hist. de l'Acad. Roy. des Scienc. An.* 1701. pag. 23.

(e) Mr. *Boerhaave*, après avoir donné la description des Vermisseaux ou petites Anguilles qui se trouvent dans la semence de l'Homme, des Quadrupèdes, des Oiseaux, des Poissons, des Amphibies, & des Insectes, ajoute les paroles suivantes, où il dit beaucoup en très peu de mots. *Si hac conferuntur cum mole, figura, loco, permutatione, Carina Pulli apud Malpighium descripta; Et cum observatâ Natura lege in generatione Ranarum, probabile fiet, Animalcula hac masculini seminis continere rudimenta Corporis futuri humani; inprimis, cum testibus, aut hac humore, deficientibus, sterilitas semper à parte maris adsit. Animalcula hac crescunt demum, Et explicantur, ubi calor, motus, nutrimentum subtilissimum, locus denique aptus, conspirant simul ita, ut latentes hic adumbrata partes evolvi queant; veluti Avium, Insectorum, Testudinum, Plantarum, Ova, dies, menses, annos inertia, secunda tamen quiescunt, donec longa dies, conditiones enumeratas addat, vitamque suffocatam excitet.* *Boerhaave, Instit. Med.* pag. 327, 328, §. 651. Edit. 1734.

Juillet, Août & Septembre, 1743. 99

bornes que prescrit ce Journal, j'enttérois dans un examen plus détaillé des autres difficultés proposées par Mr. *Lyonnet*, quoique la plupart ne portent que sur des conjectures hasardées quelquefois assez mal-à-propos par *Leuwenhoek* & *Andry*. Je ferai donc fort court sur ce qu'il me reste à dire touchant cette matière, qui devoit être moins indifférente à l'Homme, puisqu'elle regarde sa propre origine. Qu'il seroit beau de savoir quel est le premier point d'où nous partons!

6. Mr. *Lyonnet* suppose sans fondement, & peut-être uniquement pour avoir lieu de former une nouvelle objection, que *ces Animalcules multiplient dans les corps où ils se trouvent*. C'est sur cette supposition qu'il fait la demande suivante, à laquelle il répond ensuite comme il lui plait. *Ils sont-ils formés par une production immédiate, ou bien y multiplient-ils par la voie de la propagation?*

Réponse. Mr. *Lyonnet* auroit trop beau jeu si l'on admettoit cette supposition. On en peut faire une autre plus vraisemblable, & qui coupe le nœud de la difficulté qu'il forme. La voici. Tous les Germes des Corps organisés, que nous voyons chaque jour se manifester & se développer, peuvent avoir été créés dès le commencement du Monde, en sorte qu'il ne se fait dans toute la Nature nulle propagation, ou génération proprement dite, mais seulement une manifestation de Corps qui existoient déjà auparavant, & dont l'énorme petitesse échappoit à nos sens. Ces Germes peuvent avoir été répandus dans la vaste capacité de notre Atmosphère-

phère, ou avoir été renfermés dans les premiers Individus de chaque Espèce, lorsqu'ils sortirent des mains du Créateur. Ils sont peut-être à l'abri de toutes les injures auxquelles sont exposés les grands corps, jusqu'à ce qu'ils rencontrent enfin une matière propre à les faire développer. Il me reste ici trop peu d'espace, pour étendre davantage cette idée, qui n'a rien de rebutant, rien qui revolte l'esprit, rien qui ne soit conforme aux opérations ordinaires & constantes de la Nature, rien en un mot qui ne fasse voir l'admirable économie de notre Globe, & la puissance infinie de l'Etre parfait qui l'a créé.

7. *C'est une chose bien étrange, dit Mr. Lyonnet, que les Animaux spermaticques croissent avec tant de vitesse dans l'Uterus, tandis qu'ils ne croissent point dans le Semen même, quoiqu'ils s'y trouvent environnés d'une substance dans laquelle ils sont nés, qui les nourrit & qui leur conserve la vie!*

Réponse. Et moi, je trouve aussi bien étrange que Mr. Lyonnet, qui certainement ne manque pas de pénétration, fasse une objection si frivole, & que l'on peut retorquer contre lui-même. Il donne assez à entendre que l'Embryon se trouve déjà tout formé dans l'Oeuf avant l'accouplement, avant le mélange des sexes. Or je demande à quoi l'accouplement peut servir, dans cette supposition. L'Embryon, dans l'Oeuf, se trouve dans la matrice qui lui convient, il est dans l'humeur propre à le nourrir, à le faire développer, à lui donner son accroissement. Que lui faut-il donc de plus?

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 101

plus? Que fait la semence du mâle sur le petit corps de cet Embryon? Est-ce pour lui donner du mouvement? Mais il y est déjà, ce mouvement, puisque les humeurs ne doivent pas moins circuler dans les vaisseaux de ce petit Corps que dans les parties qui l'environnent, dans les Ovaires, dans les Tubes, dans la Matrice, &c. Je vous avoue que je ne conçois point quel peut être l'usage de la semence du mâle si elle ne contient elle-même l'Embryon (a). La même difficulté n'a pas lieu dans le Système des Animalcules, puisque les Vaisseaux spermatiques ne sont point la matrice de leur dernier développement; cette matrice est l'Oeuf de la femelle, où ils trouvent un logement propre à une nouvelle métamorphose. En vérité, Mr. *Lyonnet* auroit bien pu se dispenser de former cette objection. Y gagne-t-il quelque chose? Je n'en crois rien, puisque voilà le point éclairci, & lui-même jetté dans l'embaras. On se perd souvent, & on s'égare, quand on veut pousser trop loin un ennemi.

8. Les objections croissent sous la plume de notre Auteur, & si je voulois le suivre pas à pas, il me fournit assez de matière pour faire un Livre. Il prétend que ce sentiment a besoin de recourir à des suppositions précaires & si étranges, qu'il ne semble guère propre à faire fortune. „ Il présuppose, *dit-il*, que le „ Créateur, pour produire un seul Animal „ parfait, auroit été obligé d'en former tant de „ centaines de millions d'imparfaits, que le
nom-

(a) Voyez ci-dessus la *Réponse* à la 1. Objection.

„ nombre en effraie. Est-ce qu'une pareille
 „ conduite répond à celle que nous voyons
 „ régner dans les autres Ouvrages de la Nature,
 „ où toutes choses tendent à leurs fins par
 „ les voies les plus directes, les plus simples
 „ & les plus courtes ?

Réponse. Cette objection a été faite mille fois au sujet de la prodigieuse quantité de graines, & de semences répandues par-tout avec une profusion qui semble être à pure perte. Mais, si l'imagination de Mr. *Lyonnet* est si fort épouvantée de ce nombre prodigieux de Vermis-faux, je vai lui faire voir un autre miracle de Physique non moins étonnant, & que cependant la Raison est obligée d'admettre. Je veux parler de la grande fécondité de l'Orme, suivant les expériences & les découvertes du fameux Mr. *Dodart* (a), qui nous a exposé cette merveille.

Suivant cet habile Naturaliste, il y a dans un Orme de 6 pouces de diamètre, & de 20 pieds de haut jusqu'à la naissance des branches, autant de fois 33 millions de graines, que 6 lignes sont contenues dans la hauteur de 20 pieds, c'est-à-dire qu'il y a 15840000000 graines, & que cet Arbre contient actuellement en lui-même de quoi se multiplier & se reproduire un nombre de fois si étonnant. Joignez encore à cela que chaque graine d'un Arbre contient elle-même un second Arbre, qui renferme le même nombre de graines; que l'on ne peut jamais arriver ni à une graine, qui ne contien-

ne

(a) *Hist. de l'Acad. An. 1700, pag. 22.*

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 103

né plus d'Arbre, ni à un Arbre qui ne contienne plus de graine, ou qui en contienne moins que le précédent; & que par conséquent voila une progression géométrique croissante, dont le premier terme est 1, le second 15840000000, le troisième, le Quarré de 15840000000, le quatrième son Cube, & ainsi de suite à l'infini. *La raison & l'imagination*, dit Mr. de Fontenelle à ce sujet, *sont également perdues & abîmées dans ce calcul immense, & en quelque sorte plus qu'immense.*

Que Mr. *Lyonnet* nous explique à présent pourquoi Dieu a placé dans un seul Arbre un nombre si prodigieux de semences, ou si vous voulez, d'Arbres imparfaits & en petit. Ne suffisoit-il pas que cet Arbre en contînt suffisamment pour propager & multiplier suivant le cours ordinaire de la Nature? Certainement de mille graines en voila du moins neuf cens quatre-vingt-dix neuf de perdues, si cependant c'est une perte que de ne pas parvenir à être Arbre parfait, qui plus est à ne pouvoir y parvenir que par une espèce de miracle de la Nature.

Mais puisque Dieu, suivant Mr. *Lyonnet*, va toujours à ses fins par les voies les plus courtes, qu'étoit-il besoin qu'il y eût mâles & femelles, parmi les Animaux & les Plantes? Pour engendrer & propager, nous dira-t-il. Il pourra nous citer ce passage de l'Ecriture: *Croissez & multipliez.* C'est bien la meilleure réponse qu'il puisse faire. Mais, lui dira-t-on, la multiplication ne pouvoit-elle pas se faire sans l'union des deux Sexes; & n'étoit-ce pas

là la voie la plus directe, là plus simple & la plus courte?

Après tout, Mr. *Lyonnet* croit-il de bonne foi que la perte de tous ces millions de petits Vermiffaux , ou de petits hommes en mignature, dérange en rien l'économie de l'Univers? Leur création n'a pas plus coûté à Dieu, que celle des grains de fable qui bordent le rivage de la Mer. Ce font autant de petites machines hydrauliques qu'il n'a fait naître que pour les réduire bientôt dans l'état d'où il les a tirées.

9. Voici bien autre chose. Mr. *Lyonnet* est dans une inquiétude affreuse touchant la nature & le sort des *Ames* de ces pauvres petits hommes. *De quelle nature, dit-il, est l'Ame qui les anime? Est-ce une Ame brute? Est-ce une Ame raisonnable? Si c'est une Ame brute, voila l'Homme un composé de trois Principes distincts, d'un Corps, d'une Ame brute, & d'une Ame raisonnable. Si c'est une Ame raisonnable, quel sera son sort après cette vie?* Suivant les Catholiques, tous ces petits hommes sont autant de Réprouvés, les voila donc condamnés au feu de l'Enfer, ou du moins relegués dans les Lymbes, car ils n'ont point été baptisés. C'est ainsi que raisonne Mr. *Lyonnet*.

Réponse. Il y a des gens qui se chagrinent de tout, qui s'affligent de tout, & qui tombent enfin dans une noire mélancolie. Voici un homme d'esprit qui s'inquiète sur la nature de l'Ame d'un petit Vermiffau, d'une petite Semence humaine, & qui ne sauroit cependant encore nous dire ce que c'est que la sienne.

Pour

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 105

Pour moi, je suis fort tranquille là-dessus. J'ai tant pensé, tant réfléchi, tant rêvé sur la nature de mon Ame, sans pouvoir y rien comprendre, que je me garderai bien de faire des recherches inutiles sur celle des Vers spermaticques. Je sens que je pense, je sens que mes pensées partent de mon cerveau; voila tout ce que j'en sai, & rien plus. Mr. *Locke* en a-t-il sçu davantage, pour avoir fait l'anatomie, la dissection de l'Ame? Et Mr. *Boulier*, qui a tant & si bien écrit sur l'*Ame des Bêtes*, qui en a parlé avec tant de sagacité, que nous en a-t-il appris? Rien du tout.

Mais voyons du moins, repliquera Mr. *Lyonnet*, ce que peuvent devenir ces Ames, dans le *Système des Catholiques*. Cela l'inquiète fort, il craint beaucoup pour elles. Quant à moi, je suis fort tranquille sur ce que je ne saurois, savoir & à quoi je puis encore moins remédier. Si ces Mrs. sont assez inhumains pour les condamner au feu, ou les reléguer dans un lieu où règne la tristesse & le desespoir, je ne puis que témoigner ma surprise du prodigieux égarement de l'Esprit humain, lorsqu'il veut porter ses vues beaucoup au-delà des bornes de son Entendement: Enveloppons-nous, lorsque nous ne pouvons faire autrement, dans les épaisses ténèbres de cette nuit obscure qui nous environne, sans vouloir trop pénétrer dans l'avenir.

ARTICLE IV.

LETTRES, MEMOIRES & NEGOCIATIONS
G 5

Cet Ouvrage est rempli d'un si grand nombre de Faits importants, que, pour ne pas trop grossir ce second Extrait, je me bornerai uniquement à ceux qui me paroîtront les plus dignes de remarque, ou les plus capables d'intéresser davantage la plupart des Lecteurs. Il faudroit faire un Livre exprès, si l'on vouloit toujours suivre l'ordre des Négociations, & extraire de chaque Pièce tout ce qui mérite le plus d'être rapporté. On juge bien par-là que je ne pourrai me dispenser de passer souvent, & même assez rapidement, d'un sujet à l'autre, sans chercher à lier ensemble trop scrupuleusement des Faits qui n'ont quelquefois entre eux nul rapport, & qui se trouvent dispersés dans une infinité de Lettres & de Mémoires.

- Le premier événement, qui me paroît mériter quelque attention, est le différend survenu entre le Roi d'Angleterre & Louis XIV, au sujet du Pavillon. C'est le Comte d'Estrades qui fait mention de cette affaire dans une Lettre (b) qu'il écrivit au Roi son Maître. J'appris, lui dit-il, à mon arrivée, que le Roi d'Angleterre étoit résolu de faire baisser le Pavillon à la Flotte de Votre Majesté, & que toute sa Cour en parloit de manière, comme si c'étoit une quel-

(a) On a donné le premier Extrait de cet Ouvrage dans la Partie précédente de cette Bibliothèque, à la pag. 443.

(b) Datée de Chelsea, le 20 Janvier 1662.

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 107.

celle qu'elle lui vouloit faire de gaieté de cœur, en s'y opposant. Le Roi d'Angleterre en parla lui-même au Comte, & lui dit: „ Qu'il ne „ croyoit pas que Sa Majesté très Chrétienne „ lui vouloit contester un Droit établi, & à „ quoi Henri IV avoit consenti, lorsque la „ Reine Elizabeth lui prêta sa Flotte; qu'il en „ étoit en possession, & que cela lui seroit „ bien rude de voir que Sa Majesté, sur l'a- „ mitié de laquelle il faisoit un fondement as- „ suré, lui vouloit retrancher les plus belles „ marques qu'il eût de la Royauté; & qu'il „ n'y avoit rien au monde qu'il ne fît pour le „ conserver, se trouvant engagé d'honneur de „ le maintenir dans toutes les Mers”. Les „ Ministres du Roi d'Angleterre parlèrent sur la „ même ton au Comte, & le Chancelier lui dit „ même nettement & sans détour, que le Par- „ lement ne consentiroit jamais à aucun expé- „ dient, & que les Peuples donneroient tout leur „ bien pour soutenir leur Roi dans ce Droit.

Tout le monde sait que Louis XIV étoit ex- „ trêmement sensible au point d'honneur, ainsi „ on peut juger de l'impression que firent sur lui „ les menaces de Sa Majesté Britannique. „ Le „ Roi mon Frère, dit-il au Comte dans la Let- „ tre (a) qu'il lui écrivit à ce sujet, ni ceux „ dont il prend conseil, ne me connoissent pas „ encore bien, quand ils prennent avec moi „ des voies de hauteur & d'une certaine ferme- „ té qui sent la menace. Je ne connois Puif- „ sance sous le Ciel, qui soit capable de me „ faire

(a) Du 25 Janvier 1662.

„ faire avancer un pas par un chemin de cette
 „ sorte ; & il me peut bien arriver du mal , mais
 „ non pas une impression de crainte. Je pen-
 „ sois avoir gagné dans le monde qu'on eût
 „ un peu meilleure opinion de moi ; mais je
 „ me console en ce que peut-être n'est-ce qu'à
 „ Londres qu'on fait de si faux jugemens.
 „ Je suis assuré qu'à Madrid , ni en aucun lieu
 „ de la Terre , il ne seroit sorti de la bouche
 „ d'un Ministre , parlant à mon Ambassadeur ,
 „ ce que le Chancelier *Hyde* a bien voulu vous
 „ dire , *qu'il n'y avoit point d'accommodement*
 „ *du Roi son Maître avec moi , sur le Pavil-*
 „ *lon , si je voulois garantir leur Pêche aux*
 „ *Hollandois*. A ouïr parler le Chancelier , ne
 „ diroit-on pas que je suis perdu si ce différend
 „ du Pavillon ne s'accommode par quelque
 „ tempérament.

La réponse , que *Louis XIV* ordonna à son
 Ambassadeur de faire au Roi d'Angleterre & à
 son Chancelier , est conçue en des termes qui
 ne marquoient nullement que ce Prince con-
 sentît jamais à ce qu'on exigeoit de lui. „ Je
 „ desire , *marquoit-il au Comte* , que , pour
 „ toute réponse à une Déclaration si hautaine ,
 „ ils sachent par votre bouche au retour de ce
 „ Courier , que je ne demande ni ne recherche
 „ d'accommodement en l'affaire du Pavillon ,
 „ parce que je saurai bien soutenir mon Droit ,
 „ quoiqu'il en puisse arriver ; & que , pour ce
 „ qui est de la garantie de la Pêche , j'en use-
 „ rai comme il me plaira , sans aucune relation
 „ à l'autre affaire du Pavillon , parce que je
 „ saurai bien soutenir mon Droit , & suivant
 „ que

„ que je l'estimerai juste, & que je trouverai
 „ le Droit des Hollandois bien ou mal fon-
 „ dé..... Avec des Princes comme moi,
 „ qui regardent l'Honneur & visent à la Gloi-
 „ re, préférablement à toute autre considéra-
 „ tion, il y avoit de meilleurs chemins à pren-
 „ dre pour le Chancelier, s'il vouloit parvenir
 „ à sa fin.

Cette fermeté de *Louis XIV* fit bien chan-
 ger de langage au Roi d'Angleterre & à son
 Chancelier, comme il paroît par l'entretien
 qu'eut quelque tems après le Comte d'*Estra-*
des avec Sa Majesté Britannique & Mr. *Hyde*.
 Entre autres choses que le Roi dit au Comte,
 il l'assura : *Qu'il ne pouvoit pas croire que le*
Chancelier eût rien avancé, ni contre la bonne
intelligence, ni contre le respect qu'il devoit à
Sa Majesté Très Chrétienne ; qu'il l'en desav-
oueroit, si cela étoit (a). Il est cependant
 certain que le Chancelier n'avoit rien dit que
 conformément aux intentions de son Maître.
 Mais les Souverains n'y prennent pas toujours
 garde de si près, ils approuvent ou condamnent
 la conduite de leurs Ministres, suivant qu'ils
 le jugent à propos. C'est bien plus souvent leur
 Intérêt qui les guide, que la Vérité & la bon-
 ne foi.

Quant au pauvre Chancelier, il se vit en quel-
 que sorte obligé de chanter la palinodie. „ A
 „ ce discours, *dit le Comte d'Estrades dans sa*
 „ *Lettre à Louis XIV*, il me parut fort éton-
 „ né, & me dit, qu'après le Roi son Maître,
 „ il

(a) *Let. du Comte d'Estrades, du 1. Février 1662.*

„ il ne connoissoit point de Prince dans le
 „ Monde pour qui il eût tant de vénération
 „ qu'il en avoit pour Votre Majesté, & pour
 „ qui il se sentit plus obligé d'en avoir; qu'il
 „ n'avoit pas cru sortir de ces sentimens dans
 „ les discours qu'il m'avoit tenus; que la ma-
 „ nière de s'expliquer en sa Langue, moins
 „ civilé & moins honnête que la Françoisé,
 „ avoit pu donner lieu au jugement que j'en
 „ avois fait, & au compte que j'en avois ren-
 „ du; mais qu'il m'assuroit que ses pensées é-
 „ toient pleines de respect, & fort éloignées de
 „ toute hauteur. Il poussa là-dessus des cho-
 „ ses très obligeantes pour Votre Majesté, par
 „ lesquelles il me parut sensiblement touché
 „ de voir, que ce qu'il m'avoit dit eût été ex-
 „ pliqué contre son sens.

Si Mylord *Stair* eût été à la place du Chan-
 celier *Hyde*, eût-il rampé de la sorte? car j'ap-
 pelle cela ramper, que de se retracter si lâche-
 ment. *Quod dixi, dixi*, eût été peut-être tou-
 te la réponse qu'il eût faite au Ministre Fran-
 çois, au hazard d'être obligé de résigner tou-
 tes ses Charges & ses Emplois. Il a déjà don-
 né des preuves de ce qu'il peut faire en pareil
 cas. C'est un problème si cette conduite est
 toujours bonne à tenir. Si trop de roideur,
 trop de fermeté, des paroles trop choquantes,
 peuvent brouiller ensemble deux Souverains,
 & donner lieu à une guerre sanglante, doit-on
 se retracter & faire des bassesses? C'est-là le
 point, que je laisse à d'autres à décider. Le
 meilleur seroit de ne parler des Souverains
 qu'en termes modérés & respectueux, mais
 ce-

Juillet, Aout & Septembre, 1743. III.
pendant sans flatterie, & sans les encenser
mal-à-propos.

Je ne sais pourquoi on a placé à la fin du premier Tome de cet Ouvrage une Lettre extrêmement importante du Comte d'*Estrades* à *Louis XIV*, datée de *Wezel* le 17 Juin 1672. Elle n'appartient point à ce Tome, puisqu'il ne contient que ce qui s'est passé depuis l'année 1637 jusqu'en 1662 inclusivement. Le sixième Tome finit par les Lettres & Négociations de 1668, & le septième commence par les évènements de l'année 1676. Comme il n'y a que cette seule Lettre, qui ait rapport à ce vuide ou à cet intervalle, depuis 1668 jusqu'en 1676, on devoit naturellement l'insérer ou à la fin du Tome sixième, ou au commencement du septième. Cette Lettre est la seule de tout l'Ouvrage qui découvre les desseins qu'avoit alors *Louis XIV*, ses vastes projets, ou plutôt les vues que lui suggéroit son Ministre pour réduire entièrement la Hollande.

Je supprimerois volontiers jusqu'aux moindres circonstances de cette Lettre, si l'on n'étoit soupçonné, & avec raison, d'user de partialité, lorsqu'on passe sous silence, par quelque motif que ce soit, ce qui peut donner atteinte à la réputation d'un Souverain, dont on a parlé si diversement. Dans le premier Extrait que j'ai donné de cet Ouvrage, j'ai blâmé ouvertement (a) la conduite de l'Auteur de l'*Introduction*, qui semble ne s'être proposé d'au-

(a) Voyez cette *Biblioth.* Tome XXX, Part. II, pag. 448, 449.

d'autre but que de décrier *Louis XIV*, soit en ne rapportant que les Faits qui peuvent tourner à son desavantage, ou en y joignant des réflexions malignes & tout-à-fait infamantes. On verra, par l'exposé que je vai donner de la Lettre en question, combien je suis éloigné de louer ou d'approuver, dans ce Prince, ce qui ne mérite ni d'être loué ou approuvé, par quiconque pese les actions des hommes à la balance de la Justice & de la Raison.

Cette Lettre commence par des éloges, que le Comte d'*Estrades* donne au Roi son Maître sur les rapides progrès de ses armes contre les Hollandois. „ Je ne puis, *dit-il*, assez exprimer à Votre Majesté la joie que je ressens, „ de voir tous les jours prospérer ses desseins, „ & qu'elle ait réduit en si peu de jours un „ Etat aussi orgueilleux qu'est celui de Hollande; ce que toute la puissance des autres „ Rois ensemble n'eût pu faire, si Votre Majesté, par sa présence, & donnant elle-même ses ordres, n'eût fait agir ses Armées avec une application & une patience qu'on ne „ peut assez admirer, & que je n'aurois jamais „ pu croire, si je ne l'avois vu, non seulement en une rencontre depuis le départ de „ Votre Majesté de Charleroi, mais en plusieurs qui étoient décisives pour faire une aussi „ grande conquête que celle qu'elle a faite. Car, „ Sire, je sai, à n'en pouvoir douter, que si „ elle n'avoit resté jusqu'à la nuit au-delà du „ Rhin à faire passer les Caïssons de Pain, les „ Vivres, l'Artillerie, & l'Equipage nécessaire, son Armée eût perdu un jour de tems à „ passer

„ passer dans le Betuwe; &, si les Ennemis
„ eussent eu ce jour-là, ils auroient fait mar-
„ cher 2000 Chevaux & 6000 Hommes de pié
„ pour défendre le passage, ce qui l'eût rendu
„ impossible.

Après ce début, lequel devoit faire plaisir à
Louis XIV qui ne haïssoit pas les louanges, le
Comte lui donne avis des troubles & de la di-
vision qu'il y avoit alors à Utrecht, & de la
disposition où étoient les Catholiques de cette
Ville de favoriser les desseins de ce Prince. Il
lui dit qu'il venoit d'apprendre, que le Peuple
de la Ville d'Utrecht avoit pris les armes con-
tre ceux qui vouloient faire sortir leurs effets
& leurs hardes, & même qu'il les avoit pillés;
qu'il y avoit dans cette Ville plus de 6000 Ca-
tholiques, dont les principaux étoient de sa
connoissance, lesquels se voyant soutenus par
l'Armée de Sa Majesté, pourroient ébranler
le reste des Peuples, qui connoitroient facile-
ment qu'ils ne pourroient être maintenus par
les Hollandois, qu'en leur fournissant des Sub-
sides qui les ruineroient; qu'ainsi, s'ils pou-
voient un jour sauver leurs biens & leur liber-
té, l'on pouvoit juger qu'ils traiteroient avec
Sa Majesté, & qu'ils se donneroient à Elle.

„ Par la prise de cette Ville, *ajoutoit le Com-*
„ *te*, Votre Majesté réduira la Hollande à
„ tout ce qu'elle voudra, en ne perdant pas de
„ tems, & envoyant un Corps de Troupes
„ pour se saisir de Muide, où sont les Eclu-
„ ses, d'où il pourra pousser jusqu'aux portes
„ d'Amsterdam, sans rien craindre, & l'obli-
„ gera même à traiter. On en peut faire de
Tom. XXXI. Part. I. H „ mê-

„ même à l'égard de Woerden, qu'un autre
 „ Corps peut emporter, & marcher ensuite à
 „ Swammerdam, & delà à la Ville de Ley-
 „ de, laquelle voyant les passages libres, ai-
 „ mera beaucoup mieux traiter que de laisser
 „ ruiner son territoire.

Toutes ces Places prises, *Louis* pouvoit ab-
 lir la République, & faire en deux mois ce que
 toutes les Puissances du Monde n'auroient pu
 faire ensemble. C'est ce que prétend le Com-
 te, & il s'explique sur cela d'une manière à
 engager le Roi son Maître d'entrer dans ses
 vues. Voici quel étoit son raisonnement. Par
 la prise d'Utrecht, & à l'aide de ce que *Louis*
 XIV occupoit déjà, il s'assujettissoit les Pro-
 vinces de Gueldre, d'Overysse & d'Utrecht.
 Les Provinces de Frise & de Groningue pou-
 voient être attaquées par les Alliés de ce Prin-
 ce, lesquels tenoient déjà Grol, Coevorden,
 & autres Places qui en donnent l'entrée. Il ne
 seroit donc plus resté que la Hollande & la
 Zélande, dont on regloit aussi le sort de la
 manière suivante. La première pouvoit être
 divisée par l'intérêt propre des Villes, lesquel-
 les étant Souveraines, n'auroient pas eu de pei-
 ne à se soustraire de l'autorité des Etats Géné-
 raux, quand elles auroient vu qu'on leur con-
 serveroit leurs Privilèges, que le Magistrat
 gouverneroit le Peuple comme à l'ordinaire,
 & que leur Commerce & leurs Revenus de-
 meuretoient sur le même pié qu'ils étoient, à
 la réserve des prétensions ridicules que les E-
 tats s'attribuoient sur la Mer, lesquelles seroient
 réglées suivant l'entention de Sa Majesté.

Les

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 115

Les choses étant ainsi disposées, suivant le projet du Comte, la communication devoit rester libre avec les conquêtes que le Roi son Maître auroit faites, & qui subsisteroient plus facilement que si tout le País se trouvoit détruit. Ce Prince en devoit tirer encore un grand avantage, car en réglant, par un accord, l'étendue du Territoire de chaque Ville, il auroit laissé entre elles une semence de division, qui n'auroit fini que par l'arbitrage de Sa Majesté, comme cela arrivoit presque tous les ans sous le Gouvernement général du feu Prince d'Orange *Henri*. Amsterdam a des démêlés, pour les Digues, les Paturages, & pour les Eaux, avec les Villes de Harlem & de Leyde. Rotterdam en a avec la Ville de Dort, pour des prétensions de Commerce, pour des Isles, & pour des Villages.

Le Commandant, que le Roi auroit laissé à Utrecht, auroit eu soin de fomenter la division, ou de l'appaiser, selon qu'il l'eût jugé à propos pour les intérêts de son Maître. Les Villes de Nord-Hollande auroient suivi celle d'Amsterdam. La Zélande seule auroit conservé sa Souveraineté à part, & n'auroit pu subsister sans le commerce & l'appui de la France & de l'Angleterre. Les autres Places, qui seroient restées aux Etats, comme Boisselard, Grave, Heusden, Bommei, Breda, Berg-op-Zoom & Maastricht, devoient tomber d'elles-mêmes, n'étant plus appuyées des grosses Villes de Hollande, & ne pouvant résister aux armes du Roi lorsqu'il jugeroit à propos de les attaquer. „ Par ce moyen, ajoute le Comte, la

„ République & la forme du Gouvernement
 „ feroient entierement ruinées & abolies ; & ce
 „ fera le plus grand exemple de châtiment qui
 „ se soit jamais vu , & que la Postérité regar-
 „ dera comme un ouvrage digne de la grande
 „ puissance de Votre Majesté.

Tel est le plan que le Comte d'*Estrades* avoit formé , & qu'il proposoit au Roi son Maître , pour s'emparer de toute la Hollande , & la soumettre à l'obéissance de ce Prince. Tout le monde fait quelles furent les suites de cette Guerre , qui ne répondirent nullement aux espérances dont les François s'étoient flattés.

Tout ce que j'ai rapporté jusques ici , est tiré du *Tome I* , qui contient , comme je l'ai dit ci-dessus , ce qui s'est passé depuis l'Année 1637 jusqu'en 1662. Les autres *Tomes* contiennent les Lettres , Mémoires , &c. des Années suivantes , savoir : le *Tome II* , les Années 1663 , 1664 ; le *Tome III* , l'Année 1665 ; le *Tome IV* , l'Année 1666 ; le *Tome V* , l'Année 1667 , depuis Janvier jusqu'en Juillet inclusivement ; le *Tome VI* , le reste de l'Année 1667 & l'Année 1668 jusqu'en Octobre inclusivement ; le *Tome VII* , l'Année 1676 ; le *Tome VIII* , l'Année 1677 , depuis Janvier jusqu'en Juin inclusivement ; le *Tome IX* , le reste de l'Année 1677.

On voit , par cette distribution des matières , qu'il y a un Vuide dans l'Ouvrage , puisqu'on n'y fait nulle mention des évènements arrivés depuis 1668 jusqu'en 1676. La seule Pièce qui ait rapport à cet intervalle , est la Lettre du Comte d'*Estrades* , datée de Wezel le 17 Juin 1672.

1672. Pourquoi n'y a-t-il dans tout l'Ouvrage, que cette seule Pièce sur les affaires de ce tems-là, & pourquoi l'a-t-on comme cachée à la fin du premier Tome ?

Parmi les Pièces intéressantes que contient le Tome II, on y trouvera plusieurs Lettres, tant du Roi de France, que du Comte d'*Estrades* & de Mr. de *Lyonne*, touchant les Droits que ce Prince prétendoit avoir sur les Bais-Bas, par son mariage avec la Reine son Epouse. Cette affaire de la dernière importance y est fort discutée, & on remarque sur-tout que *Louis XIV.* dans ses Lettres à son Ambassadeur, n'oublie rien de tout ce qu'on pouvoit alléguer pour faire valoir ses prétensions, au cas que le Roi ou le Prince d'Espagne vînt à mourir. Le but du Roi Très Chrétien étoit d'engager Mr. de *Wit* & les Etats à entrer dans ses vues, & à ne pas s'opposer aux démarches qu'il pourroit faire dans la suite pour s'emparer d'une si riche succession. On verra, d'un autre côté, combien cette affaire cause d'inquiétude aux Hollandois, qui craignoient pour eux-mêmes, s'ils n'avoient une bonne Barrière qui les séparât de la France. C'étoit-là la pierre d'achoppement, & il semble que plus *Louis XIV.* trouve de résistance à cet égard de la part des Etats, plus il fait agir de ressorts pour les calmer, pour les rassurer, & lever toutes les grandes difficultés qui se présentent. Cette affaire mérite bien que j'en infère quelque chose dans cet Extrait, d'autant plus que les mêmes motifs qui faisoient craindre alors aux Hollandois le trop grand voisinage de la France, les a

toujours engagés depuis à s'opposer à l'agrandissement de cette Couronne, qui, devenant trop puissante, pourroit un jour profiter de la première occasion pour leur donner la loi & les perdre sans ressource.

Louis XIV, pour faire valoir son Droit à la Couronne d'Espagne, devoit prouver auparavant l'invalidité & la nullité de la Renonciation faite par la Reine son Epouse à Fontarabie, avant qu'elle passât en France. C'est ce que ce Prince tâche de faire dans une Lettre (a) qu'il écrivit au Comte d'*Estrades*, pour instruire ce Ministre de ce qu'il devoit représenter sur cette matière à leurs Hautes Puissances les Etats Généraux. Ses raisons se réduisent aux trois chefs suivans. 1. Que quelque Renonciation que les Espagnols eussent extorquée, elle étoit nulle, quand même ils eussent satisfait au paiement de la Dot, parce qu'aucun Acte Civil ne peut détruire le Droit de Nature, & que la Reine se trouvant l'aînée des filles du Roi d'Espagne, elle n'avoit pu faire aucun préjudice, ni à soi, ni même à ses enfans; & qu'il étoit même considérable que son fils fût né avant le paiement de la Dot, parce que, dès qu'il avoit vu le jour, il avoit eu son Droit aquis, qui ne lui pouvoit plus être contesté. 2. Que la Reine n'avoit renoncé que conditionnellement, c'est-à-dire, en cas qu'on lui payât cinq cens mille Ecus d'or, aux termes portés par le Contrat de son Mariage, qu'ainsi, le Roi d'Espagne n'y ayant pas

fatis-

(a) Du 22 Septembre 1663, dans le Tome II.

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 119

satisfait, la Reine étoit rentrée dans tous ses Droits, n'étant pas juste que la principale héritière n'eût aucune part à la Succession. 3. Que ni *Louis XIV*, ni la Reine son Épouse, n'avoient point donné la Ratification de cette Renonciation, depuis que cette Princesse étoit passée en France, comme il étoit stipulé par le Contrat de Mariage; & que les Ministres d'Espagne n'avoient osé faire à ce Prince aucune instance de donner cet Acte, connoissant bien eux-mêmes, que le paiement effectif de la Dot de la Reine devoit nécessairement le précéder, & que par conséquent ils n'avoient pu honnêtement en faire la demande.

A la suite de cette Lettre vient le *Projet d'un nouveau Traité entre le Roi & Messieurs les Etats*, lequel porte, entre autres choses remarquables: Que „ la sincère affection que le „ Roi a pour lesdits Sieurs Etats..... a porté Sa Majesté à condescendre, qu'en cas „ qu'il arrive ouverture à la Succession de la „ Couronne d'Espagne, elle n'usera pas de la „ plénitude de ses Droits en ce qui regarde lesdites Provinces des Pais-Bas; mais, par un „ effet de modération singulière, se contentera que les Peuples, qui naturellement devroient être soumis à son obéissance par cette ouverture, deviennent libres, & forment „ une nouvelle République, alliée desdits Sieurs Etats, sous la protection de Sa Majesté, à la réserve seulement de quelques „ Places desdites Provinces qui se trouvent à „ la bienfaisance de Sa Majesté, pour mieux „ couvrir les Frontières du Royaume, & pour

„ la plus grande sûreté, & à la réserve aussi
 „ de quelques autres, qu'elle condescend
 „ aussi, nonobstant ses Droits, à laisser en
 „ propre auxdits Sieurs Etats, pour les mê-
 „ mes raisons de bienséance & de plus grande
 „ sûreté.

Ce Projet devoit être communiqué *confidement* à Mr. de Wit, & on devoit y faire des changemens, après que le Comte & le Grand Pensionnaire auroient *encore mieux discuté ensemble la matière, & remarqué les écueils & inconvéniens qu'il falloit tâcher d'éviter* (a).

Mr. de Wit, après avoir étudié les Droits de la Reine sur la Flandre, répondit au Comte (b):

„ Qu'il avoit consulté l'Histoire, les Coutumes
 „ & les Loix du Pais, pour s'instruire de l'or-
 „ dre des Successions, & que, dans tout ce
 „ qu'il avoit vu, & qui lui avoit été rapporté
 „ d'ailleurs par ses amis, il n'avoit trouvé au-
 „ cun exemple depuis *Maximilien*, qui lui
 „ pût faire connoître, que devant la mort du
 „ Prince d'Espagne Sa Majesté eût quelque
 „ Droit à prétendre sur aucun des Pais desdi-
 „ tes Provinces; que si Sa Majesté trou-
 „ voit quelque Titre légitime à donner à une
 „ telle Succession par des Contrats de Maria-
 „ ge, Testament, Loix ou Exemples, il ne
 „ s'éloigneroit pas de s'y conformer dans le
 „ Projet proposé; mais que cela n'étant pas,
 „ il l'estimoit si juste, qu'Elle n'exigeroit de
 „ Messieurs les Etats rien de contraire à l'or-
 „ dre

(a) Tome II, pag. 299.

(b) Ibid. pag. 332.

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 121

„ dre & à l'usage ancien; que c'étoit un fait
„ nouveau, qui n'avoit pas été avancé dans
„ les premiers Projets, où toujours les pré-
„ tensions de Sa Majesté avoient été remises
„ après la mort du Roi & du Prince d'Espa-
„ gne conjointement.

On voit par-là que Mr. de *Wit* n'adoptoit pas aveuglément tout ce que la Cour de France vouloit lui faire approuver; & c'est ce qui paroît davantage par la manière dont il s'expliqua encore sur cette même matière, dans un autre entretien qu'il eut avec le Comte d'*Estrades*. „ Il me répondit, dit ce Ministre, que „ la difficulté qui se présentoit étoit un fait „ nouveau, qui n'avoit jamais été allégué sur „ deux Projets qui avoient été dressés, dans „ lesquels il avoit toujours été expliqué, que „ l'ouverture à la Succession se devoit enten- „ dre par la mort du Roi & du Prince d'Es- „ pagne conjointement, sans prétendre que la „ Reine, comme fille du premier Lit, dût „ exclure l'Infant; que cela étoit conforme à „ l'usage, & qu'il étoit obligé encore de me „ dire sur ce sujet, qu'ayant fait examiner, & „ examiné lui-même les exemples qui se trou- „ voient de semblables Successions dans les „ Histoires, il n'en avoit trouvé aucun, de- „ puis les premiers Ducs de Bourgogne jus- „ qu'à présent, qui pût soutenir cette pré- „ tension.

Pour répondre aux difficultés proposées par le G. P., *Louis XIV* fit faire aussi des recherches sur le sujet en question, & étala toutes les raisons qui pouvoient être favorables à son

Projet, dans un Lettre qu'il écrivit au Comte le 20 Décembre 1663 (a). Ces raisons étoient accompagnées de menaces, au cas que les Etats Généraux refusassent de consentir à ce qu'on exigeoit d'eux. *La moindre abesse, dit ce Prince, à laquelle je porterois mon ressentiment d'un procédé si peu honnête, seroit de défaire tout ce que j'ai fait dans ce Traité d'Alliance, défendre tout commerce de mon Royaume aux Vaisseaux de leur Etat, me lier avec la dernière liaison avec l'Angleterre, ce que je puis faire du soir au lendemain, & mettre entre les mains des Anglois tout le Commerce que mes Sujets ne pourroient pas faire, faute d'avoir encore un nombre suffisant de Vaisseaux (b).*

Comme on avoit proposé une Ligue, qui pouvoit être extrêmement préjudiciable aux intérêts de ce Monarque, il s'en ouvrit au Comte, en lui marquant combien peu il s'en inquiétoit. *Je ne veux pas, lui disoit-il (c), que le Sieur de Wit m'entraîne à tout ce qu'il voudra, & dès qu'il le voudra, par des fraseurs de cette Ligue: mes affaires ne sont pas en cet état-là. Je connois & sens qui je suis, & suis persuadé que mon amitié est désirable, plus utile à ceux qui l'ont que ne m'est la leur, & partant que ceux à qui je l'ai accordée, en la perdant, y perdront plus que moi.*

Ce trait fait voir encore que le G. P. n'étoit pas si dévoué à la France que le prétend l'Au-

(a) Ibid. pag. 344, & suiv.

(b) Ibid. pag. 347.

(c) Ibid. pag. 348.

l'Auteur de l'*Introduction*, & je pourrois en citer d'autres, même en assez grand nombre, qui prouvent sensiblement qu'il ne cherchoit en effet que le bien de l'Etat. Je me bornerai à un seul, que je rapporterai d'autant plus volontiers, que le motif qui lui fait tenir le discours que nous allons transcrire, ne diffère pas de celui qui engage aujourd'hui les Hollandois à prendre parti en faveur de la Reine de Hongrie, pour empêcher que la France ne réussisse dans ses desseins. Il s'agit toujours ici des prétensions du Roi de France sur les Pais-Bas.

Pour détourner ce Prince d'entreprendre cette conquête, qui pouvoit devenir si préjudiciable aux Hollandois, Mr. de *Wst*, après avoir dit au Comte d'*Estrades* que les Etats accepteroient alors la Ligue, & écouteroient toutes les propositions qui leur seroient faites de la part de l'Empereur, tâcha de lui faire voir qu'il valoit mieux s'exposer à tous les dangers d'une longue & fâcheuse guerre, que d'avoir sur leurs Frontières un Monarque si puissant, que les *Espagnols* dépeignoient tous les jours pleins d'*ambition* & de *désir d'envahir ses Voisins*.

Voici en entier la réponse du Grand Pensionnaire, qui peut avoir lieu dans les conjonctures où se trouve aujourd'hui la Hollande. „ Il m'a répliqué, dit le Comte d'*Estrades* au Roi son Maître (a), qu'il reconnoit „ que l'évènement de ce parti étoit périlleux, „ qu'il entraînoit avec soi une longue & sanglante guerre; que l'Empire & l'Espagne étoient

(a) Ibid. pag. 357.

„ toient foibles, la France puiffante en la per-
 „ sonne d'un grand Roi, pleine de trésors &
 „ d'une nombreufe & belliqueufe Nobleffe;
 „ qu'il leur pouvoit arriver de plus grands
 „ maux que celui dont ils étoient menacés par
 „ ce Voifinage tant redouté, mais du moins
 „ que ce ne feroit pas fitôt; que fi Meffieurs
 „ les Etats ne fe précautionnoient contre cet-
 „ te conquête, elle ne pouvoit être que facile
 „ à Votre Majesté, & qu'ainfi ils la pou-
 „ voient confidérer déjà comme faite; mais
 „ que prenant des liaifons pour s'y oppofer,
 „ elle feroit différée de quelques années; que
 „ le tems amenoit quelquefois des révolutions
 „ qui changeoient la face des affaires les plus
 „ heureufes; que cela s'étoit vu fous Charle-
 „ quint en deux entreprifes qu'il forma, l'une
 „ fur Marfeille, l'autre fur Mets, qui échouè-
 „ rent toutes deux, bien que les Factions,
 „ dont la France étoit divifée en ce tems-là,
 „ rendiffent tout le monde perfuadé qu'elles
 „ auroient un heureux fuccès; qu'il en pou-
 „ voit arriver de même des deffeins de Votre
 „ Majesté, & que, par toutes les règles de la
 „ prudence de Meffieurs les Etats, ils n'a-
 „ voient que ce parti à prendre, & que, pour
 „ le foutenir, ils employeroient toutes chofes;
 „ que de l'humeur qu'il connoiffoit les Peu-
 „ ples des Provinces-Unies, & l'Impreffion
 „ que faifoit fur eux la crainte de la fujettion,
 „ il n'y avoit rien au monde qu'ils ne fuflent
 „ capables d'entreprendre pour l'éviter, &
 „ qu'en cela même ils ne contrevenoient point
 „ à la foi des derniers Traités; qu'il étoit dan-

„ gereux de leur faire des propositions pour les
„ détourner de ce parti ; que tout ce qu'il
„ pouvoit, c'étoit de différer encore huit jours
„ de déclarer à ses amis, les pressentimens
„ qu'il avoit des desseins de Votre Majesté,
„ mais qu'après les leur avoir déclarés, il ne
„ falloit plus espérer de retour, ni même ten-
„ ter de les remettre dans les bonnes dispo-
„ sitions où ses divers voyages dans les Villes
„ les avoient portés.

Le Comte d'*Estrades*, après avoir rapporté tout ce qui s'étoit dit de part & d'autre dans cette entrevue, fait connoître au Roi son Maître le caractère du G. P. dont il parle en ces termes. *Votre Majesté comprend bien que Mr. de Wit est un homme qui voit clair, qui ne se laisse pas mener facilement, & que l'intérêt de l'Etat est celui de sa propre réputation, comme ayant à relever les choses sans beaucoup de dilution, sur-tout ayant pris la hardiesse de s'avancer de lui-même, & sans ordre.*

Ce fut sur ces entrefaites que l'Angleterre déclara la guerre aux Hollandois. Suivant le Traité de 1662, le Roi de France devoit leur donner un secours de douze mille hommes, & les Etats envoyèrent ordre à Mr. *van Benningen*, leur Ambassadeur en France, de faire sur cela de fortes instances auprès de Sa Majesté Très Chrétienne, ne doutant pas qu'un Traité si solennel ne fût accompli en tous ses points. Mr. *de Wit* en parla aussi au Comte d'*Estrades*, qui prévoyant bien que sa Cour ne consentiroit pas volontiers à la demande que lui faisoient les Etats, se contenta de répon-

dre

dre qu'il n'avoit nulle connoissance du Traité, & qu'il ne croyoit pas que le Roi son Maître y dût trouver le moindre avantage.

Sur ce que Mr. *de Wit* représenta au Comte, que le Roi de France devoit aider les Etats, lorsqu'ils étoient attaqués par le Roi d'Angleterre, de même qu'ils romproient eux-mêmes par Mer & par Terre avec le Roi d'Espagne, si celui-ci attaquoit Sa Majesté Très Chrétienne, & cela suivant les conditions du Traité; le Comte fit au G. P. la réponse suivante, qui fut ensuite approuvée du Roi son Maître. „ Sur cela je lui dis, faisant semblant
 „ de ne comprendre pas ce qu'il disoit être por-
 „ té dans ledit Traité, que si les Etats avoient
 „ trouvé des raisons pour justifier qu'ils n'ont
 „ pas manqué à Votre Majesté dans la Paix
 „ de Munster, ils en trouveront bien quand
 „ le cas écherra, pour faire voir que Votre
 „ Majesté attaque le Roi d'Espagne sans su-
 „ jet, quoiqu'il y en eût pour se dispenser du
 „ secours qui est porté par ledit Traité de
 „ 1662; qu'il seroit bien mieux que Messieurs
 „ les Etats donnassent effectivement une nou-
 „ velle assurance à Votre Majesté, en la for-
 „ me qu'elle la désireroit pour une entière su-
 „ reté, qu'ils n'entendront jamais à aucune
 „ proposition de Ligue avec l'Empereur, ou
 „ d'autres Princes de l'Empire, ni avec le Roi
 „ d'Espagne pour la défense des Pais-Bas, si
 „ contraires à ses intérêts (a).
 Je ne doute point qu'on ne voie ici avec plai-
 sir

(a) Ibid. pag. 558.

sur la réponse que fit *Louis XIV* à la Dépêche de son Ministre, dont il approuva la conduite & toute ce qu'il avoit insinué, comme de lui-même, au Grand Pensionnaire. Il lui marqua, qu'il ne seroit pas fort juste qu'il soutînt les États dans toutes les guerres dont ils étoient menacés de divers endroits, pour se trouver, après cela, leurs forces sur les bras, dès qu'il viendroît à avoir besoin d'eux. „ Mais, „ ajoutoit ce Prince, mon inquiétude est, que „ quelque sûreté qu'ils me puissent présentement donner contre cette crainte, elle ne sera pas suffisante pour me répondre à moi-même qu'ils n'en useront pas autrement „ quand cette occurrence surviendra, tant ils „ sont frappés de la fâcheuse opinion, qu'ils „ ont grand intérêt à avoir toujours une Barrière entre la France & leur Etat (a).

Louis XIV ne laissoit pourtant pas de se trouver dans l'embaras, comme il le témoigne lui-même à son Ministre. „ Si j'exécute à la „ lettre, lui disoit-il, le Traité de 1662, je „ ferai un très grand préjudice à mes principaux intérêts, & cela pour des gens, dont „ non seulement je ne tirerai jamais aucune assistance, mais que je trouverai directement „ contraires dans le seul cas, où j'aurois besoin de les avoir favorables, & alors les assistances, que je leur aurai données, tourneront contre moi-même. Outre cela, je perds „ l'Angleterre, qui est sur le point de se lier „ étroitement avec les Espagnols pour le même „ me

(a) Ibid. pag. 566.

„ me sujet, en cas que je rejette ses offres ; &
 „ ces offres sont, (je puis bien vous confier ce
 „ secret), la Carte-blanche en tout ce que je
 „ pourrois désirer pour les Pais-Bas, sans mē-
 „ me y prétendre un pouce de terre pour el-
 „ le (a).

D'un autre côté la Cour Britannique suggé-
 roit elle-même à ce Prince des motifs de se
 dispenser de secourir les Etats. Le Roi d'An-
 gleterre prétendoit que les Hollandois étoient
 les aggresseurs ; qu'il avoit droit au Fort de
 Guinée dont ils s'étoient emparés ; qu'ils a-
 voient armé les premiers ; qu'ils avoient fait
 une querelle de Nation à Nation, pour un dif-
 férend particulier entre deux Compagnies, aux-
 quelles il falloit le laisser démêler ; & enfin,
 qu'ils avoient commis la première action de
 fait & de violence, en maltraitant un Vaisseau
 chargé de Mâts qu'il faisoit venir de Suède. A
 tous ces motifs Louis XIV ajoutoit encore ce-
 lui-ci. *Je ne mets pas, disoit-il, en ligne de*
compte le tour que les Etats me jouèrent à
Munster, qui auroit mis cet Etat en grand pé-
ril, si même, pendant ses mouvemens intestins,
je n'eusse trouvé assez de force en ma seule
puissance pour résister à toute la Maison d'Au-
triche (b).

Il paroît par toutes les Depêches du Comte
 & les Réponses du Roi son Maître, que les
 Hollandois n'avoient aucun secours à attendre
 de ce Prince, si on ne lui donnoit des assuran-
 ces

(a) Ibid. pag. 567.

(b) Ibid. pag. 568.

ce d'être lui-même secouru, lorsqu'il voudroit faire valoir ses Droits sur la Flandre. Les Hollandois connoissoient trop bien leurs véritables intérêts pour faire une démarche de cette nature, qui pouvoit leur être si préjudiciable. Le Comte d'*Estrades* n'ignoroit pas cette grande répugnance des Etats, & il donne assez à entendre dans une de ses Dépêches, qu'il n'y avoit aucun lieu de se flatter de pouvoir jamais les gagner entierement, ou du moins de réunir les voix pour l'exécution de ce qu'on auroit résolu, après être tombé d'accord de se joindre au Roi pour la conquête de la Flandre.

„ J'ai vu, *dit ce Ministre*, l'affaire de Malthe dix
„ fois ajustée & rompue, par l'avis d'un seul Dé-
„ puté de la Ville d'Utrecht, qui n'y a pas
„ voulu consentir. Une infinité d'autres affai-
„ res ont été échouées par des Députés gagnés
„ avant la résolution. Quel fondement peut-
„ on faire sur tant de têtes, qu'on divise par
„ Cabales, par Argent, & par de fausses im-
„ pressions qu'on leur donne de l'ambition &
„ de la grandeur de Votre Majesté ? Je sai
„ mieux que personne combien ils en sont sus-
„ ceptibles, & comment, dans toutes les af-
„ faires, il a fallu agir auprès d'eux ; c'est a-
„ vec un soin & une application incroyable
„ pour les détromper, &, apres tout cela, il
„ vient une Assemblée en Hollande, remplie
„ de nouveaux Députés, qui changent de sen-
„ timens, & renversent tout ce que les autres
„ avoient fait.

Tout cela bien pesé, bien balancé, le Com-
te concluoit qu'il y avoit plus d'avantage &

plus de sûreté, pour le Roi son Maître, de se lier avec les Anglois qu'avec les Hollandois, & qu'il étoit beaucoup plus à craindre d'avoir les premiers pour ennemis que ceux-ci. Car, disoit-il, *si ces derniers font quelque chose contre les intérêts de Votre Majesté, elle les peut châtier facilement, en assistant l'Electeur de Brandebourg, l'Electeur de Cologne, & le Duc de Neubourg, qui ont dequoi entretenir une Armée dans le Pais de Juliers & de Cleves, avec l'assistance de Votre Majesté, & réduire les Etats à ce qu'ils voudront, étant impossible qu'ils puissent soutenir la guerre par Mer contre le Roi d'Angleterre, & par Terre contre ces Princes.*

Les raisons du Comte ne prévalurent pourtant pas. Louis XIV prit la parti des Hollandois, & déclara enfin la guerre aux Anglois. Lorsqu'il fit part de cette nouvelle à son Ministre (a), il lui dit qu'en faisant ce grand pas en leur faveur, il y préféroit leurs intérêts aux siens, sans avoir voulu, par avance, rien stipuler avec eux pour sa sûreté, ni pour ses avantages, comme d'autres Princes l'auroient fait dans une pareille occurrence; mais qu'il se promettoit, qu'en usant de cette sorte avec franchise & générosité à leur égard, ils y correspondroient de même, & qu'il trouveroit la même sûreté en leur amitié, & qu'il n'auroit jamais sujet de se repentir de les avoir ainsi obligés, sans condition ni reserve.

On

(a) Dans la Lettre de ce Prince, du 17 Aout 1665. Tome III, pag. 296.

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 131

On fait quelles furent les suites de cette guerre, qui devint extrêmement onéreuse aux Hollandois. Quelques échecs reçus sur Mer, avec la ruine de leur commerce, excitèrent bientôt de grands murmures & des plaintes contre le Gouvernement présent, & contre la France même, que l'on accusoit de ne chercher que la perte de l'Etat. On vit paroître dans la plupart des Villes, des Libelles diffamatoires, le Peuple menaça de se soulever en quelques endroits contre le Magistrat, & des Provinces entières demandèrent hautement la paix, dans l'impossibilité où elles se trouvoient de supporter davantage les fraix de la guerre.

Louis regarda ces plaintes comme une marque du peu de reconnoissance des Hollandois, pour tous les services qu'il prétendoit leur avoir rendus. „ Voila, *dit-il* (a), les satisfactions que l'on a, de faire des Unions & des „ Alliances avec les Etats populaires, qui, ne „ connoissant pas le plus souvent leur intérêt, „ font peu de compte de leur Honneur, de leur „ Parole, & de leurs Traités, & agissent encore moins par principe de gratitude; & leur „ Etat étoit perdu, si je ne l'eusse soutenu „ contre la seule attaque de l'Evêque de Munster, auquel, sans ma déclaration, plusieurs „ autres Princes de l'Empire se seroient encore joints. Le Roi de Dannemarc a embrassé leur parti par ma seule considération. J'ai „ réduit le Roi d'Angleterre à n'avoir aucun „ Ami, ni Allié, dans cette guerre, & à la „ fai-

(a) Lettre du 17 Sept. 1666. *Tome IV, pag. 462.*

„ faire des seules forces d'un Royaume divisé
 „ en soi-même par différentes Sectes, toutes
 „ fort mécontentes de son Gouvernement. Je
 „ suis moi-même entré en guerre contre un
 „ Roi mon proche Parent & mon Ami, pour
 „ leur seul intérêt, & contre tous les miens,
 „ quoiqu'il ne fût pas bien évident que ledit
 „ Roi eût été l'agresseur. Je pouvois même
 „ en demeurer à la simple rupture, & j'aurois
 „ satisfait en cela à notre Traité d'Alliance. Ce-
 „ pendant j'ai fait des dépenses immenses à ar-
 „ mer une Flote pour les appuyer plus forte-
 „ ment; & sept mois après que je me suis em-
 „ barqué de cette sorte, de si bonne foi & a-
 „ vec tant d'affection, j'entens cinq Provinces
 „ crier à la Paix, & déclarer qu'elles ne con-
 „ tribueront plus rien pour les fraix de la guer-
 „ re; bien plus, je voi délibérer si on com-
 „ mettra l'indignité d'envoyer des Députés en
 „ Angleterre pour la demander.

L'alarme augmenta en Hollande lorsqu'on
 apprit que *Louis XIV* s'étoit enfin déterminé
 à faire la conquête des Pais-Bas. Il fit lui
 même part de cette résolution aux Etats, &
 chargea en même tems son Ambassadeur de
 leur communiquer un Ecrit, où il tâchoit de
 faire voir la justice de ses Droits & de ses pré-
 tensions. *Vous y verrez*, leur disoit ce Prin-
 ce (a), *les fondemens incontestables de notre*
conduite, & que sans vouloir rompre la Paix,
ni rien prétendre ou désirer du bien d'autrui,
ton-

(a) Cette Lettre est du 9 Mai 1667. Tome V. pag. 220.

toutes nos pensées ne tendent qu'à nous tirer nous-mêmes d'oppression, par un effort de nos Armes, ou par un Accommodement raisonnable, auquel on nous trouvera toujours très disposés.

Mr. de Wit avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour porter le Roi à suspendre cette résolution, & il se trouva assez embarrassé, quand il vit que l'entreprise étoit sur le point de s'exécuter. Lorsque le Comte d'*Estrades* lui en porta la nouvelle, il lui témoigna être fort surpris de ce que Sa Majesté se disposoit à marcher avec son Armée sur la Frontière, dans le même tems qu'Elle donnoit connoissance aux Etats des Droits de la Reine; qu'Elle avoit assuré plusieurs fois le Sieur *van Beunningen*, qu'elle n'entreprendroit rien que de concert, & avec leur participation; & que cependant, sans donner le tems d'examiner si ces Droits étoient justes & légitimes, Sa Majesté exécutoit & signifioit ses intentions en même tems. Il ajouta que les Etats s'étoient flattés qu'on les traiteroit sur ce point avec plus de confiance, en laissant un tems raisonnable entre l'avis & l'exécution.

Après la Paix de Breda, on mit sur le tapis bien des projets, pour porter la France & l'Espagne à finir ce grand différend, auquel les Hollandois n'étoient pas moins intéressés que ces deux Cours. On ne put cependant rien terminer, tant il se présentait chaque jour de nouveaux obstacles. Le Comte d'*Estrades* en rejette la faute sur les Hollandois., Si les

„ affaires , *dit-il à Mr. de Lionne (a)* , ne
 „ réussissent pas si promptement que Sa Ma-
 „ jesté le désireroit, il ne tient pas à moi & à
 „ mes soins, mais à la constitution de l'Etat,
 „ qui d'ailleurs est si rempli de Cabales d'inté-
 „ rêts, & susceptible d'ombrages contre la
 „ France, qu'il me faut recommencer une
 „ Négociation, lorsque je l'ai crue à sa fin.
 „ Voila, Mr. l'état où j'ai été trois fois de-
 „ puis la Paix de Breda; & plutôt à Dieu qu'el-
 „ le n'eût jamais été faite, je vous aurois bien
 „ répondu que je n'eusse pas été un mois sans
 „ porter les Etats à déclarer la guerre contre
 „ l'Espagne: mais il n'en faut plus parler, &
 „ ne songer à autre chose qu'à faire agir ces
 „ gens ici vigoureusement pour les intérêts
 „ du Roi.

Si le Comte faisoit aux Etats des propositions contraires à leurs véritables intérêts, pourquoi trouvoit-il mauvais qu'ils ne les acceptassent pas? N'étoient-ils pas fondés à concevoir de l'ombrage des vastes desseins & des entreprises de la France?

Peut-être ignore-t-on ce que veut dire le Comte par ces paroles, qu'il ne faut plus *songer à autre chose qu'à faire agir ces gens ici vigoureusement pour les intérêts du Roi*. Quel moyen croit-on qu'il vouloit mettre en usage pour les *faire agir*? Un moyen bien puissant, & à l'aide duquel on fait réussir les entreprises les plus difficiles. C'étoit de donner de l'Argent à

(a) Dans une Lettre datée du 25 Novembre 1667.
 Tome VI, pag. 203.

à ceux qui devoient agir de concert avec lui, & se déclarer en faveur de la France. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans une Lettre à Mr. de *Lionne* (a). „ Je ne distribuerai „ rien, *lui marquoit-il*, de l'Argent du Roi, „ que je ne sache auparavant si Sa Majesté l'a- „ gréera en la forme portée par ce Mémoi- „ re (b), où vous retrancherez ce que vous ju- „ gerez à propos. Comme ces Messieurs ont „ confiance en moi, ils ont agi sur la promes- „ se que je leur ai faite, de la part du Roi, de „ le reconnoître lorsque les affaires seront ajus- „ tées, afin de les tenir toujours dans la dis- „ position de bien servir, & aussi ne hazarder „ pas l'Argent du Roi inutilement.

Il paroît par cette même Lettre du Comte, qu'il n'y avoit que sept Villes de la Nord-Hollande, qui furent d'abord d'avis de se tenir bien unies avec la France, & qui en ayant gagné cinq autres, balancèrent pendant deux mois l'opinion de celles qui leur étoient opposées, sans qu'il fût possible de prendre aucune résolution. C'est ce qui engagea le Comte à demander l'avis de Mr. de *Lionne* sur la question suivante : *Si vous approuvez qu'on donne aux Chefs des Députés, par cette considération, ce qui est porté dans le Mémoire, sans attendre davantage, je le ferai aussitôt que j'aurai reçu votre réponse.*

Cette question fut bientôt éclaircie par la réponse qu'y fit Mr. de *Lionne*. „ Sa Majes- „ té,

(a) Ibid. pag. 206.

(b) Ce *Mémoire* ne se trouve pas ici ; c'est dommage.

„ té, dit-il au Comte (a), approuve la distribution que vous avez projetée des dix mille Rixdalers, suivant le Mémoire que vous m'en avez adressé. Il faut pourtant, s'il vous plaît, que vous retranchiez sur quelques articles, afin qu'on ne soit pas obligé de vous envoyer un supplément de fonds”.

Le Comte d'Estrades touche encore ce même article dans une de ses autres Dépêches, où, après avoir dit à Mr. de Lionne que l'Assemblée de Hollande seroit de retour le 10 Janvier 1668, & qu'il ne doutoit pas qu'on ne demeurât ferme dans les avis, il ajoute immédiatement après: „ Je leur donnerai les gratifications que le Roi approuve; je retrancherai cinq cent de chaque (b) de Nord-Hollande, afin de n'employer que l'Argent que Sa Majesté a destiné.

C'est dans cette même Dépêche que le Comte d'Estrades donne des idées peu avantageuses du Comte de Waldeck, qu'il dit être *un homme fort intéressé, & qui ne cherche que ses avantages, aux dépens mêmes de ses Maîtres* (c). Le Ministre François avoit ses raisons pour décrier ce Comte; & l'on juge bien qu'il n'en fait ce portrait, que parce qu'il n'étoit pas dans les intérêts de la France. C'est ce qui paroît, en effet, par ce que dit au même endroit ce Ministre, qui en parle en ces termes. „ Dans la course que le Comte de Waldeck a faite ici, „ il

(a) Ibid. pag. 209.

(b) Cette lacune est dans l'Original.

(c) Ibid. pag. 214.

„ il n'a rien oublié pour donner des ombrages
 „ contre la France. Il a affecté de dîner avec
 „ les Magistrats des Villes où il a passé, & les
 „ a échauffés contre nous tant qu'il a pu. Je
 „ ne doute pas qu'il ne fasse de même près des
 „ Ducs de Brunswic, où il est à présent. J'ai
 „ estimé d'en donner avis à Mr. de *Gourville*,
 „ afin qu'il avertisse les Ducs de Zell & d'Of-
 „ nabrug de la conduite de ce Personnage ”.
 Et, plus bas, l'Ambassadeur ajoutoit : „ Il n'y
 „ a pas de tems à perdre pour tâcher de ruiner
 „ le Comte de *Waldeck*, car il prend des me-
 „ sures contre nous de tous côtés.

On peut juger par-là de la division qui re-
 gnoit dans les Villes & les Provinces, qui se
 laissoient ainsi gagner par les deux Factions,
 celle de France & celle d'Espagne. Les Pro-
 vines d'Utrecht, de Frise & de Groningue,
 demandoient qu'on remît à un arbitrage les
 différends entre la France & l'Espagne, qu'il
 y eût une suspension d'armes pour un an, &
 que les États fussent simples Médiateurs en cet-
 te affaire. Celles de Zélande, d'Overysse &
 de Gueldre ne se déclaroient ni pour ni contre
 l'avis de la Hollande, qui vouloit qu'on de-
 meurât uni à la France. „ Il n'y a sortes de
 „ diligences & de cabales, dit le Comte d'*Es-*
 „ *trades* (a), que les Provinces de Frise,
 „ Groningue & Utrecht n'ayent pratiquées
 „ pour débaucher les Villes d'Hollande, & les
 „ attirer à leur parti, qui est tout-à-fait porté
 „ pour celui d'Espagne ; mais les diligences
 „ de

(a) Ibid. pag. 227.

„ de Messieurs *de Wit & van Benningen*, &
 „ l'argent que je leur ai distribué, les a fait te-
 „ nir fermes; & les Provinces n'ayant pu rien
 „ gagner sur elles, j'espère qu'avec un peu de
 „ patience nous les ferons revenir des mauvais
 „ sentimens qu'elles ont.

Malgré toutes ces divisions, on ne laissa pas
 de s'accommoder, du moins pour quelque
 tems; & l'on signa enfin à Aix-la-Chapelle, le
 2 de Mai 1668, un Traité de Paix entre les
 Couronnes de France & d'Espagne. Ce fut
 à cette occasion que le Comte d'*Estrades*, é-
 crivant à Mr. de *Lionne*, lui marqua, que les
 Etats avouoient avec quelque confusion, qu'on
 n'en pouvoit user plus sincèrement & plus géné-
 reusement que Sa Majesté avoit fait en cette
 rencontre. Mais, ajoutoit-il, „ nous n'en
 „ pouvons pas dire de même d'eux, qui ont
 „ pratiqué tous les Rois & Princes pour les
 „ attirer à leur Ligue; & leur donner des om-
 „ brages de la grande puissance de la France;
 „ & il est certain que si Sa Majesté, par sa
 „ grande prudence, n'eût terminé les affaires,
 „ les Etats lui eussent attiré une grande guerre
 „ sur les bras : les choses ont pris un
 „ meilleur chemin, & Sa Majesté voit claire-
 „ ment, quelle sureté il y a dans l'Amitié &
 „ dans l'Alliance des Etats, c'est-à-dire, qu'il
 „ ne la faut compter, qu'autant que leurs in-
 „ térêts s'y rencontrent ”.

Les Etats avoient-ils tort? Quand on craint
 d'être envahi, ou du moins d'avoir à sa porte
 un Voisin trop puissant, un Conquérant, qui
 fait trembler toute l'Europe, n'est-il pas natu-
 rel

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 139

rel de chercher à l'éloigner de ses frontières, à se fortifier contre lui par des Alliances, afin de repousser, en cas de besoin, la force par la force. Puisque la plupart des Souverains ont si peu d'égard pour les Traités les plus solennels, ne fait-on pas bien, & n'est-il pas même de la prudence, de chercher quelque autre moyen pour se mettre à l'abri de leurs insultes? Une puissante Monarchie est comme ces grands Fleuves impétueux & rapides, ou comme une Mer agitée, qui mine, qui détruit continuellement ses bords, & se les assujettit ensuite pour toujours, si on n'oppose à son cours des digues & des barrières, capables de rompre ses plus violens efforts, & de la fixer, malgré elle, dans de justes bornes.

ARTICLE V.

L'HISTOIRE NATURELLE, *éclaircie dans deux de ses Parties principales, la Lithologie, & la Conchyliologie, dont l'une traite des Pierres & l'autre des Coquillages: Ouvrage dans lequel on trouve une nouvelle Méthode, & une Notice critique des principaux Auteurs, qui ont écrit sur ces matières. Enrichie de Figures dessinées d'après Nature par Mr. de la Société Royale de MONTPELLIER. A Paris chez Debure, pag. 456, in 4.*

L'Empire de la Mode est plus étendu qu'on ne pense; ce n'est pas seulement sur des ajuste-

ajustemens, qui ne dépendent que du caprice, qu'elle exerce son autorité. L'Esprit, qui devroit être si libre dans ses opérations, subit ce joug, souvent sans s'en apercevoir. Dans le XVI Siècle la Critique étoit la Science la plus cultivée: le XVII a vu fleurir le Poësie & la Belle-Littérature; la Physique Systématique & Expérimentale a pris la place, & est présentement le plus en honneur, en attendant qu'elle disparoisse à son tour, expulsée peut-être par la Médecine, ou par l'Algèbre, car que ne peut embellir ou justifier la mode. Tous ceux qui se livrent à la Physique, ne l'étudient pas de la même manière. Le Peuple des Physiciens se laisse séduire par les objets qui frappent les sens; delà tant de Cabinets d'Histoire Naturelle, ressemblés par ce qu'on appelle des *Carioux*, dont souvent toute la science est d'être riches, & de payer cher une Coquille ou une Madreporé: il en faut pourtant excepter quelques-uns, qui étudient cette partie de la Nature en Philosophes, ou facilitent les moiens de l'étudier dans cet esprit. C'est ce que paroît avoir eu dessein de faire Mr. *d'Argenville*, Maître de la Chambre des Comptes de Paris, Auteur du Livre dont il est question.

„ L'importance de l'étude de la Nature est,
 „ dit-il (a), connue de tout le monde; on ne
 „ peut disconvenir cependant que l'Histoire
 „ Naturelle n'ait des parties qui ne paroissent
 „ simplement que curieuses, ne nous en pre-
 „ nons qu'à notre ignorance qui n'a pu jus-
 „ qu'ici

(a) Pag. 2.

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 141

„ qu'ici pénétrer l'utilité cachée de ces mêmes
„ parties.

Il est donc à souhaiter que lorsqu'on étudie ces parties de la Nature, on cherche à la suivre dans toutes les formes, sous lesquelles elle se cache pour nous dérober son secret, & à la prendre sur le fait, comme dit l'Auteur d'après Mr. de Fontenelle; c'est ce qu'on croit être le but du Livre en question, & ce qu'on n'y trouve point, les Catalogues en faisant la principale partie. Qu'un Historien seroit éloigné d'avoir les connoissances qui lui sont nécessaires, si, pour tous Mémoires, on lui donnoit les noms exacts & les Généalogies de ceux, dont il entreprendroit d'écrire les actions. Il en est ainsi des Catalogues des Coquilles, où l'on ne trouve que des noms, quoique ces Coquilles soient annoncées avec les Végétaux & les Minéraux, comme utiles à la Médecine, à la Chymie & à la Botanique.

„ On ne peut ôter à ces deux Traités, dit
„ Mr. D.... (a) le mérite de la nouveauté; ce
„ sont les premiers qui paroissent, en notre Lan-
„ gue, arrangés avec quelque sorte d'ordre, &
„ dégagés de toutes les erreurs que nous trou-
„ vons dans les Ecrits de la plupart des Natu-
„ ralistes ". On verra par l'Extrait de cet
Ouvrage que l'Auteur promet plus qu'il ne
tient.

Peu de Physiciens ont traité *ex professo* les matières dont traite M. D. Ainsi il y a peu de Livres où l'on puisse chercher des con-
nois-

noissances certaines sur cette partie de la Physique. Celle des Anciens étoit encore trop imparfaite, pour qu'on puisse se fier à ce qu'ils disent. *Aristote*, *Plin*, *Elien*, ont écrit, à la vérité, sur les Animaux, les Pierres, & les Coquilles, mais ce qu'ils ont écrit manque d'ordre, ou de vérité. Parmi les Modernes, *Agricola*, *Rondelles*, *Belon*, *Aldrovandus*, sont ceux qui se sont le plus appliqués à ces connoissances; mais ils ont aussi leurs défauts, principalement *Aldrovandus*, si fertile en digressions, que souvent son sujet principal est la moindre partie de son Ouvrage. *M. D.* donne un Extrait assez sec de tous ces Auteurs, se contentant d'indiquer, en peu de mots, ce dont ils traitent, sans en porter aucun jugement. Nous ne le suivrons point dans la liste qu'il donne, il suffit d'avoir cité les principaux, d'autant plus qu'à la fin de ce Chapitre il nomme en gros plusieurs Livres de cette espèce, où l'on peut avoir recours. Ces Livres auroient cependant mérité que *Mr. D.* les eût fait connoître un peu plus en détail, puisque la plus grande partie traite de l'Histoire Naturelle de quelque País en particulier: ces sortes d'Ouvrages, lorsqu'ils sont bien faits, sont beaucoup plus utiles que ceux où l'Auteur, voulant parler de tout, ne donne que des principes généraux, ou des lumières souvent incertaines, étant ébloui ou surchargé de matière.

Le Principe que *Mr. l'Abbé Pluche* a établi dans son Histoire du Ciel, est le même que celui de notre Auteur. „ Les premiers Principes des
„ Corps

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 143

„ Corps sont toujours les mêmes, & la Chimie,
„ qui les sépare de ceux auxquels ils sont joints
„ dans les corps composés, ne peut parvenir à
„ les anéantir; de sorte, par exemple, que le
„ Cristal est toujours Cristal, c'est-à-dire,
„ que les corps qui forment l'Essence du
„ Cristal, restent toujours les mêmes ” (a). Ce
Principe posé, il n'est question que de ranger
les Corps dans la classe qui leur convient. La
Chimie les divise en Minéraux, Végétaux,
& Animaux, auxquels elle donne, comme l'on
fait, le nom de Règne Minéral, &c.

L'Auteur n'entre point dans le détail du Rè-
gne Animal, & par rapport aux Minéraux, il
se borne à ne parler dans cet Ouvrage que des
Pierres, réservant à traiter de tous les autres
Minéraux dans un autre Ouvrage qu'il an-
nonce.

Un fameux Botaniste, & il n'est pas seul de
son sentiment (b), persuadé que tout végeoit
dans la Nature, avoit voulu attribuer cette vé-
gétation aux Pierres; „ mais, dit Mr. D. l'expé-
„ rience a détruit tous ces raisonnemens, on est
„ descendu dans la carrière, on a consulté la
„ Nature, les yeux ont vu couler l'eau des
„ voutes, goutte à goutte, & se congeler, pour
„ ainsi dire, en présence des Spectateurs: cet-
„ te eau, qui est un amas de pluies, est diffé-
„ rente de l'eau commune, se charge en son
„ chemin des sels, des herbes, de paille,
„ jusqu'à ce qu'elle trouve quelque fond qui
„ l'ar-

(a) Pag. 38.

(b) *Turnesort & Ferrante Imperato.*

„ l'arrête, tel que peut être un commencement
 „ de pierre congelée. La dilatation horizontale
 „ des pierres, dans la carrière, prouve, selon
 „ notre Auteur, que l'eau tombée goutte à
 „ goutte, s'est étendue naturellement, ne pou-
 „ vant prendre une autre situation, & qu'ainsi
 „ les pierres se forment par une addition de
 „ parties qu'on nomme *juxtaposition*. Si les
 „ matières terrestres & salines, que ces eaux
 „ entraînent avec elles, sont grossières & im-
 „ pures, ce sera des Rochers; si cette matière
 „ s'étend en couches plus petites, & forme
 „ des grains plus fins, ce sera du Marbre &
 „ des Cailloux; si ces parties sont pleines de
 „ Sel & d'Air, & plus entrelacées, de manières
 „ cependant qu'elles donnent passage à la
 „ lumière, en tout sens, ce sera du Cristal; si
 „ elles sont encore plus compactes, plus dures,
 „ & plus clarifiées, elles formeront le Dia-
 „ mant; enfin si cette matière clarifiée se fil-
 „ tre à travers des matières, où les différens
 „ Sels ou Concoctions métalliques aient don-
 „ né quelque couleur, elle formera des Pier-
 „ res fines colorées, des Agathes, des Jaspes,
 „ dont la base fondamentale est toujours la
 „ matière du Cristal". Tel est le précis du Sys-
 „ tème de Mr. D. sur la formation des Pierres.
 On a été obligé, pour le présenter sous un
 même point de vue, de réunir différentes par-
 ties du Chapitre, où il traite de la formation
 des Pierres, l'ordre n'étant pas la principale
 partie de cet Ouvrage. On n'entrera point
 dans

dans l'examen de ce Systême, qui est principalement du ressort des Physiciens, on se contentera seulement d'observer qu'il paroît bien difficile, que l'eau tombant goutte à goutte forme ces lits de Pierres que l'on trouve dans les Carrières, d'où l'on en tire continuellement, telles que sont la plupart des Carrières, qui fournissent si abondamment à tous les besoins de l'Architecture, où même l'on n'apperçoit aucun indice d'eau filtrée & congelée; quel tems ne faudroit-il pas pour former goutte à goutte les lits de Pierre de ces Carrières, & n'aurions-nous pas à nous plaindre de la Nature, d'avoir imaginé une voie si longue pour nous loger, tandis qu'elle paroît toujours agir par la voie la plus courte dans des choses bien moins nécessaires?

Les Pierres fines sont (a) des Minéraux durs, compactes, c'est un suc acide de la Terre coagulé avec des matières hétérogènes, terrestres & salines, sulphureuses & métalliques. Ces pierres se forment comme des nœuds, ou poreaux, entre les autres Pierres, dans les fentes des Rochers, & dans les Filons des Minéraux & des Métaux.

Telle est l'explication que donne Mr. D. de la formation des Pierres fines, dont la principale matière est toujours du Cristal, mais qui prennent une couleur différente selon les Minéraux, plus ou moins abondans de l'endroit où se forme la Pierre fine. Le Plomb, par exemple, ou le Fer, fait le jaune des Topazes, &

(a) Pag. 38.

& le Plomb & le Fer joints ensemble, forment l'Hyacinthe, &c. On ne peut extraire ce qui forme le reste de ce Chapitre, qui contient un Catalogue composé, selon l'ordre de notre Auteur, des Pierres crySTALLISÉES, des Pierres opaques, des Pierres figurées, & des Pierres communes.

Les Pierres fines n'ont d'autre propriété, après celles de servir à la magnificence & au luxe, que d'être des Phosphores naturels, & d'être électriques: propriété dont, jusqu'à présent, on n'a point encore reconnu l'utilité, mais qu'il ne faut cependant point négliger, la Nature, dans les faveurs mystérieuses qu'elle fait aux Physiciens, n'ayant d'autre objet que de les mettre en état d'en mériter, ou de lui en surprendre de plus importantes.

On confond souvent les mots, *Coquille* ou *Coquillage*. Mr. D.... au commencement de la seconde Partie de son Ouvrage (a), définit ainsi le Coquillage. „ C'est un Animal cou-
„ vert d'une enveloppe, qui a deux Parties, l'u-
„ ne molle, qui est l'Animal même, l'autre de
„ consistance dure, qui est la Coquille. Lors-
qu'il n'est question que de l'écaille, sans le Poisson, le mot de Coquille convient mieux; & celui de Coquillage, lorsque l'on parle du Poisson & de son écaille conjointement. Presque tous ceux qui ont traité des Coquilles, n'ont point parlé des Animaux qui sont dedans, leur recherche étant très difficile. Il semble qu'il en soit de ces Animaux, dont on admire la Robe, comme des Palais, dont on va voir
la

(a) Pag. 109.

la magnificence, sans songer à demander, qui est le maître qui les habite.

L'ordre, dans lequel on a jusqu'à présent rangé les Coquilles, ne paroissant pas juste à l'Auteur, il en a imaginé un autre, suivant lequel on peut placer sûrement chaque Coquille dans la Classe qui lui convient. On les divisoit autrefois en Univalves, Turbinées & Multivalves; il en forme trois Classes, les Univalves, les Bivalves, & les Multivalves. Chaque Classe contient 27 Genres, qu'il nomme Familles. Les caractères distinctifs, pour placer régulièrement chaque Coquille dans sa Famille, sont expliqués fort au long dans le second Chapitre, qui traite de la Parenté de ces mêmes Familles.

La formation des Coquillages est un objet plus intéressant pour les vrais Physiciens. On a rejeté depuis longtems l'opinion des Anciens sur la Génération par corruption & putréfaction, mais on n'est point d'accord sur la manière, dont les Coquillages engendrent. Les uns prétendent que c'est par des Oeufs, les autres par le frai, comme les Poissons; d'autres par l'Accouplement, & il y a enfin un quatrième sentiment, que plusieurs Coquillages sont Hermaphrodites. On ne connoit point l'intérieur des Coquillages, on suppose qu'ils ont des parties qui équivalent à celles des autres Animaux, & qu'ils se forment, avant leur Coquille, une humeur visqueuse, qui sort de leur Corps, & que le Poisson étend l'une sur l'autre en plusieurs couches; ce qui forme sa Coquille. Des Coquillages, les uns ont quel-

K 2

que

que mouvement, comme les Nautilus, les autres comme les Huitres; & les Pinnes marines n'en ont aucun, & sont attachées aux Rochers, ou au fond de la Mer. Les belles couleurs, que l'on voit sur les Coquilles, proviennent des différens climats où elles naissent. L'Auteur l'attribue aux Minéraux, comme il leur attribue la couleur des Pierres fines; mais est-il à croire que la Nature, qui ne fait rien en vain, ait placé des Minéraux dans la Mer, d'où le travail des hommes ne pourroit les tirer, & où par conséquent ils seroient inutiles.

La couleur bleue est très rare dans les Nuances des Coquilles, ce qu'un Auteur (a) a reconnu par plusieurs expériences être causé par les Sels corrosifs de la Mer, plusieurs corps teints en bleu perdant leur couleur dans des Sels analogues à ceux de la Mer. C'est par la même raison des Sels de la Mer, que les Coquilles fluviatiles ne sont point comparables aux Coquilles de Mer; l'eau douce, dont les premières se nourrissent, étant dépourvue de Sels, qui leur donnent le brillant des autres.

Il y a aussi des Coquillages fossiles, qui se trouvent dans le centre de la Terre, & sur les plus hautes Montagnes, matière qui jusqu'à présent a exercé les Physiciens. D'où peuvent venir ces couches abondantes de Coquillages pétrifiés la plupart, sans aucune altération dans leur forme? Après avoir rapporté les différens sentimens des Auteurs, Mr. D... attribue ce phénomène aux eaux de la Mer, toute la Na-
tu-

(a) *Bonnani.*

ture ayant été dans le tems du Déluge ; dans un si grand bouleversement , que les eaux de la Mer ont pu facilement charier ces Coquillages sur les plus hautes Montagnes. L'usage des Coquilles , à la réserve des Coquillages bons à manger , est peu considérable. Mr. D..... en a cependant fait un Chapitre. On est étonné d'y voir qu'en Angleterre , dans les séances de la Chambre des Communes , lorsqu'on ouvre un avis , tous ceux qui s'y conforment passent du côté de celui qui l'a ouvert. On ne voit pas à quel propos vient cette Observation , par raport à l'usage des coquilles.

La manière de les nettoyer , & de ranger un Cabinet d'Histoire Naturelle , composé , selon la Description de l'Auteur , de bien d'autres choses que de Coquilles , & la Description des plus beaux Cabinets de l'Europe , forment le reste de ce Traité de Conchyliologie. Il y a apparence que voiant qu'il avoit épuisé sa matière sur les Coquilles , il a voulu donner à son Livre une juste épaisseur , en y ajoutant ces deux Articles. Peut-être a-t-il voulu avoir occasion d'y insérer la Description de son Cabinet particulier , que l'on trouve à la page 209 , avec les éloges dus à ses recherches , & au gout nouveau dans lequel il l'a disposé. Cet Article des Cabinets est utile pour les Voyageurs , indiquant où ils peuvent satisfaire leur curiosité.

La Description de toutes les Coquilles , dans l'ordre imaginé par l'Auteur , termine ce Volume. Chaque Famille est nommée en Latin &

en François, & représentée au naturel. Rien négale la beauté de la Gravure, toutes les Coquilles ayant été dessinées au miroir, & on peut dire qu'à cet égard le Livre est un Chef-d'œuvre.

ARTICLE VI.

LA RELIGION REVELEE, ou RECUEIL de PASSAGES de l'ÉCRITURE SAINTE, sur les Vérités & les Devoirs du Christianisme, à l'usage des Catéchumènes. Par WOLFGANG du MOULIN Pasteur de l'Eglise Wallonne de Leide. A Leide chez Baudouin van der Aa. 1742. Deux Parties, in 12. pag. 441, sans compter l'Épître Dédicatoire, les Tables des Sections, & un Avertissement qui est à la tête de la Seconde Partie.

IL n'est que trop ordinaire de voir des Gens qui substituent l'autorité humaine à l'autorité divine. Ce qu'ils ont appris dans leur Catéchisme, ou ce que leurs Maîtres leur ont enseigné, passe chez eux pour Article de Foi. Quels inconvéniens cela ne peut-il pas causer ! L'Ouvrage que nous annonçons ici obvie à ce préjugé. C'est un Recueil de Passages de l'Écriture Sainte, rangés dans un ordre systématique. Il apprend à aller puiser les Vérités & les Devoirs de la Religion dans leur véritable source, & à regarder la Parole de Dieu comme

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 151

me la seule Règle de la Foi & des Mœurs. Le travail de l'Auteur a été principalement destiné à l'instruction & à l'édification de son Eglise. Aussi l'a-t-il dédié à Mrs. ses Collègues. La parfaite union, dans laquelle ils vivent, est trop rare, pour que nous ne transcrivions pas ce qu'il en dit: *L'amitié si cordiale, & l'unanimité si constante, que j'ai vu régner entre nous, depuis près de quatorze ans que je suis à Leide, m'ont fait éprouver une consolation inexprimable, & d'autant plus grande, qu'elle n'a point été interrompue, ni lorsque nous jouissions de l'agréable commerce de ce Cher & Vénérable Collègue (a), qui, après avoir servi notre Eglise avec un succès extraordinaire, est mort comme il a vécu, c'est-à-dire, dans les sentimens d'une piété exemplaire, ni, lorsqu'après avoir fait cette grande perte, nous n'avons plus été que trois Pasteurs.*

Par rapport à l'Ouvrage même, l'Auteur a raison de croire que le tour qu'il a pris est préférable à celui des Catéchismes ordinaires, où tout se passe en questions & en réponses, dont on charge la mémoire des Jeunes-gens, & où l'on ne voit, dit-il, que quelques Passages de l'Ecriture Sainte, par-ci par-là, en Lettres Italiques,

Apparenti rari nantes in gurgite vasto.

Au-lieu qu'ils font le principal & presque le
tout

(a) Mr. Samuel Changuion, appelé à Leide en 1724, & mort en 1738.

tout dans son Livre. Et la liaison qu'il met entre eux, n'étant qu'un raisonnement simple & familier, & non une demande qui donne un air d'Examineur à celui qui interroge, & qui met le Répondant sur la selette, choque moins le Catéchumène, à qui on fait l'honneur de raisonner avec lui. Il est obligé de s'étudier à comprendre les espèces de Thèses, qui précèdent les Textes, pour se représenter les questions qu'on peut lui adresser, & la manière dont il doit y satisfaire. C'est la même méthode qu'on a suivie dans un plus petit *Recueil* de pareil genre, que les *Nouvelles Littéraires* de cette Bibliothèque (a), ont annoncé comme imprimé à Genève en 1740, pour l'instruction de la Jeunesse de cette Ville-là, & dont Mr. *du Moulin* dit qu'il a profité à quelques égards.

Quoiqu'il ait fait son Ouvrage, sur-tout, pour des Catéchumènes, cependant il est d'un usage plus étendu. Il a distingué, par une Etoile, les Passages auxquels ils peuvent se borner; mais il en a ajouté d'autres qui font de ce Livre un système abrégé de Théologie & de Morale. On n'y verra point les épines dont les Lieux Communs de l'Ecole sont trop ordinairement hérissés. On s'est attaché à l'utile.

La première Partie a trente-deux Sections. Elle traite des Vérités du Christianisme. L'Auteur a prévenu, dans son Epître Dédicatoire, une objection qu'on pouvoit lui faire, sur ce qu'avant d'avoir démontré la Divinité de nos Saints

(a) Tome XXIV. I Partie, pag. 338.

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 153

Saints Cayers, il a cité des Passages pour énoncer, dans la première Section, les Vérités que la Raison nous enseigne; &, dans la seconde, l'insuffisance de la Religion Naturelle. *Il n'a nullement eu en vue de faire valoir, dans ces endroits, l'autorité des Livres Sacrés. Son but a seulement été d'exprimer quelques preuves prises de la Raison ou de l'Expérience, par les termes de l'Ecriture.*

Dans la troisième Section, on voit que la Révélation supplée à tout ce qui manquoit à la Religion Naturelle; & on prouve que l'Ecriture est divinement inspirée. Dans la quatrième, on établit que la Parole de Dieu contient parfaitement tout ce qui est nécessaire au Salut; & qu'à cet égard elle est claire pour ceux qui la lisent avec des intentions droites. On montre la nécessité qu'il y a de s'appliquer à cette lecture, & d'examiner si ce que les Hommes nous prêchent, est conforme à une si excellente Règle. La cinquième Section traite des Perfections de Dieu, & de l'influence que chacune d'elles doit avoir sur notre conduite. L'Auteur ne laisse point échapper les occasions d'aller au grand but d'un Ouvrage de piété, qui est de porter à la sanctification.

Il produit, dans la sixième Section, des Textes qui enseignent l'Unité d'un Dieu, & la Trinité des Personnes. Et il pose cette Thèse: *Comme nous ne disons pas que Dieu est Trois au même égard qu'il est Un, ce Mystère n'est nullement contradictoire.* Non, il ne donne point lieu à cette raillerie, qu'on trouve dans

les Dialogues de Lucien (a). *La Divinité est donc un Nombre, & un secret d'Arithmétique, tel que celui de Nicomaque : & je n'en tends point les TROIS D'UN & un UN DE TROIS.* Il est bien certain qu'il n'y a point-là de contradiction, puisqu'on ne dit pas qu'Un soit Trois, & que Trois soient Un, dans le même sens. On ne dit pas que trois Essences soient une Essence, ou que trois Personnes soient une Personne. Mais on dit qu'il y a trois Personnes dans une Essence Divine. Ne voyons-nous pas, dans la Nature, qu'un Corps, qui est Un d'une unité numérique, a plusieurs dimensions ? Ne voyons-nous pas que notre Ame, qui est une dans sa substance, peut être envisagée sous différens égards ? Par exemple ; l'*entendement*, c'est l'Ame qui raisonne ; la *Volonté*, c'est l'Ame qui ordonne ; la *Mémoire*, c'est l'Ame qui se souvient du passé.

Quoiqu'il n'y ait point de justes comparaisons à faire entre les Créatures finies & l'Etre infini, il suffit que l'on comprenne, par ces foibles images, qu'une chose peut être une dans un sens, & trois dans un autre sens. Ces expressions de notre Auteur, *Nous ne disons pas que Dieu est trois au même égard qu'il est un*, sont les mêmes dont Mr. Saurin Pasteur de la Haye, & Mr. de la Rivière Pasteur d'Amsterdam, se sont servis dans les Catéchismes qu'ils ont publiés. Quelque respectables que soient ces autorités, nous voudrions que l'on pût trouver des termes plus justes pour représenter ce

Dog-

(a) Lucien, II Partie, Dialogue de Critias & de Triphon.

Dogme. Mais ce qui fait la difficulté, c'est que nous en avons des idées très incomplètes, parce qu'il ne nous en est dit que ce qui fait à notre Salut. Peut-être ne ressemble-il à ce qui nous en est révélé que comme un Pais ressemble à sa Carte Géographique. Et il s'agit de l'Infini. Il n'est pas étonnant que nos Esprits bornés ne le comprennent pas. Mr. du Molin, met, à la suite de cette réflexion, trois Passages fort exprès sur l'incompréhensibilité de Dieu; Job XXI. 7, 8. XXXVI., 26. XXXVII., 23. Il y a bien des choses, dans la Nature, dont nous sommes convaincus, quoiqua nous les connoissons très imparfaitement. A plus forte raison, devons-nous ne pas nier les choses que l'Ecriture nous dit de la Divinité, & que nous ne comprenons pas bien. Cette Thèse de notre Auteur est accompagnée d'un Texte, qui y convient si exactement, que nous croions devoir le transcrire ici; „ Comme tu ne fais point quel „ est le chemin du vent, ni comment se for- „ ment les os, dans le sein de celle qui est „ enceinte: ainsi tu ne fais pas l'œuvre de „ Dieu. Ecclésiaste XI. 5 ". Jésus-Christ fait un raisonnement semblable à celui-là, dans le Chapitre III de l'Evangile selon Saint Jean. A l'occasion de l'action du Saint Esprit, qui nous régénère, bien que nous ne sachions pas de quelle manière il opère, le Sauveur fait connoître à Nicodème, qu'il y a des phénomènes dans la Nature, que nous appercevons, & dont nous sommes convaincus, quoique nous ne puissions pas en expliquer le Comment; qu'ainsi il n'est pas surprenant que nous ne soyons

Yons pas accessibles à des idées parfaites sur les grands Mystères de la Religion, qui sont cependant incontestables, puisque l'Oracle infail-
 lible nous est garant de leur certitude. „ Le
 „ vent souffle où il veut, & tu en entens le
 „ son ; mais tu ne fais ni d'où il vient , ni où
 „ il va. Il en est ainsi de tout Homme qui est
 „ né de l'Esprit.

Notre Auteur établit encore, dans la Section VII, une chose relative au Mystère de la Tri-
 nité. A l'occasion de la Création du Mon-
 de, il dit : *Moïse semble insinuer qu'une plura-*
lité de Personnes Divines a agi dans la Créa-
tion ; car il introduit Dieu parlant au pluriel.

„ Faisons l'Homme à notre image , selon
 „ notre ressemblance. Gen. I. 26.

Le même Moïse montre ailleurs plus claire-
ment, que lorsqu'il introduit Dieu s'énonçant
au pluriel, c'est une pluralité de Personnes Di-
vines qui parle.

„ L'Eternel Dieu dit ; Voici l'Homme est
 „ devenu comme l'un de nous. Gen. III. 22.

Il montre ensuite que la Création est attri-
 buée au Père, au Fils, & au Saint Esprit.

La Section VIII prouve, par l'ordre qui se
 maintient dans le Monde, & par la manière
 avec laquelle il est réglé, que Dieu n'a pas a-
 bandonné son Ouvrage, mais qu'il le conser-
 ve & le gouverne. Elle fait voir que la Pro-
 vidence s'étend jusques sur les plus petites
 choses. Elle éclaire tout cela par des Passa-
 ges précis. Elle en allègue sur cette vérité,
 c'est que Dieu dirige les actions & les pensées
 de l'Homme, & qu'il a particulièrement soin
 des

des Fidèles: mais qu'à l'égard des mauvaises actions, il n'en est pas l'Auteur, quoiqu'il conserve à ceux qui les commettent, les forces pour agir, qu'il leur ôte ses graces quand ils s'en sont rendus indignes, qu'il les place dans des circonstances, dont ils abusent pour pécher, ce qui les endurecit, & qu'il se serve de la malice des Hommes pour la tourner à l'exécution de ses bons desseins.

La Section IX regarde la Création des Anges, la fidélité des uns, l'infidélité des autres, leurs différentes fonctions, & leur sort. Et la X traite de la Création de l'Homme, fait à l'image de Dieu, de sa Chute, & des trois sortes de Mort auxquelles il s'est exposé. Dans la Section XI l'Auteur, après avoir montré qu'on auroit peu de raison d'accuser Dieu d'injustice, pour avoir permis que les Descendans d'*Adam* héritassent & des inclinations bonnes ou mauvaises de leur Père, & des suites qui en devoient naturellement résulter, il donne cette définition de la corruption que notre Ame, qui sort pure des mains de Dieu, contracte par son union au Corps que nous avons reçu de nos Parens: C'est *une disposition à commettre ensuite le mal*? Ces termes adoucis ne supposent pas une méchanceté déjà existante dans les Enfans avant leur naissance. En effet, on ne peut pas dire que dès-lors ils commettent le mal, ou le *Péché actuel*. Il s'agit seulement d'une inclination à devenir vicieux; & c'est ce que Mr. du Moulin appelle le *Péché Originel*. Il établit que nous avons été formés dans l'iniquité, il l'établit sur ce que l'Écriture

rc

re nous l'enseigne, & que sans cette tache originelle tous les Hommes ne seroient pas corrompus, & que chacun engendre selon son espèce. Après cela, il prouve, par les Déclarations de Saint Paul, que les Hommes, laissés à eux-mêmes, sont si dépravés qu'ils ne surmonteront jamais cette corruption; & par celles de Jésus-Christ, que c'est sur cette Impuissance Morale & Volontaire, qu'est fondée la nécessité de la Grace Divine. On peut voir, par cet échantillon, que lorsqu'il est question des Dogmes qui rencontrent le plus de difficultés, notre Auteur tâche de les éclaircir d'une manière propre à dissiper les illusions.

Dans les Sections suivantes, il parle du Rédempteur que Dieu avoit promis aux Hommes. Il vérifie que les Oracles avoient annoncé, qu'il seroit Descendant d'Abraham, de la Tribu de Juda, & de la Famille de David, qu'une Vierge seroit sa Mère, qu'il naitroit à Bethléhem, & cela lorsque le second Temple existeroit encore, & sur la fin des septante semaines d'années de Daniel. Nous remarquons seulement ici, que l'Auteur n'allègue pas la Prophétie de Jacob, *le Sceptre ne se départira point de Juda, &c.* dans l'idée qu'en ont les Théologiens, qui prétendent en conclure que le *Scilo* devoit venir, lorsque les Juifs ne seroient plus maîtres d'eux-mêmes. Il ne dit rien des raisons de son silence à cet égard. Mais il passe aux autres Oracles; &, en justifiant toujours, soit par leurs expressions, soit par la liaison des Chapitres dont il les tire, qu'ils ont le sens dans lequel il les prend, il montre qu'il avoit été

été prédit, que le Messie auroit un Précurseur, que le *Christ* seroit Fils de l'Homme & Fils de Dieu, c'est-à-dire, *Homme-Dieu*; qu'il seroit oint du Saint Esprit pour être Prophète, Sacrificateur, & Roi; qu'il passeroit par un profond degré d'abaissement; qu'il naîtroit dans la bassesse; qu'il mourroit sur une Croix pour nous racheter; que sa mort seroit accompagnée de telles & telles circonstances; mais qu'il seroit enséveli honorablement; qu'il sortiroit glorieusement du Tombeau; qu'il monteroit au Ciel; qu'il iroit se seoir à la Droite de son Père; que delà il devoit répandre les dons du Saint Esprit avec abondance; que sa glorification seroit suivie de la conversion d'une partie des Juifs, & sur-tout de celle des Gentils; & que toutes ces choses ont été accomplies dans la Personne de *Jésus-Christ*. L'Auteur range les évènements sous le même ordre qu'il a donné aux Oracles; de sorte que les uns répondent aux autres. Il rend raison de ces différens évènements, & des vérités qui y sont relatives, & il finit sa première Partie, en achevant d'expliquer les Articles du Symbole.

La seconde n'a que dix-sept Sections; mais elles sont plus étendues. Il y traite d'abord des Devoirs généraux, de la Foi, de la Repentance, & de l'obéissance, dont il prouve que l'Alliance de Grâce ne nous dispense nullement. Ensuite, il entre dans le détail de nos Obligations envers Dieu, envers nos Prochains, & envers nous-mêmes. A cette occasion il explique le Décalogue, la Prière Dominicale, & la matière des Sacremens. Il ne
pro-

propose jamais un devoir , sans y joindre les motifs qui en pressent l'observation.

Ajoutons à tout cela, qu'il a soin de réfuter les Erreurs de l'Eglise Romaine, à mesure que l'exposition des Dogmes & des Préceptes l'y conduit.

D'autres Journalistes on déjà témoigné, combien cet Ouvrage leur paroissoit utile & nécessaire. Et les Approbateurs, en le recommandant, l'ont déclaré *très propre à donner aux Chrétiens, & sur-tout aux Catéchumènes, les notions les plus justes & les plus claires des grandes Vérités de notre Sainte Religion, à rectifier les fausses idées que la plupart des Chrétiens se forment des Devoirs du Christianisme, & à leur faire sentir, avec la dernière évidence, toute la beauté & l'utilité de la Morale Chrétienne.*

ARTICLE VII.

EXPOSITION ANATOMIQUE de la Structure du CORPS HUMAIN, par JACQUES-BENIGNE WINSLOW, de l'Académie Royale des Sciences, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, ancien Professeur en Anatomie & en Chirurgie de la même Faculté, &c. Nouvelle Edition, corrigée & enrichie de Figures. Quatre Tomes in 12. Pag. 360 pour le Tome I, sans compter l'Avertissement & les Tables, qui en contiennent 80; 434 pour le Tome

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 161

me II; 407 pour le Tome III, & 402 pour le Tome IV. A *Amsterdam*, chez *J. Wetstein*, 1743.

Rien de plus ingénieux, & qui mérite davantage d'être appliqué au Corps humain, que la comparaison qu'en fait *Mr. de Fontenelle*, dans le Jugement qu'il a porté lui-même de cet excellent Ouvrage de *Mr. Winslow*.
„ Que l'on s'imagine, *dit-il (a)*, un Vaisseau de
„ cent pièces de Canon, dont on veuille décrire
„ exactement, & dans tout le détail possible,
„ toutes les différentes parties, en les comptant
„ pour différentes, quelque peu qu'elles le
„ soient; toutes les Planches, telles qu'elles ont
„ été employées dans la construction, leurs é-
„ tendues, leurs positions, leurs courbures; tous
„ les Mats, tous les Cordages, toutes les Voiles,
„ toutes les Poulies, toutes les Chambres, tou-
„ tes les Cavités, les Cloisons, & jusqu'aux
„ Ferrures & aux Clous; on voit que ce se-
„ roit une description immense, & d'un pro-
„ digieux travail. Si l'on conçoit maintenant
„ le Vaisseau réduit au volume du Corps d'un
„ Homme, en conservant les mêmes parties
„ dans leurs premières proportions, quoiqu'ex-
„ trêmement diminuées, on voit que la des-
„ cription deviendra beaucoup plus difficile,
„ non par le nombre des parties qui ne sera
„ pas augmenté, mais par leur petitesse, qui,
„ le plus souvent, ne permettra presque pas
„ qu'on

(a) *Hist. de l'Acad. Roy. des Scienc. An. 1732, pag. 50.*

„ qu'on les démêle les unes d'avec les autres.
 „ Et que sera-ce donc, si, à cette même Ma-
 „ chine ainsi réduite, on y ajoute dans toute
 „ sa capacité, & sans augmenter son volume,
 „ une infinité de Machines Hydrauliques &
 „ Chimiques, de Tuyaux qui porteront &
 „ rapporteront des Liqueurs, de Vaisseaux dis-
 „ tillatoires, de Réceptiens, &c. ? Tel est ce-
 „ pendant le Corps humain, sujet du Livre de
 „ Mr. *Winflow*.

Mr. de *Fontenelle* ne dit rien de trop dans ce parallèle. Je trouve même qu'il n'en dit pas encore assez par rapport au Corps humain. Il ne porte pas en compte cette fine anatomie que l'on doit faire de la moindre partie, dont il faut d'écrire les Membranes, les Fibres, les Nerfs, les Veines, les Artères, en exposant en même tems leur cours, leur direction, leurs différentes positions, tantôt longitudinales, tantôt obliques, circulaires, ou transversaires. La description du Cerveau seul demande un travail immense, & des détails infinis. Celle de l'Oeil & de l'Oreille n'est pas moins difficile à faire, à cause de la petitesse, de la délicatesse, & du nombre prodigieux de pièces qui entrent dans la composition de ces Organes. Joignez encore à cette description des moindres parties l'explication que donne Mr. *Winflow*, de leur jeu, de leur mécanique admirable, de leurs opérations & de leurs effets, lors même qu'il se borne à ce qu'il y a de plus sensible & de plus connu.

On juge bien que, pour donner un Extrait suivi de cet Ouvrage, il faudroit entrer avec
 l'Au-

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 163

l'Auteur dans un détail immense d'une infinité de parties. Mais où nous conduiroit une telle entreprise? Il n'y a pas une seule description que l'on puisse abréger & exposer autrement que l'a fait l'Auteur. D'ailleurs, l'Ouvrage est assez gros, & il n'y a point de paroles perdues; chaque mot signifie, & manqueroit s'il n'y étoit pas. Enfin, il règne d'un bout à l'autre, une brièveté, une précision, qui ne permet pas à un Journaliste de rien retrancher. Tout ce qu'il peut faire, c'est de donner de l'Ouvrage, qui est un vrai Chef-d'œuvre, une idée générale, en suivant le plan même qu'en a tracé l'Auteur dans son *Avertissement*. La réputation de Mr. *Winslow* est si grande, si reconnue, si répandue par tout le Monde savant, qu'il suffit presque d'annoncer ses productions pour faire naître l'envie de les acheter. On est si sûr de sa grande capacité, qu'on ne craint point d'être trompé en achetant ce qui sort de ses mains.

Cette Anatomie de Mr. *Winslow* n'est point un simple Recueil de ce que d'autres ont enseigné ou écrit avant lui sur les sujets qu'il traite, c'est une exposition fidèle & exacte de découvertes qu'il a faites lui-même par des Dissections fréquemment & différemment répétées. Il ne s'étend pas beaucoup sur les Usages. Il se contente quelquefois d'en indiquer ceux qui lui paroissent être le mieux fondés sur la Structure connue. Lorsqu'il n'en peut rien découvrir, il avoue ingénuement son ignorance. Il a mieux aimé faire une bonne provision de Faits bien constatés, bien avérés, que de ha-

zarder de vaines conjectures & de faux raisonnemens, qui donnent si souvent lieu à l'erreur dans les choses de pratique.

L'ordre qu'il a observé par-tout est merveilleux. Lorsqu'il traite de quelques parties qu'il veut faire connoître, il évite avec soin de parler de celles qui ne sont pas encore connues, & cela dans la vue d'éviter la confusion, l'embarras. Entre-t-il dans le détail de quelque Exposition, il en donne toujours auparavant une idée générale. C'est ainsi que, dans le Traité des Muscles, il se borne à l'exposition de ceux qui sont uniquement attachés aux Os, parce qu'il traite de ces mêmes Os dans le Traité précédent. C'est encore ce qui l'a porté à placer le Traité des Os secs, avant celui des Os frais & de tout ce qui en dépend.

Pour faciliter la connoissance des Muscles, Mr. *Winslow* a composé deux Tables, qui peuvent être d'une grande utilité pour diriger & les raisonnemens des Médecins, & les opérations des Chirurgiens. L'une fait voir d'un coup d'œil à combien d'Os chaque Muscle particulier est attaché, soit qu'il serve à les mouvoir, ou non; & l'autre fait connoître à combien de Muscles chaque Os particulier s'attache. Ces deux Tables donnent une idée claire & distincte de la liaison & de la dépendance mutuelle des parties, dont la parfaite connoissance demande toujours beaucoup d'attention, & même l'attention la plus scrupuleuse.

On peut juger par-là des difficultés que Mr. *Winslow* a dû surmonter, pour fraier à ses
Lec-

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 165

Lecteurs une route facile & commode. Il a suivi à peu près le même plan dans son *Traité Sommaire*. Il y donne un dénombrement abrégé de toutes les parties externes & internes du Corps humain, en ajoutant immédiatement après chacune de ces parties une liste des principales Ramifications d'Artères, de Veines, & de Nerfs, qui y ont pour l'ordinaire quelque rapport, soit par leur route, soit par leur connexion ou leur communication.

Comme le but de l'Auteur a été de composer un Ouvrage entierement dogmatique, & qui n'eût d'autre fondement que ses propres expériences, il a évité quantité de récits, d'histoires, de circonstances étrangères dont, il n'auroit pu être toujours garant, comme il l'est des Faits dont il a été témoin lui-même, & des observations qu'il a tant de fois vérifiées.

La division de l'Ouvrage est fort simple, fort méthodique, & par conséquent très propre à donner une idée claire, nette & précise, de ce qu'il contient. L'Auteur l'a partagé en plusieurs *Traités* particuliers, dont les Titres indiquent la matière qu'ils renferment; & il a indiqué dans chaque *Traité*, par des Titres subalternes, les différens articles qui en dépendent.

Voilà une idée générale de l'Anatomie de Mr. *Winslow*, imprimée pour la première fois en France, mais avec tant de négligence, qu'il n'a pu se dispenser d'avertir lui-même qu'il s'y est glissé une grande quantité de fautes d'impression, & qu'il supplie fort qu'on en fasse la correction avant que de lire l'Ouvrage, pour ne pas

se méprendre dans les expressions, on imputer à l'Auteur les erreurs dont il n'est pas coupable. Dans l'Edition, qui s'en fit à Amsterdam en 1732, on eut soin de corriger les fautes dont se plaint ici Mr. Winslow, & l'on fit encore d'autres changemens qui ne pouvoient que mériter son approbation. On mit à leur place toutes les *Omissions*, qui se trouvoient à la fin de l'Edition de Paris; on rétablit les *Numéros* des divers Traités, & on les marqua aussi avec toute l'exactitude dans la Table des Titres, en y ajoutant les pages des Volumes, pour la commodité de ceux qui voudroient y avoir recours. Comme il se trouvoit encore des fautes dans l'Edition d'Amsterdam, on les a corrigées dans celle que l'on donne aujourd'hui, & on a même pris la peine de revoir & de vérifier encore tous les *Numéros* de chaque Traité, dont il s'en est rencontré quelques-uns de défectueux. Il est assez étonnant que, dans cette première Edition d'Amsterdam, on ait imprimé deux fois les Tables des Tomes II, III, & IV, car elles se trouvent toutes trois au commencement du premier Tome, & on les a encore placées dans les Tomes suivans, chacune à la tête du Tome auquel elles appartiennent. C'étoit grossir un Livre assez mal-à-propos. Dans cette nouvelle Edition on a remédié à cet abus, dont il étoit si facile de s'appercevoir.

On a l'obligation à Mr. Winslow d'avoir inséré dans son Ouvrage une excellente Pièce, devenue extrêmement rare, & qui est de l'illustre Mr. Stenon son Grand-oncle. Cette
Pièce

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 167

Pièce a pour Titre : *Discours de Mr. Stenon, sur l'Anatomie du Cerveau, à Messieurs de l'Assemblée de chez Monsieur Thevenot (1668).*

„ On y voit, dit Mr. de Fontenelle en parlant
„ de cet Ecrit, avec plaisir, quel étoit le caractère d'esprit de ce Grand-homme, quelle
„ idée il avoit de l'Art de faire des Découvertes en Anatomie, son courage à n'y épargner aucune peine, sa prudente crainte de
„ croire trop vite qu'il en eût fait, sa modestie à les proposer. On ne pourra guère s'empêcher de croire que le Petit-neveu a hérité
„ de ces qualités, ou les a bien imitées.

Ce *Discours* mérite bien qu'on en donne au Lecteur une légère idée. Avant Mr. Stenon, la plupart des Philosophes & des Anatomistes avoient fait mille conjectures sur l'usage des différentes parties du Cerveau, & quelques-uns même d'entre eux avoient donné ces conjectures pour autant de vérités & de démonstrations. Il y avoit, sans doute, beaucoup de témérité & de présomption, de parler si affirmativement de l'Organe du Corps humain le plus difficile à connoître, & dont le jeu & les ressorts sont si cachés.

Mr. Stenon, beaucoup moins hardi & moins décisif que ces Messieurs, parce qu'il en savoit davantage, commence par dire, *qu'il fait une confession sincère & publique qu'il ne connoît rien à l'Anatomie du Cerveau.* On doit l'en croire, lorsqu'il assure que ceux qui cherchent une science solide, ne trouveront rien, qui les puisse satisfaire, dans tout ce que l'on a écrit du Cerveau. Tout ce qu'il y a de certain, &

même de très certain, c'est que le Cerveau est le principal Organe de l'Ame, & l'instrument avec lequel elle exécute des choses admirables. Cette même Ame, qui connoit tant de choses qui sont hors d'elle, ne se connoit pas elle-même, ni le lieu qu'elle habite.

La première chose qui se présente à considérer dans le Cerveau, c'est cette grande masse de matière dont il est composé. Sa surface a quelque chose d'admirable, mais elle n'offre rien qui fasse connoître ce qu'elle renferme au dedans. L'entamez-vous, la disséquez-vous, vous n'y découvrez rien qui soit capable d'éclaircir vos doutes. Tout ce que vous pouvez en dire, „ c'est qu'il y a deux Substances „ différentes, l'une grisâtre & l'autre blanche; „ que la blanche est continue aux Nerfs, qui „ se distribuent par tout le corps; que la grisâtre sert, en quelques endroits, comme „ d'Ecorce pour la Substance blanche, & „ qu'en d'autres elle sépare les Filamens blancs „ les uns des autres “. La nature de ces Substances est entièrement inconnue. On ignore de quelle manière les Nerfs se joignent dans la Substance blanche, & jusqu'où leurs extrémité s'y propagent.

Tout ce qu'on a débité des Ventricules du Cerveau, les a-t-il fait connoître ? Tant s'en faut. Les uns y ont logé les Esprits animaux, tandis que les autres les ont destinés pour recevoir les excréments. Ces deux sentimens ne sont appuyés d'aucune preuve. Parmi ceux qui placent les Esprits dans ces Cavités du Cerveau, les uns les font passer des Ventricules antérieurs

vers

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 169

vers les postérieurs, pour y trouver les entrées des Nerfs; les autres croient que les extrémités des Nerfs se trouvent dans les Cavités antérieures. Voila des conjectures, & rien plus. A l'égard des Esprits animaux, en connoit-on bien la nature? Est-ce le Sang même? Seroit-ce une Substance particulière séparée du Chyle dans les Glandes du Mésentère? Les sérosités n'en seroient-elles pas la source? Il y en a qui les comparent à l'Esprit de vin, & l'on peut douter si ce ne seroit point la matière même de la Lumière. Les dissections dont on se sert d'ordinaire ne sauroient nous éclaircir sur aucun de ces doutes.

Mais en quel endroit du Cerveau placera-t-on l'Ame, cet Etre indéfinissable qui gouverne tout le Corps? Les Anciens, comme nous l'apprend Mr. *Stenon*, ont pris les Ventricules antérieurs pour le siège du Sens-commun, & ont destiné les postérieurs à la Mémoire, afin, disoient-ils, que le Jugement étant logé dans celui du milieu, pût faire plus aisément ses réflexions sur les idées qui lui viennent de l'un & de l'autre des Ventricules. Ce sentiment n'est plus aujourd'hui en vogue.

Celui de *Willis* a encore des Partisans, quoiqu'il ne soit peut-être pas mieux fondé. Il loge le Sens-commun dans le *Corpus striatum*, ou Corps rayé, l'Imagination dans le *Corpus callosum*, & la Mémoire dans l'Ecorce ou dans la Substance grise qui enveloppe la blanche. Quelles difficultés n'auroit-on pas à surmonter, s'il falloit examiner en détail toutes ses hypothèses? Il décrit le Corps rayé, com-

L 5

me

me s'il y avoit deux sortes de raies, dont les unes montent & les autres descendent; & néanmoins si vous faites une séparation du Corps gris d'avec la Substance blanche, vous verrez que ces raies ne sont toutes que d'une même nature, c'est-à-dire, qu'elles sont partie de la Substance blanche du Corps calleux, qui va vers la Moelle du Dos, séparée en diverses lames, par l'entremise de la Substance grisâtre. Quelle assurance peut-il donc avoir, pour nous faire croire que ces trois opérations se font dans les trois Corps qu'il leur destine? Qui est-ce qui peut dire si les Fibres nerveuses commencent dans le Corps rayé, ou si elles passent plutôt par le Corps calleux, jusqu'à l'Ecorce ou à la Substance grisâtre? Certes, dit Mr. Stenon, le Corps calleux nous est si inconnu, que, pour peu qu'on ait d'esprit, on en peut dire tout ce qu'on veut.

Descartes, le fameux *Descartes*, est ici fort ménagé, & il paroît que l'Auteur en faisoit un cas tout particulier. Il prétend que ce Philosophe, dans son *Traité de l'Homme*, n'a pas entrepris d'en expliquer la véritable composition, mais de nous décrire une Machine qui fasse toutes les actions dont les Hommes sont capables. C'est ainsi, au rapport de Mr. Stenon, que *Descartes* l'entendoit, & dans ce sens on peut assurer qu'il a surpassé tous les autres Philosophes qui ont traité le même sujet. „ Per-
 „ sonne que lui, dit-il, n'a expliqué mécani-
 „ quement toutes les actions de l'Homme, &
 „ principalement celles du Cerveau. Les au-
 „ tres nous décrivent l'Homme même: Mr.
 „ *Descartes* ne nous parle que d'une Machi-

„ ne,

ne, qui pourtant nous fait voir l'insuffisance
de ce que les autres nous enseignent, & nous
apprend une méthode de chercher les usages
des autres parties du Corps humain, avec la
même évidence qu'il nous démontre les
parties de la Machine de son Homme, ce
que personne n'a fait avant lui.

Malgré ces éloges, Mr. *Stenon* ne laisse pas
de critiquer ce Traité de Mr. *Descartes*, &
sur-tout, ce qu'il y a avancé touchant la Glande
Pinéale. Mais sa grande admiration pour
ce Philosophe semble l'avoir empêché de l'attaquer
directement, il s'en prend à ses Sectateurs,
qui veulent faire passer le Traité en question
pour une rélation fidèle de ce qu'il y a de
plus caché dans les ressorts du Corps humain.
Puisque ces gens-là, dit-il, ne se rendent
pas aux démonstrations de Mr. *Sylvius*, qui
a fait voir souvent que la description de Mr.
Descartes ne s'accorde pas avec la dissection
des Corps qu'elle décrit, il faut que, sans
raporter ici tout son Système, je leur en
marque quelques endroits, où je suis assuré
qu'il ne tiendra qu'à eux de voir clair, & de
reconnoître une grande différence entre la
Machine que Mr. *Descartes* s'est imaginée, &
celle que nous voyons, lorsque nous faisons
l'anatomie des Corps humains ”.

Mr. *Stenon* entre ensuite en matière. Il
commence par rapporter l'opinion de *Descartes*
touchant la Glande Pinéale, d'où il passe à
l'examen de tout ce que ce Philosophe en a dit.
Cette réfutation est fondée sur des Faits si cer-
tains & si bien avérés, qu'il n'y a pas lieu de
croire

croire qu'on puisse y rien opposer de solide. Après tout, le sentiment de *Descartes* & de ses premiers admirateurs, sur cette matière, est aujourd'hui si peu en vogue, & même si décrié, qu'il n'est nullement à craindre qu'on le fasse jamais revivre, du moins parmi ceux qui n'admettent rien qui ne soit fondé sur de fidèles observations. En Physique l'autorité des plus Grands-hommes n'est plus d'aucun poids, si elle n'a pour compagnes l'Expérience & la Raison.

A R T I C L E V I I I .

HISTOIRE de l'ACADEMIE ROYALE
des SCIENCES. Année 1739. Avec les
MEMOIRES de MATHEMATIQUE &
de PHYSIQUE pour la même Année, ti-
rés des Registres de cette Académie.

LA plupart des Ouvrages perdent toujours quelque chose de leur mérite & de leur réputation à mesure qu'ils grossissent & que le nombre des Volumes se multiplie. L'esprit de l'homme n'aime pas les longues marches, toujours dans le même sentier & dans la même route, si celui qui le conduit, qui cherche à l'entretenir, à l'amuser, à le divertir, à l'instruire, ne lui présente à chaque pas de nouveaux objets, qui fixent de plus en plus son attention. Que ces objets soient vrais ou faux, n'importe, pourvu que l'Ame puisse s'en oc-
cu-

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 173

cuper, & en être agréablement frappée. Il semble, dit Montagne (a) que l'Ame esbranlée & esmuë se perde en soy-mesme, si on ne lui donne prise: & faut toujours lui fournir d'objet où elle s'abutte & agisse.

Le présent nous ennuie, il cesse bientôt de nous être agréable, & nous cherchons dans l'avenir de nouveaux sujets de satisfaction. Tel est l'effet de notre inconstance. „ Notre façon „ ordinaire, c'est d'aller apres les inclinations „ de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre-mont, contre-bas, selon que le vent des „ occasions nous emporte. Nous ne pensons „ ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous „ le voulons: & changeons comme cet animal, qui prend la couleur du lieu où on le „ couche. Ce que nous avons à cett' heure „ proposé, nous le changeons tantost, & tantost encore retournons sur nos pas: ce n'est „ que branle & inconstance:

Ducimur ut nervis alienis mobile lignum (b).

„ Nous n'allons pas, on nous emporte: comme les choses qui flottent, ores doucement, „ ores avecques violence, selon que l'eau est „ ireuse (c), ou bonasse.

..... *nonne videmus*

Quid

(a) Dans ses *Essais*. Tome I, pag. 36. Edit. de 1739.

(b) On nous fait aller comme une Marionnette, ou un Sabot. *Horat. L. II. Sat. 7. vs. 82.*

(c) C'est-à-dire, agitée, du mot *ira*, colère.

*Quid sibi quisque velit nescire , & querere
semper ,*

*Commutare locum quasi onus deponere pos-
sit (a) ?*

„ Chaque jour nouvelle fantaisie , & se meu-
„ vent nos humeurs avecques les mouvemens
„ du temps.

*Tales sunt hominum mentes , quali Pater ipse
Jupiter auctifero lustravit lumine terras (b).*

„ Nous flottons entre divers avis (c) , nous
„ ne voulons rien librement , rien absolument ,
„ rien constamment (d).

Il faut donc toujours à l'homme quelque chose de nouveau , d'agréable , & d'intéressant. Tout cela se trouve réuni dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*. Les Membres , qui la composent , ont choisi un champ si vaste & si fertile , en prenant la Nature & les Arts pour les objets de leurs études & de leurs occupations , que des siècles entiers ne sauroient suffire

(a) Ne voyons-nous pas que l'Homme ne sait ce qu'il veut , & le cherche pourtant sans fin ; qu'il va de lieu en lieu , comme s'il pouvoit y décharger le fardeau qui l'accable ? *Lucret. Liv. III, vs. 1076, &c.*

(b) Tel est le jour qui éclaire les Hommes , telle est leur humeur. *Cic. Fragm. Poëmatum. Tom. X, pag. 4291, Edit. Gronov.*

(c) *Fluctuamus inter varia consilia : nihil libere volumus , nihil absolute , nihil semper. Senec. Epist. 52.*

(d) Montague, *ibid.* Tome II, pag. 261, & suiv.

Juillet, Août & Septembre, 1743. 175

fire pour remplir le plan qu'ils ont formé. A peine croit-on avoir épuisé un sujet, qu'il se représente sous une nouvelle face, tandis qu'on en découvre une infinité d'autres qui s'offrent de toutes parts. La Nature est si riche, si féconde, que tout le Genre-humain ne sauroit jamais l'épuiser, fût-il même philosophe, & n'eût-il d'autre occupation que de l'étudier & la sonder. Les grands avantages qu'on a déjà retirés d'un Ouvrage, qui ne vient, pour ainsi dire, que d'être commencé, nous donnent lieu d'espérer qu'on fera chaque jour de nouveaux progrès. *Il est à croire que des études si profondes & si suivies, des calculs si exacts, des découvertes si fines, des vues si grandes, produiront enfin quelque chose qui servira au bien de l'Univers (a).*

Le Volume que nous annonçons est dans le même goût que tous ses aînés, il est conforme au plan qu'on s'est d'abord proposé, & tend au même but. Plein de recherches importantes, d'Observations rares & curieuses, il ne sauroit que satisfaire pleinement l'attente du Public. Il fournit, par sa grande variété, de quoi contenter le Lecteur, pour peu qu'il s'intéresse au bonheur de la Société. De tant d'Observations, qui roulent toutes sur des sujets différens, je n'en rapporterai ici qu'un petit nombre, encore même aurai-je soin de les abrégé, lorsque le sujet le permettra. En voici une qui regarde un Sommeil extraordinaire d'u-

(a) C'est ce que dit Mr. de Voltaire dans ses *Lettres sur les Anglois*, Let. XXIV, pag. 208.

d'une Femme agée de 27 ans. Ce phénomène est assez surprenant, quoiqu'il ne soit pas sans exemple. Voici ce que nous en apprend l'Historien de l'Académie, qui en avoit appris les circonstances par le canal de Mr. *Winslow*.

Cette Femme, mariée depuis le 22 Avril 1738 avec un homme de 60 ans, a vécu avec lui, sans aucune indisposition, jusqu'au 22 Juin de la même année qu'elle s'endormit pendant 3 jours sans s'éveiller, & sans qu'on la pût éveiller, de quelque manière qu'on s'y prit. Elle s'éveilla enfin naturellement, demanda aussitôt du pain, & se rendormit en le mangeant, au bout de cinq ou six minutes. Ce second sommeil dura 13 jours entiers, sans qu'elle mangeât, ni bût, ni fît aucune évacuation, à la reserve de ses Règles, qui lui survinrent bien conditionnées. S'étant réveillée, elle ne le fut à peu-près qu'autant que la première fois. Elle mangea encore du pain, satisfit aux autres besoins naturels, & se rendormit, mais seulement pour 9 jours, car on croyoit que le sommeil iroit toujours en augmentant. Enfin, pendant tout le reste de 1738, sa vie n'a été qu'une alternative continuelle & bizarre de sommeils excessivement longs & de veilles très courtes & très disproportionnées. Le moindre sommeil a été de 3 jours, & le plus long de 13. La plus longue veille a été de demi-heure, si on en excepte deux, l'une de 3 heures, l'autre de 24, celle-ci après avoir pris l'Emétique, & avoir été saignée du bras & du pied.

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 177

Le sommeil de cette Femme étoit si profond, qu'on ne pouvoit l'en tirer, en lui chauffant les doigts des mains, presque jusqu'à les bruler. Du reste, il étoit extrêmement doux & naturel, nulle agitation, nulle chaleur extraordinaire, la respiration très libre, le poux réglé, même avec une certaine force, la couleur du visage point altérée, une petite moiteur, comme dans l'état de santé.

Quoiqu'on ait, comme je l'ai dit, des exemples de Sommeils si extraordinaires, ces sortes de cas n'en sont pas moins surprenans, & il est toujours bien difficile d'en rendre raison. C'est dommage que l'Historien de l'Académie n'ait pu nous donner la suite de cet événement.

Voici un autre Fait non moins singulier, mais plus facile à comprendre. Une Femme étant accouchée fort heureusement de son sixième Enfant, sentit quelques jours après ses Couches une douleur, mais fort supportable, dans la région hypogastrique du côté gauche. Son ventre commença à augmenter toujours de volume peu-à-peu; la douleur, qui avoit été fixe au côté gauche, devint générale dans toute la capacité du Ventre, & toujours plus vive. N'ayant reçu, pendant 5 ans, aucun soulagement, ni de tous les Médecins, ni de tous les Empiriques, qu'elle put voir, elle s'abandonna à son mal, qui cependant croissoit perpétuellement. L'enflure vint à tel point, dans les deux années suivantes, qu'enfin la Malade ne pouvoit plus reposer dans son lit qu'à genoux, appuyée sur ses Coudes, la face contre le Chevet, parce qu'il falloit que son ven-

Tom. XXXI. Part. I. M tre

tre se logeoit dans un grand vuide pratiqué au milieu du lit. Elle n'en sortit plus les trois derniers mois de sa maladie; jusques là elle n'avoit pas laissé d'agir un peu dans son ménage. Elle avoit fait aussi assez librement ses fonctions naturelles. Le cours des Menstrues avoit été assez régulier pendant les trois premières années, mais dans les trois dernières il fut supprimé.

Lorsque cette Femme fut morte, on tira de son corps, par la Ponction, 42 Pintes d'eau, pour le moins, semblable en consistance & en couleur à du Café, & du reste sans odeur. A l'ouverture du corps, on vit un grand Kiste, d'où cette prodigieuse quantité d'eau étoit sortie, qui occupoit presque toute la capacité du Ventre, & à tel point qu'il avoit réduit tous les Intestins au tiers de leur grosseur naturelle, & qu'au premier coup d'œil on étoit surpris de ne voir paroître aucun des Viscères du Bas-ventre. Le Foie, devenu squirreux, avoit été poussé contre le Diaphragme, porté lui-même jusques vers le milieu de la Poitrine. La Rate & la Vésicule du Fiel étoient presque entièrement effacées. Il est facile de rendre raison de tous ces desordres, causés par l'extension du Kiste. Mais ce Kiste lui-même, qu'étoit-il; & qu'étoit la partie qui avoit pris cette énorme-extension? C'étoit l'Ovaire gauche, à ce que prétend le Chirurgien qui fit la dissection de ce Cadavre.

Tout Médecin, tout Chirurgien, qui réfléchira sur les circonstances de cette terrible maladie, pourra juger avec plus de certitude de sa nature, de ses progrès, & de ses effets, lorsque

Juillet, Août & Septembre, 1743. 179

que pareil cas se présentera ; & peut-être s'est-il présenté bien des fois , sans qu'on ait pu deviner ce que c'étoit. C'est là un des fruits qu'on peut retirer de cette Observation. En voici quelques autres d'une utilité bien plus grande & plus générale. Ce sont celles qui ont été faites sur le Remède communiqué par Mlle. *Stephens* pour la guérison de la Pierre, Remède qui intéresse infiniment le Genre-humain, puisqu'on le délivreroit par-là d'un des maux les plus cruels dont il puisse être attaqué.

Comme la manière de préparer ce Remède, suivant la méthode de Mlle. *Stephens*, est aujourd'hui connue du Public, il n'est plus question que d'en éprouver les effets. C'est ce qu'a fait Mr. *Geoffroy*, auquel s'est joint, dans le même dessein, Mr. *Marand*, qui connoît bien cette funeste maladie, & qui aura pu s'assurer par la Sonde si les Malades avoient effectivement la Pierre. La plus considérable & la plus décisive des expériences communiquées jusqu'à présent à l'Académie, est celle d'un homme de 55 ans, qui avoit souffert longtems tous les symptômes de la Pierre, & les plus douloureux, & qui fut parfaitement guéri en trois mois. Il est vrai qu'on ne le fonda pas après cette guérison, pour s'assurer qu'il n'eût plus de Pierre dans la Vessie, ainsi on ne peut point encore compter bien sûrement sur cette expérience. On dira toujours que ce Malade peut avoir été soulagé, & que la Pierre, sans avoir été dissoute, peut avoir cessé pour un tems de se faire sentir. N'a-t-on pas trouvé des Pierres, même des Pierres d'un volume

considérable, dans des cadavres de personnes, qui, pendant leur vie, n'avoient jamais éprouvé les cruelles douleurs que cause cette Maladie? J'en pourrois citer un assez grand nombre d'exemples, capables de faire douter du parfait succès du Remède après de pareilles expériences. *On ne sera plus dans cette incertitude, dit Mr. de Fontenelle, quand des Malades bien guéris, suivant toutes les apparences, & à qui on avoit trouvé la Pierre par la Sonde, avant l'usage du Remède, seront encore sondés après cette guérison, ou seront ouverts, étant morts de quelque autre maladie, sans qu'on leur trouve de Pierre.*

Reste cependant à savoir si la Sonde est toujours un expédient bien sûr pour connoître si un Malade a effectivement la Pierre. Il y en a qui prétendent qu'on y a été trompé. J'avouerai cependant que ce moyen est le moins équivoque pour s'en assurer : ainsi toute la certitude de l'efficacité du Remède dépendra alors entièrement d'un grand nombre d'expériences bien constatées, bien avérées, & faites par d'habiles gens.

Je ne dirai rien des autres Observations renfermées dans ce Volume, & qui roulent toutes sur des matières intéressantes & curieuses. Pour finir cet Extrait, j'exposerai le précis de ce qui est contenu dans les deux Eloges que l'Illustre Historien de l'Académie nous a donnés de Mrs. *Manfrédi* & du *Fay*.

Eustachio Manfrédi naquit à Bologne le 20 Septembre 1674, d'*Alphonse Manfrédi*, Notaire dans cette Ville, & d'*Anne Fiorini*. Il eut

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 181

eut trois Frères & deux Sœurs. Son esprit fut toujours au-dessus de son âge. Il fit des Vers, dès qu'il put savoir ce que c'étoit que des Vers, & il n'en eut pas moins d'intelligence ou moins d'ardeur pour la Philosophie. Il fit même dans la Maison paternelle de petites Assemblées de jeunes Philosophes ses Camarades, où ils repassoient & approfondissoient davantage ce qu'on leur avoit enseigné dans leur Collège. Il étoit le Chef de cette Académie, à laquelle celle des Sciences de Bologne dut dans la suite son origine.

Mr. *Manfrédi* ne fut pas libre de se livrer entièrement à son gout, soit pour la Poësie, soit pour la Philosophie. Il fut obligé de s'appliquer aussi au Droit Civil & au Droit Canonique, & il fut fait Docteur en l'un & l'autre Droit à l'âge de 18 ans. Il devint aussi fort habile dans la Géographie, dont il posséda parfaitement la partie historique. La Gnomonique succéda à la Géographie, & il parvint enfin jusqu'à la Géométrie pure, dont il prit les principes du fameux *Guglielmini*. Il ne s'arrêta pas-là. Il remonta jusqu'à l'Algèbre, quoique peu cultivée alors en Italie. Il se livra bientôt avec tant d'ardeur aux Mathématiques, qu'il abandonna entièrement la Jurisprudence. Il ne renonça pourtant pas à la Poësie; il la cultiva, & eut même pour elle une préférence bien marquée. Il étoit grand Imitateur, non pas Imitateur forcé à l'être par la Nature, toujours asservi à copier quelqu'un, mais Imitateur libre, & de dessein formé, qui prenoit le caractère de tel Poète qu'il vouloit,

& ne le prenoit point sans s'y rendre supérieur à son Original même. Il fit un grand nombre de Sonnets, & sur toutes sortes de sujets. Il y en a de simple Galanterie, d'Amour passionné, de Dévotion, sur les évènements des Guerres d'Italie de son tems, à la louange des Princes, des Généraux, des grands Prédicateurs.

A l'âge d'environ 22 ans, Mr. *Manfredi* résolut de devenir Astronome, & il fut secondé par Mr. *Stancari*, son ami particulier. Ils se mirent à étudier de concert les Livres d'Astronomie, bientôt ils passèrent les nuits à observer avec les meilleurs Instrumens qu'ils purent obtenir de leurs Ouvriers, & ils furent peut-être les premiers en Italie qui eurent une Horloge à Cycloïde. Ils s'étoient fait un petit Observatoire chez Mr. *Manfredi*, où venoient aussi ses trois frères, tous gens d'esprit, devenus Astronomes, ou du moins Observateurs. Le premier, mais le moins assidu, étoit de la Compagnie de Jésus; le second, *Gabriel*, Auteur d'un Livre sur l'Analyse des Courbes; le troisième, Médecin, & grand Philosophe. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les deux Sœurs alloient aussi à l'Observatoire, pour observer, pour apprendre, pour s'instruire dans l'Astronomie.

Sur la fin de 1698, Mr. *Manfredi* fut fait Lecteur public de Mathématique dans l'Université de Bologne. Il y avoit alors dans toute la Lombardie, & même au-delà, de grandes contestations au sujet des Rivières. Bologne & Ferrare avoient à cette occasion un ancien

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 183

ciens différend, qui étant devenu plus vif que jamais, Bologne crut ne pouvoir mieux faire que de donner à Mr. *Manfrédi*, par un Décret du Public, l'importante Charge de Surintendant des Eaux; ce fut en 1704. La contestation de Bologne & de Ferrare intéressa aussi Mantoue, Modène, Venise, ce qui coûta à Mr. *Manfrédi* une infinité de peines, d'inquiétudes, de recherches fatigantes, de lectures désagréables, quelquefois inutiles & indispensables, malgré leur inutilité, d'Ecrits qu'il falloit composer avec mille attentions gênantes. Les démêlés de l'Etat Ecclesiastique avec la Toscane sur la Chiana, les différends de la Toscane & de la République de Lucques, les fraieurs continuelles de Lucques sur le voisinage de la Rivière du Serchio, la réparation des Ports, le dessèchement des Marais, tout ce qui regardoit les Eaux en Italie, vint à lui, tout eut besoin de lui. La plus grande partie de ce qu'il a écrit sur les Eaux a été imprimée à Florence en 1723, dans un Recueil qu'on y a fait de Pièces, qui appartiennent à une matière si intéressante pour l'Italie; & d'excellentes Notes, qu'il ajoutoit à *Gagliellini*, s'imprimoient quand il mourut.

Dans la même année qu'il fut fait Surintendant des Eaux du Bolognois, il fut mis aussi à la tête du Collège de Montalté, fondé à Bologne par Sixte V, pour de jeunes gens destinés à l'Eglise, qui auroient au moins 18 ans. En 1711 il eut la place d'Astronome dans l'Académie des Sciences de Bologne, & dès-lors il renonça absolument au Collège Pontifical,

& à la Poësie même qu'il avoit toujours cultivée jusques-là. Quatre ans après il publia deux Volumes d'Ephémérides, dédiés au Pape *Clément XI*. Le premier est une Introduction à toute l'Astronomie, & le second contient les Ephémérides de dix années, depuis 1715 jusqu'en 1725. Il parut ensuite deux nouveaux Tomes de ces Ephémérides, l'un qui va depuis 1726 jusqu'en 1737, & l'autre depuis 1738 jusqu'en 1750. Cet Ouvrage s'est répandu & s'est rendu nécessaire dans tous les lieux, où l'on a quelque idée de l'Astronomie. Ses deux Sœurs firent la plus grande partie des Calculs des deux premiers Tomes.

En 1723, le 9 Novembre, il y eut une Conjonction de Mercure avec le Soleil, & Mr. *Manfrédi* l'observa avec beaucoup de soin dans l'Observatoire de l'Institut, qui à peine venoit d'être achevé. L'Observation fut publiée par lui-même en 1724. Il fut choisi en 1726 pour Associé Etranger de l'Académie Royale des Sciences de Paris. Il fut aussi reçu en 1729 dans le Société Royale de Londres. Vers ce tems-là il se fit en Angleterre une nouvelle découverte des Aberrations ou Ecart des Etoiles fixes. Cette découverte excita la curiosité de Mr. *Manfrédi*, qui publia sur ce sujet en 1729, un Ouvrage dédié au Cardinal *de Via*. Il traita la même matière en 1730, dans un nouvel Ouvrage, qu'il adressa à Mr. *Leprotti*, Premier Médecin du Pape. En 1736 il donna un autre Ouvrage sur la Méridienne de Ste. Pétrone. Comme il avoit toujours conservé la fatigante Surintendance des Eaux du Bolon-

nois,

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 185

mois, la Cour de Rome voulut qu'il entrât en connoissance d'un différend du Ferrarois avec l'Etat de Venise, ce qui l'engagea à faire beaucoup de recherches pénibles, dont il publia le résultat en 1735. Ses deux Sœurs lui furent encore infiniment utiles dans cette occasion.

Mr. *Manfrédi* eut besoin de tout son courage pendant les cinq ou six dernières années de sa vie, qu'il fut tourmenté de la Pierre, dont il ressentit souvent les douleurs les plus vives & les plus piquantes. Il mourut de cette maladie, le 15 Février 1739, après 18 jours de douleurs continuelles. On trouvera dans l'Eloge, que nous abrégeons, une idée exacte & fidèle de son caractère & de ses belles qualités.

Le second Eloge, dont il nous reste à rendre compte, est celui de *Charles-François de Cisternai du Fay*, né à Paris le 14 Septembre 1698, de *Charles-Jérôme de Cisternai*, Chevalier, & de Dame *Elisabeth Landais*, d'une très ancienne Famille originaire de Touraine. Celle de *Cisternai* étoit noble, & avoit fait profession des Armes sans discontinuation depuis la fin du quinzième Siècle. L'Ayeul paternel de Mr. *du Fay* mourut Capitaine des Gardes de Mr. le Prince de *Conti*, frère du Grand Condé. Quoiqu'homme de guerre, il s'entêta de la Chimie, dans le dessein de parvenir au Grand-œuvre. Il travailla beaucoup, dépensa beaucoup, avec le succès ordinaire. Le Père de Mr. *du Fay*, étant Lieutenant aux Gardes, eut une jambe emportée d'un coup de Canon, au Bombardement de Bruxelles en

1695. Il n'en quitta pas le Service; il obtint une Compagnie dans le Régiment des Gardes, mais il fut obligé d'y renoncer par les incommodités qui lui survinrent, & par l'impossibilité de monter à cheval. Heureusement il aimoit les Lettres, & elles furent sa ressource. Comme il recherchoit avec soin les Livres rares, les belles Editions, les Manuscrits, il se fit une Bibliothèque bien choisie, qui alloit bien à la valeur de 25000 Ecus.

Mr. *du Fay* fut également élevé pour les Armes & pour les Lettres. Il n'avoit que 14 ans lorsqu'il fut fait Lieutenant dans le Régiment de Picardie. C'étoit en 1712. A la guerre d'Espagne, en 1718, il se trouva aux Sièges de St. Sébastien & de Fontarabie, où il se fit de la réputation dans son métier. Il se mit, dans ce tems-là, à étudier la Chimie, mais sans aspirer au Grand-œuvre. Ayant accompagné le Cardinal de *Roban*, dans le voyage qu'il fit à Rome, il y devint Antiquaire, & il en rapporta le gout des Médailles, des Bronzes, & des Monumens antiques. En 1723 il obtint une place de Chimiste de l'Académie des Sciences. Il étoit en même tems Capitaine dans le Régiment de Picardie. Bientôt après il quitta le Service, & il ne fut plus qu'Académicien. Outre la Chimie, il embrassa encore l'Anatomie, la Botanique, la Géométrie, la Mécanique. Aucune de ces Sciences ne lui fut étrangère. Il est jusqu'à présent le seul, qui ait donné à l'Académie, dans tous les six genres de Sciences qui sont son objet, des Mémoires qui ont été jugés dignes d'être présentés

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 187

tés au Public. Dans ce qu'on a de lui, c'est la Physique Expérimentale qui domine. On voit, dans ses opérations, toutes les attentions délicates, toutes les ingénieuses adresses, toute la patience opiniâtre, dont on a besoin pour découvrir la Nature. Après avoir débuté par le Phosphore du Baromètre, par le Sel de la Chaux, inconnu jusques là aux Chimistes, il vint à des recherches nouvelles sur l'Aiman, & enfin à l'Electricité.

Par un Règlement du Roi, toutes sortes de Teintures, tant en Laine qu'en Soie, devoient être soumises à certaines Epreuves, afin que l'on pût juger de leur bonté, avant que d'être reçues dans le Commerce. Mr. *du Fay* fut nommé par le Conseil pour examiner & déterminer quelles devoient être ces Epreuves. L'Arrêt du Conseil est du 12 Février 1731. De là est venu un Mémoire, que Mr. *du Fay* donna, en 1737, sur le Mélange de quelques Couleurs dans la Teinture. La direction du Jardin Royal des Plantes ayant été jugée digne d'une attention particulière & continue, le Roi la lui donna, sous le nom d'Intendance. Mr. *du Fay* n'étoit pas Botaniste, comme Mrs. de *Jussieu*, mais il le devint bientôt avec eux, autant qu'il étoit nécessaire. Comme le Jardin étoit alors en très mauvais état, Mr. *du Fay* entreprit deux voyages, l'un en Hollande, l'autre en Angleterre avec Mr. de *Jussieu* le Cadet, pour voir des exemples, & prendre des idées dont il profiteroit, & sur-tout pour lier avec les Etrangers un commerce de Plantes. Au bout de quelques années il arriva de si pro-
di

digieux changemens au Jardin Royal, qu'il passe aujourd'hui pour le plus beau de l'Europe. Le grand accès qu'avoit Mr. *du Fay* chez les Ministres, de qui il étoit fort connu, lui fit obtenir de la Cour bien des graces, qu'il ne demandoit qu'en faveur du Jardin.

Malgré les grandes occupations de Mr. *du Fay*, on ne laissa pas de jeter les yeux sur lui pour l'admettre aux Assemblées de la Grande Police, composées des premiers Magistrats de Paris, qu'on tient toutes les semaines chez Mr. le Premier Président. Là il étoit consulté sur plusieurs choses qui intéressoient le Public, & pouvoient se trouver comprises dans la variété de ses connoissances. Son dernier travail, pour l'Académie, a été sur le Cristal de Roche & celui d'Islande. Quoique cet Ouvrage ne soit pas entierement fini, il est en état d'être annoncé, & peut être publié.

Ce fut au milieu de ces occupations que Mr. *du Fay* tomba malade, & dès qu'il s'aperçut que c'étoit la Petite Verole, il se condamna lui-même à la mort, & demanda courageusement ses Sacremens. Il mourut le 16 Juillet 1739, après six ou sept jours de maladie. Par son Testament il donna au Jardin une Collection de Pierres précieuses, qui devoit faire partie d'un grand Cabinet d'Histoire Naturelle, dont il étoit presque le premier Auteur. Le Public & sur-tout l'Académie ont été fort sensibles à la perte d'un Sujet déjà si distingué par ses talens, destiné naturellement à aller fort loin, & arrêté au milieu de sa course. Il étoit extrêmement connu, & personne ne l'a con-
nu

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 189

nu qui ne l'ait regretté. *Les qualités, qui plaisoient en lui, étoient, dit l'Auteur de son Eloge, précisément celles qui plaisent le plus généralement, des mœurs douces, une gaieté fort égale, une grande envie de servir & d'obliger, & tout cela n'étoit mêlé de rien qui déplût, d'aucun air de vanité, d'aucun étalage de savoir, d'aucune malignité, ni déclarée, ni enveloppée, &c. Qu'il est rare de trouver tant de mérite, tant de belles qualités, tant de savoir, réunis dans un seul homme!*

ARTICLE IX.

HISTOIRE de NAPLES traduite de l'ITALIEN, de Mr. GIANNONE, troisième Volume, qui contient 776 pages, & est divisé en onze Livres.

NOUS avons vu, dans les deux premiers Volumes (a) de cette Histoire, les différentes révolutions qui arrivèrent à l'Italie, & comment la Couronne de Naples & de Sicile passa des Lombards aux François, ensuite aux Normands, à la Maison de Suabe, & enfin à la Maison d'Anjou: nous allons voir, dans ce Volume, de quelle manière elle passa ensuite à la Maison d'Espagne.

Lors

(a) On a donné l'Extrait des Tomes I & II, dans les deux Parties précédentes de ce Journal, pag. 26 & 310.

Lors de la décadence de l'Empire Romain, les Franks habitèrent le País, qui s'étend le long des bords du Rhin, entre la Bavière & la Saxe, & que l'on nomme aujourd'hui Franconie, du nom de cette Nation. Les forces de l'Empire affoiblies, la terreur qu'inspiroit la puissance Romaine dissipée, les Franks animés par l'exemple des autres Peuples leurs voisins, résolurent de se procurer, les armes à la main, une habitation plus étendue que celle qu'ils possédoient, & où ils pussent trouver plus d'avantage que dans les lieux qu'ils occupoient. Ils abandonnèrent la Franconie au vieux Prince *Marcomir*, choisirent pour leur Roi *Pharamond*, l'un de ses fils, passèrent le Rhin, sous ses ordres & sa conduite, & conquièrent les Gaules, environ l'an 419.

Clodion joignit aux conquêtes du Roi *Pharamond*, son Père, la partie des Gaules plus voisine des bords du Rhin, connue sous le nom de Belgique. Mérovée lui succéda, & c'est ainsi que la Royauté se transmit successivement dans la race des Mérovingiens, jusques à son dernier Roi, nommé *Childéric*. Pepin la fit ensuite passer dans la Maison des Carlovingiens, & cette seconde race des Rois se trouvant éteinte, *Hugues Capet* fut l'Auteur de la troisième, que l'on nomma des Capétiens. C'est de cette troisième race que sortirent les *Philippe*s & les *Louis*, par lesquels la France fut gouvernée dans ces tems-là, comme elle l'est encore aujourd'hui. Les Descendants de *Hugues Capet* régnoient depuis plusieurs Siècles en France, lorsque *Louis IX*, l'un d'eux, monta sur le Trône

en 1226. *Charles* de Provence & d'Anjou
 étoit frère de ce Roi. L'on a vu, dans l'Ex-
 trait précédent, comment, & par quelle raison,
 les Papes l'invitèrent à conquérir les Royau-
 mes de la Pouille & de la Sicile, & comment
 encore d'heureux succès lui assurèrent ces
 Couronnes, & firent régner la Maison d'An-
 jou sur ces Provinces. Nous n'entrerons pas
 dans un long détail sur les divers évènements
 du Gouvernement Civil des Rois de la Maison
 d'Anjou, plusieurs Auteurs ayant écrit sur la
 vie, & les actions des Princes de cette Maison.
 Nous nous contenterons donc de rapporter ce
 qu'il y a de plus intéressant.

Après que *Charles* se fut établi, par les mo-
 yens dont on a parlé à la fin du second Volu-
 me, dans les deux Royaumes de la Pouille &
 de la Sicile, il s'attacha, par de grandes lar-
 geses, divers Barons. Pour se fortifier d'autant
 mieux, *Charles* engagea aussi divers Seigneurs
 François à fixer leur demeure dans le Royau-
 me: il leur donna différens Fiefs, & ainsi plu-
 sieurs Familles nouvelles s'établirent. Par ce
 moyen, ce Prince se rendit formidable à toute
 l'Italie & fut regardé comme un des plus puis-
 sans Rois de l'Europe. Alors il porta ses forces
 au dehors de ses Royaumes, & rendit tributai-
 re celui de Tunis. Son ambition ne fut pas
 satisfaite par cette conquête, il aspira encore au
 Trône de Constantinople, & toute son attention
 & tous ses desirs tendoient à pouvoir en dépos-
 séder *Paléologue*, qui commandoit alors en O-
 rient. Peut-être *Charles* auroit réussi dans ce
 projet, s'il eût trouvé dans le Pape *Grégoire*,
 la

la même bonne volonté que *Clément*, son prédécesseur, lui avoit témoignée.

Après la mort de *Clément*, la discorde, qui regnoit entre les Cardinaux, tint le St. Siège vacant pendant près de trois ans, & il ne fallut pas moins que la présence & l'autorité de *Philippe* de France, de *Henri*, & d'*Edouard*, l'un Frère, & l'autre neveu du Roi d'Angleterre, pour contraindre les Cardinaux à nommer un Successeur au St. Siège. Enfin le premier de Septembre de cette année 1271, les Cardinaux élurent *Thibaut*, natif de Plaisance, qui fut nommé *Grégoire X*; & c'est à ce Pontife, bien instruit de tous les desordres qu'avoient occasionné les précédentes Elections, qu'est due la première Loi, qui a prescrit qu'après la mort du Pape, les Cardinaux seroient enfermés dans le Conclave, & ne pourroient point en sortir, jusqu'à ce que l'Election d'un autre Pape fût faite. Aussitôt que le Roi *Charles* fut informé de l'exaltation de *Grégoire X*, il le prévint de toutes la manières, pour l'engager à seconder le dessein qu'il avoit d'ôter l'Empire à *Paléologue*; mais voyant que le Pape n'étoit pas de ce sentiment, & qu'il ne vouloit en aucune manière favoriser les projets qu'il avoit formés sur Constantinople, il en suspendit l'exécution; il fixa son séjour dans Naples, s'occupa de l'embellir, & de donner une nouvelle forme aux affaires du Royaume. C'est sous son Règne que ces Provinces commencèrent à regarder Naples comme leur Capitale. Mais ce Prince ayant appris l'emprisonnement de son Fils, & la perte du Royaume de Sicile, que *Pierre* avoit conquis

quis pendant le voyage qu'il avoit fait à Bourdeaux, pour se battre avec lui en duel, il en fut si chagrin qu'il mourut à Foggia, au Mois de Janvier 1284, dans le tems qu'il mettoit son Armée en état, pour aller rendre la liberté à son Fils, & recouvrer le Royaume qu'il avoit perdu. Ce seroit ici le lieu de parler des Vêpres Siciliennes, mais tant d'autres en ont fait mention, que cela ne serviroit qu'à allonger inutilement cet Extrait.

La mort du Roi fut avantageuse au Roi d'Arragon, à qui elle assura la possession du Royaume de Sicile, & le préserva du danger de perdre ses Etats Héréditaires, dans lesquels *Philippe*, Roi de France, étoit entré. Mais autant que cette mort favorisa les intérêts du Roi *Pierre*, autant & plus elle devint préjudiciable & douloureuse pour le Royaume de la Pouille. Ses Provinces se virent exposées à tous les ravages, que l'Amiral *Roger de Loria* voulut y faire; le Royaume étoit sans Chef, le Prince de *Salerne*, Successeur de *Charles* Premier, étant encore prisonnier en Espagne. Le Roi *Pierre* délivré, par la mort de *Charles*, de l'inquiétude de perdre la Sicile, porta en Arragon, toutes les forces qu'il avoit en cette Isle, pour y arrêter le cours des Victoires du Roi de France, qui s'étoit déjà rendu maître de *Perpignan*, de *Gironne*, & de plusieurs autres Places du Royaume d'Arragon, qu'il vouloit acquérir à *Charles de Valois*, son second Fils, en conséquence de l'Investiture que le St. Siège lui en avoit accordée. Quoique les forces du Roi *Pierre* ne fussent pas égales à celles du

Roi de France, sa bravoure, jusques alors accompagnée d'heureux succès, le détermina à chercher la Bataille; mais son Armée fut défaite, & lui-même ayant été blessé, il ne put qu'avec bien de la peine se retirer à Ville-Franche, où il mourut peu de jours après, le sixième Octobre de cette même année 1285. *Jaques* son Fils lui succéda.

Après la perte de la Bataille, & la mort du Roi *Pierre*, le Royaume d'Arragon auroit indubitablement été conquis par les François, si d'un côté une violente contagion n'eût attaqué l'Armée du Roi de France, & que de l'autre la grande valeur de *Roger de Loria* ne l'eût porté à venir jusques dans le Port de Rose bruler la Flotte Française. Cette heureuse entreprise obligea le Roi *Philippe* de se retirer à *Perpignan*, parce que dès-lors il ne put plus avoir les provisions de bouche, que sa Flotte lui fournissoit avant qu'elle fût détruite. Il tomba malade dans cette Ville, & y mourut le huitième Novembre de cette même année 1285. *Philippe* son Fils fut son Successeur.

Le Roi *Jaques* avoit déjà été couronné à Palerme, & soutenoit la guerre contre le nouveau Roi de France, qui croyoit que le seul moyen de procurer la liberté au Prince de *Sarberne*, étoit de réduire le Roi de Sicile à lui demander la Paix. Mais le Prince de Palerme, considérant que ce moyen d'obtenir sa liberté étoit très long dans son exécution, impatient d'en jouir, & de pouvoir retourner à Naples, fit solliciter la Princesse sa Femme d'envoyer au Pape *Honorius*, & à *Edmond* Roi d'An-

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 195

d'Angleterre, des Ambassadeurs, pour les engager à traiter de sa liberté avec le Roi *Alphonse*.

Edouard entra dans cette Négociation, avec beaucoup d'empressement & de bonne volonté: il y employa d'abord des Ambassadeurs, mais ensuite il y travailla lui-même, & alla jusques à Oléron en Béarn, pour s'aboucher avec le Roi *Alphonse*. Le Pape envoya aussi en cet endroit un Légat Apostolique, & enfin ils parvinrent à procurer la liberté au Prince de *Salerne*, sous plusieurs conditions, dont la principale étoit, que ce Prince céderoit au Roi *Jacques*, toutes ses prétensions sur le Royaume de Sicile; mais le Pape n'agréa point ce dernier article, & aussitôt que le Roi d'Angleterre en fut informé, il se donna de nouveaux soins pour engager le Roi *Alphonse* à le changer. Ce Prince y consentit, après quelques difficultés, ne voulant point choquer le Roi d'Angleterre, ni le Pape. Peu de tems après, *Charles* fut couronné à Rome, & fit une Trêve de deux ans avec le Roi *Jacques*, qui fut changée ensuite en une Paix solide, par la démission que *Frédéric* donna du Royaume de Sicile en faveur de *Charles*, qui en étoit le légitime héritier. Après que le Roi *Charles* eut recouvré le Royaume de Sicile, il ne songea qu'à l'embellissement de la Ville de Naples, & à vivre tranquillement. Il employa tout le cours de sa vie à faire prospérer le Royaume de Naples; enfin, âgé de soixante & un ans, après en avoir régné vingt-cinq, accablé par une fièvre ardente le 5 Mai 1309, il mourut dans son Palais

N 2

lais nommé *Cassa nova*. Ce Prince fut extrêmement regretté, sa générosité, sa bonté, & toutes les autres vertus qui composoient son caractère, avoient plus attaché ses Sujets à lui par inclination, que par devoir.

Après la mort de ce Prince, l'on vit sur le champ paroître la fameuse & grande difficulté entre l'Oncle & le Neveu, pour la Succession au Royaume de Sicile. Le jeune Roi de Hongrie envoya des Ambassadeurs au Pape *Clement*, pour lui en demander l'Investiture, non pas comme Neveu, mais comme Fils, & représentant *Charles Martel*, Fils aîné du Roi *Charles II*.

D'un autre côté *Robert*, Duc de Calabre, qui étoit pour lors auprès du Pape à Avignon, prétendoit que l'Investiture du Royaume de Naples devoit lui être donnée par son Droit de Fils, & de plus proche, en degré, du Roi défunt. La question fut examinée avec beaucoup de détail, par devant le Collège des Cardinaux. *Barthélémi de Capone*, ce grand Docteur, qui pendant longtems avoit occupé la première place dans le Conseil du Roi *Charles*, rendit en cette occasion, par son travail, de signalés services au Duc de Calabre. On ignore par qui les Droits du jeune Roi de Hongrie furent défendus, & même si l'on en croit ce que *Balde de Perouse* a écrit sur cette matière, les Droits de ce Prince ne furent pas défendus par devant le Pape, avec tout le soin que la difficulté & l'importance de cette question méritoient.

La décision que le Pape donna en faveur de
Ro-

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 197

Robert, fut généralement approuvée, parce que *Barthélémi de Capoue* ne s'en tint pas à défendre sa cause, par les seuls moyens que les Loix & la Jurisprudence pouvoient lui fournir: il sçut employer ensuite efficacement les raisons de convenance, & démontra au Pape & aux Cardinaux, que l'utilité publique, & l'intérêt du nom Chrétien, demandoient que *Robert*, Prince également sage & prudent dans la guerre, comme dans la Paix, & reconnu pour le *Salomon* de son tems, fût élu Roi. Toutes ces représentations déterminèrent les suffrages en faveur de *Robert*. Dans un Consistoire public tenu le premier d'Aout de l'année 1309, il y fut proclamé Roi de Sicile, & Successeur aux autres Etats du Roi *Charles* son Père. Le 26 du même mois, il prêta serment de fidélité, & fit hommage-lige entre les mains du Pape, qui lui donna l'Investiture du Royaume de la Pouille, & de celui de Sicile; parce que, comme les Rois d'Arragon ne recevoient point d'Investitures des Papes, les Souverains Pontifes accorderoient, suivant l'ancien usage, aux Rois Angevins, pour ne donner aucune atteinte aux Droits de l'Eglise, l'Investiture, tant de la Pouille que de la Sicile.

Le huitième Septembre, *Robert* fut couronné Roi dans la Ville d'Avignon, avec toutes les cérémonies & solemnités ordinaires. Le Pape, favorablement disposé pour ce Prince, lui donna encore une nouvelle marque de sa bienveillance; il lui fit présent, par une Bulle qui fut signée de tous les Cardinaux, d'une somme considérable, que l'on a cru aller au-delà

de trois cent mille onces d'or, qui étoit due au St. Siège par les Rois *Charles I & II* ses Père & Grand-père, à l'occasion des dépenses que *Boniface VIII* & ses Prédécesseurs avoient faites pour les expéditions contre la Sicile.

Après que le Roi *Robert* eut ainsi obtenu tant de faveurs du Pape *Clément*, qu'il eut heureusement terminé la guerre que le Roi de Hongrie lui faisoit, & placé la Couronne de Sicile sur sa tête, il partit de Provence, & vint en Italie : il en parcourut toutes les Villes, protégea le parti des Guelfes, & déclara qu'il seroit ennemi de tous ceux qui chercheroient à troubler l'Etat Ecclesiastique, & à inquiéter ses partisans.

Ce Prince se rendit ensuite à Naples, où il fut reçu avec une magnificence & une satisfaction extraordinaires. Il nomma, peu de tems après son retour en cette Ville, *Charles* son Fils unique, Duc de Calabre, & possédant alors son Royaume en paix, il s'occupa, à l'exemple de ses Prédécesseurs, à rendre la Ville de Naples toujours plus magnifique & mieux polie. Ce sage Roi finit ses jours, accablé d'années, le 16 Janvier 1343, après avoir fait reconnoître par serment sa Petite-fille *Jeanne*, pour seule Maîtresse & Reine après sa mort, & avoir déclaré que son intention étoit qu'elle établît un Conseil qui ne dépendît que d'elle, en sorte que le Duc de Calabre, son Mari, n'eût aucune part au Gouvernement. Ce seroit ici le lieu de parler de la Translation du Siège Papal à Avignon, mais la crainte d'allonger trop

trop cet Extrait m'oblige à renvoyer le Lecteur à l'Auteur même.

Les funérailles de l'illustre Roi *Robert* étant faites, la Ville de Naples publia, sur le champ & par tout le Royaume, les noms de *Jeanne* & d'*André*. Frère *Robert*, qui étoit un rusé Moine, & à qui la disposition du Testament du feu Roi ne plaisoit pas, se mit à la tête de tous les Hongrois, qui composoient la Cour d'*André*, & sçut avec eux s'emparer du Gouvernement, & éloigner insensiblement du Conseil les plus sages & les plus assidés Conseillers du défunt Roi *Robert*, dans la crainte que, par leur présence, ils ne donnassent des bornes à l'autorité qu'il vouloit usurper. *Jeanne*, qui n'avoit encore alors que seize ans, n'étoit Reine que de nom, & étoit en effet soumise à toutes les volontés des barbares Hongrois. Cette situation lui paroissoit d'autant plus affligeante, qu'*André*, son mari, les reconnoissoit lui-même pour ses maîtres. Les Chevaliers Napolitains, qui virent le Roi *André* plongé dans une honteuse oisiveté, persuadés qu'il ne leur fourniroit aucunes occasions de signaler leur valeur, allèrent offrir leurs services à *Robert*, Prince de Tarente, qui armoit pour passer en Grèce. Ce Prince les accepta avec empressement, & s'en servit fort utilement. Frère *Robert* prévint, par la retraite des Princes du sang, & par les mouvemens qu'ils se donnoient, qu'ils projettoient de lui enlever l'excessive autorité qu'il avoit usurpée. Il envoya solliciter *Louis*, Roi de Hongrie, Frère aîné d'*André*, de venir prendre possession du Royaume de Naples, com-

me lui appartenant à titre de plus proche héritier de son Grand-père. Cependant la Reine *Jeanne* avoit déjà été solennellement couronnée à Naples par le Cardinal *Amérie*, que le Pape *Clément VI* envoya pour cet effet. Elle obtint aussi l'Investiture, & fut intitulée Reine de Sicile & de Jérusalem, Duchesse de la *Pouille*, Princesse de Salerne, de Capoue, de Provence, & de Forcalquier, & Comtesse de Piémont; en échange, elle promit de payer au St. Siège le cens ordinaire. La Commission du Cardinal *Amérie* ne consistoit pas seulement à recevoir l'hommage de la Reine *Jeanne*, ce Pape vouloit qu'il servît de Gouverneur à cette jeune Princesse; mais Frère *Robert* & les Hongrois, qui dispoient de tout, s'y opposèrent.

La nouvelle que l'on apprit dans ce tems-là que le Pape, à la sollicitation du Roi de Hongrie, avoit accordé des Bulles pour le couronnement d'*André*, accéléra sa perte. Il se forma une conjuration parmi un certain nombre de Barons, qui ne pouvoient plus souffrir l'insolence des Hongrois; laquelle ils exécutèrent dans la Ville d'Aversa, le 18 Septembre de l'année 1345, ayant étranglé ce Prince, dans le tems qu'il sortoit de l'appartement de la Reine. Cette Princesse fut fort effraïée en apprenant cette nouvelle, & retourna sur le champ à Naples. Elle y reçut les complimens de Condolérance, que toutes les personnes de différens états lui firent sur la mort du Roi. Quelque tems après ayant appris que le Roi de Hongrie venoit l'attaquer, elle résolut d'épouser *Louis de Tarente*,

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 201

te, ce qui n'empêcha pas cependant que le Roi de Hongrie ne se rendît maître de son Royaume, ce qui obligea cette infortunée Princesse à prendre la fuite, & à se retirer à Avignon. Elle revint cependant peu de tems après dans le Royaume, & fit sa paix avec le Roi de Hongrie, par le secours & les bons Offices que le Pape lui rendit auprès de ce Prince.

Mais cette Princesse n'en fut pas plus tranquille, car le Roi *Louis de Tarente* étant venu à mourir, elle épousa en troisièmes noces, l'Infant de Majorque Roi d'Arragon, qui mourut peu de tems après. Elle ne lui survêcut pas longtems, car *Charles de Duras* s'étant emparé de son Royaume, & l'ayant fait prisonnière, il eut la cruauté, par le conseil de quelques Grands, de faire étouffer cette infortunée Princesse entre deux lits de plumes.

La mort de la Reine *Jeanne* assura à *Charles III de Duras*, la possession du Royaume. Toute la Noblesse se soumit à lui, à l'exception de trois Comtes, savoir ceux de *Fondi*, d'*Ariano*, & de *Caserto*, qui eurent la générosité de rester fidelement attachés au Roi *Louis*, Duc d'Anjou, que la Reine avoit nommé pour lui succéder. Mais *Charles*, sans s'embarasser du parti qu'avoient pris ces trois Comtes, donna toute son attention à rétablir l'ordre & la tranquillité dans le Royaume. Il en chassa tous les Soldats étrangers, que la Reine y avoit appelés pour sa défense, & d'un autre côté il envoya dans toutes les Provinces & Terres de la Couronne, des Gouverneurs & des Capitai-

taines, chargés de l'administration de la Justice. Le Comte de *Nola Orfino*, qui étoit en grand crédit auprès de *Charles*, lui persuada de convoquer une Assemblée Générale pour le Mois d'Avril de l'année suivante 1382, & d'y demander un subside. Le Roi sentoît parfaitement bien la nécessité d'être bien pourvu; il prévoyoit déjà que le Duc d'Anjou ne tarderoit pas à faire valoir les Droits, qui lui étoient acquis par l'adoption que la Reine *Jeanne* avoit faite de lui: il se détermina donc à inviter, par des Lettres Circulaires, toute la Noblesse à une Assemblée Générale. Il n'étoit pas moins important pour le nouveau Roi *Charles* de se conserver l'amitié du Pape *Urbain*. Dans cette vue il fit emprisonner *Gifoni*, Cardinal de la création de *Clément*: on le conduisit dans l'Eglise de Ste. Claire, où on le dépouilla publiquement de l'habit & du Chapeau de Cardinal, tous ses ornemens furent jetés dans un feu que l'on prépara au milieu de l'Eglise. *Gifoni* renonça à sa dignité, & confessa de bouche, que *Clément* étoit un faux Pape, & lui un Cardinal illégitime. Après cette humiliante cérémonie, il fut reconduit en prison, & son sort remis à la disposition du Pape *Urbain*.

Dans le Mois de Novembre suivant, *Marguerite*, Epouse de *Charles*, arriva à Naples, avec ses petits Enfans, *Jeanne* & *Ladislas*. Le jour de Ste. Catherine elle fut ointe & couronnée Reine avec beaucoup d'appareil; & ensuite menée sous un dais, suivant l'usage, par toute la Ville.

Ce-

Cependant le souvenir de la triste fin de la Reine *Jeanne* avoit laissé dans tous les cœurs de ses Sujets une secrète tristesse, qu'il importoit à *Charles* de dissiper. Dans cette intention, il donna un grand nombre de Fêtes magnifiques, de Tournois, & autres Jeux d'armes, dans lesquels il parut, & combattit lui-même avec l'applaudissement de tous les assistans. *Charles* ne s'en tint pas à ces premiers traits de Politique. A l'exemple du Roi *Louis de Tarente*, il voulut instituer un nouvel Ordre de Chevalerie, qu'il nomma la *Compagnie du Vaisseau*, faisant allusion au Vaisseau des Argonautes, afin que les Chevaliers qu'il admettoit dans ce nouvel Ordre, se proposassent d'imiter leur courage & leur valeur.

Le jour assigné pour l'Assemblée Générale étant arrivé, toute la Noblesse du Royaume se rendit à Naples. Le Comte de *Nola*, soit en considération de son âge & de son rang, soit par le relief que lui donnoit le grand crédit de *Robert & Raymond*, ses deux Fils, porta le premier la parole dans cette Assemblée, & proposa que chaque Baron & Ville, dépendant de la Couronne, eût à secourir le Roi d'une forte somme d'argent, pour pouvoir être en état de résister à *Louis I* d'Anjou, qui étoit prêt d'entrer dans le Royaume. Et, pour servir d'exemple, il se taxa lui-même à dix mille Ducats. Il étoit dangereux de desobliger un Roi qui avoit la force en main. Toute la Noblesse se soumit donc à la proposition du Comte de *Nola*, & l'on promit au Roi un subside de trois cent mille florins. Cette Assemblée
s'é-

s'étant ainsi terminée, la Noblesse prit congé de son Prince, & chacun promit d'envoyer la somme qu'il devoit fournir. Avec ce secours & l'amitié du Pape, le Roi *Charles* pouvoit espérer de se maintenir dans le Royaume, & n'avoit pas beaucoup à craindre de tous les projets dont le Duc d'Anjou pressoit de jour en jour l'exécution.

On peut voir, dans l'Auteur, le détail de cette guerre. Je me contenterai de dire que *Charles III*, ayant été appelé en Hongrie pour recevoir cette Couronne, y périt malheureusement. *Ladislas* lui succéda. Il eut à soutenir la guerre contre le Roi *Louis II* d'Anjou, compétiteur de ce Prince; mais il eut des succès si favorables, qu'il demeura paisible possesseur du Royaume de Naples. Mais il ne fut pas si heureux dans son expédition contre la Hongrie, car elle ne lui réussit pas. A son retour à Naples, il se brouilla avec le Pape *Alexandre*, qui l'excommunia, & donna à *Louis* une nouvelle Investiture pour ce Royaume. *Ladislas* piqué prépara une Armée formidable pour l'en faire repentir; mais sa mort mit fin à ses projets. Ce Prince fut regretté de toute la Noblesse de Naples, qui s'étoit adonnée aux armes. Les Soldats n'observèrent plus cette exacte Discipline, qu'ils pratiquoient auparavant, se débandèrent, abandonnèrent les Capitaines sous lesquels ils servoient, & s'engagèrent presque tous avec divers Seigneurs, qui les emmenèrent dans leurs Terres, & les y entretenrent, en attendant l'occasion de les employer au service de quelque Puissance, comme firent
dans

dans la suite quelques-uns d'entre eux. Ainsi se diffipa, en peu de tems, cette nombreuse & formidable Armée, que le Roi *Ladislas* avoit rassemblée sous ses Enseignes. De toutes ses conquêtes la Reine *Jeanne* sa sœur, veuve du Duc d'Autriche, qui fut proclamée Souveraine le même jour de la mort de son Frère, ne put conserver qu'Ostie & le Château de St. Ange à Rome ; elle ne prit point alors l'Investiture du Pape. *Sforce*, informé de la mort du Roi, se rendit à Naples auprès de cette Princesse, & s'attacha à son service ; mais dès le commencement du Règne de *Jeanne* Seconde, le Gouvernement changea si fort de face, que les gens les plus sages prévirent bientôt que dans peu de tems le parti de *Duras* n'auroit pas beaucoup d'avantage sur celui d'Anjou, & que cette égalité occasionneroit la perte générale du Royaume. *Jeanne* s'attira d'abord la haine de la Noblesse, pour avoir fait emprisonner *Sforce*, par le conseil de *Pandolfe* son favori, sans la participation des Grands du Royaume. Aussitôt que cette nouvelle fut répandue dans Naples, elle chagrina beaucoup tous ceux du parti de *Duras*, & particulièrement ceux qui avoient été du Conseil du Roi *Ladislas*. Ils allèrent sur le champ représenter à la Reine, qu'ils ne pouvoient assez lui marquer leur étonnement de ce que dans une affaire de cette importance, où il s'agissoit d'un Capitaine, dont les forces étoient à craindre, elle n'eût consulté que *Pandolfe*, tandis qu'elle auroit dû reprendre l'avis de tous ses Conseillers, puisque cet évènement pouvoit inté-

intéresser la Couronne & l'Etat, & mettre tout à feu & à sang, si les Troupes de *Sforce* se joignant à celles des *Orsini*, entreprenoient de délivrer par la force leur prisonnier.

La Reine répondit à ces représentations que son dessein avoit été de consulter le Conseil, mais qu'il ne lui étoit pas resté de tems pour le faire, parce que le péril ne souffroit aucun délai; mais qu'elle ordonneroit que l'on examinât avec soin toutes les raisons que *Sforce* pourroit alléguer, afin que s'il étoit innocent, on lui rendît une prompte & brève Justice. On peut voir, dans la suite de ce Livre, les troubles que cet emprisonnement occasionna dans le Royaume. Nous dirons seulement que cette Princesse mourut à l'âge de soixante & cinq ans, le deuxième de Février de l'année 1435. *Alphonse*, Roi d'Arragon, lui succéda. Quoique déjà maître de tant de différens Royaumes, il ne traita pas cependant celui de Naples comme un Pais conquis, ou comme une Province dépendante du Royaume d'Arragon. Il la regarda au contraire comme son Royaume Héréditaire, & institua même à Naples, un Tribunal si considérable, qu'il voulut qu'on y portât par voie d'appel, non seulement tous les procès qui se jugeoient dans ses Provinces, mais généralement tous ceux qui s'élevoient dans la vaste étendue des autres Pais soumis à sa vaste domination. Il préféra ce Royaume à tous les autres Etats, & Naples ne fut jamais florissant que sous son Règne. La Sicile, qui depuis les Vêpres Siciliennes en étoit séparée, s'y trouva alors réunie, ce qui fut encore d'une gran-

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 207

grande utilité, & d'un grand avantage pour le Royaume de Naples. C'est pour cette raison que, maître de ces deux Royaumes, il se fit nommer Roi de l'une & de l'autre Sicile. *Ut & hinc, comme a dit Fazzel, Pontificum Romanorum Auctoritatem non improbare, & vetustam observationem non negligere videretur, non ignarus, cum eruditissimus esset, illius usurpatam esse, & novitiam vocem.* Les Rois ses Successeurs portèrent le même titre.

Mais la principale raison, qui contribua plus que toutes choses à rendre le Royaume de Naples florissant, même après la mort d'*Alphonse*, & qui le préserva de dépendre des Princes Etrangers, qui, fixant ailleurs leur séjour, font administrer la Justice en ces Royaumes par des Ministres, ou Viceroyes, ainsi que cela arriva dans la suite du tems sous *Ferdinand* le Catholique; cette principale raison, dis-je, fut l'attention, qu'eut le Roi *Alphonse* d'affurer, tant par le moyen de légitimation, que par l'Investiture, & le consentement de tous les Peuples, la Succession de la Couronne de Naples à son Fils Naturel *Ferdinand* d'Arragon, & de régler qu'au cas que lui, *Alphonse*, vînt à mourir sans Enfans Légitimes, ce Royaume ne passeroit point, avec ses autres Etats, au pouvoir de *Jean* son Frère; & des autres Rois d'Arragon ses Successeurs, mais que *Ferdinand* son Fils Naturel en seroit mis en possession. Cette disposition ayant eu son exécution, ce Prince perpétua, pendant plusieurs années, cette Succession dans ses Descendans, jusqu'à *Ferdinand* d'Arragon, le dernier Roi de cette Branche,

che , enforte que le Royaume de Naples eut jusques au Roi *Ferdinand* le Catholique, ses propres Princes; ce qui lui étoit d'autant plus avantageux, que n'ayant aucuns Etats, ni domaines ailleurs, Naples devenoit leur unique Sièges, & leur vraie Patrie. Ce Prince tomba malade au commencement du Mois de Mai de cette année 1458, & son indisposition devenant toujours plus sérieuse, la nouvelle s'en répandit, & causa une affliction générale; enfin il mourut au Mois de Juin de cette année, âgé de soixante-quatre ans. Telle fut la fin d'un si grand Roi, illustre par toutes les qualités dont il fut orné, & particulièrement par son extrême générosité, & par sa magnificence. Les Napolitains pleurèrent amèrement sa mort, elle les priva de la tranquillité dont jouissoit ce Royaume, & qui se changea en longues guerres, suivies de nouveaux malheurs.

Autant que le Règne d'*Alphonse* fut, sur la fin de ses jours, tranquille & pacifique, autant & plus éprouva-t-on de troubles & de desordres, sous celui de *Ferdinand* son Fils. Les Peuples furent exposés à toutes les calamités, qu'ils avoient déjà précédemment souffertes, tantôt déchirés par des guerres intestines, & bientôt après ployant sous le joug des Etrangers, qui vinrent les attaquer. *Charles*, Prince de Vienne, lia des intrigues avec les Napolitains, pour les engager à le reconnoître pour leur Roi. Le Pape prétendoit, de son côté, que la Couronne étoit dévolue au St. Siège, la Noblesse la déferoit au Roi *Jean*, sous prétexte, que la conquête en avoit été faite avec les armes d'Ar-

ragon. Ce Prince, n'ayant pas voulu écouter les propositions qui lui furent faites, les Barons du Royaume ligués ensemble, s'adressèrent à *Jean d'Anjou*, qui, en qualité de Fils & Successeur de *René*, prétendoit que la Couronne de Naples lui appartenoit, & se faisoit en conséquence nommer Duc de Calabre. Ces premières tentatives ayant été sans succès, ils en firent de nouvelles, qui furent soutenues par le Pape *Innocent VIII*, & par la guerre qu'il déclara à *Ferdinand*; c'est contre tant, & de si puissans ennemis, que ce Prince eut à combattre pour se maintenir en possession du Royaume de Naples.

Cependant la Ville de Naples, & une partie des Barons, respectant le serment & les promesses qu'ils avoient faites au Roi *Alphonse*, crièrent d'abord après sa mort, *Vive le Roi Ferdinand, notre maître*. Ce Prince monta sur le champ à cheval, parcourut toutes les places de la Ville, & reçut les acclamations du Peuple en sa faveur. Le Prince de Vianne, étonné par ce premier succès, se détermina à abandonner son projet, & monta sur un Vaisseau qui étoit à l'ancre, au Port : il se retira en Sicile, avec tous les Catalans qui n'avoient point obtenu du Roi *Alphonse*, des Donations d'Immeubles dans le Royaume. Mais si *Ferdinand* se trouvoit si heureusement débarrassé de ce Compétiteur, il n'avoit pas moins à craindre, de la part du Pape *Caliste*, quoiqu'il mît en usage auprès de lui toutes les assurances de respect & de soumission propres à

le fléchir. Ce Pape persistoit toujours dans sa mauvaise volonté contre lui, il ne vouloit point éconsentir qu'il possédât la Couronne, & la regardoit comme dévolue au St. Siège, sur ce fondement qu'*Alphonse* ne pouvoit pas la donner à *Don Ferdinand* qui n'étoit son Fils ni légitime, ni naturel; & il prétendoit même qu'il avoit en cela commis une injustice évidente contre le Roi *Jean* son Frère, en ôtant de la Succession le Royaume de Naples, qui n'ayant été aquis que par les armes d'*Aragon*, & par les travaux de *Jean*, ne devoit point être démembré des Couronnes d'*Aragon* & de Sicile. C'est ainsi que, sous les apparences d'un feint zèle pour la Justice, *Caliste* cachoit ses véritables intentions: il ne vouloit enlever la Couronne à *Ferdinand*, & la faire passer sur une autre tête, que pour procurer, par ce moyen, de grands biens à *Pierre-Louis Borgia* son neveu, qu'il avoit déjà fait Duc de *Spolette*. *Ferdinand* informé des desseins de ce Saint Homme, ne s'en mit pas en peine, il redoubla ses soins pour s'assurer de tout le Royaume, il fit en conséquence une Assemblée générale de tous les Corps de l'Etat, dans laquelle on lui jura fidélité, sans qu'il parût aucune répugnance à cet engagement de la part de qui que ce fût. Mais le Pape *Caliste* étant venu à mourir, & *Pie Second* lui ayant succédé, *Ferdinand* obtint de ce Pontife deux Bulles; par la première ce Pontife donnoit avis au Roi qu'il lui envoyoit, en qualité de Légat Apostolique, le Cardinal

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 211

Latino pour le couronner Roi de Naples, & qu'il lui prêteroit l'hommage-lige accoutumé. Par la seconde, il cassoit & annulloit la Bulle de *Caliste III*, qui déclaroit la Couronne dévolue au St. Siège, & rapportoit les raisons qui l'avoient déterminé à la révoquer. Il donna encore une autre Bulle, dans laquelle il donnoit pouvoir au Cardinal *Latino*, de faire le Couronnement de *Ferdinand*.

Ce fut ainsi que ce Prince surmonta toutes les difficultés, qui s'étoient présentées d'abord, & qu'il se vit enfin paisible possesseur de ce Royaume. Nous ne devons pas passer ici sous silence la plus grande obligation dont Naples, le Royaume, & tous les gens de Lettres sont redevables à *Ferdinand*; c'est celle d'avoir établi & introduit l'Art de l'Imprimerie. Ce fait est assez intéressant pour que nous en fassions ici mention. Ce fut au commencement de ce Siècle, vers l'an 1428, que parut l'invention de l'Imprimerie; mais si l'on s'en raporte à ce qu'a écrit *Polidore Virgile*, ce fut seulement en l'année 1451, que *Jean Gутtenberg*, Allemand, commença à introduire cet Art dans Harlem, Ville de Hollande, il se répandit ensuite dans les Villes d'Allemagne, & dans celles de France qui en étoient voisines. *Volaterran* prétend aussi que deux Frères Allemands furent les premiers qui firent connoître l'Imprimerie en Italie, en 1481. L'un d'eux s'en alla à Venise, & l'autre à Rome. Les premiers Livres qu'ils y imprimèrent, furent ceux de *Saint Augustin*,

de *Civitate Dei*, & les *Divines Instructions* de *Lactance*. *Passaro* assure aussi qu'en l'année 1473, *Arnauld* de Bruxelles apporta à Naples l'Art de l'Imprimerie; que le Roi le reçut, lui donna plusieurs marques de son estime, & lui accorda diverses prérogatives & Franchises. Quoiqu'il en soit, il est hors de doute que *Ferdinand* reçut avec empressement ceux qui exerçoient cet Art, & qu'on ne tarda pas à imprimer des Livres à Naples.

Entre les premiers qui furent imprimés, l'on compte les *Commentaires* sur le second Livre du Code, par le fameux *Antonin d'Allessandra*, & les Ouvrages d'*Ange Colonne*, &c. Dans le tems que *Charles VIII* vint en Italie, & qu'il séjourna à Naples, pendant les six Mois qu'il fut par ses Conquêtes en possession du Royaume, quelques Maîtres Imprimeurs François, ayant suivi ce Prince, firent l'Impression sur un meilleur pied; elle ne fut pas si grossière, comme elle étoit auparavant, & dans ses commencemens; ainsi, par gradation, comme il arrive ordinairement dans tous les Arts, l'impresion se perfectionna. On peut s'en convaincre par celle de quelques Livres, faits en ce tems-là, & particulièrement par celui de l'*Arcade de Sannazar*, que *Pierre Summonte*, son ami, fit réimprimer à Naples, sur du papier très beau, & en bons caractères; tandis que l'Auteur, suivant la Fortune du Roi *Frédéric* son maître, demouroit en France.

Mais, de même que dans les tems dont nous
par-

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 213.

parlons présentement, l'Imprimerie fut regardée, comme l'invention la plus utile & la plus nécessaire au commerce des Lettres, de même aussi dans les tems suivans elle ne leur fut pas avantageuse. Les hommes de Lettres adonnés à la lecture de ce grand nombre de Volumes, qui sortoient de la presse, chargeoient leur mémoire d'une vaste érudition, & ne se donnoient ni le tems, ni les moyens de réfléchir. On ne vit que très rarement paroître de ces génies élevés; capables de faire un bon usage de leurs talens, & de pousser plus loin leurs connoissances & les Sciences.

La facilité de l'Impression a produit encore pendant le cours du Siècle précédent, dans le Royaume de Naples, plusieurs inconvéniens. Chacun se croyant docte entreprit de faire imprimer tout ce qui sortoit de sa tête & de sa plume, en tout genre de science : par-là le XVII Siècle s'est trouvé accablé sous le poids d'un nombre incroyable de Volumes, aussi insipides que remplis de puérités ; dont quelques Moines ignorans, ou d'ennuyeux Jurisconsultes étoient ordinairement les Auteurs. Les Imprimeurs excitoient eux-mêmes ces Ecrivains ; &, pour ne les pas effrayer par la dépense de l'Impression, ils firent faire un papier d'une qualité inférieure, à celui dont ils se servoient auparavant, qu'on appella ensuite Papier d'Imprimerie. Voilà un précis de ce que l'Auteur dit à ce sujet. Il parle ensuite des abus, qui concernent la permission d'imprimer

O 3

mer

mer les Livres , & d'en défendre la lecture. Il fait voir que les Papes se sont mal-à-propos arrogés ce Droit; mais comme cela nous meneroit trop loin, si nous voulions suivre l'Auteur dans tout ce qu'il dit à ce sujet, nous renvoyons le Lecteur au Livre XXVII, Chapitre IV, de cette Histoire.

Jusqu'ici le Royaume de Naples, attaqué par tant de différentes Nations, n'avoit cependant point été obligé de se défendre contre les Turcs; mais comme s'il eût dû combattre contre autant d'ennemis, qu'il y a de différens Peuples, nous allons à présent voir paroître le plus puissant & le plus formidable de tous. On se trompe, si l'on croit que les Empereurs Ottomans ne fondent leur prétension à ce Royaume, que sur leur ambition & la Loi du plus fort; ils prétendent que maîtres de Constantinople, & vainqueurs de *Constantin Paléologue*, dernier Empereur des Grecs, l'Empire d'Orient ayant passé sur leurs têtes, ils sont en droit d'y réunir tout ce qui en a été démembré, & qui se trouve possédé par d'autres Princes. Ils soutiennent donc que l'Italie, & particulièrement la Pouille, la Calabre, & les Provinces du Royaume de Naples, leur appartiennent, comme aux vrais légitimes Successeurs de *Constantin le Grand*, & des autres Empereurs d'Orient. Rivaux de la Grandeur des Romains, ils se vantent de vouloir les imiter dans leurs conquêtes, & ils y ont réussi en effet, si l'on considère tous les progrès que les Turcs ont faits depuis l'année 870, jusques

Juillet, Août & Septembre, 1743. 213

à nos jours. Peut-être trouvera-t-on qu'ils n'ont pas soumis moins de Peuples sous leurs Loix, que firent les Romains ; & , comme eux, ils ont en toute occasion fait connoître qu'ils aspiraient à la Monarchie universelle.

Ces heureux succès que l'Empereur *Mahomet II* avoit eus pendant les commencemens de son règne, lui firent concevoir le projet de soumettre l'Italie, qu'il prétendoit lui appartenir comme Empereur de Constantinople. Les Vénitiens, qui craignoient que ce fameux Conquérant ne tournât ses armes contre eux, lui insinuèrent d'abandonner la conquête de l'*Isle de Rhodes*, qu'il vouloit enlever aux Chevaliers Hospitaliers de St. *Jean* de Jérusalem, & de s'attacher au Royaume, dont l'entreprise lui seroit bien plus avantageuse, que celle d'une simple *Isle*. *Ango* de *Constanzo* rapporte que ce fut *Laurens* de *Médicis*, qui fit proposer à *Mahomet*, par quelques Marchands qui alloient négocier en Turquie, d'attaquer le Royaume de Naples. Il se peut très bien que les Florentins, aussi bien que les Vénitiens, alors également ennemis du Roi *Ferdinand*, donnèrent, les uns & les autres, ce conseil à *Mahomet*.

Quoiqu'il en soit, on fit connoître au Prince infidèle que, tôt ou tard, l'ambition & l'agrandissement des Rois de Naples, seroient aussi funestes à ses Etats, qu'au reste de l'Italie ; mais qu'il en avoit encore plus à craindre que tout autre, parce que sous prétexte de l'avance-

ment de la Religion Chrétienne, toute entreprise contre lui seroit représentée comme sainte & juste, & qu'on s'y porteroit avec d'autant plus de facilité, par la considération que le trajet de la Mer n'étoit pas considérable. *Mabomet* avoit d'ailleurs divers sujets de mécontentement contre le Roi *Ferdinand*, particulièrement à cause du secours qu'il avoit donné contre lui aux *Rhodiens*, qu'il attaqua sans succès. Ainsi les Florentins n'eurent pas beaucoup de peine à déterminer *Mabomet*, de tourner ses armes contre le Royaume de Naples.

Ce Prince envoya le *Bacha Acubat*, avec une Flotte qui débarqua dans la Pouille, à la fin du Mois de Juin de la même année. Outre une nombreuse infanterie, cinq mille Hommes de Cavalerie se joignirent à ces Troupes, & entreprirent le Siège d'*Otrante*. Cette Ville n'étoit gardée que par mille hommes. *François Zurulo* en amena encore quatre cent de Naples. Les Citoyens, devenus braves guerriers, firent des prodiges de valeur; mais cependant il fallut succomber sous le nombre des ennemis, & après une résistance d'environ deux Mois, la Ville fut prise d'assaut. Après la prise de cette Ville *Mabomet* rapella *Acubat*, & mit à sa place *Ariadeno*, Baillif de Négrepont, avec sept mille Hommes d'Infanterie, & cinq cens de Cavalerie. *Acubat*, avec douze Galères chargées du butin qu'il avoit fait, se rendit à Constantinople. *Ariadeno* projettoit d'attaquer Brindes, & quelques autres Villes, & par-là le Royaume étoit sur le point de sa perte.

Dans

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 217.

- Dans une telle extrémité, le Roi *Ferdinand* s'adressa presque à tous les Princes de l'Europe, pour obtenir du secours, & il rappella sur le champ, de Toscane, *Alphonse*, avec les Troupes qu'il y avoit conduites. Le Duc de Calabre, ayant donc d'abord abandonné la guerre de Toscane, & laissé en paix les Florentins, arriva avec son monde à Naples, le 10 Septembre de la même année. On équipa une Flotte composée de 80 Galères, & de quelques petits Vaisseaux, & on se mit en état de faire face aux Turcs; mais la mort de *Mahomet*, ayant arrêté le cours de ses entreprises, délivra aussi le Royaume d'une guerre si cruelle. *Alphonse*, Duc de Calabre, revint, après l'expédition d'Otrante, dans Naples, tout enivré de ses heureux succès. Il projetta d'abord d'abaissér les Barons, dont il croyoit n'avoir pas lieu d'être content, & contre lesquels il nourrissoit toujours quelques soupçons. Uniquement occupé de ce désir, il ne scût pas le dissimuler. La Noblesse commença à prendre de la défiance, & les Barons ayant appris qu'*Alphonse* les avoit menacés, commencèrent à penser aux moyens d'en prévenir les effets: ils firent savoir leur dessein au Pape *Innocent VIII*, qui ayant envie d'enrichir *François*, son Fils naturel, approuva tous leurs projets; il se flatta que cette résolution lui procureroit des moyens prompts & certains d'enrichir d'abord son Fils naturel; il mit d'abord en œuvre les mêmes expédiens, dont les Papes se servoient ordinairement pour chagriner les Rois, c'est-à-dire

O 5

qu'il

qu'il fit proposer à d'autres Princes, d'entreprendre la conquête du Royaume de Naples, dont, en ce cas, il promettoit de donner l'investiture. Il envoya donc, pour cet effet, en Provence, à *René* Duc de Lorraine, pour traiter avec lui d'une entreprise contre Naples, dont il promettoit de lui donner l'investiture, à condition néanmoins que le petit *François*, ce cher Fils, auroit une bonne partie des terres qu'on ôteroit à *Ferdinand*.

Alphonse, Duc de Calabre, ayant découvert les mouvemens que se donnoit la Noblesse, résolut de les prévenir, & de déranger leurs projets, avant qu'ils fussent en état de les exécuter. Il s'empara donc, tout d'un coup, du Comte de *Nola*, se rendit maître de cette ville, & fit arrêter la femme & les deux fils du Comte, qui furent conduits au Château-neuf de Naples. Lorsque les autres Conjurés furent informés de cette première expédition, chacun d'eux craignant le même sort, on n'usa plus d'aucun ménagement, & de toute part on courut aux armes. En un instant, le Royaume se vit bouleversé, les grands-chemins furent fermés, le commerce interrompu, les Tribunaux de justice sans fonction, & tous les différens Corps de l'Etat dans le trouble & dans l'agitation. Le Roi *Ferdinand*, étonné par cette sédition, chercha les moyens de l'apaiser, & le Prince de *Bésignano*, qui vouloit donner aux autres Conjurés le tems de s'armer, entra en quelques Négociations de paix. *Ferdinand* feignit de la désirer, mais au fond il étoit bien résolu de
n'exé-

n'exécuter aucune des choses qu'il auroit promises, si une fois il avoit apaisé le tumulte. Chacun cherchoit donc à tromper son ennemi, ce qui fit que les Négociations n'eurent point lieu, & qu'on se prépara à la guerre. *Ferdinand*, voyant à quel excès les choses étoient portées, pour punir cette félonie, & l'ambition du Pape, résolut d'aller attaquer les Etats de l'Eglise, afin de faire une diversion, qui empêchât *Innocent* de pouvoir secourir les Conjurés. Toutes les provisions de guerre étant faites, le Duc de Calabre s'avança avec une puissante Armée jusques aux confins du Royaume. Il la conduisit ensuite aux portes de Rome. Le Pape, ne voyant paroître aucun secours, se détermina à faire la paix, & persuada aux Barons révoltés de s'y prêter, par l'espérance qu'il leur donna de leur faire obtenir des conditions avantageuses. La nécessité les obligea de se soumettre à ses conseils; la paix fut donc conclue au mois d'Aout 1486. On y convint que le Roi payeroit, comme Vassal au St. Siège, le Tribut ordinaire, & qu'il ne pourroit prendre aucune vengeance des Barons révoltés. *Ferdinand* promit tout ce qu'on voulut, mais il ne tint pas parole; car il les fit mettre en prison, & les fit condamner peu après à avoir la tête tranchée. Une si sanglante tragédie, exécutée au mépris des engagements les plus solennels, fit regarder, par tout le monde, le Roi *Ferdinand* comme un cruel Tiran. Ce Prince ne profita pas longtems du repos que cette paix lui avoit procuré, car il mou-

mourut peu de tems après à Naples, le 25 Janvier 1494. Cette mort fut d'autant plus funeste, qu'elle entraîna avec elle, non seulement la perte de toute la famille de ce Roi, & celle de son Royaume, mais elle couvrit encore de maux l'Italie entière.

Après la mort du Roi *Ferdinand*, *Alphonse* Second, son Fils, lui succéda, & fut, sur le champ, & par les mains du Cardinal *Borgia*, couronné Roi. Il eut à soutenir la guerre que *Charles VIII*, Roi de France, entreprit contre lui, à la sollicitation de *Louis Sforce*. *Charles* se mit en marche pour l'Italie, avec une puissante Armée, & vint à Rome, où il demeura un mois. Pendant son séjour en cette Ville, il envoyoit à chaque instant des Détachemens de ses Troupes, jusques aux limites du Royaume, où elles inspirèrent tant de terreur, que presque toute l'Abruzze & la Ville d'Aquila se déclarèrent en sa faveur, avant même qu'il fût parti Rome. Le reste du Royaume ne paroissoit pas mieux disposé : c'est ce qui engagea *Alphonse*, qui craignoit de ne pouvoir résister à un Prince si puissant, & qui connoissoit la haine que les Peuples lui portoient, à abdiquer la Couronne, en faveur de son Fils, espérant que la jeunesse de ce Prince, qui n'étoit pour lors âgé que de vingt-trois ans, engageroit les Peuples à prendre sa défense avec plus de chaleur.

Après que ce Prince eut cédé la Couronne à *Ferdinand*, son Fils, il ne voulut plus demeurer en cette Ville, il se réfugia en Sicile, s'arrêta quelques tems à Masara, & se rendit à
Mes-

Messine, où il se donna tout entier à la dévotion, & vécut avec des Moines, nuit & jour en prières, en jeûnes, & faisant des aumones. A peine y avoit-il demeuré dix mois, qu'il fut attaqué d'une cruelle maladie, qui lui fit souffrir des douleurs inouïes : il les supporta cependant, avec beaucoup de résignation & de patience, enfin succombant sous le mal, il mourut le 19 Novembre 1495, dans la quarante-septième année de son âge, après avoir regné un an moins deux jours. *Ferdinand* ne se vit pas plutôt sur le Trône, par l'abdication de son Père, qu'il mit tout en œuvre pour pouvoir résister à *Charles*, qui dès qu'il avoit paru proche Capoue, en avoit été reconnu pour Souverain par les habitans de cette Ville, qui lui avoient ouvert leurs portes, & ayant traversé la Ville, avec toute son Armée, étoit venu à Aversé. Ce fut pour lors que les Napolitains suivirent le torrent. Ils lui firent proposer de lui envoyer des Ambassadeurs, à sa rencontre, & de se soumettre à lui, à condition qu'il leur conserveroit leurs anciens privilèges.

Ferdinand, informé de ces démarches, & voyant la Noblesse & le Peuple, les armes à la main, révoltés contre lui, jugea qu'il ne pouvoit plus résister à l'impétuosité de sa mauvaise fortune, & prit la résolution d'abandonner Naples. Il fit donc assembler sur la place du Château-neuf les habitans de cette Ville, les dégagea du serment de fidélité, qu'ils lui avoient prêté peu de tems auparavant,

vant, & leur permit de faire leur Traité avec le Roi de France. *Charles* entra dans Naples, le 21 de Février de cette année 1495. Il y fut reçu avec tant de marques d'empressement & de joie, que l'expression ne sauroit atteindre à les bien représenter; c'est ainsi que ce Royaume changea encore de Maître. On peut voir dans l'Auteur les révolutions qui y arrivèrent ensuite, & combien peu dura le règne des François dans ce Royaume, les guerres que les Successeurs de *Charles* entreprirent pour recouvrer ce Royaume, & comment enfin il passa sous la Domination des Espagnols, en la personne de *Ferdinand* Roi d'Espagne.

Après que *Ferdinand* eut fait la conquête de ce Royaume, il y laissa le Grand Capitaine *Gonsalve*, pour le gouverner en son nom. Pendant ce tems-là il fut à l'abri des invasions étrangères. *Louis XII* dégouté de toute entreprise en Italie, bornoit ses soins à la seule conservation du Duché de Milan; &, quoique la mort de la Reine *Isabelle*, arrivée le 26 Novembre 1504, occasionna bien des troubles en Espagne, & qu'elle affligea particulièrement le Grand Capitaine qui devoit toute son élévation à cette Princesse, cependant ce même événement procura la paix & le repos au Royaume de Naples. La Reine *Isabelle* s'étoit rendue recommandable à ses Peuples, par sa sagesse, par sa grandeur, & par sa prudence. Le Royaume de Castille, beaucoup plus étendu & plus puissant que celui d'Espagne,

lui

lui appartenoit en propre. Elle en avoit hérité par la mort de *Henri* son Frère, & après avoir soutenu une sanglante guerre, elle en jouit. La mort de la Reine *Isabelle* fit disparaître toutes les difficultés, qui avoient auparavant empêché la conclusion de la Paix, entre *Ferdinand* son mari, & le Roi de France; mais aussi cette mort occasionna des contestations entre le Beau-père, & le Gendre. Dès-lors *Louis XII*, craignant l'excessive puissance à laquelle l'Archiduc Philippe alloit parvenir, pensa à en diminuer, autant qu'il dépendroit de lui, l'étendue. *Ferdinand* étant aussi informé que son Gendre ne tenoit aucun compte du Testament d'*Isabelle*, qui l'avoit laissé Gouverneur de la Castille, & qu'il projettoit de le déposséder, pour s'assurer d'autant mieux dans son Etat, pensa à faire, par le moyen d'un nouveau Mariage, quelque alliance qui pût lui être utile. Il épousa donc *Germaine de Foix*, Fille d'une Sœur du Roi de France, & à cette occasion il fut convenu entre eux, que *Louis XII* lui donneroit pour dot de sa Nièce, la portion du Royaume de Naples dont il avoit été dépossédé, à la charge que *Ferdinand* lui payeroit, dans l'espace de dix années, sept cens mille ducats, & qu'il doteroit de trois cens mille ducats sa nouvelle Epouse. Par ce Mariage, la paix fut conclue entre les deux Rois à Blois, le 12 Novembre 1505. Le Roi d'Angleterre se rendit, de part & d'autre, garant de son observation. Alors presque tous les Seigneurs Napolitains, qui s'é-

toient

toient retirés à la Cour de France, suivirent la Reine *Germaine*, en Espagne, & l'infortunée *Isabelle*, veuve de *Frédéric*, n'ayant pas voulu se livrer avec ses deux Fils au pouvoir de *Ferdinand*, sortit de France, & se retira à Ferrare. Aussitôt que le Roi Catholique, après s'être retiré de Castille, fut arrivé dans les Etats d'Arragon, il se prépara à son départ pour Naples. L'empressement des Napolitains, pour le recevoir, étoit extraordinaire : chacun espéroit que ce Prince, si souvent victorieux, releveroit ce Royaume des pertes qu'il avoit éprouvées, depuis la mort de *Ferdinand* Premier, espace de tems qui alloit à près de dix années, pendant lesquelles on avoit vu sept différens Rois, & toujours le fer & le feu à la main, persécuter les Peuples. Pendant le séjour que le Roi Catholique fit dans cette ville, il apprit la mort de *Louis XII*, & que *François* Premier lui succédoit, & se préparoit à venir avec une puissante Armée pour faire valoir ses droits sur le Royaume de Naples. Il donna tous ses soins à prévenir les desseins que le Roi de France avoit sur l'Italie, & sur le Royaume de Naples. Mais, tandis qu'il étoit occupé aux préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre, & qu'il avoit fait un voyage en Espagne, pour avoir les secours dont il avoit besoin, il mourut à Madrid, âgé de 75 ans, au Mois de Janvier de l'année 1516. Ici finit le troisième Volume de cette Histoire, nous verrons, dans le quatrième & dernier Volume, comment les Princes de la Maison d'Autriche possédèrent ce Royaume.

A R-

A R T I C L E X.

NOUVELLES LITTERAIRES.

D E C A M B R I D G E.

MR. *Tunstall*, Membre du Collège de St. Jean, & Orateur de cette Université, a publié une Lettre adressée au Dr. *Middleton*, où il critique la Vie de Cicéron de ce Docteur, par rapport aux Lettres de Cicéron qu'il a citées, & prétend qu'il s'y trouve plusieurs omissions considérables: il examine en même tems l'authenticité des Lettres de Cicéron à Brutus, & de Brutus à Cicéron. Cette Lettre de Mr. *Tunstall* est accompagnée d'une Dissertation Chronologique de Mr. *Jean Chapman* sur le tems que Cicéron écrivit son *Traité de Legibus Epistola*, &c. La Critique de Mr. *Tunstall* a porté Mr. *Middleton* à nous donner *The Epistles of M. T. Cicero to M. Brutus, and of Brutus to Cicero, with the Latin Text, &c.* C'est-à-dire, *Lettres de Cicéron à Brutus & de Brutus à Cicéron, avec le Texte Latin sur la page opposée, & des Notes en Anglois sur chaque Lettre: à quoi l'on a ajouté une Dissertation préliminaire, où l'on défend l'authenticité de ces Lettres, & où on réfute toutes les objections de Mr. Tunstall.* Par Conyers Middleton, &c. Mr. *Tunstall* y a fait cette réponse: *Observations on the Vulgate Epistles between M. T. Cicero, and Mr. Brutus, &c.* C'est-à-dire, *Observations sur les Lettres communément attribuées à Cicéron & à Brutus, où l'on fait un examen libre de l'authenticité de ces Let-*
Tam. XXXI. Part. 1. P *tres,*

tres, & où l'on examine & réfute la Dissertation du Dr. Middleton, en leur faveur. Avec plusieurs Remarques générales sur le Caractère des Epîtres de Cicéron, & sur divers faits importants de sa Vie ou de l'Histoire Romaine qui ont été déguisés ou mal rapportés. Par Jean Tunstall, &c. In 8.

On fait actuellement une Nouvelle Edition des Oeuvres du célèbre Shakespear. Cette Edition s'imprime; dit-on, sous les auspices d'une personne de considération; ainsi il est à présumer qu'on n'épargnera rien pour la rendre également belle & correcte. Toutes les Editions de cet Auteur ont été jusqu'ici très défectueuses, malgré tous les soins que d'habiles gens se sont donnés pour rectifier les fautes qui s'y trouvent. Ces fautes viennent ou de l'Auteur même, qui n'avoit qu'une très médiocre connoissance des Lettres, & dont le style est par conséquent rude, obscur, & plein de contre-sens. D'ailleurs, il n'a rien publié lui-même. Ce sont les Comédiens qui jouoient ses Pièces qui les ont fait imprimer après sa mort, & qui, n'étant pas capables de les corriger, les ont laissées telles qu'ils les avoient trouvées. Voilà qui fournit un beau champ à la Critique. Deux ou trois Auteurs s'y sont exercés, & ont tâché de rétablir le Texte tel qu'il auroit dû être d'abord; mais ils n'y ont pas réussi. Mr. Warburton s'est aussi mis sur les rangs, & il travaille à nous donner un nouveau Shakespear.

De Londres.

Mr. Hales, connu par sa Médecine expérimentale, & par d'autres Ouvrages qu'il a publiés, a trouvé le moyen de donner de l'air frais par-tout où l'air étouffé peut être nuisible. *A Description of the Ventilators (a)*, &c.

C'est

-(a) Je n'ai point trouvé de terme François pour exprimer ce mot.

C'est-à-dire, Description de la manière d'introduire facilement une grande quantité d'air frais dans les Mines, les Prisons, les Hôpitaux, les Ateliers, & les Vaisseaux, à la place de leur mauvais air. On marque aussi la grande utilité qu'on en peut tirer à plusieurs autres égards, comme de conserver toute sorte de grain sec, empêcher qu'il n'ait aucune mauvaise odeur, ni qu'il soit détruit par les Belettes, dans les Gréniers & dans les Vaisseaux: & aussi pour sécher le Blé, le Maïs, le Houblon, la Poudre à Canon, &c. Ouvrage qui a été lu à la Société Royale, en Mai 1741. Par Etienne Hales, Docteur en Théologie, &c. In 8.

A Dissertation on Deistical and Arian Corruptions, &c. C'est-à-dire, Dissertation sur les semimens corrompus des Deistes & des Ariens; où l'on examine particulièrement la Dissertation de Mr. Jackson sur la Matière, & l'Esprit, & l'Essai de Mr. Locke concernant l'Entendement, &c. In 8.

The Spiritual Crisis, &c. C'est-à-dire, la Crise Spirituelle: ou Portrait de la Religion qui conduit au Saint, par où on peut facilement distinguer la véritable Religion d'avec les fausses embrassées par tant de Sectes différentes. A quoi l'on a ajouté quelques Remarques destinées à combattre quelques Doctrines erronées & opposées à l'Ecriture, qui ont été depuis peu renouvelées par Mr. Jackson, Mr. Chubb, & autres. In 8.

Mr. le Docteur Hoadley a publié l'Oraison anniversaire qu'il prononça au Mois d'Octobre dernier devant le Collège des Médecins, selon l'Institut du célèbre Harvey: *Oratio anniversaria in Theatro Collegii Medic. Lond. ex Harvey instituto habita die 18 Octob. An. D. 1742. à Benj. Hoadley, M. D. Collegii Medic. & Soc. Reg. Soc.* In 4.

Les Mémoires de Mr. du Gue Trouin ont été

traduits en Anglois : *Memoirs*, &c. C'est-à-dire, *Mémoires de Mr. du Gué Trouin, Chef d'Escadre, écrits par lui-même. Traduits par George Shelwoc-* ke, *Ecuyer, Secrétaire du Bureau de la Poste.* In 12.

Original Letters and Papers of State, &c. C'est-à-dire, *Lettres Originales & Mémoires d'Etat adressés à Olivier Cromwel, par les personnes les plus célèbres de son tems, touchant les affaires de la Grande Bretagne & de l'Irlande, depuis l'année 1649 jusqu'en 1658. Trouvés parmi les Manuscrits Politiques de Mr. Jean Milton, & publiés à présent pour la première fois d'après les Manuscrits Originaux.* Par Jean Nickolls le jeune, *Membre de la Société des Antiquaires.* In folio.

Un Anonyme nous a donné des Mémoires des quatre dernières Années du Règne de la Reine Anne. *Memoirs of the four last years of the Reign of Queen Anne, &c.* Ces Mémoires commencent en 1710, & finissent à la Mort de cette Princesse. On y donne le caractère des Personnes les plus distinguées qui ont eu part aux affaires de ce tems-là, & un détail de ce qui s'y est passé de plus important. On y a aussi ajouté, par manière de préliminaire, un récit abrégé des Disputes des différens Partis jusqu'à l'année 1710. in 8.

An Essay on Ridicule. C'est-à-dire, *Essai sur le Ridicule*, par Guillaume Whitehead, *Membre du Collège de Clare à Cambridge.* In 8. Cette brochure est assez bien écrite.

A Letter Showing why our English Bibles, &c. C'est-à-dire, *Lettre où l'on fait voir pourquoi nos Bibles Angloises sont si différentes de celles des LXX, quoique les unes & les autres aient été traduites sur l'Original Hébreu.* In 8.

On a fait une Nouvelle Edition de l'Astronomie du Dr. Keill: *An Introduction to Astronomy, or Astro-*

Astronomical Lectures, &c. C'est-à-dire, *Introduction à l'Astronomie, ou Leçons Astronomiques lues dans l'Ecole Astronomique de l'Université d'Oxford.* Par Jean Keill, Membre de la Société Royale, & Professeur en Astronomie, &c. In 8. On nous assure que cette Edition a été corrigée avec beaucoup de soin.

A new and correct Map of Middlesex, &c. C'est-à-dire, *Carte Nouvelle & correcte des Comtés de Middlesex, Essex, & Hertfort, avec les routes, &c.* Par Jean Warburton, Ecuyer, Héraut du titre de Somerset, & Membre de la Société Royale. On continue de publier par brochures, in 8. les Oeuvres du Dr. Tillotson. L'édition qu'on en fit il y a quelques années contenoit vingt & un Volumes in 8. Celle qu'on publie à présent, & qui sera plus correcte, n'en contiendra que douze, dont on distribuera huit feuilles tous les samedis, brochées en papier bleu, pour le prix de 3. Shillings, 6. sous.

An Enquiry into the Time of the first foundation of West-minster Abbey, &c. C'est-à-dire, *Recherches sur le tems de la fondation de l'Abbaye de West-minster, autant qu'on l'a pu découvrir par les meilleurs Monumens qui nous restent, tant imprimés que manuscrits.* A quoi l'on a ajouté une Notice des Ecrivains qui ont fait l'Histoire de l'Eglise. Par Richard Widmore, Maître ès Arts, Bibliothécaire du Doyen & du Chapitre de West-minster. In 8.

An Essay on Virgili celebrated Gates of Sleep, &c. C'est-à-dire, *Essai sur les fameuses portes du sommeil décrites par Virgile; contenant, outre des recherches particulières sur un sujet si embarrassé, aussi bien que sur de semblables portes qu'on trouve dans Homere, la solution du talio damnati crimine mortis, de Virgile: & à la fin de l'Ouvrage la véritable Clé de l'Enéide.* Par Theodore de la Faye, Maître ès

Arts. In 8. Voici une nouvelle Relation du Levant, qui sera également curieuse & intéressante. *A view of the Levant, &c.* C'est-à-dire, Description du Levant, particulièrement de Constantinople, de Syrie, d'Egypte, & de Grèce : où l'on s'attache à en faire connoître les Antiquités, le Gouvernement, la Politique, les Maximes, les Mœurs & les Coutumes : Par Charles Perry, Docteur en Médecine. In folio.

The Work of Hesiod, &c. C'est-à-dire, les Oeuvres d'Hésiode, avec des Notes Critiques, Philosophiques, &c. Seconde Edition en un Volume in 12. A cette seconde Edition on a ajouté des Considérations sur le sentiment du Chevalier Newton & du Docteur Samuel Clarke, touchant le tems qu'a vécu Hésiode : des Remarques sur la Critique que le Dr. Bentley a faite du Caractère que Manile donne d'Hésiode, &c.

The Reasonableness of the Christian Religion, &c. C'est-à-dire, Que la Religion Chrétienne est raisonnable, telle qu'elle nous est donnée dans l'Ecriture : ou Réponse à un Ecrit publié depuis peu, où l'on prétend faire voir que la Religion Chrétienne n'est pas fondée sur le raisonnement. Divisée en trois parties, dont la 1. contient les preuves de la Vérité de la Religion Chrétienne. 2. la seconde, la Réponse aux Difficultés & aux Objections proposées par cet Auteur. 3. & la troisième, l'explication des Textes qu'il a pervertis. Par George Benson. In 8.

Voici encore deux Ecrits sur le même sujet : *The Ground of the Christian Faith rational, &c.* C'est à-dire, Les fondemens de la Foi Chrétienne conformes à la Raison : pour répondre à l'Ecrit intitulé, que la Religion Chrétienne n'est pas fondée sur le raisonnement. Par Thomas Mole. In 8.

Christianity founded, &c. C'est-à-dire, le Christianisme fondé sur le raisonnement : Sermon prêché de.

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 23^e

devant l'Université d'Oxford, le Dimanche des Rameaux (27. de Mars) 1743. Par Jean Cookesey, Maître des Arts, Recteur des Paroisses Unies de St. Anthoine & de St. Jean Baptiste à Londres. In 8.

D E L E T D E.

Les Frères Verbeek ont achevé *Eustachii Anatomia ex Editione Albini*. Cette Edition est augmentée considérablement, & enrichie de nouvelles Planches. Les mêmes Libraires ont imprimé *Uteri Humani gravidi Anatomie & Historia, Authôre Wilhelmo Noortwyk, Med. Doct. cum figuris, 4.* Ils ont aussi sous presse *G. van Swieten, Med. Doct. Commentaria in Hermannii Boerhaave Aphorismos de cognoscendis & curandis Morbis. Tomus Secundus, 4.*

D' A M S T E R D A M.

Une Société de Libraires de cette Ville & de la Haye impriment *Nouveau Dictionnaire Historique & Critique, composé d'Articles qui ne se trouvent point dans celui de Mr. Bayle*. Cet Ouvrage formera quatre Volumes *in folio*, dont les deux premiers seront publiés à la fois par voye de souscription. On ne néglige rien pour le rendre digne de l'approbation du Public, & pour le mettre en état de soutenir le Titre de *Dictionnaire Historique & Critique*.

Une autre Société se dispose à donner une Edition Nouvelle des *Mémoires de Condé, ou Recueil pour servir à l'Histoire de France, contenant ce qui s'est passé de plus mémorable dans ce Royaume sous le Règne de François II, & sous une partie de celui de Charles IX. &c.* en six Volumes *in quarto*. Cette Edition ne renfermera pas seulement tout ce qui a été tronqué & supprimé dans l'Édition de Paris,

qui en est tout-à-fait défigurée , mais elle sera aussi enrichie de plusieurs Pièces de la dernière importance qui n'ont pas encore paru , & qui intéressent extrêmement l'Histoire de ce tems-là.

Westein a fait mettre sous presse & donnera dans peu l'*Histoire Romaine de Mr. Rollin*, Tome IX, in 12. Il publiera aussi bientôt le *Traité des Sens par Mr. du Cat*, enrichi de Figures. Cet Ouvrage est très important & des plus curieux. Le même Libraire fait encore imprimer, sur les Originaux, plusieurs Lettres de JEAN CALVIN, dont il a fait la découverte.

ARTICLE XI.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

Liste des Professeurs de l'Université d'Ingolstadt.

Messieurs

Hermann-Antoine-Marie de Chlingensperg,
Docteur en Droit, Professeur du Cõ-
de & du Droit Public, & Recteur de
l'Université.

Maximilien-Ferdinand-Ignace de Planckh,
Docteur en Théologie, Professeur des
Controverses de Foi & Vice-Chance-
lier de l'Université.

Jean-Joseph-Antoine Hertel, Docteur en
Théologie, & Professeur de l'Ecriture
Sainte, Doyen de sa Faculté.

Le R. P. *Chrétien Knaebl*, de la Compa-
gnie de Jésus, Professeur de la Théolo-
gie Spéculative. Il enseigne avant midi.

Le R. P. *Jean Nepomuck Reff*, de la Com-
pagnie de Jésus, Professeur de la Théo-
logie

Juillet, Aout & Septembre, 1743. 233

logie Spéculative. Il enseigne après
Midi.

Le R. P. *Joseph Fitterer*, Professeur de
la Théologie Morale.

Jean-Pierre Schiltenger, Docteur en
Droit, Professeur des Pandectes & du
Droit Féodal, Doyen de sa Faculté.

Félix-Tobie Heeg, Professeur des Instituts
de Justinien & des Affaires criminelles.

Jean-Jaques Treyling, Docteur en Mé-
decine & en Philosophie, Professeur de
Thérapeutique & d'Anatomie, Doyen
de sa Faculté.

François-Antoine-Ferdinand Stebler, Pro-
fesseur de Médecine Théorique.

George-Christophe-Emanuel Hertel, Profes-
seur des Institutions de Médecine.

Le R. P. *François Horaz*, de la Compa-
gnie de Jésus, Professeur de Métaphysi-
que, Doyen de sa Faculté.

Le R. P. *Henri Hiff*, de la Compagnie
de Jésus, Professeur de Mathématique
& pour l'Hébreu.

Le R. P. *Antoine Schallenger*, de la
Compagnie de Jésus, Professeur de Phy-
sique.

Le R. P. *Ignace Rhombert*, de la Compa-
gnie de Jésus, Professeur de Logique.

Le R. P. *Jean-Baptiste Fackler*, de la
Compagnie de Jésus, Professeur en His-
toire.

Le R. P. *Sebastien Haerand*, de la Com-
pagnie de Jésus, Professeur de Rhéto-
rique.

Jean-George Agricola, Licencié en Droit,
Secrétaire & Notaire de l'Université.

Ignace-Dominique-Cyriac Schmid, Bibliothécaire de l'Université.



W I R T Z B O U R G.

Liste des Professeurs de l'Université de Wirtzburg.

LES PROFESSEURS EN THEOLOGIE SONT:

Messieurs

Le R. P. *François Schwartz*, de la Compagnie de Jésus, Docteur en Théologie & Doyen de sa Faculté.

Le R. P. *Jodocus Eimer*, de la même Compagnie, Docteur en Théologie.

Le R. P. *Gcoffroi Herman*, de la même Compagnie, Docteur en Théologie.

Le R. P. *Ignace Seitz*, de la même Compagnie.

Le R. P. *Adrien Dande*, de la même Compagnie, Professeur en Histoire.

LES PROFESSEURS EN DROIT SONT:

Messieurs

Jean-Gaspar Barthel, Docteur en Théologie & en Droit, Professeur du Droit Canonique.

Philippe-Adam Ulrich, Docteur en Droit, & Professeur du Cøde & des Pandectes, Ancien de sa Faculté.

Léonard Carlier, Docteur en Droit, & Professeur des Instituts de Justinien.

Jean-Pierre Banniza, Docteur en Droit, Professeur du Droit Criminel.

Jean-Jaques-Joseph Sundermahler, Docteur en Droit, & Professeur du Droit Public.

LES

LES PROFESSEURS EN MEDECINE SONT:

Messieurs

Jean-Martin-Anastase Orth, Docteur en Philosophie, Chirurgie & Médecine, & Professeur en Médecine.

Laurent-Antoine Dercun, Docteur en Philosophie & en Médecine, Professeur de Botanique.

George-Louis Huober, Docteur en Philosophie & en Médecine, & Professeur en Médecine & en Chirurgie.

François-Joseph de Oberkamp, Docteur en Philosophie & en Médecine.

LES PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE SONT:

Messieurs

Le R. P. *François-Xavère Widenhofer*, de la Compagnie de Jésus, Professeur de Métaphysique & de Morale.

Le R. P. *Edmond Voit*, de la même Compagnie, Professeur en Physique.

Le R. P. *Lucas Opffermann*, de la même Compagnie, Professeur de Mathématique.

Le R. P. *Joseph Thorwesten*, de la même Compagnie, Professeur de Logique.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

- I. **L**ES OUVRAGES de LUCIEN, avec la Traduction de Messieurs HEMSTERHUIS & GESNER, le Scholiaste Grec, &c. 3
- II. RELATION de la Mission de GROENLANDE, avec une nouvelle Description de l'ancienne GROENLANDE, &c. Par HANS EGEDE. 37
- III. THEOLOGIE des INSECTES, &c. Par Mr. LESSER. AVEC des Remarques de Mr. P. LYONNET. 66
- IV. LETTRES, Mémoires & Négociations du Comte d'ESTRADES, &c. Second Extrait. 105
- V. L'HISTOIRE NATURELLE, éclaircie dans deux de ses Parties principales, la Lithologie, & la Conchiliologie, &c. 139
- VI. LA RELIGION REVELE'E, ou Recueil de Passages de l'ECRITURE SAINTE, &c. Par Mr. du MOULIN. 150
- VII. EXPOSITION ANATOMIQUE de la Structure du Corps humain, par Mr. WINSLOW. 160
- VIII. HISTOIRE de l'ACADEMIE ROYALE des SCIENCES. Année 1739. 172
- IX. HISTOIRE de NAPLES, par Mr. GIANNONE. Troisième Extrait. 189
- X. NOUVELLES LITTERAIRES. 225
- XI. NOUVELLES ACADEMIQUES. 232

CATALOGUE

DES

LIVRES

NOUVEAUX

Qui se trouvent chez WETSTEIN.

LIBRI LATINI.

Bernouilli Opera omnia, tam antea sparsim edita quam hæctenus inedita, in quatuor Tomos distributa, 4. fig.

Boerhave Prælectiones Academicæ in proprias Institutiones Rei Medicæ, ex editione ac notis Haller, 8. Tomus IV.

Briffonii Lexicon Juridicum, ex editione Heineccii, fol.

Homeri Opera omnia Græce & Latine, accedunt fragmenta Græce juxta Editionem emendatissimam & accuratissimam Samuëlis Clarke. 2 vol.

Horatius ex Recensione Heinſii, editio elegantissima sine notis, cum Variantibus Bentley & Sandonis. 24.

Livius (Titus) cum Commentariis Variorum, ex Editione ac notis Drakenburgi. Tomus Quintus, 4.

Luciani Opera omnia Græce & Latine nova versione Hemſterhuſii & Geſneri, Græciſcholiis ac notis omnium proximæ editionis Commentatorum, additis, Brodæi, Jenſii, Kuſteri, Boſſii, Vi-

C A T A L O G U E

- Vitringæ, &c. aliisque ineditis ac præcipue Mo-
fis Solani, Gefneri & Hemsterhufii. 4. III Tomi.
— idem Charta Magna. 4. III Tomi.
Millii Dissertationes Selectæ, varia Litterarum &
Antiquitatum Orientalium Capita illustrantes. 4.
Rieger Introductio in Notitiâ Rerum naturalium
& Arte factarum. 4. II Vol.
Schwencke Hæmatologia, sive Historia Sanguinis. 8.
Stephani Thesaurus Linguae Latinæ, editio novissi-
ma auctior & emendatior, cura Birnii. fol. IV
Tomi, Bazileæ.
Trioen Observationum Medico-Chirurgicarum
Fasciculus. 4. cum figuris.
Wolfii Compendium Mathematicum. II Tom.
fig. 8.

L I V R E S F R A N C O I S.

- Anatomie de la structure du Corps humain par Mr.
Winslow, Nouvelle Edition, corrigée, & enri-
chie de Figures. 12. IV Vol.*
*Bible qui contient le Vieux & le Nouveau Testament,
revue sur les Originaux & retouchée dans le Lan-
gage, avec de petites Notes marginales, par Da-
vid Martin, Nouvelle Edition. 4.*
*Bible avec un Commentaire Littéral, composé de No-
tes choisies tirées de divers Auteurs Anglois, le
Tome premier contenant le premier Livre de Moï-
se. 4.*
*Chronique des Rois d'Angleterre, par Nathan Ben
Saddi. 8.*
*Commentaires de César, d'une Traduction toute nou-
velle. 2 vol. fig. 12.*
*Cyclope Errant, ou Lettres Allégoriques sur les Affai-
res du tems. 8.*

Etat

DE LIVRES.

Etat Politique de l'Europe. 8. Tome X.

Explication des Fables par l'Abbé Banier. 12. III Vol. Paris.

Fables choisies en Italien & en François du Sior Veneroni, enrichies de Figures à chaque Fable. 8.

Le Fanatisme ou Mahomet, Tragédie, par Voltaire. 8.

Histoire Céleste ou Recueil de toutes les Observations Astronomiques faites par ordre du Roi, par Mr. le Monnier. 4. Paris, avec figures.

————— *de France par le P. Daniel, nouvelle Edition.* 12. XVI Vol.

————— *Générale des Pais-Bas, contenant la Description des XVII Provinces; nouvelle Edition augmentée de Remarques & de nouvelles Estampes.* 8. 4 vol. fg.

————— *Universelle depuis le commencement du Monde, traduite de l'Anglois, le Tome IV.* 4.

Institution d'un Prince par l'Abbé Duguet. 12. III Vol.

————— *Physiques de Mad. la Marquise du Chastellet.* 8. II vol. figures.

L'Englet du Fresnay, Méthode pour étudier la Géographie, où l'on donne une Description exacte de l'Univers. Nouvelle Edition enrichie de Figures. 12, Paris, VIII vol.

————— *Principes de l'Histoire pour l'Education de la Jeunesse.* 8. Tom. VI.

Lettres de Critique, de Littérature & d'Histoire, écrites à divers Savans de l'Europe, par feu Mr. Gislbert Cuper; publiées sur les Originaux & enrichies de Figures. 4.

————— *Historiques, Politiques & Galantes.* 8.

————— *Mémoires & Négociations de Mr. le Com-*

C A T A L O G U E.

de d'Estrades. Nouvelle Edition augmentée. 12. LX
Tomes.

Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie. Tome I
avec fig. 4.

des Spectacles de la Foire. 12. 2 vol. Paris.
Nouveau Théâtre François. 12. le Tome XII.

Recueil Choisi du Théâtre Italien &
François. 8. le Tome VIII.

Oeuvres de Machiavel. VI vol. 12.

de Mr. Nericault Desfontaines. Nouvelle E-
dition considérablement augmentée. 12. IV Vol.

Orthopédie ou Art de prévenir & corriger dans les
Enfans les Difformités du Corps, par Mr. An-
dry. 12. 2 Vol. fig.

Observations de la Médecine pratique, 12. Paris.

Paméla ou la Vertu récompensée, traduit de l'Anglois.
Nouvelle Edition, corrigée & enrichie de figures, en
IV Vol. 12.

Pufendorff, Introduction à l'Histoire. Nouvelle Edition
augmentée. 12. X Vol.

Racine, Poème sur la Religion & sur la Grace. 12. 2 Vol.

Reaumur, Mémoires des Insectes. Tome VI. 4. fig. Paris.

Recueil des Actes, Négociations, &c. par Roussel. 8.
Tome XVI.

Recherches Philosophiques sur la nécessité de s'assurer
par soi-même de la vérité & de la certitude de nos
Connoissances. 8.

Rollin, Histoire Romaine, le Tome IX. 12.

Synonymes François, leurs différentes significations
& le choix qu'il en faut faire pour parler avec jus-
tesse, par Mr. l'Abbé Girard, avec le Traité de la
Prosodie Française, par Mr. l'Abbé d'Olivet. 12.

Théologie des Insectes ou Démonstration des Perfec-
tions de Dieu dans tout ce qui concerne les Insec-
tes. 8. 2 Vol. fig.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

D'OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE

1743.

TOME TRENTE-UN.

Seconde Partie



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCLIII.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILLINOIS

1950

RECEIVED

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

1950

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

Pour les Mois d'Octobre, Novembre
& Décembre, 1743.

ARTICLE I.

RECHERCHES *sur la Sépulture de*
MOÏSE.

UN Savant, qui auroit à traiter ce sujet dans quelque Académie, & qui voudroit y faire un Discours d'apparat, pourroit débiter d'une manière fort Oratoire, en invitant ses Auditeurs à venir assister aux funérailles de *Moïse*, ce Législateur fameux, ce Prophète si privilégié au-dessus de tous les autres, & qui opéra un si grand nombre de prodiges, soit dans l'Egypte, soit dans le Désert; ce Conducteur du Peuple d'Israël, qui le gouverna pendant plusieurs années avec tant de dignité. Notre Orateur sau-

Tom. XXXI. Part. II. Q 2 roit

roit imiter, dans son Exorde, le tour que donnent les Recteurs de plusieurs Universités, à leurs *Programmes* d'invitation au Convoi funèbre de quelque Homme Illustre que l'on vient de perdre. Mais il auroit un beau champ pour renchérir sur tout ce qui s'est dit jusqu'à présent dans ces occasions. Il ne manqueroit pas d'ajouter, qu'outre les qualités admirables du défunt, cette Sépulture doit encore, par un autre endroit, reveiller l'attention, & attirer un grand concours; c'est que c'est Dieu lui-même qui doit faire les frais des funérailles de son Envoyé, qu'il n'y doit point employer la main des Hommes, mais celles des Anges; circonstance qui ne peut que rendre cette Cérémonie encore plus auguste.

Je me garderai bien de le prendre sur un ton si haut. Ce stile pompeux ne me conviendrait point du tout. Il ne s'accorderoit pas avec le but que je me propose, qui est de tâcher de prouver qu'il y a beaucoup à rabattre de tout ce que l'on a dit jusqu'à présent sur le merveilleux de cette Sépulture. Mon dessein est donc d'examiner, d'une manière fort simple, ce que l'on doit penser du sentiment généralement reçu des Juifs & des Chrétiens, que quand *Moise* fut mort, Dieu lui-même se chargea du soin de l'ensevelir, & qu'il trouva à propos, par des raisons de sa Sagesse, de dérober la connoissance du lieu où reposoit le Corps de son Envoyé.

Il s'agit donc de voir si l'Histoire Sainte nous marque bien précisément cette particularité. J'avoue que la vie de ce Saint Homme est remplie de prodiges & d'événemens hors du cours ordi-

ordinaire de la Nature. Nous ne devons pas hésiter à les croire quand ils nous sont rapportés d'une manière formelle. Mais cela ne nous autorise pas à y en mettre d'autres de notre chef, sur quelques paroles équivoques de l'Ecriture, & dont on ne s'est pas donné la peine de bien pénétrer le sens.

Il est dit dans le dernier Chapitre du *Deutéronome*, que *Moïse* regarda la Terre de *Canaan* de dessus la Montagne *Nébo*, dans le Pais de *Moab*, & qu'il y mourut selon la parole du Seigneur (a). Dieu lui avoit dit que c'étoit sur cette Montagne qu'il devoit mourir (b). Il y finit donc ses jours, comme Dieu l'avoit prédit & ordonné. Il mourut là, selon la Parole du Seigneur, & il l'ensevelit, continue l'Historien, dans la vallée, vis-à-vis du Temple de *Péhor*. On trouve à propos de rapporter à Dieu, dont il est parlé dans le verset précédent, la Sépulture de *Moïse*, & l'on prétend que ce ne sont point les Hommes qui lui ont rendu ce dernier devoir. Voici le Commentaire de *Dom Calmet*. „ Naturellement, ces Paroles, il l'ensevelit, se rapportent à Dieu, qui fit enterrer „ *Moïse* par le Ministère des Anges. C'est „ l'ancienne Tradition des Juifs & des Chrétiens. L'Apôtre *St. Jude* nous apprend que „ ce fut *St. Michel* qui prit ce soin, puisqu'il „ contesta avec le Démon qui vouloit avoir „ le Corps de *Moïse*, afin d'engager les Israélites à lui rendre les honneurs Divins. Voilà.

(a) *Deuter. XXXIV. 5.*

(b) *Deuter. XXXII. 50.*

la qui est expliqué & motivé d'une manière qui semble devoir entraîner tous le suffrages. *Il l'ensevelit*, ne peut que se rapporter au Seigneur, dont il est parlé immédiatement auparavant. Il paroît donc que le Texte dit formellement, que Dieu fit l'honneur particulier au Corps de son Prophète, de lui donner lui-même la Sépulture, ou de le faire par le Ministère des Anges.

Mais si la chose est claire pour ceux qui suivent une Version trop littérale, ceux qui connoissent le génie de la Langue Sainte pensent un peu autrement. Une petite Remarque de Grammaire suffit pour faire disparaître ce *Rélatif*, sur quoi porte tout le merveilleux de cette Sépulture. Quand les Hébreux vouloient dire que l'on avoit fait telle & telle chose, ils prenoient un tour un peu différent de celui de notre Langue. Au-lieu de dire, comme nous, *on fit cela*, ils disoient, *ils firent cela*, ce qui est l'équivalent. Mais ils employoient aussi quelquefois simplement le singulier. *Il fit cela*, étoit chez eux la même chose que, *cela se fit*. La phrase, j'en conviens, n'est pas si régulière que l'autre. Mais, comme tout le monde sait, l'usage décide en matière de Langue. Or que cette manière de s'exprimer fût usitée, c'est ce qui paroît par plusieurs Passages de l'Ancien Testament. Je m'en tiendrai à celui-ci, qui est extrêmement connu. *On appellera son nom Emmanuel* (a). Il y a dans l'Hébreu, *il appellera son nom Emmanuel*. Quand il est donc dit, à

(a) *Isaïe VII. 14. Matth. I. 22.*

la fin du *Deutéronome*, que *Moïse* mourut, & il l'*ensevelit*, il faut traduire de même, ou l'*ensevelit*. Les LXX Interpp. l'ont rendu de cette manière. Ils ont traduit, ils l'*ensevelirent* (a), qui est précisément le tour que prenoient les Grecs pour dire, ou l'*ensevelit*. Il n'y a donc rien-là, qui ne soit dans l'ordre naturel des choses. *Moïse* étant mort, ou l'*ensevelit*. C'est ce qui se pratique à l'égard de tous les Hommes.

Cette petite Remarque Critique, prise du génie de la Langue Hébraïque, suffiroit pour détruire la Tradition qui a cherché finesse dans la Sépulture de *Moïse*. Mais il ne faut pas s'en tenir-là. Il est absolument nécessaire de répondre à quelques difficultés que l'on ne manquera pas de nous faire, ou, ce qui est la même chose, il faut réfuter les raisons que l'on allègue pour apuier le sentiment ordinaire. C'est-là ce qu'il y a de plus important pour éclaircir cette matière.

Après la Sépulture de *Moïse*, l'Auteur de ce dernier Chap. du *Deutéronome* ajoute cette circonstance, c'est que nul homme jusqu'alors n'avoit connu le lieu où il a été enseveli. On allègue cela comme une preuve que *Moïse* ne fut pas enterré par la main des hommes, mais par Dieu lui-même, qui ne voulant pas que l'on fût où reposoit ce Corps, le plaça dans un lieu qui est toujours demeuré inconnu.

Tout le monde convient que ces circonstances de la mort de *Moïse* ont été ajoutées longtemps après par quelque Anonyme. On est par-

Q 4

tagé

(a) Kai 'an'pan a'ulor.

tagé sur celui qui peut avoir fait cette Addition au Deutéronome. Les uns l'attribuent à *Josué*, d'autres à *Samuel*, d'autres enfin à *Esdras*. On peut donc présumer, avec beaucoup de vraisemblance, que l'espace de tems qui s'étoit écoulé depuis la mort de *Moïse* jusqu'au tems de l'Apostille, avoit fait oublier l'endroit précis où ce Corps avoit été déposé.

On pourroit apporter des raisons encore plus particulières, qui avoient empêché de faire cette découverte; celle-ci, par exemple, que quand cette Addition fut écrite, les Israélites n'étoient pas les maîtres du Pais de Moab où ce Législateur avoit été enseveli. Mr. *Saurin*, dans son *Histoire de la Bible*, dit que si l'on n'a pas trouvé le Corps de *Moïse*, cela vient de quelque circonstance particulière. Peut-être, ajoute-t-il, fut-ce parce que les Israélites étoient tout occupés alors du soin de conquérir le Pais. Mais la première raison prise du tems qui s'étoit écoulé entre la mort de *Moïse*, & l'Addition de la fin du Deutéronome, suffit pour faire entierement ignorer l'endroit précis où étoit son Sépulcre.

Supposons qu'à la dernière page de quelqu'un des Ouvrages de *Calvin*, on trouvât, d'une main inconnue, cette petite Note manuscrite. *Jean Calvin, ce fidèle Serviteur de Dieu, mourut à Genève l'an 1564. Il fut enterré dans le Cimetière de Plain-Palais, & personne ne sait plus aujourd'hui où est son Sépulcre; qu'en devroit-on conclurre? Faudroit-il y chercher du mystère, & se figurer qu'on cacha avec beaucoup de soin le Corps de ce Réformateur, de*
 peur

peur que dans la suite l'estime qu'on avoit eue pour lui ne dégénéra en vénération superstitieuse pour son Tombeau, ou peut-être aussi pour empêcher que les ennemis de la Réformation ne vinssent enlever son Corps, & ne se vangeassent sur son Cadavre des coups qu'il avoit portés à l'Eglise Romaine? Ce seroit prêter à ceux qui furent chargés de sa Sépulture, des vues qu'ils n'eurent jamais. La Note postiche que j'ai supposée à la fin d'un Livre de *Calvin*, ne voudroit dire autre chose, sinon que ce Grand-homme fut enterré tout simplement comme un homme du commun; qu'on ne lui érigea ni Tombeau, ni Epitaphe, ce qui a été cause que dans quelques années sa fosse s'est trouvée confondue avec les autres.

Quand on nous demande donc, pourquoi on n'avoit plus su dans la suite où étoit le Sépulture de *Moïse*, il faut répondre de même, que c'est parce qu'on n'y avoit mis aucune marque distinctive. Il paroît que c'est satisfaire à cette question; mais nous en pouvons faire, à notre tour, qui doivent être plus embarrassantes. Si Dieu a voulu cacher avec soin le Tombeau de *Moïse*, comme on le dit ordinairement, il semble qu'il devoit l'enterrer dans l'endroit le plus solitaire de la Montagne où il étoit mort; pourquoi le descendre dans le Valon qui étoit un endroit habité? Comment l'Auteur de l'Addition a-t-il pu savoir que *Moïse* fut enterré vis-à-vis d'un Temple des Moabites qu'il désigne? Il faudroit qu'il l'eût su par révélation, & dans ce cas-là ç'auroit été une imprudence à lui de donner ces différens indices du lieu

où ce Conducteur des Hébreux avoit été enterré. Vouloit-il donc les mettre sur les voyes, & les exciter à faire la recherche de ce précieux Corps? C'étoit-là aller précisément contre les vues qu'on suppose qu'avoit eues la Divinité, en le cachant avec soin.

Mais, en supposant que la Sépulture de *Moïse* s'est faite tout naturellement, ces difficultés disparoissent. Voici, sans y chercher de mystère, à quoi semble se réduire le narré de la fin du Deutéronome. *Moïse* étant mort sur la Montagne de *Nébo*, son Corps fut transporté dans le Valon, comme dans un lieu plus commode pour ses funérailles. Il y a beaucoup d'apparence que ce furent *Josué* & *Eldazar* qui se chargèrent de ce soin. On l'enterra vis-à-vis du Temple de *Pébor*, Idole des Moabites. Les Israélites pleurèrent leur Chef pendant trente jours, qui étoit la durée du deuil pour les personnes distinguées. Ce sont-là les seules circonstances que l'on sait de la mort de ce Grand-homme. On ne peut pas marquer précisément où est son Sépulcre, parce que le tems en a effacé le souvenir. Il semble que voilà tout ce que nous a voulu dire celui qui a ajouté ce petit Supplément au Deutéronome.

On essaie encore, en faveur du sentiment ordinaire, de tirer parti de la Transfiguration du Sauveur, rapportée dans le XVII Chap. de *St. Matthieu*. Cet Evangéliste marque que *Moïse* y parut avec *Elié*. Cela semble insinuer quelque conformité entre ces deux Prophètes. *Elié* fut enlevé au Ciel, comme tout le monde sait. Il doit donc être arrivé aussi quel-

quelque chose d'extraordinaire à *Moïse*, quand il disparut de dessus la Terre.

Mais on ne gagne rien par-là. On ne peut pas soutenir que *Moïse* soit sorti du monde comme *Elie*, qui fut transporté au Ciel tout en vie, l'Ecriture marque trop expressément sa Mort & sa Sépulture; qu'il ait été enseveli par les Hommes, ou par Dieu lui-même, cela ne fait rien à la Transfiguration, car afin qu'il y ait pu assister, il faut nécessairement que Dieu l'ait ressuscité. Les Juifs avoient une autre opinion, qui s'ajusteroit mieux avec la Transfiguration, & que quelques-uns des Pères de l'Eglise adoptèrent un peu trop légèrement. Ils avoient imaginé que Dieu avoit fait enlever le Corps de *Moïse* dans le Ciel. *Maimonides* dit, dans sa Préface sur le *Talmud*: Nos Rabbins ont enseigné que *Moïse*, notre Maître, n'est point mort, mais qu'il est monté au Ciel, & y sert Dieu. Si l'on adoptoit ce sentiment, on pourroit en faire usage pour l'apparition de *Moïse* à la Transfiguration; mais il est trop contraire à l'Ecriture, pour qu'il puisse avoir lieu.

Une autre Objection, que l'on ne manquera pas de faire, c'est qu'il est parlé dans l'Epiître de St. Jude, d'une dispute qu'eut *Michel* l'Archange avec le Démon au sujet du Corps de *Moïse* (a). Et voici comment on explique ces paroles. On prétend que Dieu fit enterrer *Moïse* par les Anges, que *Michel* prit ce soin, comme Chef de ces Intelligences célestes. On veut qu'il y ait de la convenance entre la ma-

nière

(a) Jude, vi. 2.

nière, dont la Loi fut publiée, & Moïse enseveli; que Dieu, qui avoit donné sa Loi par le ministère des Anges, les employa aussi pour cette Sépulture. On y fait présider l'Archange, & on le poste même pour la garde du Sépulcre.

Je répons que ce Passage de St. Jude est trop obscur pour en conclurre ce que l'on prétend. Tout au plus, on en doit tirer la conséquence qu'en tire cet Apôtre; c'est la manière respectueuse dont on doit parler des Puissances. Il n'en a pas prétendu inférer autre chose. C'est dans cette vue qu'il cite ce fait, qu'on croit avoir été une Tradition reçue des Juifs de son tems, & qui se trouvoit, dit-on, dans un Livre Apocriphe, qui avoit pour titre, *l'Assomption de Moïse*. „ St. Jude, sans garantir cette „ Histoire, dit Dom Calmet, a pu employer „ cette Tradition pour donner plus d'éloignement du défaut qu'il vouloit combattre, je „ veux dire le manque de respect pour les „ Puissances. Comme les Juifs faisoient beaucoup de cas de ce Livre, cet Apôtre les „ prend par leurs propres principes”. On ne doit donc tirer de ce combat de Michel l'Archange, où il parle d'une manière modérée à son adversaire, d'autre conclusion que celle que l'Apôtre lui-même en tire.

Mais de bons Critiques expliquent tout autrement cet endroit de St. Jude. Ils en ont cherché la Clé, non dans ce Livre Apocriphe, mais dans la Prophétie de Zacharie. On trouve dans le commencement du Chap. III, une vision qui y est rapportée d'une manière assez

assez étendue, & qui éclaircit extrêmement ce que St. *Jude* n'a indiqué qu'en deux mots. Le Prophète dit qu'il vit le Souverain Sacrificateur *Jehosua*, qui étoit debout devant l'Ange du Seigneur, & Satan de l'autre côté qui le contarioit. Il décrit une espèce de Plaidoié devant le Seigneur, qui doit être le juge de cette Cause. Par le simple début on est déjà frappé de la conformité qu'il y a entre cette vision & le Passage de St. *Jude*. On l'est encore davantage quand on entend, dans cette vision, l'Ange qui dit à son Adversaire : *Que le Seigneur te réprime, Satan*; qui sont les propres termes que St. *Jude* met dans la bouche de l'Archange, & sur quoi porte tout son raisonnement.

Pour entendre donc St. *Jude* il n'y a qu'à expliquer *Zacharie*. Le Souverain Sacrificateur représente ici tout le Peuple Juif. *Michel* l'Archange y paroît comme le Protecteur de la Nation. Dans divers endroits de l'Ecriture il est dépeint comme l'un des Chefs des Anges, à qui Dieu avoit commis le soin du Peuple d'Israël (a). Reste à voir qui sera le *Satan* qui conteste dans ce Plaidoié. Ce mot signifie souvent, dans l'Ecriture, simplement un Adversaire, & le mot de *Diable* se prend aussi pour un Ennemi, un Antagoniste, un Calomniateur. Nous verrons bientôt, plus particulièrement, à qui l'on doit appliquer ce nom dans cette dispute.

Mais il s'agit de voir auparavant quel étoit le

(a) Voyez *Dan. X. 13, 21; & XII. 1.*

le sujet de cette contestation. Il est visible que la question rouloit sur le rétablissement de Jérusalem, & du Culte public chez les Juifs de retour de la Captivité de Babilone. Le Protecteur de la Nation étoit pour l'affirmative, & leur Adversaire s'y opposoit fortement. Mais qui étoit donc cet ennemi qui les traversoit ainsi? Ce furent ceux qui portèrent leur accusation devant *Darius*, & qui essayèrent de faire interrompre l'ouvrage du Temple recommencé depuis peu. On sait que *Jehosua* ramena le Peuple de son Exil, & que conjointement avec *Zorobabel*, il entreprit de rétablir la Maison du Seigneur, & les Murs de Jérusalem. Mais ils essuièrent bien des contradictions. *Tattenai*, qui commandoit pour les Affiriens au deçà de l'Euphrate, vouloit détruire & la Religion & la République que *Moïse* avoit établies, & il employoit pour cela la ruse & la violence (a).

La vision de *Zacharie*, envisagée sous cette face, n'a plus d'obscurité. *Michel l'Archange*, qui soutient le parti du Peuple de Dieu, dit à ce Gouverneur des Affiriens: *Que le Seigneur se réprime, lui qui a choisi Jérusalem pour sa demeure, & qui a, pour ainsi dire, retiré ce Dison du milieu du feu.* On ne sauroit se méprendre sur le sujet de cette Controverse. Il s'agissoit entre les Parties contestantes, de savoir si le Culte cérémoniel établi par *Moïse*, & qui avoit été interrompu pendant la Captivité de Babilone, devoit être rétabli, & si ce

Peu-

(a) *Esdra* IV. 2.

Peuple devoit former encore une République. Le but du Prophète en général, dans son Livre, est d'encourager les Juifs à rebâtir le Temple, & à rétablir le Culte de leur Religion. *Zacharie* étant éclairci, *St. Jude* l'est aussi, puisqu'il n'a fait que rappeler incidemment, & d'une manière concise, ce que le Prophète avoit rapporté avec plus d'étendue.

Mais, dit-on encore, l'altercation rapportée par *St. Jude*, rouloit sur le *Corps de Moïse*, & on ne voit rien de semblable dans *Zacharie*. On voudroit en conclure, que ce sont deux Disputes différentes. Il s'agit donc d'expliquer cette expression, qui fait encore de la peine. Ce n'est que sur l'ancien préjugé que l'on prétend que le *Corps de Moïse* doit nécessairement signifier ici le Cadavre de ce Législateur. J'avoue que quand il s'agit d'un simple particulier, dès que l'on parle de son Corps, cela ne peut recevoir qu'un sens, & qu'il n'y a guère lieu à l'équivoque. Mais ce n'est plus la même chose, s'il est question d'une personne publique, du Chef, du Conducteur d'un Peuple, tel qu'a été *Moïse*. Son Corps peut fort bien signifier alors cet amas de personnes qu'il a gouvernées, la République dont il a jeté les fondemens. Sans recourir au Stile figuré des Orientaux, nous parlons encore aujourd'hui de cette manière. Si je disois, en parlant d'un certain combat, que le Corps d'un tel Officier Général y fut fort maltraité, cela ne devoit point s'entendre de sa propre personne. Il pourroit n'y avoir point été blessé; je voudrois dire seulement par-là que le Corps de Troupes, le Corps

Corps d'Armée qu'il commandoit, souffrit beaucoup dans cette occasion. Le Corps de *Moïse*, peut donc fort bien désigner le Peuple Juif, dont *Moïse* avoit été le Chef ou le Législateur. Plusieurs Interprètes l'ont entendu de la Sinagogue Judaïque. Le Corps de *Moïse* peut aussi bien signifier l'Eglise Juive, que le Corps de *Christ* l'Eglise Chrétienne. Rien n'est plus commun dans les Epîtres de St. *Paul*, que de le voir employé dans ce sens (a).

On ne se contente pas d'avancer comme un fait certain, que Dieu lui-même ensevelit *Moïse*, on nous développe encore les motifs de cette Sépulture mystérieuse. Il falloit cacher ce Corps avec soin, pour prévenir l'abus qu'on auroit pu en faire. Il étoit à craindre que les Hébreux, prévenus du mérite de leur Législateur, ne se portassent à lui déferer les honneurs divins, s'ils eussent connu le lieu de sa Sépulture. Ces précautions contre l'Idolâtrie conviennent tout-à-fait à la sagesse de Dieu, dit-on, & l'on prétend apuier encore par-là le sentiment ordinaire.

Il faut se rappeler ici cette sage Règle que nous donnent les Philosophes, de n'entreprendre jamais d'expliquer un fait, avant qu'il soit bien constaté. C'est là une bonne leçon pour tant de Théologiens qui, après avoir avancé un peu légèrement que Dieu trouva à propos de se charger de la Sépulture de *Moïse*, nous apren-

nent

(a) Voyez 1. Cor. XII. 27. Ephes. I. 23. IV. 12-16. Coloss. I. 18. Voyez aussi les Notes de Mr. le Clerc sur Hammond, Jude, vs. 9.

nent en même tems pourquoi il voulut le faire, & qui n'hésitent pas plus là-dessus que s'ils avoient assisté à son Conseil.

Outre cette Réflexion générale, on en pourroit faire de plus particulières pour faire voir que la raison que l'on allègue de cette conduite de Dieu, n'est pas d'un aussi grand poids qu'on le prétend.

Si c'étoit pour prévenir le danger de l'Idolatrie que Dieu cacha soigneusement le *Corps de Moïse*, je demande premièrement pourquoi la sagesse ne prit pas la même précaution pour le tombeau d'*Abraham* & celui de *Jacob*? On avoit une si grande vénération pour ces Patriarches, qu'elle auroit bien pu aussi dégénérer en superstition. Les Hébreux savoient parfaitement où reposoit le *Corps d'Abraham*, ce Chef de la Nation, dont ils se glorifioient d'être les Enfans. Cependant il ne paroît pas qu'ils se soient jamais avisés de vénérer son Tombeau, ou de rendre à son Corps aucune espèce de Culte.

Quelcun a remarqué judicieusement que si les Juifs avoient eu le *Corps de Moïse*, & qu'il eût été enterré tout naturellement, la seule corruption du Cadavre auroit servi de correctif au Culte qu'ils auroient entrepris de lui rendre. Le danger de lui attirer des honneurs excessifs, & qui allaient jusqu'à l'Idolatrie, étoit plus grand en cachant son Corps, & en le dérochant à la connoissance des Hommes. *Epiphane*, dans l'Hérésie 55, nous apprend que quelques Peuples de l'Arabie Pétrée, comme les Iduméens & quelques autres, qui ne se

vantoient pas de posséder le *Corps de Moïse*, ne laisserent pas de l'adorer. Ils se prosternoient devant son image, & ils le regardoient comme un Dieu, à cause de tant de miracles qu'il avoit opérés.

Il est vrai que cette raison ne frappe point *Corn. à Lapidé*. „ On est beaucoup plus porté à vénérer un Saint, dit-il, quand on a son Corps, que quand on ne l'a pas ; témoin „ *Sainte Catherine*, qui ayant été ensevelië „ par les Anges sur le Mont Sina, attire les Fidèles qui y accourent avec une grande dévotion, de toutes les parties du monde, depuis que ces Intelligences Célestes ont bien voulu découvrir aux Hommes où repose „ ce précieux Corps ”.

Ce même Jésuite donne une raison particulière, pourquoi Dieu voulut cacher le Corps de *Moïse*, c'est que son visage avoit conservé dans le Tombeau, par une faveur spéciale de la Divinité, le même éclat qu'il avoit lorsqu'il descendit de la Montagne. Or ces rayons de gloire étoient fort propres à lui attirer, de la part des Juifs, une espèce d'adoration. Admirable raisonnement ! Dieu conserve miraculeusement sur le visage de son Envoyé, après la mort, cet éclat lumineux dont il l'avoit favorisé pendant sa vie. Il le lui conserve comme une marque de faveur & d'approbation, mais de peur que quelcun n'en abuse, il prend grand soin que cet éclat ne paroisse plus. *On n'allume point une Lampe pour la mettre sous un boisseau*, dit J. C. (a). Suivant ce raisonnement, à quoi

(a) *Matth. V. 15.*

Octobre, Novembre & Décembre. 1743. 259

quoi bon cette lumière dans le fond d'un Tombeau, qui doit toujours demeurer inconnu, à moins que ce ne soit pour y tenir lieu des Lampes sépulcrales des Payens ?

Enfin, ce qu'il y a à dire de plus fort contre la raison, que l'on prête à la Divinité pour cacher soigneusement le Corps de *Moïse*, c'est qu'il n'y avoit aucun danger qu'il devînt un objet d'Idolatrie. On a beau alléguer le penchant du Peuple à la superstition, & à rendre les honneurs divins à d'autres qu'au vrai Dieu. Jamais les Israélites n'ont fait paroître la moindre disposition au Culte des Reliques, non pas même dans le tems qu'ils s'abandonnoient le plus à l'Idolatrie. Jamais ils n'ont été portés à rendre aux Cadavres des Saints Hommes qui étoient morts parmi eux, le Culte Religieux qu'on leur rend aujourd'hui chez une partie des Chrétiens. C'est donc prêter aux anciens Juifs des pratiques assez modernes, que de craindre qu'ils n'adorassent le Corps de *Moïse*.

Il est vrai que les Payens avoient des usages qui approchoient fort du Culte des Reliques. Ils ne se contentoient pas de rendre des Honneurs religieux aux Ames de leurs Héros déifiés, leur vénération s'étendoit encore jusqu'à leurs Cadavres. L'Oracle ayant ordonné aux Athéniens d'honorer les Os de *Thésée*, *Cimon*, qu'on pourroit regarder comme le premier des Princes Croisés, se mit en devoir, par un principe de Religion, de conquérir le Pais où se trouvoit son Tombeau.

Ayant découvert ce Saint Corps, par une espèce d'inspiration, à ce que dit *Plutar-*

que (a), il le fit transporter à Athènes. Les Athéniens en marquèrent une grande joye. Ils reçurent ces Reliques de *Thésée*, avec des processions & des sacrifices, comme si c'eût été *Thésée* lui-même.

Pour les Juifs, on ne voit rien de semblable chez eux. Nous lisons bien qu'un mort, qui se trouva placé près du Tombeau d'*Elisée*, résuscita pour avoir touché ses os. C'étoit une belle occasion de conserver précieusement ces Reliques du Prophète. Ce miracle étoit une recommandation bien forte en leur faveur. Cependant on les laissa où ils étoient. On ne s'avisa pas de les porter dans le Temple, de les enfermer dans un riche Reliquaire, & de les exposer à la vénération des Fidèles. Rien de semblable ne paroît dans l'Histoire. Aussi c'est inutilement que les Docteurs de l'Eglise Romaine cherchent dans les Livres de l'Ancien Testament quelque autorité pour le Culte des Reliques. Ils n'ont rien pu trouver qui le favorisât le moins du monde.

Jeme trompe. *Dom de Vert*, que je viens de consulter, me fournit un passage des plus formels. Il nous apprend que, lorsque dans la procession des Rogations, on porte des Reliques, on chante cet endroit d'Isaïe, *De Jerusalem exeunt Reliquiae*. (b). Voilà un Texte précis en faveur des Reliques. Il est vrai qu'à s'en tenir au sens littéral, le Prophète mar-

(a) *Vie de Thésée.*

(b) *Isaïe XXXVII. 32. Dom de Vert, Traité des Cérémonies. Tom. II. pag. 233.*

marque seulement par-là qu'il y avoit des gens dans Jérusalem qui en sortiroient, qui échaperoient de sa ruine, & que même cette Ville seroit rétablie dans la suite. Mais on peut prêter à *Isaïe* des vues plus étendues. Qu'est-ce qui empêche que, perçant dans un avenir plus éloigné, il n'ait pu prédire que les Princes Croisés apporteroient de Jérusalem & de la Terre-Sainte de précieuses Reliques? Rien de plus clair que ces paroles, *Reliquiae exant de Jerusalem.*

Voici la dernière Objection que l'on peut faire sur la manière dont nous avons expliqué la Sépulture de *Moïse*. „ Vous convenez,
 „ nous dira-t-on, que le Texte du Deutéro-
 „ nome est équivoque. *Moïse* mourut dans
 „ un endroit du Pais de Moab, selon l'ordre
 „ du Seigneur; & il l'enterra dans la Vallée,
 „ ou bien, on l'enterra dans le Valon. L'ori-
 „ ginal peut se traduire de ces deux manières.
 „ La dernière est plus naturelle, il est vrai.
 „ Elle est aussi, à ce que l'on prétend, con-
 „ forme au génie de la Langue Hébraïque.
 „ Mais si cela est, d'où vient, nous dira-t-on,
 „ que les Juifs qui devoient savoir leur Lan-
 „ gue tout autrement que nous, n'ont pas
 „ donné à ces paroles le sens qui nous paroît
 „ le meilleur & le plus simple. D'où vient
 „ qu'ils y ont trouvé que Dieu s'étoit chargé
 „ de la Sépulture de *Moïse*? *Philon*, par exem-
 „ ple, dit positivement dans la *Vie de Moïse*,
 „ que personne n'a jamais connu le lieu de sa
 „ Sépulture, parce qu'il avoit été enseveli,
 „ non par des mains mortelles, mais par des

„ *Puissances immortelles*. Tous les Interprètes Chrétiens ont dit à peu près la même chose. Comment prétendez-vous donc que votre Explication puisse prévaloir sur cette espèce de consentement universel ?

Il ne faut pas douter que cette difficulté ne frappe bien des gens , elle mérite donc d'être examinée un peu en détail. On nous oppose d'abord le sentiment des Juifs sur la Sépulture de *Moïse*. S'il s'agit des anciens Juifs, ils sont visiblement de notre côté. C'est ce qui paroît clairement par la Version des LXX, que nous avons citée , & qui est tout-à-fait pour nous. Il est vrai que les Juifs, qui sont venus après, se sont écartés de cette Explication si simple & si naturelle. Mais il s'agit de voir si leur suffrage doit l'emporter sur celui de leurs Prédécesseurs. On nous oppose *Philon*, par exemple, qui étoit un Grec de naissance, qui avoit passé presque toute sa vie à Alexandrie, & qui n'étoit nullement en état d'entendre l'Original Hébreu. Il est vrai que presque tous les Rabbins, qui sont venus ensuite, ont trouvé du merveilleux dans la Sépulture de *Moïse*. Mais on fait assez quel a été le gout des Docteurs Juifs qui ont vécu depuis J. C. C'étoient des gens, à qui les évènements simples & communs ne plaisoient point. Ils s'écartoient en tout de la Nature. Il leur falloit des faits hors du cours des choses humaines. „ Les Juifs, par une „ extrême dépravation de gout, & par un „ excès d'amour pour le merveilleux, dit *Dom Calmet* précisément à cette occasion, ont „ cru devoir encore embellir par de nouveaux „ traits

„ traits les Miracles des Livres sacrés. Ils ont
 „ entassé prodiges sur prodiges, souvent sans
 „ gout, sans choix, sans esprit, & ce qui est
 „ pis que cela, sans respect pour la vérité. La
 „ vie & la mort de *Moïse*, ajoute-t-il, ont
 „ ressenti plus qu'aucune autre partie de l'Hif-
 „ toire Sainte, la liberté que se sont donnée
 „ les Auteurs Hébreux, d'y mettre du mer-
 „ veilleux de leur cru (a)”. La grande idée,
 que les Juifs avoient de leur Législateur, leur
 a fait chercher de l'extraordinaire dans toutes
 les circonstances de sa vie & de sa mort. C'est-
 là ce qui leur a fait avancer des choses fort
 douteuses sur *Moïse*, mais qu'ils ont données
 pour vraies, parce qu'elles lui étoient hono-
 rables.

„ L'amour du merveilleux, dit encore un
 „ Auteur qui a travaillé sur l'Histoire Ecclé-
 „ siastique, l'amour du merveilleux, qui a été
 „ trop longtems le gout dominant & qui pa-
 „ roît si naturel à l'homme, a fort altéré l'Hif-
 „ toire. On a voulu donner à quelque Chef
 „ de sa Nation, une origine illustre, & jusques
 „ aux circonstances de sa mort, on a affecté
 „ d'y mettre tout ce qui pouvoit faire le plus
 „ d'honneur, on y a placé des marques de
 „ distinction. L'imagination, le désir de flater,
 „ la prévention n'ont pris que trop souvent la
 „ place du vrai”. On peut appuier ce que dit
 ce judicieux Auteur, du penchant que l'on a à
 mettre du merveilleux dans le genre de mort
 des

(a) Dom Calmet, Dissert. sur la Sépulture de *Moïse*, à
 la tête de l'Épître de St. Jude.

des Grands-hommes, par ce que les Historiens Romains ont dit de la Mort de *Romulus*. Ils le font disparoitre de dessus la terre au milieu d'un orage horrible. *Philostate* dit quelque chose de semblable d'*Apollonius de Thiane*. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ses Disciples prirent soin de cacher sa mort, pour tâcher de persuader qu'il jouissoit de l'immortalité dans le Ciel.

Les Juifs n'ont pas voulu en dire moins de leur Fondateur. *Josèphe* dit que „ *Moïse*, après „ avoir embrassé *Josué* & *Eléazar*, comme il „ parloit encore avec eux, une nuée survint „ tout d'un coup qui l'enleva dans une Vallée „ où il disparut (a)”. Plusieurs de leurs Auteurs, sur-tout de la Secte des Pharisiens, sont allés plus loin. Ils ont prétendu que *Moïse* étoit monté au Ciel tout vivant, de même qu'*Enos* & *Elie*; & c'est là-dessus, que roule leur Livre de l'*Assomption de Moïse*. Le Paraphraste Chaldéen, sur le Pseaume LXVIII, assure qu'il fut élevé sur le Firmament. Il lui applique ces paroles : *Vous êtes monté en haut*, &c. Le gout si déclaré de cette Nation pour les Fictions & pour les Fables doit donc nous rendre fort suspect le merveilleux qu'ils ont trouvé à propos de mettre dans la Sépulture de *Moïse*.

Les anciens Interprètes Chrétiens ne doivent pas non plus nous imposer beaucoup. Les Pères de l'Eglise ont non seulement admis le sentiment des Hébreux sur la Sépulture de leur Législateur; mais quelques-uns, comme St.

Hilaire

(a) *Antiq. Liv. IV. Ch. 2.*

Hilaire & St. Ambroise, semblent avoir adopté la translation de *Moïse* dans le Ciel, la croiant favorable à l'Histoire de la Transfiguration du Sauveur. Ils se laissoient imposer à de misérables Livres composés par les Juifs, lors surtout que leurs faux récits sembloient confirmer quelques faits rapportés par les Evangélistes. On ne devoit donc pas s'attendre que de semblables Auteurs rectifiassent ce que les Juifs avoient débité sur la manière singulière dont *Moïse* avoit été enseveli.

Les Interprètes de l'Eglise Romaine ont dû suivre les Pères; c'est là leur marche ordinaire. Leur suffrage ne doit donc pas donner beaucoup de relief au sentiment que nous combattons. Comme dans cette Communion on publie bien des choses extraordinaires qui sont fort suspectes, pour ne rien dire de plus, on ne doit pas être surpris de les voir se déclarer pour d'anciennes merveilles qui ne sont pas trop bien prouvées. Quand ils iroient jusqu'à parler favorablement du Livre Apocriphe de l'*Assomption* de *Moïse*, on ne devroit pas s'en étonner. Ce seroit là préparer les esprits à la Légende de l'*Assomption* de la Ste. *Vierge*, à quoi plusieurs d'entr'eux s'affectionnent beaucoup, & dont on célèbre la Fête fort solennellement dans leur Eglise.

Reste les Interprètes Protestans, qui, par leur principe de l'examen, auroient dû être plus réservés & plus difficiles à donner dans le merveilleux de la Sépulture de *Moïse*, & qui cependant l'ont admis comme les autres. Tant d'habiles Critiques du Parti Réformé auroient-

ils trouvé , dit-on , cette singularité dans le Texte Hébreu , si elle n'y étoit pas effectivement ? Cette difficulté pourroit embarrasser quelques personnes , & les tenir encore en suspens sur la manière dont il faut entendre la Sépulture de *Moïse*. Voici donc quelques Réflexions qui pourront peut-être dissiper ce scrupule.

On peut dire d'abord qu'il y a tant de merveilles dans le Pentateuque , que celle-ci , qui se trouve tout - à - fait à la fin , ne doit pas réveiller autant l'attention qu'elle le feroit , si elle y étoit seule. On en a tant vu d'autres dans le cours du Livre , & qui sont bien constatées , qu'une de plus n'arrête pas un Interprète. Il la passe aisément avec ses dévanciers.

Les Protestans n'ont fait que suivre ici les Catholiques qui les avoient précédés. Ils ne les ont point regardés , dans cette occasion , comme des Adversaires suspects. Au contraire , il leur a paru que l'explication , généralement reçue , étoit beaucoup plus favorable aux Réformés qu'à l'Eglise Romaine. Comment se défier d'un Auteur Catholique , qui vous dit que Dieu jugea à propos d'ensevelir le *Corps de Moïse* , à l'insçu des Hébreux , de peur qu'ils ne fussent tentés de lui rendre des honneurs qui auroient pu dégénérer en Idolatrie ? Par-là ils se font leur procès à eux-mêmes sur le Culte qu'ils rendent aux Reliques des Saints. Il semble donc qu'on pourroit soupçonner ici les Protestans , d'avoir voulu se prévaloir des armes que leurs propres Adversaires leur fournissent.

Il est vrai que le fameux Commentateur *Corn. à Lapidé* a cru avoir paré le coup. Il s'est même imaginé qu'il pourroit trouver une preuve en faveur du Culte des Reliques, dans le soin que Dieu prit d'ensevelir lui-même le Corps de *Moïse*. Voici son raisonnement.

„ Dieu lui-même, dit-il, a voulu marquer
 „ combien il honoroit les Reliques de *Moïse*,
 „ quand il les cache aux Hommes, & qu'il ne
 „ permet qu'aux Anges seuls de toucher ce
 „ Corps pour l'ensevelir. Il falloit des Intel-
 „ ligences aussi pures pour manier décemment
 „ ce Saint-Homme après sa Mort. Dieu a
 „ donc voulu nous montrer par son exemple,
 „ que nous devons vénérer les Saints & les
 „ Reliques.

Voilà une Réponse triomfante. Jamais on ne plaide sa cause d'une manière plus victorieuse, que quand on a l'art de convertir en preuves les Objections mêmes que les adversaires font contre nous. Il ne tiendra pas à moi que les Protestans ne se payent de ce raisonnement du Jésuite, & ne le trouvent concluant. Si l'on pouvoit les faire convenir qu'ils ne gagnent rien au merveilleux de la Sépulture de *Moïse*, peut-être reviendroient-ils plus aisément du préjugé ordinaire.

Quoique l'on regarde cette Sépulture merveilleuse comme appuïée du consentement universel, il resteroit à voir s'il n'y a absolument aucun Interprète, ou Catholique ou Réformé, qui ait fait enterrer *Moïse*, tout naturellement par d'autres Hommes, comme la Critique, de concert avec la coutume, semble l'exiger.

J'ai

J'ai consulté sur cela les *Grands Critiques*, mais j'avoue que ça été inutilement. Je suis venu ensuite aux *Petits Critiques* de *Polus* qui cite *Malvenda* & *Vatable*, comme ayant fort bien pris la chose. Ils remarquent que, dans le Stile des Hébreux, *il l'ensevelit*, est équivalent à, *on l'ensevelit* (a). Après cette découverte, je suis allé à *Vatable* lui-même, mais malheureusement il se trouve qu'il n'a rien dit de semblable. Tout se réduit donc au seul *Malvenda*, que je n'ai pas pu vérifier, n'ayant pas son Commentaire; mais que je crois pourtant cité fidelement.

Entre les Protestans, je n'ai trouvé que le seul *Le Cène*, qui dans sa Version de la Bible, qui paroît depuis peu, a rendu le narré du Deutéronome de cette manière. Moïse, *le Ministre de Dieu*, mourut là dans le *Pais de Moab*, selon l'oracle de Dieu. Et il fut enseveli dans la *Valée*. On voit assez qu'il n'a point cherché de mystère dans cette Sépulture. Il est vrai que si l'on s'arrêtoit à son Argument de ce Chap. XXXIV, on le croiroit encore dans le sentiment ordinaire. Voici comment il est conçu. Moïse.... monte sur la Montagne de *Nébo*, où il meurt... Et où Dieu l'ensevelit. Mais comme la fin du Deutéronome est d'une main différente que le Livre même, je serois fort tenté de croire que, dans la Bible de *Le Cène*, les Sommaires des Chapitres sont aussi d'une

au-

(a) *Quidam volunt tertiam personam præteriti activi seu passivi seu impersonaliter, more Hebraico. Et sepeli- vit, pro Et sepultus est.*

Octobre, Novembre & Décembre, 1743. 269

antre main que le Texte. La contradiction est ici trop palpable pour l'attribuer au Traducteur lui-même.

ARTICLE II.

SPLANCHNOLOGIE, ou l'ANATOMIE
des VISCERES, avec des Figures originales tirées d'après les Cadavres, suivie d'une Dissertation sur l'origine de la Chirurgie, par RENE' CROISSANT DE GARENGEOT, Maître es Arts & en Chirurgie, Démonstrateur Royal d'opérations, Conseiller-Chirurgien Ordinaire du Roi en son Chatelet de Paris, de l'Académie Roiale de Chirurgie, & de la Société Roiale de Londres. Seconde Edition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur. A Paris chez Osmont, 1742. In 12. deux Volumes. Tome I, pag. 352. Tome II, pag. 372, sans les Préfaces, avec vingt Planches.

MR. *Garengot* vient de nous donner une nouvelle Edition de son Anatomie des Viscères ; il y a ajouté par-ci par-là des Remarques anatomiques, & très souvent des Repliques aux Réponses & aux Critiques de Mr. *Heister*. La vogue qu'a eu cet Ouvrage, dont on a fait une Traduction en Allemand, nous engage à en parler avec cette équité que le Public demande d'un Journaliste. Il attend de nous la vérité, mais il nous permet
tous

tous les ménagemens, dont elle est susceptible.

La Préface de cette seconde Edition nous annonce un fait assez surprenant, & qui paroît devoir être vrai, puisque rien n'empêche Mr. *Gärangeot* d'en être parfaitement instruit. Il nous apprend, qu'à l'occasion de son Livre, Mr. le *Chancelier* a ôté aux Médecins la *Censure* des *Livres* d'*Anatomie* & de *Chirurgie*, pour la donner aux seuls Chirurgiens (a). Si le fait est vrai, il y a lieu de s'étonner que le Magistrat ait donné un emploi de cette nature à des Chirurgiens, qui fort souvent ne peuvent qu'en être embarrassés. Car enfin, la Langue savante n'est pas celle de la plupart des Chirurgiens, ni même des plus fameux de ce Corps : donneront-ils une *Censure* de ce qu'ils n'entendent pas même littéralement ?

D'ailleurs, quels avantages ont-ils procuré à l'*Anatomie*, pour en être les Censeurs ? Qu'on y fasse attention, & qu'on lise les Ouvrages anatomiques des Chirurgiens de Paris, on y verra régner l'*Anatomie* de *Riolan*, jusqu'au tems de Mr. *Winslow*, & celle de Mr. *Winslow*, depuis que ce grand Anatomiste a fait des Cours d'*Anatomie*. Je ne veux, pour soutenir ma remarque, que la comparaison de cet Ouvrage même avec l'*Exposition Anatomique* de Mr. *Winslow*. La remarque sur ce qu'on appelle *Origine*, dans les Muscles ; la
mé-

(a) Nous trouvons cependant que Mr. *Vernage*, Docteur en Médecine, porte le nom de *Censeur Royal*, à la tête de quelques Livres, p. e. de la *Chirurgie* de Mr. *Col de Villars*.

mécanique des Muscles du Bas-ventre, connue à *Piccolbomini*, à *Sligil*, à *Gliffon* & à *Cowper*; l'exclusion donnée à la lame externe du Péritoine; la véritable situation de l'Estomac; la structure du Mésocolon; la description du Pancréas; la véritable figure de la Vessie; les Sinus de la Dure-Mère, & une infinité d'autres pièces essentielles, sont dues entièrement à Mr. *Winslow*, sans que Mr. *Garengeot* ait presque jamais daigné en parler, ou laisser entrevoir qu'il en étoit redevable à qui que ce fût.

Il seroit inutile de chicaner sur les dates. Quoique l'Ouvrage de Mr. *Winslow* (a) n'ait paru qu'en 1732, & que la première Edition de celui de Mr. *Garengeot* soit de 1728, il est cependant de notoriété publique, que les Cayers de Mr. *Winslow* rouloient tout Paris longtems avant 1728, & nous en avons entre les mains de l'an 1726, qui n'ont qu'une ressemblance trop marquée avec le Livre de Mr. *Garengeot*.

Seroit-il permis d'ajouter, que, malgré le grand nombre de Cadavres disséqués par les Chirurgiens de Paris, & nonobstant leur cinq Chaires de Démonstrateurs en Anatomie, il n'a rien paru, de leur façon, qui soit comparable aux Ecrits des Médecins contemporains.

Qu'on lise l'éloge de Mr. *Mery*: quel fruit a-t-il tiré, par rapport au Public, de cette multitude de Sujets, qui lui ont passé par les mains, & de cette passion extrême pour l'Anatomie, dont

(a) On a publié tout nouvellement, à Amsterdam, une Edition fort correcte de cet excellent Ouvrage.

dont Mr. de *Fontenelle* parle avec tant d'éloge (a). La Postérité ne lui doit aucune découverte d'importance, elle peut même lui reprocher d'avoir tâché d'introduire des Systèmes, ou très douteux (b), ou même entièrement faux (c). C'est un mérite négatif envers le Genre-humain.

Notre remarque ne tombe point sur ce seul Auteur. Elle s'étend sur tous ceux qui, à l'imitation de Mr. *Mery*, prétendent découvrir sans avoir lu, ou instruire les autres, sans être instruits que par eux-mêmes. Il est aisé de trouver les raisons, qui doivent rendre inutiles les travaux, & l'adresse de ceux qui négligent l'étude des Langues & des bons Auteurs.

Les Médecins apportent, ou peuvent, par leur éducation, apporter à l'Anatomie, la connoissance des Langues les plus nécessaires, celle des meilleurs Ouvrages dans leur genre d'étude, & une bonne idée de la Physique & de la Physiologie. Ce sont des avantages que les Chirurgiens n'ont presque jamais, & que les *Merys* & les *Garengeots* ne font que mépriser.

Quand on a lu, & qu'on a lu avec attention, on se trouve en pais de connoissance; lorsqu'on dissèque un corps, on fait ce qu'il faut voir, on est instruit de ce qui est ou connu,

ou

(a) Hist. de l'Acad. des Sciences, 1722, p. 179.

(b) Le Systême de la Circulation du sang dans le Fœtus, qui n'a plus, que je sache, d'Adhérens, & qui n'en a jamais eus hors de Paris.

(c) P. e. la sécrétion des Esprits animaux, attribuée aux Glandes de la Dure-mère, dans les Lettres de Mr. *Mery* à *Pacchioni*.

ou contesté; on regarde avec des yeux d'intérêt les grandeurs, les situations, & les figures. Soit que l'on veuille vérifier les découvertes des bons Auteurs, soit qu'on veuille corriger des descriptions défectueuses, on s'attache au travail avec émulation, & avec un plaisir inconnu aux Anatomistes non lettrés. Dailleurs, on a ses vues, & des projets qui encouragent; le Corps humain n'est pas un pays barbare, où rien ne nous appartient, c'est sa Patrie, qu'on apprend à connoître, & l'on y veut faire des acquisitions. On a devant les yeux les usages des Parties, on fait qu'il faut les chercher au fond de la Nature, & que le travail le plus fin ne suffit encore qu'à peine pour y pénétrer. Voila ce qui a fait les *Vésales*, les *Eustaches*, les *Falloses*, les *Douglas*, & ce qui fait les *Morgagni*, les *Winslow*, & les *Albinus*.

Les Chirurgiens, & combien y en a-t-il qu'on puisse excepter, n'ont lu d'ordinaire que peu de Livres écrits en leur Langue, ils se trouvent étrangers, quand ils doivent travailler sur le Corps humain; rien ne les y intéresse, ils n'y distinguent ni le nouveau, ni le douteux, ni le commun; ils ne raportent à rien leurs dissections, ou ils ne les raportent qu'à des opérations, qui ne demandent, ou ne paroissent demander qu'une connoissance superficielle; & fort souvent, à Paris même, leur Anatomie n'est qu'un art de dégraisser les Muscles.

Voila ce qui a empêché les *Merys* d'être des *Winslows*, & les *Coupers* de devenir des *Douglas*. Ce n'est pas sans connoissance de cause, qu'on en parle, on a vu disséquer ces Mrs. &

même, au-lieu d'aller à *St. Côme*, on n'a qu'à comparer leurs Ecrits avec ceux de *Morgagni*, de *Douglas*, d'*Albinus*, & de *Winslow*, il sera aisé d'apercevoir la différence de ce que peut produire un esprit éclairé par l'étude, & de ce que la Nature seule nous apprend. Les découvertes de *Mr. Petit*, le Médecin, sur la Cataracte & sur les Yeux, surpassent si fort ce que les Oculistes & les Chirurgiens ont produit dans ce genre, si intéressant pour eux, qu'il paroît que leur émulation devoit les engager à tâcher d'égalier de si fameux adversaires, plutôt qu'à en parler avec mépris.

Ce n'est pas qu'on veuille condamner des Corps entiers, rien n'empêche qu'un génie supérieur ne s'élève dans le sein de la Chirurgie, & ne se procure des avantages que méprisent ses Confrères, & dont les Médecins seuls ont joui jusques à présent. Qu'il paroisse ce génie, & nous serons les premiers à lui rendre justice, comme nous la rendons au mérite de *Mr. Morand*.

Finissons cette digression, que nous a fait faire l'amour de l'équité, & ajoutons-y une dernière preuve de la différence du gout anatomique d'un Chirurgien, & de celui que l'on peut acquérir à la faveur des Etudes. Après avoir condamné, sans exception, les Figures anatomiques qu'il a eues, dressées, dit-il, dans le Cabinet, sur les Livres ou sur l'Imagination, *Mr. Garengot* nous offre les siennes, dont il est charmé: il y trouve un gout d'Anatomie, qu'il n'avoit jamais remarqué jusqu'alors, & dont il ne peut finir les éloges;

&

& cependant, sans faire tort, ni à Mr. *Garengeot*, ni à Mr. *Stokhausen* (a), ces Figures si vantées sont si visiblement imparfaites, & si évidemment au-dessous de celles de plusieurs Auteurs Anciens & Modernes, que sûrement elles ne seroient rien du tout, si la vérité de l'Anatomie & la nouveauté n'en relevoient quelques-unes; & quelle part n'y a pas Mr. *Winslow* (b)? Si Mr. *Garengeot* avoit vu les Planches de *Vésale*, d'*Eustache*, de *Cassérius* (c), de *Ruysch*, d'*Albinus*, de *Chefelden* même & de *Cowper*; il faut espérer de son équité; qu'il auroit été plus retenu sur les siennes propres.

Dans l'Ouvrage même, on ne voit qu'avec peine une éternelle controverse, qui recommence à chaque page, entre Mr. *Garengeot* & *Heister*. Il est des exemples où le Public a gagné à ces animosités savantes, la passion de vaincre a fait faire des efforts extraordinaires aux combattans, & ils n'ont rien négligé pour
sur-

(a) Médecin de Magdebourg, qui les a dessinées à la plume.

(b) Les Planches I, II, III, IV, V, XII, XVI, XVII, XIX, & XX, ne sont que des ébauches bien imparfaites. La VI, VII, X, & XIII, tirent leur mérite des découvertes de Mr. *Winslow*, & la VIII n'est pas de l'Auteur.

(c) Mr. *Garengeot* traite *Cassérius* de Médecin-Chirurgien d'Italie, dont il a lu le nom, à ce qu'il nous apprend, dans les Ouvrages de *Bartholin*, p. 126. Peut-on ignorer un Auteur si célèbre, & qui a donné de si excellentes Planches, lorsqu'on condamne toutes celles des Auteurs, sans en faire d'exception. Il est possible d'être Anatomiste, sans avoir lu; mais il est impossible d'être Critique, sans cet avantage.

surpasser leur Ennemi, ou pour ne lui point laisser de prise. Il seroit à souhaiter, que l'on pût dire la même chose de la controverse dont nous parlons, & qu'elle nous eût valu des *Adversaria*, tels que la critique de Mr. *Bianchi* en a fait produire à Mr. *Morgagni*. Il faut tout dire. Le Public y a profité; mais on a lieu de croire que Mr. *Morgagni* préféreroit à présent d'avoir donné les mêmes choses par quelque autre occasion.

Mr. *Garengeot* répète, à la pag. 17, une pensée de Mr. *Winslow*. Mais il sera toujours dangereux de copier les Grands-hommes. Ils peuvent faire des conjectures, & un imitateur aura le malheur de s'en approprier une, lorsqu'il croit s'enrichir d'une découverte. Mr. *Winslow* avoit cru voir, il y a trente ans, dans les conduits de la Bile, un duvet, à l'aide duquel il expliqua alors la sécrétion de cette Liqueur. Mr. *Garengeot* adopte cette idée, & il la fait servir à expliquer la sécrétion en général, sans faire attention que ce duvet est uniquement dans les vaisseaux de la Bile (a), & que ceux de la Salive, ceux de la Semence, ceux de l'Urine, & généralement tous les autres Canaux sécrétoires en sont absolument dépourvus.

Passera-t-on à Mr. *Garengeot* sa *Chair parenchymateuse*, qui, à son avis, achève, avec les vaisseaux, la composition des Glandes.

Le

(a) Il n'y a pas même de véritable duvet dans les vaisseaux de la Bile; c'est plutôt un *froncé en mailles polygones*, très différent du duvet des Intestins.

Le nom de *Parenchyme* est devenu odieux ; & la chose même, si elle existe, est inconnue à Mr. *Garengeot* ; car tout ce qui n'est pas Vaisseau ou Nerf, dans une Glande, ou dans un Viscère, n'est qu'un tissu cellulaire, plus ou moins serré ; que personne n'a jamais appelé *Parenchyme*, mot qui signifie une humeur épanchée.

Mr. *Garengeot* auroit dû citer le célèbre *Ruyfch*, à qui l'on doit la découverte de la diversité des Houpes nerveuses, telle qu'elle est rapportée à la page 47. Ce que Mr. *Garengeot* croit nous dire de nouveau sur l'Epiderme, se trouve, de son aveu même, dans Mr. *Winslow*, & n'est même qu'une partie de ce qui en est connu. Mr. *Garengeot* n'a aucune connoissance des découvertes de *Ruyfch*, de *Price*, & de Mr. *Kaauw*, qui ont élargi du double l'étendue de l'Epiderme : car effectivement cette membrane fait beaucoup plus que recouvrir la peau, elle suit tout le canal des alimens, surface presque égale à celle de tout le corps.

Toutes les difficultés, que Mr. *Garengeot* forme contre la structure de l'Epiderme, telle que *Boerhaave* l'a donnée, ne me paroissent pas avoir de quoi nous convaincre. C'est chez ce Grand-homme une dernière couche de tous les vaisseaux excrétoires des tégumens, rendue calleuse par la compression, les frottemens, & l'aproche de l'air. Il est fort aisé d'expliquer par-là comme elle se répare. Les mêmes vaisseaux, qui ont perdu leur dernier cercle, se prolongent par l'effort du cœur ; un nouveau

cercle prend la place de celui qui a été détruit, & l'action de l'air le rend bientôt aussi calleux, que celui auquel il succède.

Bientôt après Mr. *Garengeot* attribue, sans balancer, des vaisseaux à l'Épiderme, & même des vaisseaux assez gros pour charier du sang. Il ignore que le plus habile, en fait d'injections, n'en a jamais trouvé, qu'il en nie absolument l'existence, & qu'il lance même un défi à Mr. de St. *André*, qui les croyoit pouvoir démontrer. On n'a jamais soupçonné Mr. *Garengeot* d'avoir aspiré à surpasser *Ruyfch*, pour les injections; art qui semble ne pas vouloir sortir de la Hollande. S'il en avoit imité les expériences, il auroit trouvé que, dans les Fœtus les mieux injectés, l'Épiderme reste parfaitement blanche, & se sépare de la peau, sans qu'on voie le moindre vaisseau coloré se rompre, pendant qu'on l'enlève.

Mr. *Garengeot* parle des usages de la Graisse, p. 96, comme s'il les devoit à ses fréquentes Dissections. Ils avoient pourtant été proposés par *Malpighi*, il y a plus d'un demi-siècle, & ils avoient été rapportés, d'après ce Grand-homme, dans presque toutes les Physiologies. D'ailleurs, *Malpighi* même a desavoué le premier de ces usages, & il est convenu que la Graisse fondue par la fièvre, ou par l'exercice du corps, étoit plus propre à augmenter l'acreté du Sang qu'à l'adoucir. Il arrive une infinité de fois à Mr. *Garengeot* de faire la même chose, dont nous venons de nous plaindre, & de proposer une description pour nouvelle, qui

qui ne l'étoit pas pour nos Ayeux ; & il lui arrive fort rarement de citer l'Auteur, auquel il en a l'obligation.

La remarque sur l'origine du petit Oblique est entièrement fautive, p. 124. Mr. *Garengeot* en nie les attaches vertébrales ; & cependant, un peu de patience lui auroit appris le contraire. Auroit-il dû insulter Mr. *Heister*, avancer même qu'un de ses Disciples avoit convaincu ce célèbre Anatomiste, sans aller chercher dans la Nature même, de quel côté pouvoit être le tort ? C'est un peu plus que se tromper simplement, quand, non content d'être dans l'erreur, on y veut jeter un adversaire, qui défend la vérité ; & dans ce cas, on est assurément doublement coupable envers le Public.

Mr. *Garengeot* se trompe, p. 261, quand il attribue les Glandes Solitaires du *Jejunum* à *Brunner* : elles sont de *Peyer*, aussi bien que les Glandes en grappe ; & *Brunner* n'a jamais prétendu en avoir découvert d'autres, que celles du *Duodenum*.

Il n'y a point de Troussseau charnu, ni de Sphincter à la Valvule du Colon, p. 268 ; & les fibres charnues de cet intestin n'y entrent pour rien, puisqu'on peut détruire la Valvule, sans endommager ces fibres en aucune manière. Sa mécanique ne dépend pas non plus des brides de *Morgagni*, dont le plus souvent la plus gauche n'existe point, & elles sont trop petites pour déterminer l'usage des deux Valvules qu'elles unissent.

P. 307. La membrane de la Rate est trop ferme pour être une production de l'Epipléon,

& elle l'est à vue d'œil du Péritoine, qui tapisse le Diaphragme. Telles sont les principales Remarques que nous avons à faire sur le Premier Tome de l'Ouvrage de Mr. *Garengeot*. Nous suivrons la même méthode dans l'examen que nous allons faire du Second, & nous croyons rendre par-là quelque service à tous ceux qui s'intéressent aux progrès d'une Science, dont la parfaite connoissance contribue si fort au bien-être du Genre-humain. Les avantages, qui peuvent résulter de ces sortes de discussions, nous tiendront lieu d'excuse auprès de ceux qui pourroient se plaindre que nous sommes entrés dans de trop longs détails sur cette matière.

Tome II. p. 12. Il n'y a jamais eu de Conduit d'*Highbor* dans le Testicule de l'Homme. Mr. *Garengeot*, qui repète tant de fois, qu'il ne voit que par lui-même, n'a pourtant vu ce conduit que dans des Livres, & dans de mauvais Livres, car il y a cinquante ans qu'il est banni de tous les bons Auteurs.

P. 23. Mr. *Garengeot* répond à une critique de Mr. *Heister*; mais il ne faut pas être habile Anatomiste pour condamner cette Figure, qu'il défend. Elle représente une situation si forcée, si peu naturelle, qu'elle ne peut qu'induire en erreur les personnes moins instruites, & il auroit fallu en avertir.

P. 37. Les deux Muscles Accélérateurs, que Mr. *Garengeot* donne pour nouveaux, sont les *Petits Transverses* décrits par *Santorini*, il y a vingt ans. Ce sont des portions des *Transverses* ordinaires, qui, le plus souvent, n'en sont point séparées; il ne les falloit donner, ni pour nouveaux, ni pour constans. P. 72.

P. 72. Il seroit à souhaiter qu'il fût aussi aisé de voir l'Oeuf humain dans son calice, que le prétend Mr. *Garengeot*, qui en parle sans marquer le moindre doute. Mr. *Sbaragli*, *Valisnieri*, *Morgagni*, & presque généralement les plus habiles gens de l'Italie, n'ont jamais pu trouver un Oeuf dans le calice, & ils se sont vus réduits à soutenir, que le véritable oeuf est invisible, & entierement différent de ceux que connoit le Public. Mr. *Garengeot* auroit-il mieux vu? Sans s'apercevoir, qu'il voyoit une chose très contestée & très rare, n'auroit-il pas écrit, de bonne foi, ce qu'on lui a enseigné, & ce qu'il n'a jamais vu?

Mr. *Garengeot* paroît très satisfait de sa Figure du Diaphragme, p. 83, & il condamne toutes les Figures qu'on en a données, avec une liberté qui nous enhardit à dire, que la sienne est très imparfaite en tout sens, qu'elle n'exprime rien de la belle structure de ce Muscle, que le Tendon y est très mal marqué, & que les petites Appendices latérales y manquent, quoique dessinées chez *Cowper*, chez *Heister*, & chez d'autres Auteurs plus modernes. On en a sûrement des Planches auxquelles Mr. *Garengeot* ne voudroit pas qu'on comparât la sienne.

P. 105. L'espace triangulaire du Médiastin n'est décrit, selon Mr. *Garengeot*, que par des Auteurs qui n'ont jamais manié le Scalpel: Il est pourtant bien avéré qu'il existe, rien n'est plus aisé que de le souffler. C'est une trainée de Vessies, qui s'étendent depuis le haut du *Thymus* jusqu'au Diaphragme. Il falloit se

contenter de nier que cet espace fût un vuide continu.

P. 157. Nous voila à une nouveauté fort considérable pour la Médecine. Mr. *Garengot* rapporte, sur la foi d'un Ami, qu'un Chirurgien Suisse, nommé *Rueff* (a), a découvert la Circulation du Sang, cent ans avant *Harvée*, non sans soupçonner ce Grand-homme d'avoir dérobé cette fameuse découverte chez *Rueff*. Le zèle pour ses Confrères engage l'Ami de Mr. *Garengot* à se plaindre de *Lindenius Renovatus*, qui apparemment par jalousie a négligé de donner le titre de Chirurgien à *Rueff*, à l'endroit de son Livre de *Scriptis Medicis*, où il en fait mention.

Mrs. la F. & *Garengot* nous permettront de les avertir que ce prétendu Mr. *Lindenius Renovatus* n'est pas un Auteur, & que c'est simplement une Edition augmentée d'un Livre de Mr. *van der Linden*. Ces Messieurs ne veulent pas lire; mais alors il ne faudroit pas citer.

Il faut d'ailleurs se laisser aveugler par l'amour de son métier, pour ne pas voir, que *Rueff* n'a parlé, à l'endroit en question, que de l'Esprit vital, poussé par le Cœur dans toutes les Artères, & agité par la constriction & la dilatation alternative des Artères & du Cœur: car ce sont là les parties *que constringuntur*.
Le

(a) Dans un Traité assez médiocre sur la Génération, p. 5, 6, & qui a été imprimé 74 ans avant l'Ouvrage de *Harvée*, & non pas plus de cent ans, comme dit Mr. *Garengot*, qui en parle apparemment sur une conjecture de ce fameux Livre de la Circulation.

Le seul nom d'Esprit vital auroit dû défabuser M. la F. c'est un terme dont on ne s'est jamais servi pour une liqueur qui coule dans les veines, & qui n'a été donné qu'à un fluide subtil, mêlé avec le sang artériel. Il auroit dû réfléchir encore, que les veines n'y sont pas même nommées, que *Ræff* ne prétend en aucune manière rien dire de nouveau, qu'il ne rapporte ni preuve, ni circonstance, & que dans le Chapitre même, où l'on trouve ce passage; il suit absolument le *Système* de son Siècle, en conduisant tout droit son Esprit vital, non dans les veines, mais au Cerveau pour y produire des Esprits animaux, suivant le *Système* de *Galien*.

P. 158. Un Adversaire trouvera ici de quoi railler Mr. *Garengeot*, mais un Journaliste n'est pas un Ennemi, il est fait pour servir le Public, sans desservir personne. Mr. *Garengeot* nous y fait présent d'une découverte; &, à son ordinaire, il y fait des reproches très vifs au reste des Anatomistes. Il s'agit des Artères intercostales supérieures. Mr. *Garengeot* nie qu'elles proviennent de la Souclavière, il a trouvé qu'elles ne viennent que du tronc même de l'Aorte. Nous ne dirons pas absolument, que Mr. *Garengeot* a mal vu, quoique très tentés de le dire, ayant vu plus de cinquante fois une Artère particulière venir de la Souclavière pour arroser les intervalles des premières côtes. Il faut que Mr. *Garengeot* soit tombé sur un Sujet extraordinaire; mais, assurément, il falloit réitérer ses expériences, & ne pas se hâter de donner une variété pour
une

une découverte; encore moins auroit-il dû se fâcher de l'opposition que cette nouveauté trouva dans l'Académie des Sciences. Mais il ne faut que Mr. *Garengeot* même pour le condamner. Dans la seconde Edition de son Livre, il nous donne quelques observations plus récentes, & plus vraies, qui sont absolument contre lui. S'est-il dédit pour cela? Un homme médiocre n'a pas une réputation, dont il puisse perdre quelque chose, & il n'appartient qu'à un Grand-homme d'avouer les fautes.

P. 202. Mr. *Garengeot* retombe, à l'occasion de la Veine *Azygos*, dans le défaut même, qu'on vient de lui reprocher. Si jamais il a vu l'*Azygos* donner toutes les Veines intercostales, ce doit avoir été un cas bien rare, & bien extraordinaire. Nous avons vu, plus souvent qu'il n'est nécessaire pour en parler avec assurance, une Veine intercostale particulière venir de la Souclavière de chaque côté; & celle du côté gauche est si facile à trouver, qu'on est embarrassé à excuser Mr. *Garengeot*. Lui, qui reproche si souvent aux Médecins, de ne faire que lire, il auroit dû assurément ou lire ici, ou disséquer. S'il avoit fait l'un ou l'autre, il ne seroit pas tombé dans cette erreur.

P. 224. Mr. *Garengeot* fait valoir une Remarque qu'il tire d'une Observation de Mr. *Morgagni*. Nous avons pourtant vu nous-mêmes le Sinus d'*Hérophile* se fendre en deux branches, pour se joindre aux deux branches du Sinus longitudinal; & c'est cette mécanique
mé-

même, que Mr. *Garengeot* croit répugner à la raison : hardieffe toujours dangereuse dans les questions de Physique, où le raisonnement ne suffit jamais pour déterminer la Nature, ni même pour la deviner.

P. 233. Pour défendre les Glandes très équivoques de la Dure-mère, Mr. *Garengeot* se sert d'une raison, qui sûrement ne prouve rien. Il demande comment se feroit, sans ces Glandes, la sécrétion de la moiteur, dont s'enduit la Dure-mère. On répond que cette rosée vient des artères, & que l'injection d'une eau colorée prouve, à vue d'œil, qu'elle part de mille & mille points de cette membrane, où personne ne soupçonne des Glandes. Il y a plus, on est très persuadé, qu'il n'y a point d'exemple dans le Corps humain, où une liqueur pareille soit préparée dans des Glandes.

P. 237. Mr. *Garengeot* veut que l'Arachnoïde soit une lame de la Pie-mère. Cela n'est pas nouveau, mais le contraire est fort aisé à démontrer. Il ne faut que suivre l'Arachnoïde dans l'Epine du Dos : on l'y verra descendre jusqu'au coccyx, dans le tems que la Pie-mère, plus courte d'un pié entier, se termine entre la première & la seconde Vertèbre des Lombes. D'ailleurs rien n'est moins ressemblant que ces deux Membranes. La Pie-mère n'est qu'un tissu de vaisseaux, & on n'en a jamais vu à l'Arachnoïde.

P. 276, 277. Il n'y a absolument rien de nouveau à la description de la Corde du Tambour, que Mr. *Garengeot* rapporte avec tant d'emphase. Il auroit même pu tirer de Mr. *Cass-*
se-

seebm bien des circonstances essentielles, qui manquent à la sienne.

P. 281. L'Artère vertébrale n'est point accompagnée de la Veine de ce nom : Elle n'a pour compagne, tout le long de la nuque, qu'une petite branche de cette Veine, qui la quitte même, avant qu'elle perce la Dure-mère. Mr. *Garengeot* auroit pu s'en instruire dans une des excellentes Dissertations de Mr. *Waitber*. Le Nerf, que Mr. *Garengeot* dit descendre avec cette Artère, est bien douteux aussi, & il a échappé à des recherches bien attentives. On croit pouvoir douter de son existence, avec tout le respect dû à Mrs. *Lancisi* & *Winstow*, dont Mr. *Garengeot* a dû avoir pris la description.

P. 282. Mr. *Garengeot* assure avoir pris du Cadavre même sa description de la dixième Paire des Nerfs. Il est pourtant bien sûr qu'il omet les trois quarts de l'Histoire de ce Nerf, & même ce qu'il y a de plus essentiel, comme ses origines, (dont il en a d'antérieures & de postérieures, preuve évidente que c'est un Nerf du cou), & ses communications avec le Nerf accessoire, l'Intercostal, & la seconde Paire de la Nuque. Mr. *Garengeot* auroit dû s'instruire bien exactement de tout cela, puisque c'est à l'occasion même de ce Nerf, qu'il fait des reproches très amers à Mr. *Heister*.

Nous voici parvenus à la partie de cet Extrait, qui doit intéresser un plus grand nombre de Lecteurs. Mr. *Garengeot* donne, à la fin de son Livre, une Histoire abrégée de la Médecine & de la Chirurgie; & son intention est

est d'y faire passer celle-ci pour l'ainée & pour la principale des deux. Nous ne voulons point de mal à la Chirurgie, elle est d'un très grand secours au Genre-humain, quoique ces secours soient plus rares que ceux de la Médecine, parce que, dans un Peuple en paix, les maladies qui dépendent de la Chirurgie ne sont pas fréquentes. Et quand nous voudrions du mal à cet Art, son peu d'antiquité ne prouveroit rien contre lui. L'étude du Droit, & celle du Génie, sont plus nouvelles en date, que la plupart des Arts mécaniques, & assurément cela ne les a point avilies.

Mais peut-on voir, sans être tenté de l'en punir, un Auteur écrire sur une Histoire qui lui est parfaitement inconnue, & sans avoir fait aucune des études, qu'il est nécessaire de faire pour en parler. Il est évident que Mr. *Garengeot* ne s'est servi que du Livre de Mr. *Le Clerc*, heureusement écrit en François: & il s'en est servi pour faire dire à ce célèbre Médecin le contraire de ce qu'il a pensé.

Les Egyptiens & les Chinois sont les Peuples les plus anciens du monde, c'est-à-dire, les Peuples où la Police & les Arts se sont perfectionnés plutôt que parmi le reste des hommes. Mais les Egyptiens & les Chinois ont toujours cultivé presque uniquement la Médecine proprement dite, & il est démontré par-là même que cette partie de l'Art de guérir est la plus ancienne.

Il n'y a qu'à lire *Diodore de Sicile* (a); on

(a) Dans le I. Livre de sa *Bibl.* Voyez aussi Mr. *Schub-*

y trouvera fort au long la nature de la Médecine des Egyptiens; elle consistoit en Boissons purgatives, en Emétiques, en Jeûnes, en Cataplasmes, & en Lavemens. *Aristote* nous a conservé quelques-unes de leurs loix, car les règles de la pratique étoient confirmées chez ce Peuple par l'autorité publique; & *Clément d'Alexandrie* nous a conservé un détail des Livres d'*Hermès*, qui servoient de règle à leurs Médecins. Les Chinois font remonter l'invention de la Médecine jusqu'à leur Roi *Hoam-ti*; & tout le monde sait qu'elle consiste dans une exacte connoissance du poux, & dans une grande variété d'anciennes compositions.

Mr. *Garengot* n'avoit qu'à suivre la réflexion de Mr. *Le Clerc*, dont il n'a extrait que le commencement: les premiers hommes ont appris à connoître la vertu des Plantes, en les mangeant, & on s'est résolu, sans répugnance, à donner de la Casse & des Tamarins à des personnes constipées, après avoir éprouvé que ces Plantes purgent sans laisser de mauvaises suites. C'est ainsi que, sans risque & sans balancer, on a opposé le jus des Citrons à la chaleur de la Fièvre, la Laitue aux Insomnies, &

Schulze dans son *Histoire de la Médecine. Périod. I. Sect. I. C. 3, 4, 5.* A cette occasion on remarque, en passant, que cet habile homme n'a pas cru, que les Egyptiens se soient servis de véritables Squelètes, pour se rapeller la mort dans leurs Fêtes. Cependant le P. *Radvil* a trouvé, il n'y a que cent ans, cette ancienne coutume conservée chez les Juifs de l'Egypte, qui se servent pour cela d'un Squelète de bois ou d'ivoire, p. 135. *Edit. Plantin.*

& l'Opium à la Douleur. C'est ainsi qu'*Homère*, en parlant des Egyptiens, qu'il dit être tous Médecins & tous habiles Médecins, ne donne pour preuve, que leur vaste connoissance des Plantes & des Remèdes: Et ce même *Homère* ne fait mention d'aucun Chirurgien dans le Camp des Grecs. Car, pour *Machaon* & *Podalire*, c'étoient des Rois, & non pas des Chirurgiens, & ils ne se destinoient pas plus particulièrement à arracher des fleches, que *Patrocle* ou *Eurypyle*, ou le premier Héros, qui se seroit trouvé à portée de soulager son ami. Cette remarque s'étend bien plus loin; il n'y a qu'à lire les Histoires de tous les Peuples, & l'on trouvera, depuis le Mexique jusqu'au Japon, & depuis la Groenlande jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, que l'ancienne Médecine de tous les Peuples a toujours consisté à connoître des Plantes & à en user.

La Chirurgie a quelque chose de cruel, du moins pour un Peuple, où elle ne fait que s'établir. C'est ainsi que les Romains en ont jugé, du tems d'*Archagathus*. Tourmenter un malade qui souffre, ou le blesser de gaieté de cœur, cela repugne, il a falu, pour s'y résoudre, une longue expérience du peu qu'il y a à espérer de tout autre secours; & il a falu même, que plusieurs Arts mécaniques fussent portés à une assez grande perfection, pour tenter les opérations les plus simples.

C'est ainsi que la Raison se trouve d'accord avec l'Histoire sur l'ancienneté de la Médecine. Aussi voit-on *Mélampe*, le premier des Médecins Grecs, n'être absolument que Mé-

decin, & ne se distinguer que par la découverte de l'Hellebore. Il est si fort antérieur à *Esculape* (a), qu'il n'est pas nécessaire d'avertir le Lecteur des erreurs de Mr. *Garengot*, qui fait ce Médecin-Dieu l'Auteur de la Médecine des Grecs, Médecine qu'il croit n'avoir été qu'une Chirurgie. *Pindare* (b) attribue à *Esculape*, des Breuvages, des Racines amères & des Cataplasmes adoucissans, sans dire un mot de ses opérations. Il est fort naturel que *Pindare* parle du premier & du plus divin des *Esculapes*. Le Serpent même de ce Dieu tire son origine de la guérison de *Glancus* (c), qu'on attribue à une Plante découverte par un Serpent; & dans les Temples d'Epidaure & de Pergame, ce n'étoient pas des opérations, mais des remèdes & des guérisons médicales, que les malades rétablis consacroient (d).

Mr. *Le Clerc* rapporte, tout de suite, une autre preuve pour la Médecine. La première Saignée est attribuée à *Podalire*, qui n'a vécu que six générations après le premier usage des Remèdes purgatifs. La bonne foi auroit demandé, sans doute, que Mr. *Garengot* eût rapporté en entier les réflexions de Mr. *Le Clerc*; mais il a été bien-aise de n'en produire que ce qui

(a) *Pausanias* dit expressément, qu'il a vécu cinq générations avant *Amphiaraus*, un des sept Chefs qui assiègerent Thèbes, contemporain du père de *Dionide*, & par conséquent contemporain du père de *Machon*.

(b) *Pindar.* γ.

(c) L'histoire en est rapportée par *Hymn.*

(d) *Pausanias* est entré dans un grand détail sur tout cela.

Octobre, Novembre & Décembre, 1743. 291

qui pouvoit lui plaire , & il a passé sous silence tout ce qui auroit détruit les conséquences qu'il prétendoit tirer de l'aveu de ce célèbre Médecin.

Mr. *Garangeau* avance qu'*Archagathus* est le plus ancien des Médecins de Rome ; autre effet de son manque de lecture. *Denis d'Halicarnasse* rapporte que dans les deux Pestes, qui désolèrent Rome, l'année 282 & 301 (a) de la fondation, les Médecins ne pouvoient suffire pour soulager les malades ; & *Valère Maxime* dit, que dans les trois Temples de la Fièvre, très antérieurs à *Archagathus*, on consacroit de toute antiquité les Remèdes dont on s'étoit servi avec succès. Le même Auteur parle des enfans de *Valérius*, malades & abandonnés des Médecins ; & ces enfans ont vécu l'an 250 de la fondation de Rome. Voilà des Médecins antérieurs à *Archagathus* de 285 ans.

Hippocrate a été grand Chirurgien. Ses Ecrits sur les Fractures & sur les Luxations en font foi. Mais ce n'est pas-là qu'il a brillé le plus ; il doit à la Médecine-pratique les honneurs presque divins dont des Ecrits très anciens (b) disent qu'il a été revêtu. Autant qu'on en peut juger par ces pièces, il a dû la répu-

(a) *Archagathus* a vécu vers l'an 535 de Rome.

(b) Je n'ignore point que Mr. *Le Clerc* les croit supposés. Mais *Caton le Censeur* en cite un trait ; qui fait voir, qu'ils sont d'une antiquité la plus reculée. Pour noircir les Médecins Grecs, il leur reproche de haïr les Barbares, & d'être très éloigné de les secourir, puisqu'*Hippocrate* même avoit refusé de soulager les Perses, qui l'appelloient.

réputation aux efforts qu'il a faits pour éloigner de la Grèce une Peste qui la menaçoit, & au refus qu'il a fait à *Artaxerxès* de le servir dans la même occasion. Ces mêmes pièces rapportent, que, pour résister à la Peste, il ne s'est servi que de certaines réflexions tirées de la Physique. D'ailleurs, sans faire tort à ses Ecrits Chirurgiques, ses Aphorismes, son Prognosticon, & son Traité de la Diète, dans les maladies aiguës, lui ont toujours fait le plus d'honneur. Et la critique, qu'il fait des Médecins de Gnide (a), ne roule point sur la Chirurgie, il ne les accuse que d'avoir connu trop peu de Remèdes, d'avoir négligé la Diète, & d'avoir fait trop d'espèces de maladies, en les distinguant sur de simples symptômes.

Erasistrate s'est distingué uniquement par son Anatomie, & par l'adroite découverte qu'il fit de l'Amour du Prince *Antiochus*, en observant les changemens de son poux. Les Médecins de son École, & ceux de l'École d'*Hierophile*, tous gens de la première considération (b), & les Empririques de ces tems, fort différens de ceux qui en ont porté le nom dans la suite, se sont sur-tout appliqués à découvrir de bons Remèdes, qu'ils appelloient les *maines des Dieux*.

Galien n'ignoroit pas la Chirurgie, mais il pensoit là-dessus fort différemment de Mr. *Garengeot*. „ Je ne fais point de difficulté de met-
„ tre

(a) *Pege diarr. &c.*

(b) Puisque leurs Têtes se trouvent en abondance sur les Monnoies de Smirne.

„ tre la main à l'œuvre , quand le manque
 „ d'autre secours le demande : c'est ainsi ,
 „ dit *Galien* (a) , qu'un Général d'Armée
 „ combat quelquefois lui-même dans des oc-
 „ casions extraordinaires, & se fait Soldat, quoi-
 „ que son métier soit de commander.

En voila assez. On voit, je pense, que la passion, & une émulation qui a dégénérée en haine, & plus que cela, un certain amour-propre trop marqué pour être désigné par un terme plus doux, ont fait dire à Mr. *Garengeot* bien des choses, que l'équité & la modestie auroient dû l'empêcher de penser. Plus équitables, nous terminons notre Critique en reconnoissant son zèle pour s'instruire, & nous assurons le Lecteur, qu'il y a un grand nombre de très bonnes choses dans l'Ouvrage de Mr. *Garengeot*. Le même amour de la Vérité, qui relève les défauts d'un Livre, doit attester ses bonnes qualités.

A R T I C L E III.

L I N G U Æ Sinarum Mandarinicæ Hieroglyphicæ, Grammatica duplex, Latine & cum Characteribus Sinensium. *Item*, Sinicorum Regiæ Bibliothecæ Librorum Catalogus.

C'est.

(a) Dans ses Commentaires sur la cinquième Section du sixième Livre des *Epidémiques d'Hippocrate*.

C'est-à-dire :

GRAMMAIRE de la LANGUE CHINOISE ; avec un Catalogue des Livres Chinois de la Bibliothèque du Roi. Par Mr. ETIENNE FOURMONT, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Professeur en Langue Arabe au Collège Royal, &c. Paris chez Hypolite-Louis Guerin, Rollin & Bulla. Fol. p. 526.

VOici enfin le fruit d'un travail opiniâtre pendant 27 années. Mr. *Fourmont*, engagé par Mr. le Duc d'Orléans, Régent, à travailler à l'étude de la Langue Chinoise, avec le secours d'un Chinois nommé *Hoang* amené à Paris par des Missionnaires, s'y livra tout entier. Il comptoit sur les facilités que lui procureroit *Hoang*, pour pénétrer dans ce labyrinthe ; mais la mort prématurée de *Hoang* ayant rompu le fil qui le conduisoit, il s'est vu livré à ses propres forces, & son courage l'animant, il a enfin surmonté les difficultés sans nombre d'une pareille entreprise, qui auroit étonné tout autre que lui.

Il ne faut pas porter de la Langue Chinoise le même jugement que des autres Langues. Un certain nombre de Lettres forme-tous les mots des différentes Langues connues : cette combinaison est facile à retenir, les yeux s'accoutument aisément à lire, par exemple, l'Hébreu, l'Arabe ; & pour apprendre ces Langues, il ne s'agit alors que de la Mémoire, conduite par le Juge-

Jugement. La Langue Chinoise est toute différente, 352 monosyllabes au plus commençant par une consonne & finissant par une voyelle forment toute la Langue. La prononciation de ces 352 monosyllabes, variée par les tons différens, pousse la combinaison jusqu'à 1400 ou 1500 mots, au-delà duquel nombre ne s'étend point la Langue vulgaire.

Les Chinois seroient très louables d'avoir réduit leur Langue dans des bornes si étroites, si ces mots pouvoient suffire à exprimer toutes leurs idées sur les Sciences que l'on prétend être cultivées chez eux depuis si longtems ; mais quelque magnifique que soit le portrait que l'on nous fait de cette Nation, par raport à la sagesse de son Gouvernement, & son attachement à ses Loix & à ses coutumes, depuis les tems les plus reculés, on ne peut cependant s'empêcher de lui préférer les Phéniciens, qui, avec 16 Lettres, ont trouvé le moyen de représenter à l'Esprit, tous les mots dont les hommes peuvent se servir pour exprimer leurs pensées. Les Chinois, loin d'inventer ou d'adopter un usage si simple, ont fait tout le contraire : „ leurs „ Caractères n'offrent aucun son, ce sont des „ Figures générales, qui n'appartiennent pas „ plus à la Langue Chinoise que toute autre ; „ en un mot ce sont des Figures Hieroglyphi- „ ques, qui par conséquent représentent les „ choses & non les mots, & à l'occasion on „ à l'inspection desquelles les Chinois prononcent les sons de leur Langue ”. Telle est la constitution de la Langue des Chinois, qui, au-lieu de 16, 20, ou même 32 Caractères

res, (la Langue Persane n'en ayant pas davantage), en ont inventé 80000, & en inventent tous les jours, lorsqu'il se fait quelque découverte, ou qu'ils veulent joindre quelques idées nouvelles, ce qui ne se peut faire qu'en réunissant les Caractères de ces différentes idées ; c'est aussi ce qui a fait que l'on distingue deux Langues, la Langue parlée, & la Langue écrite. La première est, comme on l'a dit ci-dessus, composée de 1500 mots, & la dernière de ces 80000 Caractères. On peut juger delà quelle est la difficulté qu'a eue Mr. *Fourmont*, pour former sa vue à tous ces Caractères, & pour en donner les Clefs.

Ces Clefs sont au nombre de 214, dont on peut voir l'explication détaillée à la page 85 de ses Méditations Chinoises imprimées en 1737. Si, par exemple, on veut écrire que plusieurs hommes ont tué une Bête sauvage, on prend le Caractère qui fait la Clef du nombre pluriel, la Clef *Homme*, la Clef des Verbes tuer, faire mourir, & celle de Bêtes sauvages : de ces quatre Caractères réunis, sans aucun trait qui les sépare, on en forme un seul qui présente à l'esprit cette phrase, qui, comme on l'a dit ci-dessus, est indépendante de tous les sons qu'on peut lui adopter.

Cet exemple fera comprendre quelle application il faut avoir sans cesse pour combiner ensemble toutes ces Figures composées de traits bisares ; & si la Calligraphie est nécessaire dans aucune Langue, c'est sans doute dans la Chinoise, puisqu'à proprement parler les Chinois
pei-

Octobre, Novembre & Décembre, 1743. 297.

peignent, au-lieu d'écrire, & chantent au-lieu de parler. !

Il feroit bien difficile de donner un Extrait d'un pareil Ouvrage, où la représentation des Caractères est nécessaire pour l'intelligence des règles. On se bornera à de légères Observations, pour faire connoître, autant qu'il est possible, le génie de cette Langue. Mr. *Fourmont* rend compte, dans sa Préface, des raisons qui ont retardé l'impression de cet Ouvrage, commencé & composé depuis longtems. Il en donne trois causes; la première, qu'il n'y avoit point en Europe d'Ouvrage de cette nature qu'il pût imiter, ni aucun Dictionnaire dont il pût se servir; la seconde, le tems nécessaire pour copier ses recueils; & la troisième, celui qu'on a employé à dessiner & à graver les Caractères.

On voit par la première de ces raisons, que Mr. *Fourmont* a, pour ainsi dire, été obligé de créer à Paris la Langue Chinoise, n'ayant d'autre secours que les Historiens & les Voyageurs qui ont traité de la Chine. Sans aucune Introduction à la Grammaire, & sans Dictionnaire, il a expliqué, dans ses Méditations Chinoises (a), la manière de procéder à la découverte de la signification des Caractères, ce qui l'a mis en état de profiter des Dictionnaires, & ensuite d'en composer lui-même de nouveaux, qui doivent

(a) Les Méditations Chinoises sont un Extrait de la Grammaire que Mr. *Fourmont* avoit composée d'abord en François; & ces Méditations contiennent toutes les connoissances Préliminaires à la Grammaire.

vent être imprimés aux dépens du Roi, ainsi que la Grammaire. Si ce travail a été si difficile, Mr. *Fourmont* a eu la satisfaction de voir qu'il n'a point été vain. Le P. *Premare*, Missionnaire à la Chine, envoyant en France une Grammaire Chinoise de sa composition, Mr. *Fourmont* déposa son Manuscrit à la Bibliothèque du Roi, & lorsque celle du P. *Premare* fut arrivée, Mr. l'Abbé *Bignon*, & Mr. l'Abbé *Sallier*, l'ayant comparée avec celle de Mr. *Fourmont*, ils ont trouvé que le fond des choses étoit précisément le même. *Muller*, Savant de Brandebourg, s'étoit vanté, dans le dernier Siècle, d'avoir la Clef de la Langue Chinoise, au moien de laquelle Clef, il assuroit que cette Langue deviendrait d'une facilité extraordinaire. Mr. *Fourmont* explique, dans sa Préface, ce qu'on doit penser de cette fanfaronade, dont on n'a jamais vu l'effet, *Muller* ayant par dépit brulé tous ses Ecrits. Il examine aussi les Ouvrages, sur les Chinois, de Mr. *Bayer*, mort depuis peu d'années à Petersbourg, la Grammaire du P. *Varon*, & celle du P. *Premare*.

La Langue Chinoise n'ayant point d'Alphabet, on ne peut par conséquent commencer une Grammaire Chinoise, comme les autres, par la connoissance de ce qu'on appelle *Elementa*, Mr. *Fourmont* donne, au-lieu de cette connoissance, les 352 mots qui forment toute la Langue, selon les tons que l'on y donne en les prononçant.

Quelque différence qu'il y ait de cette Langue aux autres, elle y ressemble pourtant, dans
ce

ce qui les constitue toutes ; elle a des Noms, des Pronoms, des Verbes, &c. Il faut croire que, si les Chinois avoient pu se dispenser de parler comme les autres hommes, ils l'auroient fait, mais la Nature les y a soumis. Affectant toujours la singularité, ils se sont débarrassés des Règles des autres Langues, autant qu'ils ont pu : leurs Pronoms personnels, par exemple, n'ont point de nombre, la première personne du singulier & la première du pluriel sont la même, à la réserve qu'à celui du pluriel, on met une marque qui désigne le nombre pluriel ; ainsi *nous*, c'est *moi plusieurs* ; *vous*, c'est *toi plusieurs*, &c. Leurs Prétérits se forment par un Verbe, que l'on ajoute au Verbe dont il est question : *ego incepti*, par exemple, s'exprime par *ego incipere desii*.

Le Présent s'exprime par l'Infinitif, avec la Particule *nunc*, & le Futur par une Circonlocution : *ego accingo me ad incipere*, signifie *incipiam*. L'Impératif est double, c'est-à-dire, Impératif pur, ou prohibitif (a). Les Chinois n'ont point de tems incertains, mais ils les forment, comme dans la Langue Arabe, par des Prépositions qui désignent ces tems, qui sont dans toutes les Langues de l'Europe, par le moyen des-

(a) Mr. Fourmont dit, p. 25, à ce sujet, que ce tems prohibitif est comme dans la Langue Turque. Cette Observation n'est pas tout-à-fait juste. Il n'y a point de tems prohibitif dans la Langue Turque. Celui, auquel Mr. Fourmont donne ce nom, étant simplement l'Impératif du Verbe négatif formé selon les règles ordinaires. La Langue Turque est la seule qui ait ses Verbes négatifs, qui sont d'un grand usage.

desquels l'on donne à ce que l'on veut dire la plus grande précision. Il est vrai que les Arabes n'ont que trois Modes, le Prétérit, le Présent, & le Participe, & suppléent les tems incertains par des prépositions; mais si les Chinois, au-lieu de leurs Caractères hieroglyphiques, s'étoient appliqués à rendre leur Langue aussi riche que l'est la Langue Arabe, par le moyen des Racines, ils auroient beaucoup mieux fait, & pour eux & pour nous. Mr. *Fourmont* explique ensuite tout ce qu'on peut expliquer dans une Grammaire, sur les Prépositions, les Adverbes, la Syntaxe, &c.

On n'entrera point ici dans le détail de toutes ces règles, trop peu de personnes s'appliquent à la Langue Chinoise, pour que cette Grammaire soit d'un grand usage; ceux qui en auroient la volonté, que l'on suppose en petit nombre, ne pouvant le faire, faute de Dictionnaire & de Livres. Tous les Voyageurs, qui ont été à la Chine, parlent du Cérémonial de ces Peuples, pour leurs visites, & des papiers de visites qu'ils s'envoyent. Cet article est traité fort au long par Mr. *Fourmont*: on y voit les Titres que l'on doit donner aux personnes que l'on veut visiter, & l'on remarque dans ces Titres, la hauteur & la bassesse respectives si communes aux Peuples d'Orient. Toute la sagesse humaine, venant se briser contre l'écueil de l'Amour-propre, les Chinois n'en ont pas été plus exemts que les autres Nations.

On ne peut que trop admirer la bisarerie des usages, par rapport à la politesse. On croit en Europe que, lorsque l'on va voir quelqu'un

con-

constitué en dignité, pour lui parler d'affaire, on doit lui exposer d'abord ce qu'on a à lui dire : cet usage paroît même foudé en raison, parce que l'on suppose que c'est ménager le tems de celui à qui l'on parle ; chez les Chinois c'est tout le contraire, il faut attendre que celui, que l'on va voir, entame la conversation, & demande le sujet de la visite. On ne peut cependant disconvenir que cet usage ne soit d'une grande utilité aux Ministres & aux Gens en place, ils peuvent par-là s'épargner bien des demandes importunes & la peine de refuser.

Les Cycles de 10 & de 12, nécessaires dans tous les Calculs, sont expliqués par Mr. *Fourmont* ; les Tables, qui en montrent l'usage, ne pouvant être extraites, c'est à son Livre qu'il faut avoir recours.

Les Chinois partagent le Jour en 12 heures, mais chaque heure se partage encore en deux. Ils commencent à compter les heures à onze heures du soir ; de onze heures à une heure, c'est la première heure, & ainsi du reste, en quoi ils s'accordent avec nous, la moitié de leur première heure commençant lorsque nous sommes à minuit ; ils partagent aussi leurs heures en quarts & minutes.

Leurs Mois sont lunaires, ils les comptent selon les jours de la Lune, ne connoissant point les Semaines. L'usage de consacrer les jours de la Semaine aux Planètes, qu'ont suivi presque toutes les Nations, dès les Siècles les plus reculés & inconnus aux Chinois, peut faire croire ce qu'on dit de leur Antiquité, & qu'ils ont habité leur pays & réglé leurs usages

ges, avant que l'Idolâtrie, née en Orient, se répandît delà sur le reste de la Terre.

Ils ont un Cycle d'années, auxquelles ils donnent le nom de différens Animaux, ce qui a passé de la Chine dans les Indes & la Tartarie, les Annales de Ghenghiscan étant cotées du nom d'Animaux.

Leur Poësie est rimée, selon ce qu'assure Mr. *Fourmont*, qui donne la règle de la manière de mêler les rimes, de 4, 6, & même de 12 Vers.

Dans le grand Catalogue de la Bibliothèque du Roi, que l'on imprime, il y a une Notice de Livres Chinois: Mr. *Fourmont* a cru devoir joindre à sa Grammaire un Catalogue plus détaillé de ces Livres, avec leurs Titres en Caractères Chinois; c'est par ce Catalogue qu'il termine son Ouvrage. Le nombre de ces Livres, en y comprenant ceux qui sont écrits en Japonois & en Tartare, monte à 389. Il y en a un grand nombre de dévotion, composés par des Missionnaires d'Europe, ce qui peut diminuer beaucoup du cas qu'on en doit faire, la grande difficulté de cette Langue ne permettant pas de croire que ces Missionnaires aient pu la savoir assez bien pour écrire correctement. *Hoang* prétendait cependant que tous ces Livres ont été corrigés par de sçavans Chinois, ce que Mr. *Fourmont* croit être vrai de quelques-uns, mais non de tous.

Un des Livres le plus précieux de ce Catalogue est celui qui est décrit à l'Article 7. Il est composé dès le premier Siècle de notre Ere: il a été commenté dans le 10, & il a été imprimé en 1622. On y voit l'explication

tion des Caractères Chinois, dont on se servoit sous l'Empereur *Hoam-ty*, 2707 ans ou environ avant J. C.

L'Article 120 donne la Notice des quatre Livres du fameux *Confucius*, dont les Ouvrages font le corps de la Morale des Chinois.

Telle est, à peu près, l'idée que l'on peut donner de ce Livre. Il n'appartenoit qu'à un Prince aussi puissant que S. M. T. C. d'avoir dans sa Bibliothèque un assez grand nombre de Livres Chinois pour contribuer à cet Ouvrage, & de faire la dépense nécessaire pour la Gravure & pour l'Impression; & il n'appartenoit de même qu'à un Savant d'une Erudition aussi vaste que Mr. *Fourmont*, & d'une application aussi continuelle, de répondre aux vues du Roi pour l'utilité des Missionnaires qui vont à la Chine. Il seroit à souhaiter que les Supérieurs des Sociétés Religieuses, destinées aux Missions, partissent d'Europe, avec une teinture de la Langue de ce Pais, afin qu'après y être arrivés ils n'employent point un tems infini à l'étudier: c'est ce qui nous a privé, jusqu'à présent, de bien des éclaircissemens que nous aurions pu avoir sur l'Histoire d'une Nation si singulière; mais peut-être ces éclaircissemens auroient vérifié le mot de Tacite: *Major ex longinquo reverentia.*

ARTICLE IV.

TRAITE' des SENS, par Mr. LE CAT,
*Docteur en Médecine, Maître Chirurgien,
 Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen,
 Démonstrateur Royal en Anatomie & Chirurgie,
 Correspondant de l'Académie Royale des
 Sciences de Paris, Associé de celle de Chi-
 rurgie, Membre de la Société Royale de Lon-
 dres, & de l'Académie Royale de Madrid.*
 Un Volume 8, enrichi de Figures. Pag. 322.
 A Amsterdam, chez J. Wetstein, 1743.

C Et Ouvrage, qui part d'une habile main, vérifie parfaitement bien ce que dit quelque part l'Illustre Mr. de Fontenelle, en parlant des rapides progrès qu'ont faits les Sciences, depuis le peu de tems qu'on est sorti des longues & épaisses ténèbres de la barbarie. „ Si „ l'on examinait historiquement, dit ce Phi- „ losophe, le chemin qu'elles ont déjà fait dans „ un si petit espace de tems, malgré les faux „ préjugés qu'elles ont eus à combattre de „ toutes parts, & qui leur ont longtems résis- „ té, quelquefois même malgré les obstacles „ étrangers de l'Autorité & de la Puissance, „ malgré le peu d'ardeur que l'on a eu pour „ des connoissances éloignées de l'usage com- „ mun, malgré le petit nombre de Personnes „ qui se sont dévouées à ce travail, malgré la „ foi-

„ foiblesse des motifs qui les y ont engagés ;
 „ on seroit étonné de la grandeur & de la ra-
 „ pidité du progrès des Sciences, on en ver-
 „ roit même de toutes nouvelles sortir du
 „ néant, & peut-être laisseroit-on aller ses es-
 „ pérances pour l'avenir (a).

Quelle différence, en effet, entre les absur-
 dités que nos vénérables Anciens ont débitées
 sur les *Sens*, & ce qu'enseigne notre Auteur
 sur cette même matière, fondé sur la parfaite
 connoissance qu'il a de la structure du Corps
 humain, & des Principes de Physique les plus
 incontestables. A peine comprend-on ce qu'ont
 voulu dire les Anciens, lorsqu'ils ont entrepris
 de définir la *Vue*, le *Toucher*, ou quelque au-
 tre *Sens*, peut-être même ne s'entendoient-ils
 pas eux-mêmes, & je ne sai si ce n'est pas en
 cela seul que consiste tout le mérite de leurs
 définitions.

C'est avec raison que Mr. de Voltaire les
 tourne en ridicule, sur cet article, dans ses
Elémens de la Philosophie de Newton (b). „ Les
 „ Grecs, dit-il, & ensuite tous les Peuples
 „ barbares, qui ont appris d'eux à raisonner &
 „ à se tromper, ont dit de Siècle en Siècle :
 „ *La Lumière est un accident, & cet accident*
 „ *est l'acte du transparent, entant que trans-*
 „ *parent ; les Couleurs sont ce qui ment les*
 „ *Corps transparens. Les Corps lumineux &*
 „ *colorés ont des qualités semblables à celles*
 „ qu'ils

(a) Mr. de Fontenelle, dans la *Préface* de l'*Hist. de l'Académie*.

(b) Voyez les pag. 14 & 15.

„ qu'ils excitent en nous, par la grande raison
 „ que rien ne donne ce qu'il n'a pas. Enfin,
 „ la Lumière & les Couleurs sont un mélange
 „ du chaud, du froid, du sec, & de l'humide;
 „ car l'humidité, le sec, le froid, & le
 „ chaud, étant les Principes de tout, il faut
 „ bien que les Couleurs en soient un composé.
 „ C'est cet admirable galimatias, que des Maîtres
 „ d'ignorance, payés par le Public, ont
 „ fait respecter à la crédulité humaine pendant
 „ tant d'années : c'est ainsi qu'on a raisonné
 „ presque sur tout, jusqu'au tems des Galilées
 „ & des Descartes. Longtems même après eux,
 „ ce jargon, qui deshonoré l'Entendement
 „ humain, a subsisté dans plusieurs Ecoles.

De tous les Auteurs modernes qui ont entrepris
 de nous donner en François quelque chose de
 complet sur les Sens, il s'en trouve peu, dont
 l'Ouvrage ait été reçu avec plus d'applaudis-
 sement, que celui de G. Lamy, Docteur-Régent
 de la Faculté de Médecine de Paris (a). Le
 tour ingénieux, que ce Médecin a su donner
 à ses explications, en fait presque le seul
 mérite, la plupart de ses raisonnemens n'étant
 fondés que sur des Hypothèses assez

petit

(a) Voici le Titre entier de cet Ouvrage. *Explication
 mécanique & physique des Fonctions de l'Âme Sensitive;
 Ou, des Sens, des Passions, & du Mouvement volontaire.
 Discours sur la génération du Lait. Dissertation contre la
 nouvelle opinion, qui prétend que tous les Animaux sont
 engendrés d'un Oeuf. Réponse aux raisons par lesquelles
 le Sr. Galatbeau prétend établir l'Empire de l'Homme
 sur tout l'Univers, Paris 1677.*

peu vraisemblables. D'ailleurs, il manquoit des grands secours que fournissent aujourd'hui les belles découvertes faites depuis quelques années dans toutes les parties de la Physique. Que l'on compare l'Ouvrage de ce Docteur avec le Traité de Mr. *Le Cat*, & on verra bientôt l'énorme différence qui se trouve entre l'une & l'autre de ces deux productions. Faut-il s'en étonner ! Mr. *Le Cat* n'avance presque rien, il ne propose rien, il ne fait aucun raisonnement, sans avoir devant lui le flambeau de l'Expérience, qui l'éclaire ; au-lieu que ce qu'établit Mr. *Lamy* n'est le plus souvent fondé que sur des explications hazardées, qui méritent à peine le moindre examen.

L'Ouvrage de Mr. *Le Cat*, dont nous allons rendre compte, ne doit être regardé que comme un morceau détaché de la *Physiologie* à laquelle il travaille, & qui ne paroitra pas encore sitôt (a). Comme ce morceau est un des plus intéressans, & qu'il est à la portée de bien des curieux qui ne se soucieront pas du reste de la Physique du Corps humain, l'Auteur a cru devoir le publier séparément, d'autant plus qu'il forme seul un Traité complet sur les Sens, & qu'il n'a pas besoin, pour être entendu, d'être accompagné des autres Traités qui doivent le suivre ou le précéder. Tout est expliqué d'une manière si claire & si intelligible, qu'il suffit d'avoir quelque connoissance

ce

(a) C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans un *Avertissement* ; mais il faut faire attention que ce morceau, qui paroît le premier, est de l'an 1740.

ce des premiers Principes de Physique, pour se faire une idée de tout ce que l'Auteur établit.

Tout l'Ouvrage est divisé en cinq Parties, suivant le nombre des Sens, qui sont le *Toucher*, le *Gout*, l'*Odorat*, l'*Ouïe*, & la *Vue*. Plus des deux tiers du Livre roule entièrement sur ce dernier Sens, parce qu'on ne sauroit absolument rendre raison de la merveilleuse mécanique de ses Organes, sans expliquer en même tems ce que c'est que la Lumière & les Couleurs, & sans rapporter quantité de Faits curieux & d'Expériences qui concernent cet important sujet. Dans cet Extrait, nous suivrons exactement le plan de l'Auteur, & nous nous attacherons uniquement à ce que l'Ouvrage contient d'essentiel.

Du Toucher.

Après quelques réflexions sur les Sens, où l'on fait voir leur utilité générale, Mr. *Le Cat* entre en matière, & commence par le *Toucher*. Ce Sens, à ce qu'il prétend, est le plus grossier, mais aussi le plus sûr de tous; c'est le dernier retranchement de l'incrédulité: il ajoute à cette bonne qualité, celle d'être la sensation la plus générale. Nous pouvions bien ne voir, ou n'entendre, que par une petite portion de notre Corps, mais il nous falloit du sentiment dans toutes les parties, pour n'être pas des Automates qu'on auroit montés & détruits, sans que nous eussions pu nous en apercevoir. La Nature y a pourvu; par-tout où il y a des Nerfs & de la vie, il y a aussi de cette

te espèce de sentiment. Il semble même que cette sensation n'ait pas besoin d'une organisation particulière, & que la structure des Houpes nerveuses lui soit inutile: la simple tiffure solide du Nerf lui suffit; les parois d'une Plaie fraîche, le Périoste, ou un Tendon découverts, ont un sentiment très vif, quoiqu'ils n'aient pas les Houpes nerveuses qu'on observe à la Peau. *On diroit, suivant la judicieuse réflexion de l'Auteur, que la Nature obligée de faire une grande dépense en sensation du Toucher, l'a établie à moins de fraix qu'il lui a été possible.* Elle a fait en sorte que les Houpes nerveuses ne fussent pas absolument nécessaires au sentiment, mais à la perfection du sentiment, & à la diversité des sensations.

On voit par-là que le sentiment du Toucher est comme la base de toutes les autres sensations; c'est le Genre, dont elles sont des Espèces particulières. Tous les solides nerveux, animés de fluide, ont cette sensation générale; mais les Mammelons de la Peau, ceux des Doigts, par exemple, l'ont à un degré de perfection, qui ajoute au premier sentiment une sorte de discernement de la figure du corps touché. Les Mammelons de la Langue encherissent encore sur ceux de la Peau, & enfin ceux du Nez sur ceux de la Langue, & ainsi du reste, suivant la finesse de la sensation.

Voilà une idée générale du Toucher. Voyons maintenant ce que c'est que son objet. *L'objet du Toucher, dit l'Auteur, est toute matière qui a assez de consistance, ou de solidité, pour ébranler la surface de notre Peau.* Ce

Sens nous découvrir le volume & la figure des Corps, leur distance, leur repos, leur mouvement, la dureté, la mollesse, la liquidité, le chaud, le froid, le sec & l'humide. Ce sont-là ses objets propres. Mr. *Le Cat* nous explique ensuite ce que c'est que le Chaud & le Froid, ou plutôt, la sensation du Chaud & du Froid; & , comme la Peau est l'Organe du Toucher, il expose, en peu de mots, la structure de ses différentes parties, ce qui le conduit naturellement à expliquer ce que c'est que l'*Organe du Toucher parfait*.

Il n'est pas besoin de s'étendre beaucoup pour faire juger de la grande utilité du Toucher. Cette sensation est quelquefois si parfaite, qu'elle fait, pour ainsi dire, la fonction des Yeux, & dédommage, en quelque façon, des Aveugles de la perte de la Vue. Notre Auteur rapporte à ce sujet l'histoire suivante. Un Organiste de Hollande, devenu aveugle, ne laissoit point de faire parfaitement son métier; il acquit, de plus, l'habitude de distinguer, au toucher, les différentes espèces de Monnoie, & même les Couleurs: celles des Cartes à jouer n'avoient pas échappées à la finesse de ses Doigts, & il devint par-là un Joueur redoutable; car, en maniant les Cartes, il connoissoit celles qu'il donnoit aux autres, comme celles qu'il avoit lui-même (a). Le Sculpteur *Ganibafius* de *Volterre* l'emportoit encore sur cet Organiste de Hollande. Il suffisoit à cet Aveugle d'avoir touché un objet pour faire ensuite une Statue d'argille, qui étoit parfaite-
ment

(a) *Observat. de Physiq.* Tomè II. pag. 214.

ment ressemblante. Peut-être y a-t-il un peu à rabattre de tout ce merveilleux : aussi notre Auteur remarque-t-il que ce qu'on attribue ici à *G. nibasius*, dépend moins d'une sensation parfaite, que d'une imagination extrêmement vive.

Le *Chatouillement* est une espèce de sensation hermaphrodite du Toucher. Il tient, en effet, & du plaisir dont il est l'extrême, & de la douleur dont il est comme un premier degré. Le Chatouillement fait rire, & cependant, il est insupportable; si vous poussez le jeu plus loin, c'est un vrai mal, & même un mal mortel, si l'on en croit plusieurs histoires. Il faut donc que cette sensation consiste dans un ébranlement de l'Organe du Toucher, qui soit léger, comme l'ébranlement qui fait toutes les sensations voluptueuses, mais qui soit cependant encore plus vif, & même assez vif, pour jeter l'Âme & les Nerfs dans des agitations, dans des mouvemens plus violens, que ceux qui accompagnent d'ordinaire le plaisir, & par-là cet ébranlement approche des secousses qui excitent la douleur. Cette espèce d'ébranlement peut venir ou de l'impression que fait l'objet, ou de la disposition de l'Organe extrêmement sensible, c'est-à-dire, des Papilles nerveuses de la Peau très nombreuses, très susceptibles d'ébranlement, & fournies de beaucoup d'esprits. Une disposition légèrement inflammatoire peut aussi augmenter cette sensibilité; & c'est à cette cause qu'il faut rapporter les *Démangeaisons*. Il entre encore dans le Chatouillement beaucoup d'imagination. Si l'on nous touche aux endroits les moins sensibles, avec un air mar-

qué de nous chatouiller, nous ne pouvons le supporter ; si, au contraire, on aproche la main de notre Peau, sans aucune façon, nous n'en sentirons pas une grande impression. Ainsi la surprise, ou la défiance, est un relief nécessaire aux dispositions des Organes & de l'objet pour le Chatouillement.

Une autre sensation bien plus parfaite encore, plus générale, & essentielle à tous les Animaux, c'est celle qui les porte à la propagation de leur Espèce. Cette sensation a sur toutes les autres une supériorité décidée. Si vous mettez l'Amour en parallèle avec l'Appétit, vous trouverez qu'à peine y a-t-il de la comparaison. Le dernier à un plaisir médiocre joint une bassesse, une uniformité de sentimens dignes de la simple animalité ; le premier à une sensation, qui lui mérite les noms de plaisir, de volupté par excellence, joint des sentimens qui enchainent toute la Nature, par les liens les plus doux, & dont la noblesse & la délicatesse fait la distinction la plus marquée de l'humanité, & la qualité la plus estimable de l'esprit & du cœur. „ Une sensation capable de s'élever jusqu'à la pureté de la Morale, jusqu'au sublime Métaphysique, mériterait bien, *dit l'Auteur*, un Titre & un Article exprès dans cet Ouvrage, privilégié d'ailleurs pour ces sortes de matières, & ce ne seroit peut-être pas l'endroit le moins curieux pour les vrais Physiciens.

Peut-être Mr. *Le Cat* ne seroit-il pas peu embarrassé à nous expliquer ce qu'il entend par cette noblesse & cette délicatesse de l'Amour ;
car

car s'il entend par-là cette passion qui porte les hommes à se satisfaire par la jouissance de quelque aimable objet, on trouvera qu'elle n'a rien que de très grossier, qu'elle marque même très souvent une espèce de brutalité, & qu'à cet égard nous ne différons en rien des Animaux mêmes. Tout ce qu'on peut dire du parallèle qu'il fait, c'est que l'*Amour* est effectivement une passion plus forte que l'*Appétit*, & qu'elle cause un plaisir infiniment plus grand & plus sensible. Si c'est en cela que consiste la supériorité de l'*Amour* sur l'*Appétit*, peut-on dire que cette première Passion soit plus noble, plus délicate que l'autre? Toutes deux dépendent de la structure & du jeu des parties, & des impressions différentes qu'en reçoit l'Âme. *Venette* a raison de dire, dans son *Tableau de l'Amour conjugal*: Que la *Passion de se joindre amoureuxment à un Homme*, est extrême dans l'esprit d'une Femme, & que c'est un *Appétit sans jugement & sans mesure* (a). Ne peut-on pas aussi faire la même application à un Homme amoureux?

Du Gout.

Le Gout n'est pas une sensation particulière à la Bouche, puisque ce même Organe qui nous fait sentir la délicatesse d'un mets, d'une liqueur, est le même qui dans cette même Bouche, dans l'Esophage & dans l'Estomac,

nous

(a) De la Génération de l'Homme, ou *Tableau de l'Amour conjugal*, par Mr. Nicolas Venette, pag. m. 158.

nous sollicite pour les alimens , & nous les fait desirer. Ces trois parties ne sont proprement qu'un Organe continu , & ils n'ont qu'un seul & même objet. Si la Bouche nous donne de l'aversion pour un ragout , le Gozier ne se resserre-t-il pas à l'approche d'un mets qui lui déplaît , l'Estomac ne rejette-t-il pas ceux qui lui repugnent ? Ainsi la Faim , la Soif & le Gout , sont trois effets du même Organe. La Faim & la Soif sont des mouvemens de l'Organe desirant son objet : le Gout est le mouvement de l'Organe jouissant de cet objet ; mais l'Ame unie à l'Organe est seule le vrai sujet de la sensation. Cette unité d'Organe pour la Faim , la Soif & le Gout , fait que ces trois effets sont presque toujours au même degré dans les mêmes hommes : plus le desir du manger est violent , plus la jouissance de ce plaisir est délicieuse. Plus le Gout est flatté , & plus aussi les Organes font aisément les frais de cette jouissance , qui est la digestion , parce que tous ces plus , que l'on suppose dans l'état de santé , viennent d'un Organe plus sain , plus parfait , plus robuste.

Notre Auteur remarque fort bien que le Gout est de toutes les sensations : on a du gout pour la Musique & pour la Peinture , comme pour les ragouts , quand l'Organe de ces sensations savoure , pour ainsi dire , ces objets. Quoique le Gout , proprement pris , soit commun à la Bouche , à l'Esophage & à l'Estomac , & qu'il y ait une grande sympathie entre ces trois Organes , il faut cependant avouer que la Bouche possède cette sensation à un degré

gré beaucoup supérieur ; elle a plus de finesse, plus de délicatesse que les deux autres, dont elle est comme le Gourmet & l'Echanfon.

L'objet du Gout n'est pas le corps solide, qui est celui de la sensation du Toucher, mais ce sont les Sucs ou les Liqueurs dont les corps sont imbus, ou qui en ont été extraits. On appelle *Saveur*, ces Sucs ou Liqueurs, qui font impression sur l'Organe du Gout, & on donne aussi quelquefois ce même nom à leur impression. Les principes actifs des Saveurs, ou des corps favoureux, sont les Sels tant fixes que volatils ; les Terres, la Limphe & les Soufres, n'entrent dans les Saveurs que pour en établir la variété & les espèces. Tout le monde fait en effet, que l'Eau, l'Huile (a) & la Terre, n'ont aucun gout ; la Limphe ou l'Eau n'est donc que le véhicule des Sels, leur dissolvant, leur mobile, & le mélange de l'Huile & de la Terre varient seulement leur impression en mille façons différentes. Si l'on joint à ces variétés, celles qui sont prises de la nature des différens Sels simples & composés, on aura des sources inépuisables de la variété des Saveurs.

L'Organe, sur lequel agissent les Saveurs, sont

(a) Cela ne s'accorde pas avec ce qu'établit l'illustre Mr. Boerhaave dans ses *Institutions de Médecine*, où il dit que l'Huile est un des Objets du Gout. Voici ses paroles. *Illa in Vegetantibus, & animalibus, materies, ex qua ars elicit Salem & Oleum mista, vel separata, est Objectum verum Gustus, adeoque Sal, Sapo, Oleum, Spiritus; quod idem etiam in Fossilibus verum est.* Boerhaave, *Instit. Med.* §. 488. Edit. 1734.

sont les Mammelons nerveux, répandus en grand nombre, non seulement sur la Langue, mais encore dans le Palais, dans l'intérieur des Joues, & dans le fond de la Bouche. C'est ce qu'on prouve par quelques Observations. Mr. de Jussieu rapporte, dans les *Mémoires de l'Académie*, l'histoire d'une Fille née sans Langue, qui ne laissoit pas d'avoir du Gout. Un Chirurgien de Saumur a vu un Garçon de huit à neuf ans, qui, dans une petite Vérole, avoit entièrement perdu la Langue par la gangrène, en sorte qu'il ne lui en restoit pas le moindre vestige, & cependant il distinguoit fort bien toutes sortes de Gouts. Il faut cependant avouer que la Langue est le principal Organe de cette sensation.

Mais si ces Mammelons nerveux sont l'Organe du Gout, ou sur lequel agissent les Saveurs, sur quel fondement notre Auteur avance-t-il que la Bouche, l'Esophage & l'Estomac ne sont proprement qu'un Organe continu; qu'ils n'ont qu'un seul & même objet, & que la Faim, la Soif & le Gout, sont trois effets du même Organe? Ces Mammelons nerveux se trouvent-ils répandus dans l'Estomac? C'est ce qu'il devoit prouver. A-t-on jamais dit qu'on puisse distinguer les Gouts, les Saveurs, à l'aide de l'Estomac? C'est ce que je ne crois pas qu'on ait encore prouvé par aucune Observation. Je renvoie, sur cela, à l'Auteur (a) que je viens de citer, & aux expériences faites par le célèbre Bellini (b). Je

(a) Boerhaave, *ibid.* §. 485, 486, 487.

(b) Laurent. Bellini, *Traité de l'Organe Gustas.*

Je n'entreprendrai pas d'expliquer ici d'où dépend la différence des Saveurs. Tout ce que dit sur cela Mr. *Le Cat* ne sauroit être abrégé. Je remarquerai seulement avec lui, que l'Imagination a beaucoup de part dans la sensation du Gout; aussi bien que dans toutes les autres. „ Pourquoi, *dit-il*, est-ce que je „ haïssois jadis l'amertume du Caffé, & qu'el- „ le fait aujourd'hui mes délices? Pourquoi la „ première Huitre, que j'ai avalée, m'a-t-el- „ le fait autant d'horreur qu'une Médecine, „ & qu'insensiblement ce mets est devenu un „ de mes plus friands ragouts? Cependant l'ac- „ tion du Caffé & des Huitres sur mes Orga- „ nes n'a point changé; la disposition mécani- „ que de ces Organes est aussi toujours à peu „ près la même. Tout le changement est donc „ du côté de l'Ame, qui ne se forme plus les „ mêmes idées à l'occasion des mêmes im- „ pressions”. On peut donc dire qu'il n'y a point d'idées attachées essentiellement à telles, ou telles impressions, au moins il n'y en a point que l'Ame ne puisse changer. Delà viennent ces Gouts de mode, ces ragouts chéris dans un País, détestés dans d'autres; delà vient, enfin, qu'on s'accoutume au desagréable, & qu'on le métamorphose quelquefois en un objet de plaisir.

Ce sentiment de notre Auteur est-il bien fondé. N'y auroit-il pas lieu de croire que l'Ame ne change alors d'idées, que parce que la disposition des organes change effectivement, ou parce qu'ils sont affectés d'une manière différente. Je trouve certain Vin, bon, excellent,
après

après avoir mangé des Noix ou du Fromage; mais ce même Vin me paroît détestable, lorsqu'on le boit après avoir mangé une Pomme, des Groseilles, une Orange aigre. Autre exemple. Aujourd'hui que je suis plein de santé, je trouve un plaisir infini à manger de tous les mets les plus délicats que l'on sert sur une table, où je suis régalez avec quelques Philosophes Epicuriens; je tombe malade après le repas, je suis invité le lendemain à la même table, qui n'est pas moins bien servie que le jour précédent; mais loin d'y trouver rien de bon, à peine puis-je supporter l'odeur des viandes, tout me répugne, tout me fait horreur. Or je demande quelle est la cause de ce changement, de ce dégoût pour des mets qui faisoient auparavant mes délices? Ne vient-il pas de là différente disposition mécanique de mes organes, & des nouvelles impressions qu'ils reçoivent, & qu'ils communiquent ensuite à mon Ame?

Je pense donc que le même mouvement, la même action, doit toujours faire sur l'Ame la même impression, & que si la sensation du Gout vient à changer à son égard, ce n'est qu'en conséquence du changement arrivé à mes organes, qui ne se trouvent plus affectés comme auparavant. Ce qu'il y a de certain c'est que nous ne jugeons des objets, que suivant l'impression qu'ils font sur nos sens, & que notre Ame ne sauroit trouver un mets agréable, s'il ne produit actuellement une impression qui les flatte. On a beau vouloir qu'un ragoût soit bon, on ne le trouvera jamais tel, s'il

Octobre, Novembre & Décembre, 1743. 318

s'il ne chatouille agréablement l'Organe du Gout. Dire que l'on peut changer d'idée, parce que l'on veut changer d'idée, c'est prétendre que notre Ame se détermine sans cause, & que par conséquent le *Rien* est la cause d'une nouvelle détermination. Or le *Rien* ne produira jamais rien, il n'en résultera jamais aucun effet: *Ex Nihilo nihil*.

De l'Odorat.

L'Odorat est moins un sens particulier, qu'une partie ou un supplément de celui du Gout, dont il est comme la sentinelle. Tout le monde fait que l'intérieur du Nez est l'Organe de l'Odorat, mais peu de gens connoissent l'artifice avec lequel cet intérieur est construit, pour recevoir cette sensation. Notre Auteur explique tout le mécanisme de cet Organe, dont il donne en même temps la description; mais, comme on ne sauroit bien comprendre ce qu'il en dit, sans consulter la Figure qu'il y a jointe, je renvoie le Lecteur à l'Ouvrage même, où il trouvera de quoi s'instruire & se satisfaire sur cet article. C'est à l'aide de ce mécanisme qu'il tend raison de quelques phénomènes assez curieux, & dont il seroit impossible de deviner la véritable cause, si l'on ne connoissoit parfaitement la structure & la disposition des différentes parties de cet Organe.

L'Objet de l'Odorat sont toutes les vapeurs odorantes; & ces vapeurs sont, en fait de Fluide, ce que les Saveurs sont parmi les liqueurs & les fucs. Le sel est toujours l'agent,
ou

ou au moins l'instrument, l'aiguillon de la sensation. Tous les Sels indifféremment excitent les Saveurs; mais il faut qu'ils soient volatils, pour faire les Odeurs. Les vapeurs aqueuses, sulfureuses, &c. dissolvent, charient, modifient l'impression des Sels, & concourent à varier les Odeurs; en un mot, tout ce qu'on a dit des Saveurs, s'applique exactement aux Fluides volatils des corps odorans.

L'Air est le véhicule général des corpuscules odorans. Ces corpuscules sont répandus dans l'Atmosphère & s'y soutiennent; & c'est par le moyen de la Respiration qu'ils sont portés dans les cavités du Nez. Les effets, que produisent les Odeurs, sont quelquefois des plus surprenans. En irritant les nerfs, elles les mettent en convulsion, causent des vapeurs, des syncopes, & la mort même.

En parlant de la perfection de l'Odorat, notre Auteur rapporte deux histoires, qui me paroissent très peu croyables, & dont je crois qu'il est très permis de douter. La première regarde certains Nègres des Iles Antilles, qui, comme les Chiens, suivent les Hommes à la piste, & distinguent, avec le Nez, la piste d'un Nègre d'avec celle d'un François (a). L'autre histoire, dont on donne pour garant le Chevalier d'Igbi, n'est pas moins surprenante, si même elle ne l'est davantage. La voici. Un garçon, que ses Parens avoient élevé dans une Forêt, où ils s'étoient retirés pour éviter les ravages de la guerre, & qui n'y avoit vécu

que

(a) Voyez les *Observat. Physiq.* Tom. II. pag. 103.

que de racines , avoit un Odorat si fin , qu'il distinguoit par ce Sens l'approche des Ennemis , & en avertissoit ses Parens. Il fut cependant fait prisonnier , & , ayant changé de façon de vivre , il perdit ; à la longue , cette grande finesse d'Odorat : il en conserva néanmoins encore une partie , car , étant marié , il distinguoit fort bien , en flairant , sa Femme d'une autre , & il pouvoit même la retrouver à la piste , comme un Chien fait son Maître.

Joignez à ces deux histoires , qui tiennent si fort du merveilleux , celle du Religieux de Prague , dont il est fait mention dans le *Journal des Savans* (a). Non seulement il connoissoit les Personnes par l'Odorat ; mais , ce qui est bien plus singulier , il distinguoit une Fille , ou une Femme chaste , d'avec celles qui ne l'étoient point : il avoit commencé un Traité des Odeurs , lorsqu'il mourut , & les Journalistes en regrettent la perte. S'il y a quelque chose de réel dans ces histoires , il faut croire qu'on en augmente toujours le merveilleux ; & c'est ce surcroît de circonstances merveilleuses qui fait qu'on les met ensuite au rang des fables. Il en est de ces sortes de Faits , comme de ces Beautés naturelles , que l'on gâte à force de vouloir les embellir par de vains ornemens.

De l'Ouie.

Cet Article est plus compliqué que les précédés.

(a) Voyez l'Année 1684.

Tom. XXXI. Part. II.

X

écédens, & demande par conséquent de plus longs détails. Nous l'abrègerons cependant autant qu'il sera possible, parce qu'il suffit de donner une légère idée de ce qu'il contient. Nous commencerons par ce qui fait l'objet du Sens dont il est ici question.

L'Objet de l'Ouïe est le bruit en général, lequel consiste dans un vif tremoussement de l'Air communiqué jusqu'à l'Organe de cette sensation. Le bruit dans lequel les vibrations de l'Air sont plus amples, plus régulières, & par-là plus agréables à l'Oreille, s'appelle le Son. Le Son est, dans le corps sonore qui le produit, ce qu'il est dans l'Air même qui le porte à l'Oreille, c'est-à-dire, un tremoussement du corps remué par l'impulsion de quelque autre. Telle est une Cloche, remuée par son Marteau; un Violon, ébranlé par ses Cordes, que l'Archet fait tremousser; une Flute, agitée par le choc de l'Air contre son embouchure. Cet Air, qui produit le Son, est proportionné à l'Organe de l'Ouïe, & est par conséquent beaucoup plus subtil que l'Air commun.

Le mouvement du corps sonore est composé de deux autres, savoir d'un frémissement de toutes les petites parties qui composent ce corps, & d'un mouvement de vibration de tout le corps. Par le premier mouvement de frémissement, les corpuscules du corps s'approchent & s'éloignent alternativement les uns des autres avec une vitesse prodigieuse, & par-là leur situation entre eux & la figure de leurs pores changent sans cesse.

Dans

Dans la vibration de tout le corps, il arrive, entre les surfaces du corps, ce qu'on vient de voir entre les corpuscules pour le frémissement. Par exemple, une Cloche, qui sonne, de ronde qu'elle est, devient ovale, en sens contraire, des millions de fois en un instant. Une Corde, quoique droite & étendue sur le Chevalet, se courbe aussi en sens contraire ; c'est-à-dire, en deça & en delà de sa droiture naturelle, une infinité de fois en très peu de tems. L'un & l'autre mouvement produit le Son, & la longueur des vibrations, tant du corps entier que de ses parties, en détermine l'espèce. Une longue Corde, ou une petite Corde lâche, ou une Corde faite de matière peu élastique, donne un Ton grave, parce que les vibrations d'une pareille Corde sont lentes, grandes, & éloignées l'une de l'autre. Au contraire, une Corde tendue, ou une Corde faite de matière très élastique, donne un Ton aigu, parce que ses vibrations sont courtes, promptes, & serrées. Si l'on suppose deux Cordes de même matière, de même grosseur, & également tendues, & dont l'une est moitié de l'autre, celle, qui n'est que moitié, sonnera l'Octave de l'autre, parce que ses vibrations sont une fois plus courtes, & qu'elle en fait une fois autant que l'autre. Ces Octaves sont un accord harmonieux, parce que de deux vibrations que fait la petite Corde, il y en a toujours une qui se rencontre avec les vibrations de la grande ; par-là elles concourent à rendre les vibrations sonores plus complètes, elles remuent une plus grande

quantité d'Air, & ainsi elles font plus agréables.

C'est là le principe de tous les accords de Musique, & en particulier le mécanisme du jeu du Violon, & de tous les Instrumens, dont les Tons se produisent par le raccourcissement des Cordes, en conséquence de la disposition des doigts. Plus il y a de vibrations, qui se rencontrent, plus l'accord est parfait & harmonieux. Delà vient que l'Unisson est le premier & le plus parfait des accords, ou plutôt c'est l'accord vrai & parfait, parce que dans cet état des Cordes, toutes leurs vibrations s'accordent, & frappent toujours l'Air ensemble. Les Tons discordans sont ceux, où il n'y a point de vibrations qui se rencontrent. Quant à la force du Son, elle dépend de la quantité d'Air répandu par le corps sonore, & cette quantité dépend, ou de la force des vibrations du corps sonore, ou de son étendue. Un homme sur le même Ton, & du même corps de voix, vous flate l'oreille, en modérant l'impulsion de l'air dans son Organe, & il vous étourdit en y excitant des vibrations plus fortes; mais, s'il multiplie ces vibrations par un vaste Porte-voix, c'est-à-dire, par un Instrument qui remue beaucoup d'Air à la fois, alors sa voix produira un bruit qui sera insoutenable de près, & qui se portera très loin. Ces principes s'appliquent aisément à la Trompette, au Cor-de-chasse, & aux autres Instrumens qui font beaucoup de bruit, parce qu'ils remuent beaucoup d'Air, & qu'ils le remuent
for-

fortement, à cause de la grande élasticité de la matière dont ils sont composés. Tout cela est déjà connu depuis longtems, mais on trouvera dans notre Auteur l'exposition de quelques découvertes & des nouvelles Hypothèses dont les Modernes ont enrichi cette matière.

Quant à la manière, dont se fait la propagation du Son, voici quelle est sur cela l'idée que s'en forme Mr. *Le Cat*. Quelque promettes que soient les vibrations de l'Air remué par le corps qui produit le Son, ces vibrations ne laissent pas d'employer un certain tems à se communiquer de proche en proche à l'Air éloigné du corps qui les excite. La raison de ce retardement est que l'Air étant élastique & poreux, celui qui environne le corps sonore, cède à la pression de ce corps, & prend, pour ainsi dire, sur ses pores, l'élargissement du corps; cet Air s'élargit ensuite, à son tour, un peu au-delà de son état naturel, comme font tous les corps élastiques; par-là il rend à la couche d'Air éloignée, la compression que le corps lui a fait d'abord souffrir; celui-ci, à son tour, resserré, puis élargi, en fait autant à la couche suivante, & ainsi de suite. Or il est clair que cette suite de compression & d'élargissement de couche en couche demande un certain tems.

Reste à savoir quel chemin fait le Son dans un tems marqué. Voici ce qu'on a découvert sur cela par des expériences réitérées (a).

Le

(a) Voyez le *Marturo* de Juin, An. 1738. Extraits du n.
X 3

Le bruit du Canon fait 173 toises par seconde, & ainsi il fait 10380 toises par minute. La lieue étant de 2282 toises, le Son fait par minute quatre lignes & demie, & 115 toises; par conséquent il fait par heure 273 lieues & 54 toises (a). 2. Le Son se transmet avec la même vitesse, lorsqu'il parcourt un grand espace, que lorsqu'il en parcourt un plus petit sans se ralentir. 3. Il se transmet avec la même vitesse pendant le jour que pendant la nuit. 4. Il a aussi la même vitesse dans des tems de pluie que lorsque le Ciel est serein. 5. La vitesse du Son est égale, lorsque le bruit qui le produit est grand, & lorsqu'il est petit, lorsque la bouche d'un Canon, par exemple, est dirigée vers le lieu d'où on l'entend, & lorsqu'elle est en sens contraire. 6. La vitesse du Son augmente, lorsque le Vent est favorable, & elle diminue lorsqu'il est contraire, à proportion de la force du Vent.

L'Auteur termine ce qu'il avoit à dire sur le Son, par une explication courte de ce qui produit l'*Echo*. Voici l'idée qu'il en donne. Lorsque les vibrations de l'Air, qui forment le

d'un Mémoire sur la Propagation du Son, par Mr. Cassini de Thury.

(a) Mr. de Fontenelle renchérit encore sur ce qu'avance ici notre Auteur. « Vous produire le Son, dit-il, il faut d'abord un Air mu avec une très grande vitesse, puisque le Son fait 150 toises en une seconde, c'est-à-dire qu'il feroit, en une heure, plus de 273 lieues moyennes de France, si les causes étrangères lui permettoient de s'étendre si loin. Cela est d'expérience. *Hist. de l'Acad. des. 1700, 203. 20.* »

le Son, vont frapper un corps d'une certaine étendue, elles sont réfléchies de dessus ce corps vers un certain point, en y conservant leur modulation, enforte que les mêmes vibrations s'y répètent, quoique plus faiblement; cette répétition, ou cette réflexion du Son, s'appelle *Echo*. Il y a plusieurs Echos dans un lieu; lorsqu'il y a plusieurs corps à des distances différentes, qui réfléchissent le Son vers ce même endroit.

La matière du Son bien éclaircie, & expliquée suivant les découvertes des Philosophes modernes; l'Auteur passe à ce qui concerne particulièrement l'*Organe & le Mécanisme de l'Ouïe*. L'Organe propre à cette sensation est l'*Oreille*. On trouvera ici une description fort exacte & très bien détaillée de toutes les pièces qui entrent dans la composition de cette admirable partie du Corps humain; &, comme il est impossible de se former une juste idée de la structure, de l'arrangement, de la disposition, de tant de différens ressorts, sans les exposer à la vue, on y a joint de très belles figures, qui les représentent dans leur état naturel. Après cette description, l'Auteur entreprend de rendre raison de divers phénomènes qui ont rapport à l'Ouïe, & dont nous allons exposer les principaux.

À l'occasion du *Limaçon*, qui est comme le sanctuaire de l'Ouïe, comme l'Organe particulier de l'Harmonie, ou des sensations les plus distinctes & les plus délicates en ce genre, Mr. *Le Cat* demande, pourquoi les Oïseaux, qui n'ont point de *Limaçon*, sont ce-

pendant d'excellens Musiciens, ou, comme il s'exprime lui-même, *les plus Musiciens de tous les Animaux*. Il répond à cela, que les Oiseaux ont l'Ouïe très fine, quoique sans Limaçon, parce qu'ils ont la tête presque toute sonore comme un timbre, n'étant pas matelassée de muscles comme la tête des autres Animaux. Par-là ils doivent être très ébranlés par les Sons qu'on leur fait entendre; leur Labyrinthe très sonore suffit pour cela; la Grotte la plus simple répète bien, en écho, un Air musical: mais si, à cette excellente disposition de l'Ouïe des Oiseaux la Nature avoit ajouté le Limaçon, ils auroient été beaucoup plus sensibles aux modulations harmonieuses, ils auroient eu la passion de l'Harmonie, comme presque tous les Animaux ont celle de la Gourmandise; ce qui n'est point, car il faut prendre garde que la qualité de Musiciens, qu'ont les Oiseaux, vient moins de la finesse & du gout de leur Oreille, que de la disposition de leur Gozier: ils ressemblent encore, en ceci, à bien des Musiciens, qui donnent du plaisir & qui n'en prennent point.

Mais qui a dit à notre Auteur que les Oiseaux n'ont point de plaisir lorsqu'ils chantent avec tant d'harmonie. Ne remarque-t-on pas qu'ils ont certains Airs, par lesquels ils expriment leur joie, leur contentement, leur satisfaction? Le plaisir qu'ils ressentent dépend de leur esprit; qu'importe-t-il donc qu'il lui soit communiqué par le Limaçon, ou par quelque autre partie de l'Oreille? Pour bien juger de ce que ressent en pareil cas les Oiseaux, il faudroit que nous

nous devinssions ce qu'ils sont, que nous fus-
sions transformés en Oiseaux.

L'Homme, suivant notre Auteur, joint à toutes les perfections machinales de l'Organe de l'Ouïe, ces sentimens délicats qui le distinguent de tous les autres Animaux. C'est delà, sur-tout, que dépend sa grande sensibilité à l'harmonie; car la bonne Musique est celle qui exprime des sentimens, ou qui les excite. C'est dans ce genre de Musique qu'excelloient les Anciens, comme nous l'apprenons de cette histoire d'un Musicien d'*Alexandre*.

*Par les divers accens du fameux Timothée,
Admirez comme l'Ame émue & transportée;
Quitte & prend tout-à-coup de nouveaux sen-
timens:*

*Quand il change de ton, différens mouve-
mens*

*Partagent à l'envi le grand cœur d'Alexan-
dre:*

*Il s'anime, il s'irrite, il veut tout entre-
prendre;*

*Implacable Guerrier, foible Amant, tour à
tour,*

*La Gloire dans son cœur combat avec l'A-
mour.*

*Avec transport, tantôt, il demande ses ar-
mes,*

Et tantôt il soupire & se baigne de larmes.

*Un Grec sçut triompher du Vainqueur des
Persans,*

Et le Maître du Monde obéit à ses chants.

Quel cœur n'éprouve pas ce que peut l'Harmonie (a) !

Ce que *Timothée* produisoit sur le cœur d'*Alexandre* n'étoit pas un phénomène rare chez les Anciens ; c'étoit l'effet ordinaire de leur genre de Musique (b), & ils ne la restraignoient pas au simple divertissement, ils l'employoient aux affaires publiques les plus sérieuses, & en faisoient une partie de leur Politique : elle entroit non seulement dans leurs déclamations théatrales, mais aussi dans leurs Harangues, & c'est en partie par le pouvoir de la Musique qu'ils portoient dans le cœur du Peuple ou du Soldat, l'Amour de la Paix, ou le souffle de la Guerre. *Lulli* semble avoir entrepris de ressusciter cette Musique pathétique, ces Sons qui vont au cœur ; & peut-être les Français achemineroient-ils ce qu'il n'a fait que commencer, s'ils ne couroient pas tant après les Cascades Italiennes, Musique plus étonnante que touchante. Il y a encore en Europe des Musiciens & des Joueurs d'Instrumens qui chérissent la bonne Musique, & qui y excellent, Il y a fort peu de tems qu'à Venise il y avoit un Joueur de Luth, qui donnoit à ses Auditeurs telle passion qu'il lui plaisoit. Le Doge en voulut faire l'essai. Le Joueur habile le fit passer successivement de la mélancolie à la joie, & de la joie à la mélancolie, avec

(a) Mr. Pope par Mr. du Renel.

(b) Voyez Mr. Rollin, Tome II, pag. 215.

avec tant d'art & de forces, que le Doge, qui ne se sentoît déjà plus le maître de ses mouvemens, lui ordonna de cesser ses enchantemens (a). On trouvera dans notre Auteur quelques autres exemples du grand pouvoir qu'a la Musique de remuer l'Âme, & par elle toute la machine du Corps humain. Il rapporte, entre autres, ceux que nous avons déjà allégués dans un des Articles de cette *Bibliothèque*, auquel nous renvoyons le Lecteur (b).

La structure, que l'on observe dans l'Oreille, a conduit Mr. Le Cat à l'invention d'un Instrument propre à suppléer à cette espèce de défaut qu'on appelle l'*Ouïe dure*. Cette Machine est faite de deux parties. La première est une Coquille en Cornet, qui retient beaucoup d'air, & qui s'adapte exactement au conduit de l'Oreille. La seconde pièce est un Entonnoir, qui s'insinue au centre de la Coquille, & fait rentrer ses voutes en cul de lampe. Comme cet Instrument est fort simple, il sera facile de l'imiter, en considérant la Figure qu'en a donnée l'Auteur (c).

Dans le parallèle, que fait Mr. Le Cat, de l'Ouïe avec la Vue, il témoigne être de l'avis de ceux qui regardent la Surdité, qui n'est pas de naissance, comme un accident inférieur à l'Avenglement. J'ai trouvé peu de personnes qui pensassent autrement. La raison en est, qu'il y a dans le monde plus de choses à voir qu'à

(a) Voyez *L'Enfant de Dieu démenté*, pag. 171.

(b) Voyez le *Tome XLII. Paris. II.*, pag. 258, & suiv.

(c) Cette Figure se trouve à la page 72.

qu'à entendre ; & d'ailleurs on entend, pour ainsi dire , par les yeux , non seulement au moyen de l'Ecriture , des Livres , &c. mais encore par les Attitudes , les Signes , les mouvemens des Lèvres , des Yeux , du Visage , de ceux qu'on voit ; témoin les Pièces pantomimes si à la mode sur le Théâtre Anglois , & même un peu en France aujourd'hui.

- Personne n'ignore que la Vue supplée à l'Ouïe , beaucoup mieux que l'Ouïe ne supplée à la Vue. Le monde est plein de Sourds , à qui on fait entendre presque tout ce qu'on veut. Il y avoit en 1700 une Marchande à Amiens , qui comprenoit tout ce qu'on lui disoit , en regardant seulement le mouvement des Lèvres de celui qui lui parloit. Elle lioit , de cette façon , les conversations les plus suivies : ces conversations étoient encore moins fatigantes que les autres ; car on pouvoit se dispenser d'articuler des Sons , il suffisoit de remuer les Lèvres , comme on le fait , quand on parle : elle entendoit fort distinctement , tandis qu'on ne s'entendoit pas soi-même. Si vous lui parliez une Langue étrangère , elle vous le disoit d'abord (a).

Quant aux Sourds de naissance , ils sont , à ce que croit Mr. *Le Cat* , beaucoup plus malheureux que les Aveugles-nés. Ces sortes de Sourds sont nécessairement muets ; car , pour parler , il faut apprendre une Langue , & , pour

(a) Voyez *Observat. de Physiq.* Tom. II , pag. 229. Il y a encore une Histoire à peu près semblable dans le Tome III , pag. 279.

apprendre cette Langue, il faut entendre. Ils sont d'ailleurs privés de la plupart des avantages & des consolations qu'on vient de remarquer dans les Sourds ordinaires. Pour juger de leur misère, il ne faut que peser ce que valent à l'Homme les lumières de l'Éducation, dont ils sont presque entièrement privés. Nous venons de dire, qu'il y a dans le monde plus de choses à voir qu'à entendre; mais, en fait de connoissances, il y a peu de Vérités qui se voient, presque toutes s'entendent. Vous ferez connoître à un Sourd & Muet, un grand nombre de Substantifs, ou de noms de choses; mais comment lui ferez-vous connoître toutes les qualifications qu'on donne à ces choses? On pourra juger du peu de lumières d'un tel Homme par l'Histoire suivante, communiquée à l'Académie des Sciences par Mr. *Félibien*, Membre de l'Académie des Inscriptions, & rapportée par Mr. *de Fontenelle* (a).

Un jeune Homme de 24 à 25 ans, fils d'un Artisan, sourd & muet de naissance, commença tout d'un coup à parler, au grand étonnement de toute la Ville. On sut de lui que, quelques trois ou quatre mois auparavant, il avoit entendu le son des Cloches, & avoit été extrêmement surpris de cette sensation nouvelle & inconnue. Ensuite, il lui étoit sorti une

es-

(a) Voyez l'*Hist. de l'Acad. Roy. des Sciences*, An. 1703, pag. 23. Je transcris cette Histoire telle qu'elle est rapportée par Mr. *de Fontenelle* même; car Mr. *Le Cat*, qui la rapporte aussi, y a fait quelques légers changemens.

espèce d'eau de l'Oreille gauche , & il avoit entendu parfaitement des deux Oreilles. Il fut ces trois ou quatre mois à écouter , sans rien dire , s'accoutumant à répéter tout bas les paroles qu'il entendoit , & s'affermissant dans la prononciation & dans les idées attachées aux mots. Enfin , il se crut en état de rompre le silence , & il déclara qu'il parloit , quoique ce ne fût encore qu'imparfaitement. Aussitôt des Théologiens habiles l'interrogèrent sur son état passé , & leurs principales questions roulèrent sur Dieu , sur l'Âme , sur la bonté ou la malice morale des actions. Il ne parut pas avoir poussé ses pensées jusques-là. Quoiqu'il fût né de Parens Catholiques , qu'il assistât à la Messe , qu'il fût instruit à faire le signe de la Croix , & à se mettre à genoux dans la contenance d'un Homme qui prie , il n'avoit jamais joint à tout cela aucune intention , ni compris celle que les autres y joignoient. Il ne savoit pas bien distinctement ce que c'étoit que la mort , & il n'y pensoit jamais. Il menoit une vie purement animale , tout occupé des objets sensibles & présens , & du peu d'idées qu'il recevoit par les yeux. Il ne tiroit pas même de la comparaison de ces idées tout ce qu'il semble qu'il en auroit pu tirer. Ce n'est pas qu'il n'eût naturellement de l'esprit , mais l'esprit d'un Homme , privé du commerce des autres , est si peu exercé , & si peu cultivé , qu'il ne pense qu'autant qu'il y est indispensablement forcé par les objets extérieurs. Le plus grand fonds des idées des Hommes est dans leur commerce réciproque.

De la Vue.

L'Organe de la Vue est, sans contredit, un prodige de Dioptrique, que l'Art le plus parfait n'a pu encore imiter que très imparfaitement. La Lumière, qui est son objet, est une espèce d'hermaphrodite entre la Matière & l'Esprit (*); c'est, au moins, la plus pure Substance dont l'Ame reçoive l'impression par les Sens, & par conséquent la Vue est, pour ainsi dire, le Sens le plus spirituel. La Lumière, qui est son Objet, est une matière dont on ignore la figure, mais dont on prouve la subtilité prodigieuse par la facilité avec laquelle elle pénètre & traverse le Diamant, qui est un corps des plus durs, des plus pesans, des moins poreux. On appelle Rayon de Lumière non seulement les petits Filets, ou les Faisceaux, dont la Lumière est composée, mais encore les particules élémentaires, ou les corpuscules, qui composent ces Filets, & qui font la matière de la Lumière.

La matière de la Lumière est répandue par tout l'Univers, & toutes les autres espèces de matière en sont pénétrées. La Lumière & le Feu ne diffèrent qu'en ce que la matière du Feu est plus massive que celle de la Lumière. C'est ce que l'Auteur tâche de prouver par quelques expériences qu'il seroit trop long de rapporter ici. Quoique la matière de la Lumière

(*) Mémoire de Mme. Du Chatelet sur la nature du Feu, pour le prix de 1718, pag. 97.

re soit répandue par-tout, elle ne se fait pas toujours sentir, au moins aux yeux ordinaires; elle a besoin pour cela des vibrations excitées, ou par le Soleil, ou par les Etoiles, ou par le Feu, ou enfin par quelque corps lumineux, de quelque nature qu'il soit. Ces vibrations se font sur-tout en ligne droite. Le Soleil est assez connu pour le plus puissant mobile de cette matière, aussi son absence jette-t-elle dans les ténèbres, non pas que les secousses qu'il donne à cette matière, se bornent absolument aux parties qu'il pousse en ligne droite, les couches voisines doivent aussi être ébranlées, & c'est-là en partie la cause du Crépuscule; c'est aussi la raison pour laquelle on voit un Rayon solaire, qui tombe dans une Chambre noire, quoiqu'on soit à côté, & loin du Rayon; mais, à mesure que ces couches s'éloignent, cette communication de mouvement y devient si foible, qu'à la fin cette Lumière n'est plus capable d'ébranler les Organes ordinaires.

Comme il y a des yeux, pour lesquels il n'y a point de nuit, ou, au moins, de ténèbres proprement dites, la règle qu'on vient d'établir n'est point générale, puisqu'il y a des Organes sur lesquels la Lumière agit sans aucune vibration excitée par le Soleil, ou par quelque autre corps lumineux. Le Chat & la Chouette (a) voient la nuit; la Taupe voit aussi dans ses Souterrains. Briggs connoissoit un Homme, qui ne le cedit point à la Chouette, il lisoit des Lettres dans l'obscurité. Il y avoit à

Par-

(a) *Observ. de Phys.* Tome II. page 198.

Parme une Fille , qui voyoit auffi clairement à minuit , toutes ses fenêtres étant bien fermées, que s'il eût été midi (a). Mr. Boyle (b) parle d'un Gentilhomme , détenu dans un Cachot absolument noir , qui ayant été quelques semaines sans y rien voir , crut , après ce tems , appercevoir quelque lueur : cette lueur augmenta de jour en jour , enforte qu'il pouvoit voir son lit , & les objets d'un pareil volume ; à la fin , il parvint à voir jusqu'aux Rats qui venoient ramasser ses miettes , & à remarquer distinctement leurs mouvemens.

Il est certain , qu'il faut qu'un lieu soit bien noir , pour qu'un Homme , qui y reste long-tems , n'y voye pas distinctement ; cela s'observe tous les jours dans la Chambre noire. Cette même vérité est encore confirmée par l'histoire d'un Homme , qui , s'étant blessé un Oeil avec une Corde de Luth , se trouva , au bout de quelques jours , y voir assez clair , au milieu des ténèbres , pour discerner tous les objets & lire toutes sortes de caractères. Ce symptôme dura plusieurs nuits , pendant lesquelles il n'y voyoit rien que de l'Oeil malade , avec lequel il ne pouvoit cependant supporter la clarté de la Chandelle , & beaucoup moins celle du Soleil pendant le jour. Voici la raison de ce phénomène. L'inflammation de l'Oeil malade l'avoit rendu assez sensible pour être aussi ébranlé par les foibles images de la Lumière nocturne , que l'Oeil sain l'étoit par les images du

(a) Ibid. Tome III , page 269.

(b) Dans sa Dissertation touchant les Causes finales.

du jour ; ainsi cette dernière espèce d'image devoit blesser cet Oeil malade, plutôt que de l'éclairer.

Je ne suivrai pas mon Auteur dans tous les détails où il entre sur ce qui concerne la Lumière. Cette matière est trop vaste pour être réduite ici en abrégé. Ces détails regardent principalement la Propagation de la Lumière ; sa Réflexion & sa Réfraction ; ses mouvemens & leurs causes ; le mécanisme de l'Impulsion substitué à l'Attraction, &c. Delà il passe aux Couleurs, &, après s'être fort étendu sur le Système de *Newton*, il nous donne la description de l'Oeil, & explique en même tems l'admirable mécanisme de la Vue. Tout ce qu'il dit sur cela est fondé, tant sur ses propres expériences, que sur celles de tous les meilleurs Auteurs qui ont traité la même matière. Il finit enfin par une exposition tout-à-fait curieuse des principaux phénomènes de la Vision, tels que sont les suivans : *Pourquoi on voit les Objets droits, quoiqu'ils soient peints renversés dans les Yeux ; Comment on voit un Objet simple, quoique son image fasse impression sur les deux yeux, & pourquoi on le voit quelquefois double ; Comment voyent les Louches ; Comment nous jugeons, par la Vue, de la grandeur & de la distance des Objets ; Comment on voit les Objets distinctement ; Comment on voit renversées les images des objets, qui entrent dans la Chambre obscure, & pourquoi on voit ces mêmes objets extérieurs dans une situation droite, quand on les regarde par le trou de cette même Chambre ; Comment une Epingle, qui est dans une*
situa-

situation droite, peut être une renversée; Pourquoi un Charbon ardent, tourné en rond, nous fait voir un cercle de feu, &c.

En examinant ces questions, Mr. Le Cat avance bien des choses qui paroissent d'abord incroyables, & qu'on est cependant obligé d'admettre. Il prétend, par exemple, & il n'est pas le seul de cette opinion, que *le jugement de la grandeur & de la distance des objets est un Art d'habitude; que la mesure du nombre des grandeurs & des distances n'est pas l'objet propre de la Vue, mais celui du toucher, ou plutôt celui de la Règle & du Compas; que la Vue n'a proprement en partage que la Lumière & les Couleurs.* Tout cela ne paroît-il pas, en effet, incroyable? Comment se peut-il que l'Ame redresse les Objets, & juge qu'une image qui est renversée dans le fond de l'Oeil, vient d'un Objet extérieur qui est dans une situation droite? Comment rapporte-t-elle au bas de l'Objet la sensation qu'elle reçoit au haut du fond de l'Oeil, & à droite l'impression qu'elle reçoit à gauche? Pourquoi le Toucher a-t-il plus de prérogatives que la Vue, & pourquoi est-il le seul juge compétent, le juge souverain de la situation des corps?

Pour prouver ces vérités d'une manière invincible, & mettre ces faits hors de toute contestation, il suffit de voir ce qui se passe dans un Aveugle-né, à qui on donneroit le Sens de la Vue. Si cet Aveugle, au moment qu'il ouvre les yeux, ne peut juger ni de la situation, ni de la grandeur, ni de la distance, ni de la figure des corps, il est démontré que l'Ame

a absolument besoin du raport de quelque autre Sens qui puisse alors la guider. C'est ce qu'on a mis hors de doute par l'exemple fameux de l'Aveugle-né, guéri par *Chefelden* en 1729. Cet exemple, qui n'est pas moins singulier que celui de cet Artisan sourd & muet de naissance, dont nous avons parlé ci-dessus (a), est rapporté par notre Auteur, tel que Mr. de *Voltaire* l'a exposé dans ses *Elémens de la Philosophie de Newton* (b). Nous le transcrivons ici pour satisfaire la curiosité du Lecteur.

Mr. *Chefelden*, un de ces fameux Chirurgiens, qui joignent l'adresse de la main aux plus grandes lumières de l'esprit, ayant imaginé qu'on pouvoit donner la Vue à un Aveugle-né, en lui abaissant ce qu'on appelle des *Cataractes*, qu'il soupçonnoit formées dans ses yeux, presque au moment de sa naissance (c), il proposa l'opération. L'Aveugle eut de la peine à y consentir. Il ne concevoit pas trop que le Sens de la Vue pût beaucoup augmenter ses plaisirs. Sans l'envie qu'on lui inspira d'apprendre à lire & à écrire, il n'eût point désiré de voir. Il vérifioit, par cette indifférence, qu'il est impossible d'être malheureux, par la privation des biens dont on n'a pas d'idée : vérité bien importante. Quoiqu'il en soit, l'opération

(a) Voyez les pages 333, 334.

(b) Voyez la page 80 de ces *Elémens*, &c.

(c) Mr. *Le Cat* a omis tout ce qui est ici en Lettres Italiques; mais il dit dans une Note, qui se rapporte à cet endroit, que cet Aveugle étoit né avec une Prunelle entièrement fermée, & que l'opération consistoit à lui faire une ouverture à cette partie.

pération fut faite, & réussit. Ce jeune homme, d'environ 14 ans, vit la lumière pour la première fois. Son expérience confirma tout ce que *Locke* & *Barclay* avoient si bien prévu (a). Il ne distingua, de longtems, ni grandeur, ni distance, ni situation, ni même figure. Un objet d'un pouce, mis devant son Oeil, & qui lui cachoit une Maison, lui paroissoit aussi grand que la Maison. Tout ce qu'il voyoit, lui sembloit d'abord être sur ses yeux, & les toucher, comme les objets du Tact touchent la peau. Il ne pouvoit distinguer ce qu'il avoit jugé rond, à l'aide de ses mains, d'avec ce qu'il avoit jugé angulaire, ni discerner avec ses yeux, si ce que ses mains avoient senti être en-haut ou en-bas, étoit en effet en-haut ou en-bas (b). Il étoit si loin de connoître les grandeurs, qu'après avoir enfin conçu par la Vue, que la Maison étoit plus grande que la Chambre, il ne concevoit pas comment la Vue pouvoit donner cette idée: Ce ne fut qu'au bout de deux Mois d'expérience, qu'il put apperce-

ce-

(a) Suivant Mr. de *Voltaire*, le Docteur *Barclay* assurait, après Mr. *Locke*, & alloit même en cela plus loin que *Locke*, que, ni situation, ni grandeur, ni distance, ni figure, ne seroient aucunement discernées par cet Avengle, dont les yeux recevoient tout d'un coup la lumière.

(b) Cela confirme merveilleusement bien l'assertion de Mr. *Le Car*, qui prétend que c'est par un raisonnement d'habitude que l'Âme redresse les objets, & juge qu'une image, qui est renversée dans le fond de l'Oeil, vient d'un objet extérieur qui est dans une situation droite.

tevoir que les Tableaux représentoient des Corps solides ; & , lorsqu'après ce long tâtonnement d'un Sens nouveau en lui , il eut senti que des Corps , & non des Surfaces seules , étoient peints dans les Tableaux , il y porta la main , & fut étonné de ne point trouver avec ses mains ces Corps solides , dont il commençoit à appercevoir les représentations. Il demandoit quel étoit le trompeur , du Sens du Toucher , ou du Sens de la Vue.

Ce fait singulier prouve démonstrativement la vérité des principes établis par notre Auteur. Il fait voir que le Sens de la Vue est un Sens trompeur , & que l'Ame a besoin du secours des autres pour juger sainement des objets. „ Ce fut alors , comme le dit Mr. de *Voltaire* „ *re* (a) , une décision irrévocable , que la „ manière , dont nous voyons les choses , n'est „ point du tout la suite immédiate des An- „ gles formés dans nos yeux ; car ces Angles „ mathématiques étoient dans les yeux de cet „ Homme , comme dans les nôtres , & ne lui „ servoient de rien sans les secours de l'expé- „ rience & des autres Sens.

ARTICLE V.

CHRONIQUE des ROIS d'ANGLETERRE , écrite en Anglois selon le Stile des anciens

(a) Dans ses *Elémens de la Philosophie de Newton*, pag. 32.

ciens Historiens Juifs, par NATHAN BEN SADDI, Prêtre de la même Nation ; & traduite en François dans le même Stile. Un Volume 8, de 156 pages. A Londres, chez T. Cooper. 1743.

NI les Auteurs, ni les Libraires, ne savent plus aujourd'hui quel biais prendre pour donner cours à leurs Ouvrages & les faire goûter du Public. Les Sciences languissent presque par-tout, & les meilleurs Livres restent sans débit, depuis cette fatale guerre d'Allemagne, qui tient les esprits uniquement occupés de ce qui concerne la Politique. Pour exciter la curiosité des Lecteurs, reveiller leur attention, & les engager du moins à parcourir une Histoire, il faut la leur présenter sous une forme toute nouvelle, & avec des ornemens capables de frapper agréablement leur imagination. Telle est la bizarrerie du Siècle où nous vivons. Ni la beauté du Stile, ni l'importance des Faits, ni l'exactitude la plus scrupuleuse d'un habile Ecrivain, ne sont plus des motifs assez puissans pour engager le Public à se charger de son Ouvrage, à le lire, à l'étudier, à le méditer. On cherche moins à s'instruire, qu'à satisfaire un gout dépravé.

L'Auteur de cette *Chronique* a très bien connu ce foible. Il a jugé qu'une Histoire d'Angleterre, quelque intéressante, quelque bien écrite qu'elle fût, seroit un Ouvrage de rebut, s'il ne lui donnoit un tour capable d'attirer le Lecteur par sa nouveauté. Pour faire rechercher sa *Chronique*, il a eu recours à un

expédient, que l'on pourroit regarder comme un travers d'esprit, s'il n'étoit visible qu'il n'a cherché par-là qu'à divertir le Public, en le régaland d'une scène dont l'appareil a quelque chose de comique & d'assez plaisant. Au-lieu d'un Stile pur, net, élégant, agréable, qui convient si bien à la gravité de l'Histoire, il a choisi un Stile rampant, bas, insipide, mêlé quelquefois d'exclamations, d'invectives, & d'expressions assez ordinaires aux Entouusiastes & aux Fanatiques. Il faut avouer que ce Stile est tout-à-fait burlesque; & cependant je crois que c'est par ce seul endroit que l'Ouvrage pourra plaire à un certain ordre de Lecteurs. Dépouillez-le de ce ridicule ornement, & vous lui oterez tout ce qu'il a de plus recommandable.

Au mépris du Bon-sens, le Burlesque effronté

Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.

Quoique l'Auteur sente bien, à moins qu'il n'ait perdu l'esprit & le jugement, qu'un pareil Stile ne convient nullement au Sujet qu'il traite, il ne laisse pas d'affecter de justifier ce choix; &, à voir l'air grave qu'il prend, & la respectable Autorité qu'il allègue, vous jureriez qu'il parle sérieusement. Citons ce qu'il dit sur cet article dans la courte Préface qu'il a mise à la tête de sa *Chronique*, & où il a jugé à propos d'en faire lui-même l'éloge. Voici ses paroles. „ Quoique plusieurs se
soient

„ soient appliqués à écrire l'Histoire d'Angle-
 „ terre, il m'a néanmoins semblé bon aussi de
 „ raconter par ordre certaines choses, qui sont
 „ arrivées depuis la Conquête de *Guillaume*
 „ *le Normand*. Or, dans l'exécution de mon
 „ dessein, j'ai cru devoir préférer le Stile de
 „ nos Ancêtres, les anciens Historiens Juifs,
 „ à tout autre, non seulement parce que cet-
 „ te manière d'écrire est la plus concise, mais
 „ aussi parce qu'elle est la plus vénérable &
 „ la plus majestueuse. Cependant, je serois
 „ très fâché, mes chers Lecteurs, que mon
 „ entreprise vous déplût, & que vous prissiez
 „ en mauvaise part la liberté que j'ai prise d'i-
 „ miter ces sublimes Originaux. Que cette
 „ pensée, sur-tout, n'entre point dans votre
 „ cœur, que j'aie fait choix de ce Stile par un
 „ esprit de *Bouffonnerie* ou de *Dérision*. Je
 „ vous avertis que ce n'est point du tout là
 „ mon génie, comme vous vous en apperce-
 „ vrez sans doute.

Malgré cette justification, il est difficile de
 croire que l'Auteur parle ici sérieusement.
 Tout cela n'est qu'un détour, un déguisement,
 une pure ironie. Un homme de bon goût re-
 gardera-t-il jamais sa manière d'écrire comme
 la plus *concise*, la plus *vénérable*, la plus *ma-*
jestueuse? Lorsqu'il semble craindre qu'on ne
 l'accuse d'avoir choisi ce Stile *par un esprit de*
Bouffonnerie & de Dérision, ne s'aperçoit-il
 pas qu'il donne effectivement lieu à cette ac-
 cusation? Je ne sai si les Théologiens ne lui
 feront pas un crime d'avoir adapté à sa Chro-
 nique, de la manière du monde la plus grottes-

que, le Stile, les phrases, les expressions mêmes de l'Ecriture, & cela par-tout où le sujet qu'il traite a pu le permettre.

Voilà une idée générale de l'Ouvrage, qui n'étant composé que de morceaux détachés, ne nous permet pas d'en donner un Extrait suivi. D'ailleurs les faits, dont l'Auteur a fait choix, sont souvent si peu intéressans, qu'il semble n'avoir eu d'autre but que de divertir ses Lecteurs, aux dépens mêmes des Princes dont il parle. C'est ce qu'il insinue lui-même dans sa Préface, en ces termes. *Lors, dit-il, que vous viendrez à lire l'Histoire de ces Rois, qui ont été sages & véritablement grands, votre cœur sera dans la joie; & comparant les tems passés avec le présent, vous y trouverez amplement de quoi rire & vous divertir.* Les traits que nous allons citer d'une si agréable Scène, pourront faire juger du reste de la Pièce, car l'Auteur s'écarte rarement du plan qu'il s'est formé.

Je commencerai par le Règne de HENRI III, surnommé *de Winchester*, qui est le huitième Roi depuis la Conquête. Comme l'Auteur s'étend fort peu sur ce Règne, je n'omettrai rien de ce qu'il en dit. Tout en est si comique, qu'on y trouvera en effet *de quoi rire & se divertir.* Voici ses paroles. „ Et Henri „ étoit âgé de neuf ans, lorsqu'il commença „ à regner: & il regna sur l'Angleterre cinquante-cinq ans & cinq mois; & sa Mère „ avoit nom *Isabelle*. Or les faits du Roi *Henri*, „ *ri*, & toutes les folies qu'il a faites, voilà, „ ils sont écrits dans le Livre de *Speed* l'His-

„ to-

„ torien. Que celui, qui a la patience de les
 „ lire, les lise. Et *Henri* vécut jusqu'à la fin
 „ de ses jours, puis il mourut, & *Edouard*
 „ son Fils regna-en sa place.

Ne voila-t-il pas une jolie façon de plaisan-
 ter ! On auroit tort, sans doute, de reprocher
 à l'Auteur de ne nous rien apprendre sur ce
 Règne, qui soit instructif, puisque ce n'est pas
 là son but ; mais ayant dessein de nous faire
 rire & de nous divertir, il auroit dû, ce me
 semble, s'y prendre un peu autrement. Il n'y
 a dans tout cela, ni sel, ni bon-mot, ni pen-
 sée fine. Quelle différence entre la tournure
 d'esprit de cet Auteur, & celle du fameux *Ra-
 belais*, qui fit rire *Pluton* même, lorsqu'il des-
 cendit aux Enfers !

Ce qu'il nous apprend d'EDOUARD II,
 dixième Roi depuis la Conquête, est à-peu-
 près dans le même gout. „ *Edouard II*, dit-il,
 „ fut un méchant Prince, & il fit ce qui é-
 „ toit déplaisant à l'Eternel : il se départit de
 „ la Religion de ses Pères, & il se fit à lui-
 „ même deux Idoles. Le nom de l'une étoit
 „ *Gaveston*, & celui de l'autre *Spencer*. Et
 „ il les plaça dans les Hauts Lieux, & com-
 „ manda au Peuple de les adorer. Cependant
 „ quelques-uns des Nobles & des Grands du
 „ Royaume refusèrent de se prosterner devant
 „ les Idoles qu'*Edouard* avoit érigées. Or, il
 „ s'ensuivit delà de grands troubles ; & les
 „ Nobles prirent les armes, & firent des re-
 „ montrances au Roi, disant : O Roi ! les Dieux,
 „ que tu as placés dans les Hauts Lieux, sont
 „ des Idoles, que nous, ni nos Pères, n'avons
 „ point

„ point connues, & que nous ne voulons point
 „ adorer. De plus, s'étant jettés sur ces Ido-
 „ les, ils les renversèrent de leurs places, les
 „ mirent en pièces, & les détruisirent entière-
 „ ment.

Voici quelques autres traits, toujours sur le même ton. Ils regardent EDOUARD III, onzième Roi depuis la Conquête. „ *Edouard*
 „ étoit âgé de quatorze ans, lorsqu'il com-
 „ mença à regner, & il regna cinquante ans
 „ sur l'Angleterre. Sa Mère avoit nom *Isabel-
 „ le*. Et elle se chargea du Gouvernement du
 „ Royaume pendant la Minorité de son Fils;
 „ mais son cœur étoit fort porté au culte des
 „ Idoles, & elle suivit toutes les abominations
 „ de son Mari. Entre autres, elle se fit à el-
 „ le-même une grande Idole, qu'elle appella
 „ *Mortimer*, & elle se prosternoit devant cette
 „ Idole, & l'adoroit avec beaucoup de zèle &
 „ d'ardeur jour & nuit. Cependant, lorsque
 „ le Roi fut devenu grand, les abominations
 „ de sa Mère lui déplurent extrêmement.
 „ C'est pourquoi il la mit en prison: il abait
 „ en même tems l'Idole qu'elle s'étoit faite,
 „ & il fit pendre ce faux Dieu par le cou à un
 „ Arbre, savoir à l'Arbre de *Tyburne*.

En parlant de RICHARD II, notre Auteur rapporte qu'un certain Prêtre, nommé *Ball*, s'avisa de prêcher les Rebelles, & prit pour Texte ces paroles:

*Alors qu'Adam bechoit,
 Et quand Eve filoit,
 Où la Noblesse étoit?*

Ces

Ces sortes de plaisanteries sont fort du goût de l'Auteur, & l'on remarque d'un bout de l'Ouvrage à l'autre qu'il s'est beaucoup plus attaché à ces sortes de faits, qu'à ceux qui méritoient le plus l'attention des personnes sensées. Comme il n'a apparemment composé sa *Chronique* que pour la Multitude & les Sots, il y a tout lieu de croire qu'il a voulu les prendre par leur foible, & qu'il a effectivement cherché à les faire rire & à les divertir.

- Il ne s'étend guère plus sur les Règnes les plus remplis de grands évènements, que sur ceux qui n'ont rien de remarquable. Deux ou trois Faits; choisis à dessein, & sur lesquels il passe fort légèrement, lui suffisent pour remplir sa tâche. L'histoire de la *Pucelle d'Orléans* est le seul évènement dont il fasse mention sous le règne de HENRI VI, & même il n'en parle que d'une manière fort superficielle.

On verra, dans ce Chapitre, combien notre Chroniqueur a été scrupuleux à imiter le Stile & le Langage de l'Ecriture; dont il emploie quelquefois les expressions assez mal-à-propos. En voici quelques traits, qui pourrout faire juger du reste. „ Or *Henri* n'avoit que neuf
 „ mois, lorsqu'il commença à regner; & il
 „ regna trente-neuf ans sur l'Angleterre; & sa
 „ Mère avoit nom *Catherine*. Et en lui fut
 „ vérifié ce qui avoit été écrit autrefois: *Mal-*
 „ *heur à la Nation, dont le Roi est un Enfant!*
 „ Car ce fut un Prince foible & infortuné,
 „ qui perdit par son peu de génie & de condui-
 „ te tout ce que son Père avoit aquis. En ces
 „ jours-là parut une fausse Prophétesse, appel-
 „ lée

„ lée *Jeanne d'Arc*. & elle se donna à elle-
 „ même le titre de *Servante de Dieu*; & elle pré-
 „ tendit avoir été envoyée de Dieu, pour dé-
 „ livrer le Royaume de France du joug des
 „ Anglois. . . . Elle fut prise par les Anglois;
 „ & conduite à Rouen en Normandie; & là,
 „ ils lui firent son procès, comme à une Ma-
 „ gicienne; &, en cette qualité, ils la firent
 „ bruler toute vive, afin que fût accompli ce
 „ qui avoit été dit par le Prophète: *Tu ne*
 „ *souffriras point que le Magicien, ou la Ma-*
 „ *gicienne vive.*

Deux petites Historiettes font tout le sujet
 du Règne d'EDOUARD IV. La première
 concerne une anecdotte de ce Prince, que l'Au-
 teur rapporte en ces termes. „ Or il arriva qu'un
 „ nommé *Shore*, Orfèvre de Londres, épousa
 „ une des plus belles Filles qu'il y eût en tou-
 „ te la Cité. Et la réputation de sa beauté par-
 „ vint jusqu'aux oreilles du Roi: c'est pour-
 „ quoi il se déguisa en Marchand, & vint à la
 „ maison de *Shore*, feignant de vouloir ache-
 „ ter quelques Bijoux. Dès qu'il eut vu la
 „ jeune Femme, il la trouva plus belle enco-
 „ re que la renommée ne lui avoit dit; desor-
 „ te qu'il fut sur le champ épris d'amour pour
 „ elle, & qu'il brula du desir de la posséder.
 „ Et, dans l'ardeur de sa passion, il décou-
 „ vrit à cette Femme qui il étoit; &, l'ayant
 „ séduite, il la fit venir en son Palais, & elle
 „ vécut en adultère avec lui tous les jours de
 „ sa vie.

L'autre fait, rapporté sous ce Règne, regar-
 de *Thomas Parr*, qui vécut sous dix Règnes
 diffé-

différens, & qui avoit 150 ans lorsqu'il mourut. *On raconte de lui, qu'il fut mis en pénitence, pour le péché de Fornication, à l'âge de 100 ans.* Tels sont les traits dont l'Auteur a fait choix pour égayer sa matière, & faire rire ses Lecteurs.

Les Faits, qui font le sujet du Règne de HENRI VIII, approchent un peu plus du sérieux, si cependant l'on en excepte celui-ci, qui est tout-à-fait comique. „ Cependant Hen-
 „ ri, dit notre Historien, se fit une grande I-
 „ dole, à laquelle il n'y avoit pas de sembla-
 „ ble dans le Ciel en-haut, ni sur la Terre en-
 „ bas; car cette Idole portoit la tête jusques
 „ dans les Nues; & étendoit ses bras sur tout
 „ le Royaume. Pareillement ses jambes étoient
 „ comme une Arcade étendue sur toutes les
 „ portes des Emplois publics; & il falloit que
 „ tous ceux qui entroient, ou qui sortoient,
 „ passassent par dessous, & qu'ils baissassent a-
 „ vec un respect idolatre les deux battans de la
 „ porte de derrière. Les Prêtres & les Evê-
 „ ques portoit l'Aiguïère & le Bassin, pour
 „ lui donner à laver; & les Ducs & les No-
 „ bles tenoient la Serviette. Enfin, tout le
 „ Peuple, tant les Grands que les Petits, se
 „ prosternoient devant l'Idole Royale, & l'a-
 „ doroient, parce qu'ils craignoient son pou-
 „ voir. Cependant, ce prodigieux Colosse
 „ tomba du faite de sa grandeur, & il fut bri-
 „ sé comme un vaisseau de terre. Ainsi, que
 „ celui qui est debout, prenne garde de ne pas
 „ tomber!

Le Règne de J A Q U E S I est un de ceux sur
 les-

lesquels l'Auteur s'est le plus étendu. La raison en est qu'une bonne partie des évènements de ce tems-là est fort propre à remplir le plan qu'il s'est proposé. Voici par où il débute. *Or Jaques se croyoit lui-même un grand Roi, & un homme sage ; c'étoit néanmoins un Sot & un Pédant.* Sous son Règne on entreprit une nouvelle Version de la Bible, qui fut imprimée avec beaucoup de soin & d'exactitude, & qui est lue par le Peuple jusqu'à ce jour. Il fit publier une Ordonnance pour obliger les Ecclésiastiques de se soumettre à l'Acte d'Uniformité : „ & , de dix mille pieux Ministres, „ qui dispensoient la Parole, il ne s'en trou- „ va que quarante-neuf, qui refusèrent de s'y „ conformer. Et ces quarante-neuf, qui a- „ voient de la Conscience, furent suspendus „ de leurs fonctions, & les neuf mille neuf „ cens cinquante & un, qui n'avoient pas de „ Conscience, furent continués dans leur Of- „ fice, comme de fidèles Ministres de l'E- „ vangile.

La Conspiration des Poudres est racontée de la manière suivante. „ Or il arriva, l'an qua- „ trième du Règne de Jaques, que le Pape & „ le Diable tinrent conseil ensemble, & qu'ils „ formèrent un affreux complot. Et le Pape „ dit au Diable. *Comment nous y prendrons- „ nous pour le détruire ?* Et le Diable répondit „ au Pape : *J'en sai un fort bon moyen. Je le „ ferai sauter en l'air, en employant de la Pon- „ dre à canon.* Cependant la sagesse de Ja- „ ques fut plus grande que celle du Pape & du „ Diable : il découvrit leur conjuration, & la „ pré-

„ prévint. Et Jaques étoit fort joyeux d'être
 „ échapé d'un si grand danger. C'est pour-
 „ quoi il ordonna que le quatrième jour du
 „ Mois de Novembre seroit un jour de Fête
 „ & d'actions de graces à jamais ; & l'on fit
 „ des Feux de joie, & l'on tira des Fusées &
 „ des Pétards dans les rues , en dérision du
 „ Diable & de sa Conjuraton des Poudres.

Delà l'Auteur passe à l'histoire de *Robert Carr* & de *George Villiers*, Mignons du Roi *Jaques*. Cette histoire est suivie de celle d'un imposteur , appelé *Richard Hadock*, qui fut surnommé le *Prédicateur dormant*. Il expose ensuite les sentimens où se trouva le Roi à la mort de la Reine son Epouse , dont il parle en ces termes. „ L'an dix-septième du Règne
 „ de *Jaques*, il arriva que sa chère Epouse &
 „ Compagne, qui dormoit dans son sein, tom-
 „ ba malade, & que sa maladie fut à la mort.
 „ Le Roi *Jaques* en fut extrêmement troublé :
 „ il se revêtit alors d'un Sac, & se mit à déplo-
 „ rer son sort, & à faire de grandes lamenta-
 „ tions ; & sa tristesse étoit si grande, qu'il ne
 „ voulut ni boire, ni manger, ni parler à per-
 „ sonne, pendant plusieurs jours. Cependant,
 „ comme c'étoit un homme sage, il prit, à la
 „ fin, son parti, & se dit à lui-même : *Pour-*
 „ *quoi me troublerois-je , & m'affligerois-je*
 „ *plus longtems ? Et pourquoi me laisserois-je*
 „ *accabler de tristesse & de chagrin au-dedans*
 „ *de moi-même ? La Mort est insensible à nos*
 „ *larmes , & elle est sourde à nos cris. Les*
 „ *pleurs offusquent la vue, & le chagrin ama-*
 „ *grit & dessèche le corps ; mais la compagnie*
 „ *Tom. XXXI. Part. II. Z* „ d'un

„ d'un Ami réjouit le cœur. Ainsi, le Roi se
 „ leva, se lava les mains, & s'affit à table pour
 „ boire & manger.

L'Auteur n'a pas jugé à propos de s'étendre davantage sur l'histoire de ce Prince. Il en donne la raison dans les paroles suivantes, qui répondent assez bien à ce qui fait le fond & l'essentiel de la Pièce. *Or, le reste des Faits du Roi Jaques, sa haute Sagesse, son profond Savoir, & tous les Livres qu'il a écrits; voila, vous pouvez les trouver dans les Boutiques des Epiciers, ou chez la Beurrière, jusqu'à ce jour.*

Nous voici parvenus au Règne d'un Prince qui a eu une fin bien tragique, puisqu'il périt par la main du Bourreau. Je veux parler de CHARLES I, dont l'histoire, telle que la rapporte notre Auteur, est un peu plus intéressante que celle qu'il nous a donnée des Rois ses prédécesseurs. „ Sa Mère avoit nom Anne.
 „ Ce fut un Prince pieux & religieux: & il é-
 „ crivit plusieurs Livres de Dévotion; & com-
 „ posa encore des Hymnes, des Prières, &
 „ diverses Méditations. Cependant, il fit ce
 „ qui est déplaisant à l'Eternel, en suivant le
 „ train de son Père, & en aspirant au Pouvoir
 „ absolu. C'est pourquoi la colère de l'Eter-
 „ nel s'embrasa contre lui, & fit qu'un es-
 „ prit de mécontentement se glissa parmi le
 „ Peuple. Et ils vinrent trouver le Roi, & le
 „ supplièrent, disant: *Très gracieux Souve-
 „ rain, daigne prêter l'oreille à la voix de ton
 „ Peuple, & permets que nos cris parviennent
 „ jusqu'à toi. Voila, nous sommes un Peuple*
 „ li.

„ libre, & nous & nos Pères avons été des
 „ hommes libres jusqu'à ce jour. ... Pourquoi
 „ sommes-nous donc assujettis à un Pouvoir ab-
 „ solu? Pourquoi sommes-nous opprimés par
 „ des Prêtres forcés, par des Droits d'Entrée &
 „ de Sortie, par un Impôt sur chaque Tonneau,
 „ par des Subsidés pour la construction des Vais-
 „ seaux, & par diverses autres Taxes, qu'on
 „ nous impose sans l'autorité du Parlement?
 „ Pourquoi nous charge-t-on d'un tel joug de
 „ Servitude, que nous, ni nos Pères, n'avons pu
 „ porter?

Ces remontrances ne firent qu'exciter l'indignation du Roi. Il cassa le Parlement, & ne changea point de conduite. Le Peuple irrité s'en prit aux Conseillers de ce Prince. *Villiers*, Duc de *Buckingham*, son Favori, fut tué d'un coup de Poignard que lui donna le Lieutenant *Felton*. En même tems s'élevèrent de grands troubles au sujet de la Religion. L'Archevêque *Land* fut accusé de s'être laissé corrompre par les fornications de l'Eglise Romaine, d'avoir fléchi le genou devant ses Idoles, & d'avoir enivré son cœur du vin de ses paillardises. „ Il est constant, du moins,
 „ dit notre Auteur, qu'il étoit fort ponctuel à
 „ observer ses postures, ses gesticulations su-
 „ perstitieuses, ses genuflexions, & ses lustra-
 „ tions; & qu'il aimoit à se parer des vête-
 „ mens & ornemens de diverses couleurs, dans
 „ lesquels la Paillarde vêtue d'Ecarlate se plaît
 „ si fort. De plus, on le soupçonnoit de dé-
 „ baucher l'esprit du Roi, & d'abuser de la
 „ facilité de ce Prince, & de la confiance qu'il

„ avoit en lui, pour le porter à aimer le fard
 „ & les mouches de la paillarderie Romaine.

Le Peuple, indigné de la conduite de l'Archevêque, se souleva contre lui; &, dans la fureur de son zèle, il le mit à mort. „ Or,
 „ ces choses avinrent, afin que fût accompli
 „ ce qui avoit été dit par le Prophète: *Bien-*
 „ *heureux celui qui a veillé, & qui a gardé ses*
 „ *Vêtemens, de peur d'être obligé de marcher*
 „ *nud, & qu'on ne vit sa Turpitude.*

Sur ces entrefaites tout le Royaume se vit possédé par deux mauvais Esprits, savoir, par l'*Esprit de Prélature*, & par celui de *Fanatisme*. Ces deux Esprits se firent une cruelle guerre, & tout le Pais fut bientôt rempli de sang & de confusion. Après bien des efforts, faits de part & d'autre, l'Esprit de Fanatisme prévalut enfin, le Roi fut vaincu, fait prisonnier, & renfermé dans la Prison du Château de *Carisbrook*, en l'Ile de *Wight*.

Charles, livré entre les mains de ses Ennemis, fut condamné comme Tiran, Traître, Meurtrier, & Ennemi public de la République d'Angleterre, à avoir la tête tranchée & séparée du reste de son Corps par un coup de hache. „ Il arriva, pendant que l'on instruisoit
 „ son Procès, que la pomme de la Canne
 „ vint à tomber, sans que personne en fût la
 „ cause, ni pût en rendre raison. C'est pour-
 „ quoi plusieurs ont cru, que cette Canne a-
 „ voit été un Signe prophétique de ce qui de-
 „ voit arriver bientôt après.

Notre Auteur nous apprend ensuite les mauvais traitemens que ce Prince eut à souffrir de

la part des Soldats. „ Or les Soldats, dit-il,
 „ traitèrent le Roi avec grande insolence, jus-
 „ qu'à cracher sur lui, & à lui souffler du Ta-
 „ bac sur le visage, parce qu'ils savoient qu'il
 „ en avoit naturellement grande aversion. Ce-
 „ pendant il souffrit toutes leurs insultes avec
 „ beaucoup de patience, & il n'ouvrit pas mê-
 „ me la bouche pour faire la moindre plainte
 „ contre eux.

Cette Scène tragique finit par la mort infame du Roi. Voici en quels termes l'Auteur en parle. „ Et le trentième jour du premier Mois,
 „ qu'on appelle *Janvier*, on dressa un Echa-
 „ faut devant la porte de son Palais; après quoi
 „ il y fut amené, & on lui coupa la Tête,
 „ qui fut ensuite montrée au Peuple.

L'histoire de *Charles I* est suivie d'un Chapitre, qui a pour titre *la République*. L'Auteur rapporte à cette époque divers changemens qui furent faits dans le Gouvernement & dans la Religion. „ L'Episcopat fut aboli, & les
 „ Communes Prières furent méprisées. Le
 „ chant des Pseaumes, l'hypocrisie, & la har-
 „ dieffe de commettre toute sorte de méchan-
 „ cetés *au nom du Seigneur*, passaient pour des
 „ Signes de la Grace. Ainsi, chacun servoit
 „ Dieu selon sa propre fantaisie, & selon la
 „ folie de son cœur.

La manière, dont le Fils du Roi *Charles* échapa à la poursuite de ses Ennemis, après avoir été vaincu par *Cromwel*, mérite d'autant plus d'être rapportée, qu'elle donne au Lecteur une juste idée du Stile historique de l'Auteur. Si l'on n'y remarque, ni cette élégance, ni cet-

te majesté, qui fait un des principaux ornemens de l'Histoire, on y trouvera du moins cette espèce de naïveté, qu'il nomme dans sa Préface le *Stile de nos Ancêtres, les anciens Historiens Juifs.*

Charles II ayant été entièrement défait par Cromwel, & obligé de prendre la fuite, „ il arriva, dit l'Auteur, qu'étant poursuivi au milieu d'un Bois, appelé *Boscobel*, il monta sur un Arbre, où il se cacha; & ses Ennemis passèrent auprès de lui sans le voir. Et cet Arbre est encore nommé le *Gêne Royal* jusqu'à ce jour. Il se cacha aussi dans une Grange, & y passa deux jours & deux nuits, pour se dérober à la fureur de ses Ennemis. Là, il n'avoit d'autre Lit que la Paille, ni d'autre Nourriture que du Lait de Beurre & du Pain, qu'il recevoit de la main d'une pauvre femme. De plus, il se dépouilla de ses Habits Royaux, & se revêtit de Haillons, & il se teignit le visage & les mains avec des Noix. Il n'avoit sur le corps qu'une chemise de Chanvre, & son habillement de dessus étoit un Pourpoint de Cuir. Vêtu de cette façon, il avança chemin pendant la nuit, & il s'échapa, à la faveur des ténèbres. Et il marchoit depuis le coucher du Soleil jusqu'au lever de l'Etoile du matin; desorte qu'il avoit les pieds écorchés, & tout enflantés. Il fut obligé de se déguiser de plusieurs autres façons, & il courut un grand nombre d'autres dangers: & il se sauva du mieux qu'il lui fut possible, tantôt monté sur un cheval de Meunier, avec des Sacs „ pou-

„ poudreux, tantôt habillé en Païſanne; juſ-
 „ qu'à ce qu'étant enfin arrivé ſur la Côte
 „ de la Mer, il ſe ſauva en France ſur une
 „ petite Barque, qui appartenoit à un pau-
 „ vre Pêcheur.

On trouvera, dans l'Article d'OLIVIER
 CROMWEL, les différens jugemens qu'on
 en a portés. *Son caractère, dit notre Auteur,*
eſt douteux juſqu'à ce jour; & il n'eſt pas en-
core bien décidé ſ'il doit paſſer pour un honnête-
homme, ou pour un fripon: peut-être étoit-il
un compoſé de tous les deux. Quant à RICHARD
 CROMWEL ſon fils, comme il étoit incapable
 de gouverner l'Etat, & qu'il n'avoit ni aſſez
 d'eſprit, ni aſſez de jugement & de réſolution
 pour en tenir les rênes, il fut dépoſé par le
 Parlement, de la Dignité de *Protecteur* qui lui
 avoit été accordée après la mort de ſon Père.

Notre Auteur s'égaie & prend ſes ébats dans
 la plaſante deſcription qu'il nous donne des
 Galanteries du Roi CHARLES II. Ce Prin-
 ce, ayant lâché la bride à ſes paſſions, „ en-
 „ voya ſes Courtiſans & ſes Nobles parcourir
 „ le Païs, pour y chercher les plus belles Fem-
 „ mes qu'ils pourroient trouver. Et ils en
 „ fournirent au Roi ſelon ſes deſirs. L'une a-
 „ voit des Yeux, dont l'amoureuſe langueur
 „ auroit inſpiré de la tendreſſe au plus inſenſi-
 „ ble; l'autre avoit des Lèvres corallines, qui
 „ faiſoient naître la tentation à ceux qui les
 „ voyoient, de leur appliquer un baiſer: celle-
 „ ci lui apporta un Sein plus blanc que neige,
 „ avec deux petits Globes animés, dont le ſu-
 „ bit gonflement faiſoit les plus vives impres-

„ sions sur le cœur ; la figure & le maintien
 „ amoureux de celle-là sembloient promettre
 „ les plaisirs les plus délicieux en Amour.
 „ Or, elles eurent toutes le don de plaire ex-
 „ trêmement au Roi, qui ne trouvoit guère
 „ de charmes ailleurs qu'en leur compagnie ;
 „ & il mit son Sceptre en elles, & le País fut
 „ rempli de Bâtards Royaux.

A l'imitation du Roi, la Nation s'abandon-
 na à toute sorte de libertinages & de dissolutions.
 Le Bel-esprit consistoit alors, parmi les An-
 glois, à tourner la Religion en ridicule. Celle
 du Roi consistoit à n'en avoir point : „ Mais
 „ la colère de l'Eternel s'alluma contre *Char-*
 „ *les*, & contre le Peuple d'Angleterre : & il
 „ frappa le Royaume d'une affreuse Peste ; de-
 „ sorte qu'il mourut, dans une seule année,
 „ soixante à soixante & dix mille personnes. De
 „ plus, l'année suivante, la Ville de Londres fut
 „ affligée d'un affreux Incendie, qui, dans l'es-
 „ pace de quatre jours, consuma la plus gran-
 „ de partie de cette Cité.

Charles, livré à ses plaisirs, négligea les affai-
 res de l'Etat, & en confia la conduite au Duc
 d'York son frère, par lequel il se laissoit gou-
 verner. Cette conduite fit murmurer le Peu-
 ple ; & *Killegrew* dit un jour aux Courtisans,
 en plaisantant à son ordinaire : *Il court un bruit*
que le Roi a terriblement mal au Né. „ Là-des-
 „ sus, des Courtisans vinrent trouver le Roi,
 „ & lui dirent, qu'ils étoient fort affligés d'a-
 „ voir ouï dire, que Sa Majesté avoit bien mal
 „ au Né. Le Roi fut fort surpris à cette nou-
 „ velle, & il leur demanda qui leur avoit par-

„ lé de la sorte. Et ils répondirent, que ç'a-
 „ voit été *Killegrew*. Alors le Roi envoya
 „ des Messagers à *Killegrew*. Et, lorsque ce-
 „ lui-ci fut venu en sa présence, le Roi l'in-
 „ terrogea, disant: *Pourquoi dites-vous, Kil-*
 „ *legrew, que j'ai bien mal au Né?* Et *Kille-*
 „ *grew* répondit: *J'ai conclu, Sire, que le Né*
 „ *devoit-vous faire beaucoup de mal, à cause*
 „ *qu'il y a fort longtems que Votre Majesté se*
 „ *laisse mener par-là.*

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur l'article de ce Prince. Le reste de ses Faits, son Esprit, ses Galanteries, & toutes ses Intrigues; *voilà*, dit notre Auteur, *vous pouvez les trouver dans la Chronique Scandalense de son tems jusqu'à ce jour.*

Le caractère du Roi JACQUES II, & les cruautés exercées par le Juge *Jeffreys* & le Major-Général *Kirk*, font tout le sujet de l'article du Règne suivant. Le Roi y est représenté comme un Prince violent & bigot, zélé pour tous les Dogmes bizarres & absurdes de l'Eglise de Rome, & attaché à toutes les abominations de cette grande Paillarde, devant laquelle il fléchissoit les genoux.

Le portrait de *Jeffreys* est affreux. Ce Juge impitoyable ayant été envoyé contre les Rebelles, exerça à leur égard les plus grandes cruautés. „ Il jettoit, dit l'Auteur, un regard sur
 „ eux, & ils étoient condamnés: il ouvroit la
 „ bouche, & il en sortoit aussitôt un Arrêt de
 „ Mort. Il poussa même la cruauté si loin,
 „ qu'il se moquoit de ces pauvres misérables;
 „ lorsqu'il leur voyoit rouler les yeux dans la

„ tête, à l'agonie de la mort, & en rendant
 „ les derniers soupirs; &, quand il voyoit leurs
 „ jambes brandiller en l'air, il appelloit cela,
 „ *la Danse*, & il envoyoit chercher les Vio-
 „ lons. *C'est pourquoi, que son Nom périsse à*
 „ *jamais, qu'il soit effacé de la mémoire des*
 „ *Vivans, & que toute sa Race soit perdue par*
 „ *son cou.*

On ne sauroit lire sans horreur l'horrible cruauté que *Kirk* exerça dans la Ville de Taunton, à l'égard d'un Vieillard, qu'il fit pendre au Poteau de l'Enseigne de l'Auberge où ce barbare étoit logé. Si le fait est vrai dans toutes ses circonstances, ce Major doit être regardé comme un Tigre, & comme un des plus grands Scélérats que la Terre ait jamais porté. Comme cette histoire mérite d'être lue, & qu'elle est trop longue pour être insérée ici, je renvoie le Lecteur à l'Ouvrage même.

Je ne trouve rien de fort remarquable sur le Règne de GUILLAUME III. Ce fut un Prince sage, qui gouverna l'Angleterre avec beaucoup de réputation & de gloire.

Dans l'article du Règne de la Reine ANNE, l'Auteur nous fait, à sa manière, un éloge magnifique du Duc de *Marlborough*. „ *Le bras*
 „ *de l'Eternel étoit avec lui*, & il défit les
 „ François par-tout où il les rencontra. Il a
 „ toujours vaincu dans les Batailles qu'il a
 „ données; & il n'a point assiégé de Ville,
 „ qu'il ne l'ait prise. Que *Ramelies* confesse
 „ les prodiges de sa valeur! Que le Siège de
 „ *Lille* fasse l'éloge de sa conduite! *Blein-*
 „ *heim* annoncera toujours la gloire de ses ar-

„ mes,

mes, & Oudenarde déclarera de même la
grandeur invincible de son courage. Jamais
Tournai n'en perdra le souvenir, & le sang-
lant Malplaquet tremblera toujours à son
nom.

Joignons à cet éloge celui de la Reine *Anne*,
dont l'Auteur parle en ces termes. „ Or, le
„ reste des Faits de la Reine *Anne*, & toutes
„ ses glorieuses Conquêtes : sa Piété aussi en-
„ vers le Clergé, & les cinquante Eglises
„ qu'elle a ordonné de bâtir; voila, si vous
„ vivez assez longtems pour les voir, vous
„ mourrez apparemment fort vieux.

L'Auteur n'a pas voulu, ou n'a pas ôsé nous
parler, avec sa liberté ordinaire, de ce qui s'est
passé sous les deux derniers Règnes, celui de
GEORGE I, & celui de GEORGE II son Fils,
aujourd'hui sur le trône. Il termine sa *Chroni-*
que par une *Conclusion*, où il expose les Noms
& les Générations des Rois d'Angleterre, à
remonter depuis le Roi actuellement regnant
jusqu'à *Guillaume I*, surnommé *le Conquérant*.
Cette *Conclusion* est dans le Stile de la Généa-
logie de *Jésus-Christ*, telle qu'elle se trouve
dans *St. Luc*. En voici le commencement:

„ *George II*, qui est fils de *George I*, qui fut
„ Cousin d'*Anne*, qui fut Belle-sœur de *Guil-*
„ *laume III*, qui fut Gendre de *Jacques II*,
„ qui fut Frère de *Charles II*, qui fut Fils de
„ *Charles I*, qui fut Fils de *Jacques I*, qui fut
„ Cousin d'*Elizabeth*, qui fut Sœur de *Ma-*
„ *rie*, &c.

Il est bon de remarquer, qu'après avoir re-
monté jusqu'à *Guillaume le Conquérant*, il
ajou-

ajoute ces mots, *qui fut Fils de P.....* Pour apprendre à ceux, qui pourroient ignorer ce que signifie ce P. suivi de quelques points, il suffit de leur dire que *Guillaume le Conquérant* étoit un *Bâtard*, & par conséquent Fils de P.....

ARTICLE VI.

HISTOIRE UNIVERSELLE depuis le commencement du Monde jusqu'à présent, traduite de l'Anglois, d'une SOCIÉTÉ de GENS de LETTRES, &c. Tome IV. Pag. 692 (a).

Rien de plus difficile à débrouiller, à éclaircir, que cette partie de l'Histoire, renfermée dans ce Quatrième Tome. C'est un cahos, qui doit avoir jetté nos Historiens dans d'affreux embarras; & le Public doit leur avoir obligation d'avoir répandu de nouvelles lumières sur des tems si remplis de ténèbres & d'incertitudes. Ils commencent par nous donner la suite de l'*Histoire de Perse*, d'où ils passent à celle des *Scythes* & des *Gomérîtes*, considérés comme deux Peuples différens. Ils exposent ensuite celle des *Celtes*, sous les noms de *Gomérîtes*, de *Cimmériens*, de *Cimbres*, de *Celtes*, de *Gaulois*, de *Galates*, de *Titans*, de
Sa-

(a) On trouvera les trois premiers Extraits de cet Ouvrage dans le Tome XXIX, pag. 111, 389, & dans le Tome XXX, pag. 235 de cette Bibliothèque.

Saces, &c. A la suite de l'Histoire de ces Peuples, vient celle des *anciens Phrygiens*, des *Troyens*, des *Lyciens*, des *Lydiens*, &c. Delà ils passent aux *Tems Fabuleux & Héroïques*, qui contiennent l'Histoire des anciens Royaumes de *Sicyone*, d'*Argos*, d'*Attique*, de *Béotie*, d'*Arcadie*, de *Thessalie*, de *Corinthe*, de *Sparte*, jusqu'à *Lycurgue*, & de quelques autres Royaumes moins considérables, jusqu'au tems où leur Gouvernement Monarchique fut changé en Gouvernement Républicain. A cette Histoire succède celle des *Athéniens*, où ils traitent de l'Etat d'*Athènes*, depuis l'Etablissement des *Archontes* Annuels jusqu'à la Ligue des Achéens. Ce Volume finit par l'Histoire de *Sparte*, depuis *Lycurgue* jusqu'au tems où *Philopémen* la joignit à la Ligue des *Achéens*.

L'Histoire des *Perses*, par laquelle nos Auteurs commencent ce nouveau Volume, n'est pas celle qui rencontre le moins de difficultés. On sait quelle foi on doit ajouter aux Ecrivains Orientaux de qui nous la tenons. Le grand nombre de Fables dont ils l'ont remplie, est cause qu'on est obligé de se tenir à chaque instant sur ses gardes, pour ne pas tomber dans l'erreur, en confondant le vrai avec le faux, le certain avec l'incertain, un fait déguisé & fabuleux avec ce qu'il y a de mieux avéré. Nos Auteurs conviennent de tout cela. Mais, pour empêcher que le Lecteur ne se prévienne mal-à-propos, ils ont soin de nous avertir des mesures qu'ils ont prises, pour ne rien avancer qui ne soit aussi digne de foi que ce que les Historiens des autres Nations nous ont

ont laiffé. „ Ce n'est pas, *disent-ils* ; que nous
 „ foyons dans l'idée, qu'il faille ajouter foi à
 „ tout ce que difent les Auteurs Perfans, puis-
 „ que ce feroit placer ces Auteurs, non feule-
 „ ment de niveau avec les meilleurs Hiftoriens
 „ des autres Nations, mais même au-deffus
 „ d'eux. Car, quel Peuple peut fe vanter d'a-
 „ voir une Hiftoire exemte d'incertitude & d'er-
 „ reur ? Ou, de quel droit nous flatterions-
 „ nous de trouver plus de clarté dans l'Hiftoi-
 „ re de Perfe, écrite par des Auteurs Orien-
 „ taux ; que dans l'Hiftoire de Grèce, quoi-
 „ qu'écrite par des Grecs, fi perfuadés de la
 „ fupériorité de leurs talens, qu'ils traitoient
 „ tous les autres Peuples de Barbares ? Pour
 „ notre deffein, qui fe borne à concilier l'at-
 „ tention de nos Lecteurs à ce que nous avons
 „ tiré des Auteurs Orientaux, il fuffira de
 „ prouver qu'il y a lieu de croire que ces
 „ derniers, dans leurs récits touchant des évè-
 „ nemens auffi anciens que ceux qu'ils rapor-
 „ tent, ne font pas moins dignes de foi que les
 „ Hiftoriens de quelque autre Peuple, par ra-
 „ port à des Faits de même antiquité.

Pour mettre cette vérité dans tout fon jour,
 nos Auteurs entrent dans quelques difcuffions
 préliminaires dont nous allons donner le pré-
 cis. Il eft bon, il eft même néceffaire de faire
 connoître au Lecteur, quel degré de certitude
 il a lieu d'attendre dans une Hiftoire auffi im-
 portante que celle-ci. Voici dequoi le fatisfai-
 re fur cet article. 1. *Moïfe* nous apprend (a)
 qu'il

(a) Genèfe XIV. 1. 9.

qu'il y avoit des Rois en Perse, dans le Siècle qui suit immédiatement celui auquel les Ecrivains Persans rapportent le commencement de leur Monarchie. En faut-il davantage pour démontrer, que ces Ecrivains ne se sont point trompés, en attribuant une origine très ancienne au Royaume de Perse? 2. On ne sauroit guère douter, que les Persans n'aient eu des Histoires, ou, du moins des Poèmes historiques, vers le tems ou peu de tems après que le Gouvernement Monarchique s'est introduit parmi eux. Ce qu'il y a de certain, c'est que la chose a eu lieu chez presque tous les Peuples dont l'Histoire nous est connue. D'abord un Peuple vivoit dispersé & misérable, jusqu'à ce que quelque Génie heureux le rassemblât en un Corps, & le disciplinât par de sages Loix. Cette Société naissante, après avoir été gouvernée par son Fondateur, gautoit de plus en plus sous les Rois ses Successeurs les avantages de sa nouvelle situation, & ne pouvoit guère manquer de produire quelques Poètes charmés de chanter les louanges de leurs Bienfaiteurs. *Moïse* nous a conservé deux Fragmens d'un Poème Amorrhéen, probablement aussi ancien que le tems dont parlent nos Auteurs; &, si les Poètes Amorrhéens ont mis de si bonne heure en Vers les louanges de *Sibon* (a), pour-quoi les Persans n'auroient-ils pas eu aussi des Poètes capables de transmettre à la Postérité les Faits mémorables de leurs Princes?

Voilà ce que disent nos Auteurs. Mais il faut

(a) Nomb. XXI, 27.

faut avouer qu'une Histoire qui n'auroit d'autres fondemens que de pareils Poèmes, ne seroit pas fort propre à nous donner une idée juste ni de l'origine, ni du progrès, ni du Gouvernement d'une Nation. Dès que le faux est mêlé avec le vrai, au point de ne pouvoir plus distinguer l'un d'avec l'autre, ce n'est plus qu'un Roman, & on risque de prendre l'un pour l'autre, le vrai pour le faux, & le faux pour le vrai, lors même qu'on ne fait choix que des Faits les plus vraisemblables. L'Esprit reste en suspens, & n'ose décider, lorsqu'on ne lui offre que des circonstances puisées dans des sources aussi suspectes.

Heureusement nos Auteurs tirent d'ailleurs l'autenticité de l'Histoire des premiers Monarques de l'Empire des Perses. Une des meilleures raisons, qu'ils allèguent pour prouver cette autenticité, c'est que les anciens Perses conservoient dans des Registres le souvenir de leurs affaires, & de tout ce qui se passoit de plus digne d'être transmis à la Postérité. Les Auteurs des Livres d'*Esdra*s (a) & de *Néhémie* (b) font plus d'une fois mention, non seulement de l'immutabilité des Loix des Perses, ce qui suppose que ces Loix étoient mises par écrit, mais aussi de leurs Actes publics & de leurs Registres. Dans le Livre d'*Esther* (c) il est parlé de ces Registres & de ces Actes, & outre cela encore, des Chroniques du Royaume,

(a) VI. 2.

(b) II. 6.

(c) II. 23. VI. 1.

me, ou plutôt des Rois de Perse, dans lesquelles on écrivoit tout ce qui se passoit d'important. *Hérodote* (a) & *Xenophon* (b) sont aussi des garants suffisans de la sagesse des anciens Perses, & du soin qu'ils prenoient de tout ce qui pouvoit contribuer à l'honneur & à l'avantage de leur Patrie. Ainsi, supposant comme une chose aussi démontrée qu'elle peut l'être, que les Perses ont eu autrefois les anciennes Histoires de leurs Rois & de leurs Héros, il reste à faire voir comment ces Histoires ont probablement été conservées, & sont parvenues jusqu'à nous.

Nous allons voir à quoi se réduit la réponse que font nos Auteurs à cette importante question. Elle paroitra satisfaisante, à moins qu'on ne veuille exiger d'eux une entière évidence, ce qu'on n'est pas en droit de faire, lorsqu'il s'agit d'événemens historiques. On doit se contenter de ce qu'il y a de plus probable & de plus vraisemblable, quand on ne peut parvenir à avoir une vraie démonstration.

Pour répondre à la question proposée, nos Historiens remarquent d'abord, que les Perses ayant été gouvernés suivant leurs propres Loix jusqu'au tems de *Tezdegherd*, on ne sauroit révoquer en doute que, durant ce période, leur Histoire n'ait été conservée en son entier, de manière qu'il y en ait eu un grand nombre de Copies; car, quoiqu'il soit possible que les Macédoniens aient brûlé & détruit leurs Registres,

il

(a) Clio, p. 25.

(b) *Cyropœdia*.

il est presque démontré qu'ils n'ont pas détruit tous les Livres qui se trouvoient dans l'Empire. On sait d'ailleurs que les Persis ont le *Zend*, ou Code original de *Zerdusht*, sans compter plusieurs autres anciens Livres. Or, comme on demeure généralement d'accord, que *Zerdusht* vivoit du tems de *Darius* fils d'*Hystaspes*, il seroit difficile d'assigner quelque raison pour-quoi quelques-uns de leurs Historiens n'auroient pas été conservés aussi bien que ces Livres de leur Loi.

Afin de donner encore plus de poids à cet argument, nos Auteurs ajoutent que *Mahomet Ben-Emir-Khoandschad*, appelé communément *Mirkbond* ou *Mir.bound*, & d'autres Ecrivains Persans, affirment constamment, que leurs récits s'accordent avec ce qu'ils ont trouvé dans d'anciennes Annales: ainsi on n'est pas fondé à révoquer en doute la vérité de leur témoignage, à moins qu'on ne soit en état de l'invalider par quelque argument particulier.

Comme *Mirkbond* est un des Historiens que nos Auteurs citent le plus souvent, & dans lequel ils ont puisé quantité de Faits importants dont ils ont enrichi leur Ouvrage, on verra ici avec plaisir le jugement qu'ils en portent, d'autant plus que ce jugement est un éloge qui lui est dû. Ce fameux Historien, que l'on connoit aussi quelquefois sous le nom de *Choudémir*, a écrit une Histoire générale depuis le commencement du Monde jusqu'à l'an 900 de l'Hégire, sous le titre de *Raoudbat al Safa*. C'étoit un Homme d'un génie supérieur, extrêmement versé dans les Antiquités
de

de Perse, & qui a tiré son Histoire des Auteurs les plus dignes de foi qu'il y eût de son tems (a) : c'est ce qui a engagé le savant Dr. *Hyde* (b) à le citer fréquemment, ce que font aussi tous les Ecrivains de quelque réputation, quand ils parlent des Affaires de Perse. Il commença à être connu en Europe par un Abrégé de son Ouvrage, que *Teixera* publia en Espagnol, mais qui n'est rien moins que bon : il y en a un beaucoup meilleur dans le Livre que nous indiquons (c). Tous ceux, qui sont versés dans l'Histoire Orientale, conviennent unanimement que cet Historien avoit beaucoup de savoir & de jugement : aussi ses Ouvrages sont-ils estimés dans tout l'Orient comme des Oracles.

On ne doit pas s'attendre que nous suivions nos Auteurs dans le récit du nombre prodigieux de faits & d'évenemens importants dont leur Histoire de Perse est remplie. Ce seroit nous engager dans une trop vaste carrière. Pour en donner une légère idée, nous nous arrêterons à la seule Vie d'*Alexandre le Grand*, dont nous tirerons quelques traits des plus frappans, rapportés par les Ecrivains Orientaux, & en particulier par les Historiens Persans.

Ce Monarque, si vanté par ces Ecrivains, étant un jour interrogé pourquoi il respectoit davantage son Gouverneur que son Père, donna pour réponse : „ Que cela n'étoit que juste, „ son

(a) D'Herbelot, tit. *Mircond*.

(b) Rel. ver. Pers. Cap. VIII, 152.

(c) Les Etats, Empires, & Principautés du Monde. Paris. 4. 1662. pag. 999.

„ son Père l'ayant fait descendre du Ciel en
 „ Terre , au-lieu que les instructions de son
 „ Maître l'élevoient de la Terre au Ciel (a)”.
 Il dit un jour à un Conseiller , qui avoit été
 longtems à son service : „ Je ne suis pas con-
 „ tent de vous , parce que je sai que je suis
 „ homme , & , comme tel , sujet à des erreurs
 „ & à des fautes , dont cependant vous ne m'a-
 „ vez jamais repris. Si c'est faute de les ap-
 „ percevoir , votre ignorance vous rend indi-
 „ gne de la Charge dont vous êtes revêtu ; &
 „ si vous vous en êtes aperçu , votre silence
 „ est une véritable trahison (b)”. Un jour ,
 pour éprouver le naturel d'un de ses Courti-
 sans , il lui ôta un Emploi distingué , pour lui
 en donner un moins honorable , & lui deman-
 da dans la suite , si ce dernier Emploi étoit à
 son gré , & de quelle manière il s'en aquitoit :
 „ Fort bien , répondit le Courtisan , puisque
 „ ce n'est point la Charge qui honore l'Hom-
 „ me , mais l'Homme qui honore la Charge ,
 „ quand il la remplit d'une manière qui prou-
 „ ve qu'il a de la probité & du sens”. *Alexan-*
dre , charmé de cette réponse , lui témoigna
 son estime , en lui rendant son premier Poste ,
 auquel il ajouta une récompense considérable
 (c). Quelqu'un témoignant , en présence d'*A-*
lexandre , être surpris qu'il eût aquis si jeune
 un aussi vaste Empire , & ajoutant qu'il étoit
 encore plus surprenant qu'il eût sçu le conser-
 ver ,

(a) Vit. Rabialakiar.

(b) Hafez in Baharistan.

(c) Moïannabi. ap. D'Herbelot, Biblioth. Orient. Art. Escander,

«er, *Alexandre*, se tournant vers lui, dit : „ J'ai
 „ fait tout cela, en observant deux maximes.
 „ En traitant si bien mes Ennemis, qu'ils ont
 „ trouvé qu'il étoit de leur intérêt d'être de
 „ mes Amis; & , d'un autre côté, en traitant
 „ mes Amis de façon à redoubler leur atta-
 „ chement à mon service”.

Le fameux Historien *Khendémir*, parlant
 d'*Alexandre le Grand*, nous apprend qu'un
 homme, très pauvrement habillé, lui présen-
 ta un jour une Requête fort bien tournée, &
 que ce Prince, après avoir admiré le stile &
 les pensées, & avoir considéré le Suppliant
 depuis les pieds jusqu'à la tête, lui fit cette
 réponse : „ Ami, si vous aviez paru devant
 „ moi, en habit aussi décent que celui dont
 „ vous avez habillé vos pensées, votre pré-
 „ sence m'auroit été plus agréable”. A quoi
 le Suppliant repliqua sur le champ : „ La Na-
 „ ture a donné à votre Serviteur ce talent d'é-
 „ crire, dont Votre Majesté témoigne être
 „ contente ; mais il n'appartient qu'à vous,
 „ grand Monarque, dont la renommée publie
 „ par-tout la générosité, de me faire un habit
 „ qui me rende digne de paroître devant vous”.

Alexandre fut si touché de la modestie & de
 l'équité de cette répartie, qu'il ordonna qu'on
 fournît un habit magnifique & une somme
 considérable d'argent à cet homme de méri-
 te, dont l'habileté n'avoit eu jusqu'alors d'au-
 tre compagne que la misère.

L'Auteur du *Nigbiaristan* rapporte, qu'un
 fameux Rebelle ayant été amené garotté en
 présence d'*Alexandre*, ce Monarque lui rendit

généreusement la liberté. Quelques-uns de ceux, qui se trouvoient là, témoignèrent en être surpris, & un de ses Favoris prit la liberté de lui dire : „ Si j'avois été à votre place, ma clémence ne se seroit pas étendue „ jusqu'à cet Homme. Et moi, répondit *Alexandre*, qui ne suis pas à votre place, je lui „ ai pardonné”. Ce Prince ajouta, quelques momens après : „ Je suis d'autant plus disposé „ à pardonner à mes Ennemis, que le plaisir, „ que procure la vengeance, n'est pas comparable à la satisfaction qu'on ressent en faisant „ un acte de clémence.

Un Bel-esprit Persan raconte de ce Héros une chose tout-à-fait singulière, & qui pourroit bien être fondée sur ce que les Grecs disent qu'*Alexandre* épargna Thèbes, parce que c'étoit la Patrie de *Pindare*. Voici l'histoire en question. *Alexandre*, après la réduction d'une Place très forte, ayant ordonné qu'on l'abandonnât à la merci des Soldats, quelques-uns de ses Courtisans lui dirent, qu'il y avoit dans la Place un fameux Philosophe, qui méritoit l'attention de Sa Majesté. Le Roi le fit venir sur le champ, & trouva que sa figure ne répondoit nullement à sa réputation. S'étant tourné ensuite vers les Conducteurs du Philosophe, il leur dit, avec un souris méprisant : *Quelle figure m'avez-vous amenée là ?* Question qui piqua si fort celui qui en étoit le sujet, qu'il fit sur le champ des Vers, qu'il prononça à haute voix, & dont voici le sens. „ O Prince ! „ dont l'intelligence n'égale pas à beaucoup „ près la renommée, pourquoi mon extérieur „ t'inspire-

„ l'inspire-t-il du mépris pour ma personne?
 „ Ignore-tu que notre Corps n'est simplement
 „ que l'enveloppe d'une Ame invisible? Pour-
 „ quoi juges-tu donc du tranchant d'une E-
 „ pée, dont-tu n'apperçois que le fourreau”.
 Il ajouta à cette censure Poétique les mots
 suivans: „ On peut dire d'un Homme sans
 „ vertu, que son Corps est une prison, que
 „ son Ame trouve si cruelle, que tout autre
 „ confinement est liberté pour lui, en compa-
 „ raison. Le Méchant éprouve des tourmens
 „ continuels, &, pour le punir, il ne faut ni
 „ Gardes ni Bourreaux, la peau, dont son
 „ Corps est revêtu, formant une prison, dont
 „ il lui est impossible de sortir”. Le mê-
 me Philosophe ajouta: „ Rien n'est plus dérai-
 „ sonnable que d'envier aux autres les Dons
 „ que Dieu & la Nature leur ont accordés.
 „ Le sein de l'envieux est toujours rempli de
 „ dépit contre son Créateur: il croit que tout
 „ ce que les autres ont, a été mal donné, &
 „ convoite en même tems tout ce qui n'a
 „ point été destiné pour lui. Comme la cou-
 „ tume constante de l'envieux est de blâmer la
 „ conduite de celui qui gouverne le Monde
 „ avec une infinie sagesse, aussi la bouche, qui
 „ murmure ainsi contre la Providence, ne mé-
 „ rite d'autre réponse que d'être remplie de ter-
 „ re. Un Homme de ce caractère s'écrie, à
 „ la vue de chaque avantage que son voisin
 „ possède: *Pourquoi cet Homme auroit-il plus*
 „ *que moi*”. Il s'arrêta à ces mots; mais *Alexandre*, admirant son courage aussi bien que
 sa prudence, lui ordonna de continuer, déclara-

rant qu'il prenoit le tout en bonne part. Enhardi par cette assurance, le Philosophe poursuivit son Discours, à peu près sur le même ton, ce qui fit une telle impression sur *Alexandre*, qu'il révoqua sa résolution, pardonna aux Citoyens qu'il avoit condamnés à mort, & récompensa le Philosophe du sage conseil qu'il lui avoit donné (a).

Ce Philosophe n'étoit apparemment pas des plus polis, & il est étonnant qu'*Alexandre* ait écouté avec tant de patience une si verte réprimande. Nos Auteurs remarquent, à cette occasion, qu'il est assez difficile de déterminer, avec précision, le degré de croyance que méritent ces différens traits. Ceux, qui les rapportent, sont des Ecrivains Politiques & Moraux, qui se sont plus attachés à instruire les Hommes, par leurs réflexions sur des événemens remarquables, qu'à rapporter tout uniment des Faits. Une autre remarque, que l'on peut encore faire, c'est que les Ecrits de *Xénophon*, qui avoit bien étudié les Ouvrages des anciens Perses, ont beaucoup de rapport avec ceux des Auteurs que l'on vient de citer; car il raisonne sur tous les Faits qu'il rapporte, au point que ses réflexions ont en quelque sorte donné lieu de le mettre dans le rang des Ecrivains Moraux & Politiques, plutôt que dans celui des Historiens. Mais, comme son excellent Traité de l'*Education de Cyrus* a trouvé depuis quelques années plusieurs sçavans & zélés Défenseurs, il se pourroit qu'avec le tems nous vissions des

Apo-

(a) Farez in Baharistan.

Apologies écrites en faveur des Historiens Orientaux, qui auront peut-être le sort d'*Hérodote*, dont l'autorité a paru plus respectable, à proportion que ce qu'il rapporte a été plus examiné.

La *Note* que font nos Auteurs sur une partie du Texte, que nous venons d'exposer, est tout-à-fait digne d'attention, & mériteroit d'être rapportée, ne fût-ce que pour donner au Lecteur une idée de leur belle Erudition, de leur judicieuse Critique, & du bon gout qui règne dans la plupart de leurs Remarques. Sa longueur nous empêche de l'insérer ici en entier, ainsi nous nous contenterons d'en donner le précis.

Le but de nos Auteurs, dans cette *Note*, est de détruire une erreur généralement répandue en Europe, que les Peuples d'Orient, & en particulier les Persans, sont la plupart très ignorans, & soumis à un joug tirannique, qu'ils croient être de Droit Divin, ou qu'ils portent stupidement, sans s'informer par qui, ni comment il leur a été imposé. Ils prétendent que les fréquentes révolutions arrivées dans l'Orient, & particulièrement en Perse, semblent combattre cette notion, à cause que de vils Esclaves ne paroissent guère propres à se révolter. Il faut des argumens, d'un côté, pour engager un Peuple à prendre les armes, & de l'autre, pour empêcher un soulèvement général. Par conséquent, il doit y avoir dans les Pais en question des Politiques, & même il doit toujours y en avoir eu, les rebellions n'y étant nullement des choses inconnues ou

nouvelles. Ce qu'il y a de vrai, c'est que dans tous les Siècles les Personnes sensées ont eu en Perse de justes idées de la nature du Gouvernement, quoiqu'il faille avouer qu'ils ont toujours préféré le Gouvernement Monarchique à tout autre, ou plutôt qu'ils n'ont absolument voulu que celui-là. Il est vrai aussi qu'ils sont fort amoureux de ce Droit Patriarcal des Rois, dont quelques-uns de nos Politiques ont si bien fait sentir le ridicule. Mais, après tout, quoiqu'ils avouent que le pouvoir de leurs Monarques est absolu, ils ne croient point pour cela qu'ils aient le droit d'être méchants. Ils disent que nous leur devons le même respect qu'à nos Parens, mais ils veulent aussi que les Rois soient les Parens du Peuple; & ce n'est qu'à cette condition qu'ils méritent d'être respectés.

L'opinion ancienne & générale des Perses est, que le Roi doit être considéré comme le Lieutenant de Dieu; mais, d'un autre côté, ils étoient très éloignés de lui rendre des honneurs Divins. Le Roi ne se déroboit pas non plus à la vue de ses Sujets, comme l'ont dit les Grecs, afin de se concilier plus de vénération, en étant plus rares. C'est ce qu'on peut démontrer par une ancienne coutume qui consistoit en ceci. Le premier jour du Mois d'Avril nommé, par allusion à la solennité du jour, *Chorremruz*, le *Jour de Joie*, le Roi, à ce que nous apprend un très ancien Auteur, descendoit de son Trône, revêtu d'un habit blanc : il montoit ensuite un Cheval blanc, accompagné des Grands de sa Cour, & don-

noit

noit un libre accès à tout le monde sans la moindre distinction. Tous paroïssient égaux : les Artisans & les Laboureurs se trouvoient à une même table avec le Roi, & lui parloient à cœur ouvert. Le Roi, d'un autre côté, leur adressoit ce langage : „ Je suis un des vôtres, & „ malgré l'élévation de mon rang, je sai que „ tout ce que je possède est le fruit de votre „ travail, & que les Rois peuvent aussi peu se „ passer de vous, que vous pouvez vous passer des Rois. Accordons-nous donc comme „ frères, puisque notre conservation dépend „ de notre union (a).

Cette Histoire fait voir, que les Rois de Perse étoient anciennement aussi sages & aussi humains, qu'aucun de ceux qui ont régné dans le Septentrion ou dans l'Occident. Un Auteur Grec nous en fait entrevoir la raison. „ A l'âge de quatorze ans, dit cet Ecrivain, ceux „ qu'on appelloit parmi les Perses les *Précepteurs Royaux*, se chargeoient de l'Education des Enfans de la Couronne. Ils étoient au nombre de quatre, tous fameux par leur sagesse, leur équité, leur tempérance, & leur valeur. Le premier enseignoit la Magie de *Zoroastre*, le fils d'*Oromaze* (b), & donnoit des leçons sur l'Art de gouverner, &c.

Quant aux Persans modernes, qui sont les seuls à qui l'on puisse s'en rapporter pour l'Histoire de ces premiers tems, ils abhorrent aussi l'Escla-

(a) Hyde, *Rel. Vet. Pers.* C. XIX, pag. 253.

(b) Il auroit fallu dire l'*Adorateur*, *Oromaze* étant le nom de Dieu.

l'Esclavage, & parlent du Gouvernement avec beaucoup de liberté. Le fameux Poëte *Sabdy* a composé sur cette matière un Traité, appelé *Avis aux Rois*, dont voici quelques traits assez remarquables. „ C'est la sagesse des Rois „ d'être favorables aux Pauvres, & de ne pas „ opprimer les Riches. La félicité de l'Etat „ dépend de la prudence & de la bonté du Souverain. La sûreté de son Païs dépend de la „ Justice qu'il y exerce. La prospérité suit la „ sûreté. Quand la sûreté sera dans un Païs, „ les Négocians seront aises d'y venir; les „ Marchands & les Voyageurs s'y trouveront „ en grand nombre; le gain s'y fera abondamment, & toutes les autres commodités temporelles y abonderont aussi. Si le Royaume „ est riche, le Roi ne sauroit être pauvre. Le „ Monarque se créera, outre cela, une récompense finale, qui lui sera payée au Dernier Jour; mais le contraire arrivera à celui „ qui tiendra une conduite opposée..... „ Fais du bien aux Marchands & aux Envoyés, afin qu'ils remportent la bonne renommée de ton nom en leur Païs. Ce Royaume-là tombera bientôt en ruine, où les cœurs „ des Etrangers sont affligés. Sois donc Ami „ aux Etrangers & aux Voyageurs, parce que „ le Voyageur porte ton nom par-tout avec „ lui..... Un Prince doit avoir toujours devant les yeux, que le Règne appartient à „ Dieu, & que sa durée dépend de lui; toujours se souvenir que le Païs, qu'il gouverne, a été donné de Dieu au Peuple qui l'habite, afin qu'il ne soit pas trompé par de „ fausses

„ fausses idées, dans ce lieu, qui n'est qu'à
 „ louage, en attachant son cœur à un Mon-
 „ de qui ne dure que cinq jours.

Quelle conformité entre ces excellens Pré-
 ceptes & ceux qu'on trouve dans le *Télémaque*
 de Mr. de Fénelon! En voici quelques autres
 qui ne sont pas moins dignes d'attention. On
 rapporte que le Calife *Aron Rechud* dit un jour au
 célèbre *Béloul* son frère: *Donnez-moi quelques*
bons avis. Il répondit: *On n'emporte de ce*
Monde dans l'autre que les bonnes & les mau-
vaises Oeuvres. *Il ne tient qu'à vous de rem-*
porter ce qu'il vous plaira. Ce *Béloul* étoit un
 fort savant homme, qui, pour mieux se donner
 à l'étude, ne voulut jamais se marier. Le Ca-
 life, son frère, lui dit une autre fois: *Donnez-*
moi encore, je vous prie, vos bons & salutaires
avis, pour le Gouvernement de mon Empire &
de ma conduite particulière. Il lui répondit.

„ Que vos jugemens soient selon les Loix, &
 „ non pas les Loix selon vos jugemens. Pré-
 „ venez les demandes. Les Grands-hommes
 „ demandent rarement, les autres demandent
 „ souvent. Le Roi est à la tête du Peuple,
 „ lequel est le Corps. Si le Roi est ignorant,
 „ ou injuste, il déchire son Corps avec ses
 „ dents..... Le Gouvernement d'un Empire
 „ est une affaire qui requiert un esprit attentif &
 „ recueilli, & un cœur qui s'élève toujours
 „ vers le Dieu très haut, pour implorer son
 „ secours, afin de bien conduire ses pieds, sa
 „ main, sa langue & sa plume. Tant qu'un
 „ Roi agira ainsi, Dieu lui fera la grace de lui

conservé l'Empire & la Piété (a).

Voilà de quoi prouver que les Persans ne sont ni assez aveugles pour se soumettre stupidement à un joug tyrannique qu'on voudroit leur imposer, ni assez ignorans pour ne pas se former des idées justes & raisonnables des Devoirs réciproques des Souverains & de leurs Sujets.

Nos Auteurs font voir dans d'autres Notes que la plupart des autres Sciences étoient très connues des anciens Perses, & que ces mêmes Peuples y sont encore aujourd'hui fort versés. On sait que la Philosophie Morale étoit autrefois leur étude favorite, & on ne sauroit en douter sans révoquer en doute tout ce que leurs Auteurs ont écrit. Cette Science est le sujet d'un Livre, qui fut traduit du Persan en Grec, par ordre d'Alexandre, & dont *Mirkbond* fait mention. La Morale est aussi le sujet du Livre, intitulé *Gjonidan Chrad*, qu'on attribue à *Hushang*, Monarque fort antérieur à *Zerdusht*. Il est traité de la même matière dans la plupart des Ecrits de *Zerdusht*, comme il paroît par des Fragmens que nos Auteurs en rapportent, & en particulier par le Livre de *Sadder*, qui, quoiqu'accommodé à la portée du Vulgaire, & en Ballades, ne laisse pas de contenir autant de Moralités qu'il y en a dans les Vies des Philosophes par *Diogène-Laërce*.

A l'égard de la Médecine, on prouve aussi qu'ils en avoient beaucoup de connoissance. Si l'on considère les Recettes d'*Hippocrate*, & de

(a) Voy. de *Chardin*. Tom. III. pag. 259.

de quelques autres anciens Médecins, on trouvera que la plupart des Drogues, dont ils faisoient usage, venoient de l'Orient, & plusieurs de Perse. S'ils tiroient leurs Remèdes de ces Pais-là, n'est-il pas plus que vraisemblable qu'ils ont appris des Habitans la manière de s'en servir? Joignez à cela, qu'il y a parmi les Ouvrages de *Zerdusht* un Traité intitulé *Bizishk-Nama*, c'est-à-dire, le *Livre des Médecins*, qui ne contient autre chose que les vertus des Herbes, & la manière de s'en servir. On prétend même qu'il étoit si habile Médecin, que *Sharistani*, dans son *Traité des Religions de l'Orient*, attribua expressément toutes les merveilles, que *Zerdusht* est dit avoir faites, à la parfaite connoissance qu'il avoit des Simples (a).

Les Perses connoissoient aussi le cours des Astres, & s'étoient formé un Système du mouvement des Corps Célestes. Sous le Règne de *Gushtasp* ou *Hystaspes*, qui fut celui des Sciences en Perse, fleurissoit un fameux Astrologue, dont le nom étoit *Gjamasf*, & le surnom, suivant la coutume d'alors, *Al Hakim*, c'est-à-dire, le Sage. Il est bien clair qu'il y a eu un tel Personnage, mais nullement qu'il étoit. Les uns en font un fils de *Daniel* le Prophète (b), d'autres un Conseiller du Roi *Gushtasp*; mais les Auteurs les plus dignes de foi assurent, qu'il étoit en même tems frère, Con-

(a) Sharistani, ap. Hyde *Rel. Pers. Pers.* C. XXII. pag. 300.

(b) Chalil Suphi ap. Hyde, pag. 385.

Confident & Premier Ministre de ce Roi (a). La Science pour laquelle il s'étoit rendu particulièrement fameux, étoit l'Astrologie, dans laquelle il étoit fort versé. Le Docteur *Hyde*, parlant de ce Philosophe, cite un passage tiré d'un ancien Auteur, qui, après avoir parlé de dix Docteurs si savans & si habiles qu'ils n'avoient pas leurs pareils sur la Terre, ajoute : „ Le sixième étoit *Gjamasp*, Astrologue, qui fut Conseiller d'*Hystaspes*. Il composa un Livre intitulé *Judicia Gjamaspis*, dans lequel il traite des Conjonctions des Planètes (b) ". Il y a une Version Arabe de ce Livre, dont voici le Titre : *Le Livre du Philosophe Gjamasp, contenant son jugement sur les grandes Conjonctions des Planètes, & sur les évènements qui en doivent être les suites*. Cette Version fut faite par *Lali*. Il donna à son Ouvrage le titre Arabe d'*Al Keranat*, & le publia l'an de notre Ere 1280. Il est dit dans la Préface de sa Version, qu'après le tems de *Zoroastre* ou *Zerdusht*, *Gushtasp*, fils de *Lohrasp*, regna en Perse; que ce fut un Prince puissant, qui posséda non seulement l'Iran, mais aussi le Touran, & l'Habaschia, c'est-à-dire l'*Ethiopie*; que sous son règne fleurissoit, dans la Ville de Balch sur les Frontières de Chérassan, un très excellent Philosophe, nommé *Gjamasp*, Auteur de ce Livre, dans lequel sont contenues toutes les grandes Conjonctions des

(a) Mirkhond, Hist. XVI. Lib. Tarikh.

(b) E. Lib. Mucj. p. 227. ap. *Hyde* Rel. Vet. Pers. C. XXXI, pag. 385.

des Planètes, qui ont précédé le tems de l'Astrologie, ou qui arriveront dans les Siècles suivans, de même que l'origine des nouvelles Religions & des nouveaux Empires. Dans toute sa Préface, l'Auteur appelle *Zerdusht*, ou *Zoroastre*, notre *Prophète* (a).

Il seroit facile de prouver que l'Astrologie, mot par lequel on entend l'Art, vrai ou prétendu, de prédire des évènements futurs par la contemplation des Corps Célestes, a été en vogue de très bonne heure parmi les Perses, C'est ce qui est démontré par les termes mêmes, dont les Astrologues se servent, & qui sont manifestement Arabes ou Persans. Ces derniers sont encore aujourd'hui fort adonnés à cette sorte de Superstition; mais ils distinguent entre Astronomie & Astrologie, appelant la première *Elm-Nejoum*, c'est-à-dire, la *Science des Etoiles*, & l'autre *Este-Krag*, c'est-à-dire, la *Révélation des Astres*. Cependant ils n'ont qu'un seul & même mot pour désigner un Astronome & un Astrologue, savoir, *Mannegjim*, qui répond exactement au mot Grec *Astrologos*. La Province de *Chorassan* est, plus qu'aucune autre, fameuse par ses Astrologues. Il y a dans cette Province une petite Ville, nommée *Génabed*, & dans cette Ville une Famille qui a produit, depuis 600 ou 700 ans, les plus célèbres Astrologues de Perse; & il est d'étiquette que l'Astrologue du Roi soit né ou élevé à *Génabed*. Le Chevalier *Chardin* affirme que, de son tems, les appointemens de

(a) D'Herbelot. Art. *Giamash*.
Tom. XXXI. Part. II.

de ces Sages montoient annuellement à six millions de livres, ce qui fait voir combien ils étoient considérés dans le Païs.

Pour ce qui est de la prétendue habileté des anciens Astrologues Persans, nos Auteurs en rapportent, d'après le même Voyageur que nous venons de citer, un exemple bien singulier, dans l'Histoire d'un Juif nommé *Alkendi*, qui professoit l'Astrologie Judiciaire à Bagdad du tems du Calife *Almamoum*. Tous les Docteurs Mahometans se soulevèrent avec fureur contre lui. Un des plus éminens, l'ayant un jour pris à parti en présence du Calife, lui demanda ce qu'il savoit en Astrologie plus que les autres Professeurs de cette Science : *Je sai*, lui répondit *Alkendi*, *ce que vous ne savez pas, & vous ne savez pas ce que je sai*. On convint d'en venir à la preuve, & que le Docteur donneroit à deviner à son Antagoniste. Il tirèrent leur cercle vis-à-vis l'un de l'autre, au milieu duquel chacun se mit avec ses Livres & ses Instrumens. Le Docteur, après bien du grimoire, prit un papier blanc, passa assez longtems la plume dessus, comme s'il y eût beaucoup écrit, & à la fin il le plia fort serré, & le donna à tenir au Calife. Un moment après *Alkendi* s'écria tout haut, en parlant au Docteur : *Vous n'avez écrit que deux mots, sur le papier, dont le premier est le nom d'une Plante, l'autre le nom d'un Animal*. Le Calife, ouvrant aussitôt le papier, trouva, avec la dernière surprise, qu'il avoit rencontré juste. Le bruit de cette merveille s'étant répandu jusqu'aux extrémités de l'Empire, un des Disciples du Docteur Ma-

hométan, qui étoit allé étudier à Balch, fut si indigné contre *Alkendi* de l'affront qu'il avoit fait à son Maître, qu'il résolut de le tuer. S'étant muni, pour cet effet, d'un bon poignard, il partit de Balch, & après environ 400 lieues de chemin, il arriva à Babylone. Il choisit, pour l'exécution de son dessein, un jour qu'*Alkendi* faisoit leçon publique, & alla à son Ecole en habit d'Etudiant, son poignard sous la robe. *Alkendi*, s'étant mis à le regarder fixement, dès qu'il fut entré, lui dit : „ Je sai qui vous „ êtes, & ce que vous ferez : vous vous ap- „ pellez *Abumazar*, & vous deviendrez un „ des grands Astrologues du tems ; mais il „ faut, pour cela, renoncer au motif sangui- „ naire qui vous amène, & jeter ici au milieu „ de l'Ecole le poignard que vous avez apporté „ pour me tuer”. *Abumazar*, frappé de ces paroles, comme d'un coup de foudre, se jeta à ses pieds avec son poignard, & s'appliqua dans la suite avec tant d'ardeur à l'étude de l'Astrologie, qu'il y fit d'étonnans progrès. Il est connu des Mathématiciens sous le nom d'*Abumazar de Balch* (a).

A toutes les preuves en faveur du savoir des anciens Perses, on peut en ajouter encore une, tirée de l'attachement extraordinaire que témoignent pour l'Etude les Persans modernes : attachement qui ne peut venir que de ce que mêlés avec les anciens habitans du Pais, ils ont puisé dans les mêmes trésors qu'eux, puisqu'ils l'emportent de beaucoup sur les Turcs,

&

(a) Voyage de Chardin. Tom. III. pag. 203.

& même sur tous les Peuples de l'Orient, hormi les Chinois, en goût pour les Sciences. C'est ce qu'on peut prouver par la maxime regnante dans leurs Ecoles, qu'on ne feroit pas mal de répéter quelquefois dans les Universités : *Le doute est le commencement de la Science. Celui qui ne doute de rien, celui qui ne découvre rien, est aveugle, & doit rester tel.*

Une Théologie mystérieuse paroît avoir été la passion dominante des anciens Persis, & des Persans de nos jours. Il y a parmi ces derniers une Secte, connue sous le nom de *Suphis* ou *Sophis*, qui sont grands admirateurs de *Pythagore*. Ces *Suphis* sont de vrais *Quétistes* ou *Enthousiastes*, comme ils le reconnoissent eux-mêmes, & sont regardés du Peuple comme des *Athées*. Ils jeûnent fréquemment, & prétendent avoir d'intimes conférences avec Dieu. Ils font profession d'aimer tous les Hommes, & croient que les Gens de bien dans toute Religion peuvent être sauvés. Ils ont beaucoup d'aversion pour les Ecclésiastiques, apparemment à cause de la haine que ceux-ci ont pour eux. Nos Auteurs en rapportent un exemple curieux, tiré des Voyages de *Charlin* : „ Un „ Prédicateur à Ispahan, dit ce Chevalier (a), „ prêchant un jour dans une Place publique, „ parla furieusement contre ces *Suphis*, disant „ qu'ils étoient des *Athées* à bruler, & que de „ tuer un *Suphi* étoit une action plus agréable „ à Dieu, que de sauver la vie à dix Hommes „ de bien. Cinq ou six *Suphis*, qui étoient „ par-

(a) Tome III. pag. 211.

„mi-les Auditeurs, se jetterent sur lui, après
 „le Sermon, & le battirent terriblement. Com-
 „me je m'efforçois de les empêcher, ils me
 „dirent : *Un homme, qui prêche le Meurtre,*
 „*doit-il se plaindre d'être battu.*

En voila assez sur l'Histoire des Perses, pas-
 sons à celle des Scythes, des Gomérites, des
 Celtes, & de divers autres Peuples, dont nos
 Auteurs recherchent l'Origine, l'Antiquité,
 les Transmigrations & les Etablissmens. Une
 question importante, qui se présente d'abord,
 & qui mérite d'être examinée, c'est de savoir
 si les Scythes & les Gomérites, proprement
 ainsi nommés, sont originairement un seul &
 même Peuple. Sans cette recherche prélimi-
 naire, on trouve leurs Noms, leurs Pais, &
 leurs Exploits si confus, qu'il n'y a absolument
 pas moyen de déterminer leur Géographie, ni
 de rien entendre à leur Histoire. Dans le pré-
 mier Tome de cet Ouvrage, nos Historiens
 avoient déjà indiqué les différentes opinions
 des Savans sur ce point : différence qui semble
 venir principalement de deux causes. 1. De ce
 qu'aucun des Ecrivains Sacrés ne fait mention
 de ces deux Peuples, qu'en les désignant par
 les noms de leur Ancêtre. 2. De ce que les
 Ecrivains Prophanes se sont trouvés si emba-
 rassés par la variété des Noms, par les Trans-
 migrations & les Exploits en divers endroits
 de l'Asie & de l'Europe, & particulièrement
 par l'affinité des noms par lesquels ils dési-
 gnoient en Europe & en Asie, des Villes, des
 Montagnes & des Fleuves, lorsqu'ils se chas-
 soient les uns les autres des Pais qu'ils avoient

occupés, qu'il n'est pas facile de savoir s'ils ont parlé d'un même Peuple sous différens noms, ou de deux Peuples distincts. Ce qu'il y a de vrai, c'est que si leur intention a été de parler de deux Peuples, ils les ont étrangement confondus ensemble, en attribuant des noms, des demeures & des exploits à l'un, qui appartiennent à l'autre. Est-il étonnant, après cela, qu'on ait tant de peine à découvrir quand c'est des Scythes, & quand c'est des Celtes ou des Gomérites qu'ils prétendent parler.

Ce qu'il y a de très évident, c'est qu'*Hérodote* (a), *Ptolomée* (b) & *Justin* (c), pour ne citer que ceux-là, ont désigné les Scythes, qui s'en retournèrent en Asie, par certains noms, & leur ont attribué des actions & des demeures, qui, tout bien examiné, n'appartiennent qu'aux Celtes ou Gomérites, qu'ils avoient chassés des Pais que ces derniers occupoient en Europe. Un ancien Géographe très exact (d) nous apprend que les premiers Historiens Grecs donnèrent les noms de Scythes & de Celto-Scythes à tous les Habitans des Régions Septentrionales, quoiqu'il soit certain qu'une partie considérable de ces Habitans étoient Celtes ou Gomérites (e). Ce même Géographe ajoute que le Peuple, qui habitoit de l'autre côté

té

(a) Herodot. Lib. I & IV.

(b) Ptolom. Geogr. Lib. VI. C. 11 & 13.

(c) Justin. L. I. C. 8, &c.

(d) Strab. Geogr. L. II.

(e) Voyez Genève. 1949. Lewis's *Introduct. in Hist. Britan.* C. III. Pezron. *Antiq. Celt.* C. 3. Jun. in *Gen.* X. 2.

ré de la Mer Caspienne, c'est-à-dire, les Scythes, étoient appelés par les mêmes Historiens Grecs, tantôt Saces, & tantôt Messagètes, quoique le premier de ces noms appartint uniquement aux Celtes. Ces différentes raisons ont engagé plusieurs Savans à les considérer comme un seul Peuple, partagé en diverses Branches, dont chacune a eu son nom & ses aventures particulières. Malgré cela, & le silence des Livres Sacrés, l'autorité de *Joseph* a généralement prévalu, tant chez les Pères de l'Eglise que chez les Auteurs Modernes, suivant lesquels les Celtes ou Gaules descendent de *Gomer*, & les Scythes de *Magog* son frère puîné (a).

C'est en faveur de ce dernier sentiment que nos Auteurs se déclarent, du moins ils le trouvent *très vraisemblable*, & on peut voir dans l'Ouvrage même les raisons qu'ils allèguent pour prouver ces deux assertions. Ce point bien éclairci, ils exposent les différens noms des Celtes, indiquent les Pais où ils allèrent s'établir, & les principales Mers & Rivières sur lesquelles s'étendoit leur domination. Ils font ensuite mention de leur Antiquité, de leur Gouvernement, de leurs Loix, de leur Religion, de leurs Coutumes, de leurs Sciences & de leur Commerce. Tout ce qu'ils disent sur ces différens sujets, est curieux, intéressant

(a) *Joseph*, *Antiq.* L. I. C. 7. Hieron. Theodoret. in *Genes.* X. 2. Bochart, *Phaleg.* L. IV. C. 38. Rawleigh, *Hist.* P. 1. C. 8. Sect. 4. Junius, *Le Clerc*, *Patric.* in *Genes.* X, 2. Pezron, *Antiq. Celt.* C. 4, &c.

ressant; mais beaucoup trop long pour pouvoir en donner ici le précis. Nous ne nous arrêtons qu'à ce qu'ils nous apprennent de quelques-unes de leurs Coutumes, de leur Caractère, & de leur Discipline militaire.

Quelques Auteurs ont fait l'éloge de la Vertu & du Système de Morale de ces Peuples, tandis que d'autres en ont porté un jugement fort défavorable. On convient assez généralement, qu'ils avoient des Coutumes barbares, comme de sacrifier des Victimes humaines à leurs Dieux (a), ne doutant pas qu'elles ne leur fussent plus agréables que de simples Animaux. *Diodore* rapporte une autre Coutume cruelle, qui étoit dans des occasions importantes, de tuer un homme d'un coup de sabre, & de former leur augure sur la manière dont couloit le sang de ce malheureux. Ils bâtissoient de grandes Villes par-tout où ils venoient, les fortifioient de Murailles & de Tours, & les embellissoient de superbes Edifices. Les Romains leur reprochoient de ne connoître d'autre Droit que celui du plus fort (b). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils étoient si avides de butin, & si ardens à conserver celui qu'ils avoient fait, qu'il n'étoit presque pas possible de leur résister. Leurs incursions étoient si soudaines & si violentes, que, craints à l'égal de la foudre, tout faisoit devant eux. Ils donnoient rarement quartier à leurs Ennemis, & passaient, à cause de cela même, pour un Peuple

(a) Mela, Lib. III. C. 2.

(b) Plutarcli. in *Kir. Cam.*

ple sanguinaire (a). Ils vendoient leurs Prisonniers aux Principaux d'entre eux, qui en faisoient des Esclaves, dont les mieux tournés leur servoient de Domestiques. Ils s'ornoient des dépouilles de leurs Ennemis, portoient des Bagues d'or, des Brasselets & des Chaines du même métal autour du cou, & aimoient beaucoup la magnificence.

Tout ce qu'il y a de remarquable touchant leur Discipline Militaire se réduit à ceci. Ils montoient parfaitement bien à cheval, & n'étoient pas moins fameux par l'habileté avec laquelle ils conduisoient leurs Chariots armés. Leurs Armes étoient l'Arc, les Fleches, les Javelines, les Sabres, les Dagues, & les Bayonnetes. Ils avoient aussi des Boucliers & des Casques. Comme ils étoient divisés eux-mêmes en petits Royaumes ou Tribus, ils partageoient leurs Armées en tems de guerre, pour que la valeur de chaque Tribu parût davantage, & que les Particuliers fussent plus animés à se distinguer. Pour les y porter plus efficacement encore, leurs Poètes mettoient en Vers les belles actions de ceux qui s'étoient signalés; & les Pièces, qu'ils composoient à ces sortes d'occasions, étoient chantées dans leurs Jeux Publics & autres Solemnités, aussi bien qu'en allant au Combat. Cette institution avoit produit un tel effet sur eux, qu'ils aimoient mieux mourir les armes à la main, que d'être faits prisonniers. Avant que de livrer bataille à

(a) Idem in *Vit. Mar.* Strabo, Tacit. Dio. Herodian. Mela, &c.

à leurs Ennemis, ils observoient la Lune, &, s'il étoit possible, ils n'en venoient aux mains qu'après la pleine Lune. Ils consultoient aussi, comme les autres Nations, leurs Prêtres, sur tous les cas importans, & particulièrement avant que de donner bataille; &, si l'Augure étoit favorable, ces Prêtres marchaient devant eux, en dansant, & en chantant des Hymnes, qu'ils accompagnoient du son de divers Instrumens de Musique, jusqu'à ce qu'on en fût aux mains; mais si l'Augure n'étoit pas favorable, ils y avoient tant égard, que la seule nécessité pouvoit les engager au combat. Leurs Loix Militaires étoient aussi en Vers, qu'ils étoient obligés d'apprendre par cœur, & de chanter dans de certaines occasions, de sorte que leurs Jeunes-gens savoient la théorie de l'Art Militaire, longtems avant que d'être en état de porter les Armes. En un mot, ils paroissent n'avoir rien oublié de tout ce qui pouvoit nourrir en eux l'esprit de conquête, & les former à ce caractère guerrier qui les a rendus si célèbres dans l'Histoire.

Voilà tout ce que nous avons à dire des Celtes, passons maintenant à l'Histoire des Scythes, que nos Auteurs regardent eux-mêmes comme un *labyrinthe bien embarrassant*.

„ Il faudra, disent-ils, marcher ici dans les
 „ ténèbres, comme ont fait avant nous tous
 „ ceux qui ont voulu parcourir l'Histoire de
 „ cette ancienne Nation, & tirer le plus de
 „ lumière qu'il nous sera possible du peu de
 „ Fragmens que l'Antiquité nous a laissés sur
 „ ce sujet ”. Ils commencent par exposer la

Gé-

Géographie de la Scythie, &, après être entrés dans un détail curieux & instructif de l'Antiquité, du Gouvernement, des Loix, de la Religion, des Coutumes, des Arts, des Sciences, & du Commerce de ses anciens Habitans, ils nous donnent une idée générale des Rois qui les ont gouvernés. De tous ces articles nous n'extrairons que ceux qui nous paroissent les plus intéressans, & qui concernent particulièrement le génie, le caractère, la Religion & les coutumes de ces Peuples.

Le portrait, que *Justin* nous fait des Scythes, est tout-à-fait flatteur. Voici en quels termes il les dépeint (a). Les Scythes, dit-il, étoient un Peuple laborieux, guerrier, d'une force prodigieuse, & cependant tellement maître de ses passions, qu'il sembloit ne rechercher la Victoire que pour augmenter sa réputation. Le Vol passoit chez eux pour un grand crime, & y étoit si sévèrement puni, qu'ils pouvoient laisser leurs nombreux Troupeaux à l'abandon, sans courir risque d'en rien perdre. C'étoit néanmoins en ces Troupeaux, qui leur servoient en même tems de nourriture & d'habits, que consistoient leurs plus grandes richesses. Au-lieu de Maisons, ils avoient de grands Chariots tirés par des Chevaux ou par des Bœufs, dans lesquels ils transportoient leurs Femmes & leurs Enfans avec tous leurs Meubles. Ils méprisoient l'Or & l'Argent, autant que les autres Peuples estiment ces Métaux.

Un Peuple de ce caractère n'avoit presque pas

(a) Lib. II. C. 2.

pas besoin de Loix pour assurer la propriété des Biens. Ils en avoient une, qui condamnoit à mort celui qui proposeroit de faire le moindre changement à leurs Coutumes & à leurs Loix, dont une, entre autres, interdisoit aux Hommes d'assister à leur Festin Royal, & le Mariage aux Filles, avant que d'avoir tué un Ennemi. Toutes leurs autres Loix ne tendoient qu'à prévenir le Luxe, la Fraude, l'Avarice, & à inspirer les sentimens de Bravoure & d'Honneur, par lesquels ce Peuple s'est rendu si fameux. On auroit tort d'objecter ici, que quelques-unes des Tribus des Scythes étoient d'un tout autre caractère, & portoient la férocité au point de manger leurs Ennemis. Mais ces Tribus, comme le remarquent nos Auteurs, étoient à une si grande distance des autres, qu'elles se trouvoient, pour ainsi dire, hors de la portée de leurs Loix.

A en juger par le petit nombre de Successions, dont nos Auteurs font mention dans l'Histoire de leurs Rois, la Couronne paroît avoir été héréditaire chez eux. Ces Rois étoient cependant si peu despotiques, que quelques-uns d'eux furent mis à mort pour avoir violé les Loix du País. Dans tout autre cas ils étoient extrêmement considérés du Peuple, comme il paroît par un trait dont nos Auteurs font mention. Il suffira de rapporter ici un autre exemple assez singulier du grand respect qu'ils portoient à leurs Monarques, dans la pompeuse solennité des Funérailles de ces Princes.

Ceux, qui avoient commission d'embaumer
le

le Roi décédé, recevoient le Corps couvert de cire : ils ouvroient le Ventre, le nettoyoient ; &, après l'avoir rempli de bois de Cypres concassé, d'Encens, de Persil & de graine d'Anis, ils le recousoient, & plaçoient le Corps sur un Chariot, pour le transporter, d'une Tribu à une autre, dans toutes les Provinces du Royaume. Les Habitans de chaque Province, où le Corps passoit, étoient obligés d'imiter les Cérémonies funèbres des Scythes Royaux, c'est-à-dire, de se couper une partie de l'Oreille, se raser la Tête, se faire une blessure au Front, au Nez & au Bras, & se percer la main gauche d'une fleche. Ils accompagnoient en cet état, le Cercueil à la Province voisine, jusqu'à ce qu'il arrivât enfin à celle des Garriens, qui étoit la plus éloignée de toutes, & située dans les lieux où le Boristhène commence à être navigable. Ici le Corps étoit déposé dans un grand quarré creusé en terre, sur un lit garni tout autour de Lances : on couvroit ensuite le tout de bois, & on étendoit un Daïs par-dessus. Dans les endroits vuides, ils plaçoient une de ses Concubines, un Cuisinier, un Valet-de-chambre, un Échançon, un Messager, quelques Chevaux, tous étranglés, & tous les Meubles nécessaires, parmi lesquels il y avoit quelques Coupes d'or. Cela étant fait, ils mettoient sur le Monument un monceau de terre aussi élevé qu'il leur étoit possible. L'an révolu, ils choisissoient cinquante jeunes hommes, parmi les Officiers du Roi, qui devoient toujours être Scythes ; les Monarques de ce Pais ayant le droit de se fai-

re servir par tous ceux qu'ils jugeoient à propos, & ne prenant jamais d'Esclaves à leur service. On étrangloit ces Jeunes-gens, avec un nombre pareil de Chevaux, &, après les avoir éventrés, on leur remplissoit le corps de paille. Dans cet état, on mettoit chaque Cavalier, jambe deçà jambe delà, sur son cheval, après les avoir bien attachés ensemble, & on les rangeoit sur des planches taillées en demicercle, & soutenues par quatre pièces de bois, à une distance convenable l'un de l'autre autour du Monument, la bride de chaque Cheval étant attachée à un Poteau dressé pour cet effet (a).

La principale Divinité des Scythes étoit *Vesta*, qu'ils nommoient *Tabiti*. Ensuite venoit *Jupiter*, qu'ils appelloient *Papeas*, & son Epouse *Apia* ou la *Terre*. Ils adoroient aussi *Apollon*, la *Vénus Céleste* & *Neptune*, sous les noms d'*Oetosyrus*, d'*Artimpasa* & de *Thamimasades*. Mais leur Dieu favori semble avoir été celui de la Guerre, puisqu'ils n'érigeoient des Temples, des Autels & des Statues qu'à son honneur. On ignore cependant comment ces Temples étoient faits. Tout ce qu'on sait de plus certain sur cet article, c'est qu'ils consacroient au Dieu de la Guerre de magnifiques Bocages, dans lesquels ils affectoient d'avoir quelques Chênes d'une grandeur monstrueuse, qu'ils regardoient comme si sacrés, qu'on tenoit pour sacrilège, & digne d'une mort cruelle, celui qui en arrachoit la moindre

(a) Herodot. L. IV.

dre petite branche, ou qui en entamait l'écorce. Ils arrosoient ces Chênes du sang de leurs Victimes, desorte que l'écorce des plus vieux en étoit non seulement toute couverte, mais même en quelque sorte incrustée (a). On verra dans l'Ouvrage même, auquel nous renvoyons, de quelle manière ils offroient leurs Victimes. Cette Cérémonie fait horreur, & marque bien la barbarie de ces Peuples.

Voici quelques traits qui font connoître avec quel soin on leur inspiroit de bonne heure des inclinations martiales ou plutôt féroces. Si l'on en croit *Hérodote*, leurs Jeunes-gens avoient coutume de boire le sang du premier Prisonnier qu'ils faisoient, & d'offrir à leurs Rois les Têtes de tous ceux qu'ils tuoient dans quelque Combat. Ces Têtes leur étoient rendues, ou bien on en enregistroit le nombre, à cause qu'elles donnoient le droit à certains Privilèges, comme d'assister à quelques Fêtes publiques, d'avoir part aux dépouilles de leurs Ennemis, & autres pareils Privilèges, auxquels un homme ne pouvoit prétendre, à moins que d'avoir tué au moins un Ennemi. Comme le mérite d'un homme croissoit ainsi, à proportion des Têtes qu'il avoit coupées, ils avoient coutume d'écorcher les Morts, d'en préparer les Peaux, & de les attacher aux brides de leurs Chevaux, où elles servoient en même tems de Trophées & de Serviettes à leurs possesseurs. Leur barbarie alloit si loin, qu'ils se servoient des Peaux de leurs Ennemis tués, pour en couvrir, tant

leurs

(a) Voyez Keyll, *Antiq. Septentr. Dissert.* 3, &c,

leurs Carquois que leurs Chevaux, & quelquefois même leurs propres Corps. Ils avoient une coutume, qui semble leur avoir été commune avec quelques autres Nations. Quand ils entroient en campagne, & qu'ils passoient leurs Combattans en revue, chacun de ces derniers jetoit une fleche; ou la pointe d'une fleche, dans un vaisseau destiné à cela. Au retour de la campagne, chacun retiroit une pointe de fleche: on comptoit le nombre de celles, qui étoient de reste, & l'on savoit par-là le nombre de ceux qui s'étoient enfuis, ou qui avoient été tués.

Il ne paroît pas qu'ils aient eu aucune connoissance de l'Agriculture. Ils aimoient mieux changer de demeurs, pour fournir de bons Paturages à leur Bétail, & se contenter de ce que la Terre produisoit d'elle-même, que de se donner la peine de la labourer. Delà, probablement, ces vastes Déserts, & tant de Pais inhabités, qui séparent une Tribu de l'autre, dans les Ecrits des anciens Historiens & Géographes. On ignore ce qu'ils faisoient de la Laine de leurs Troupeaux. Peut-être ne la travailloient-ils pas, puisqu'ils s'habilloient des Peaux de divers Animaux, tant sauvages que privés (a). Leurs grandes richesses & leur principale nourriture consistoient dans de nombreux Troupeaux, dont ils confioient le soin à des Bergers, qui, chez les Scythes, étoient inférieurs en rang aux Gens de guerre, & avoient des Esclaves au-dessous d'eux. Quand un en-

droit

(a) Herodot. Lib. I.

droit ne pouvoit plus servir de paturage, ils se transportoient dans un autre avec ceux de leurs Familles, qui n'étoient pas propres au métier des Armes. Ces derniers vivoient principalement de Miel & de Lait. C'étoient leurs Cavaliers qui leur fournissoient particulièrement cette dernière sorte de nourriture.

Leurs Rois ne paroissent pas avoir été fort scrupuleux sur le chapitre du Mariage. Les uns épousoient des Femmes étrangères, & on lit qu'un d'eux épousa la Veuve de son propre Père. Nous avons déjà dit un mot de leurs Obsèques. Quand quelque autre personne de distinction venoit à mourir, ses plus proches parens faisoient embaumer son Corps, & le faisoient transporter de maison en maison chez ses Parens & ses Amis, qui, tour à tour, régaloient le Mort, en mettant devant lui une partie des mêmes choses qu'ils offroient à leurs Convives. Cette Cérémonie duroit quarante jours, après lesquels on enterroit le Mort, & ceux qui l'avoient accompagné, se purifioient, non par quelques ablutions, mais par la fumée d'une sorte de Chenevi particulière à leur País, qui, étant jetté sur des pierres brulantes, rendoit une odeur beaucoup plus agréable que les parfums dont on se servoit en Grèce.

Nous ne dirons rien dans cet Extrait des autres petits Royaumes de Scythie, ni des différences qu'il y avoit entre leurs Habitans, & ceux qu'on nomme les Scythes Royaux, dont nous venons de parler. Les autres Nations Scythes étoient, entre autres, les Sarmates, les Nomades, les Messagètes & les Amazones.

On trouvera dans nos Auteurs une Note curieuse touchant ces fameuses Héroïnes.

Après l'Histoire des Scythes, dont nous venons de rendre compte, nos Auteurs nous donnent celle des anciens Phrygiens, des Troyens, des Lyciens, des Lydiens, & de quelques autres Peuples. On peut juger, par ce que nous avons déjà dit, du plan qu'ils ont suivi pour nous faire connoître le País, l'Origine, les Moeurs & les Coutumes de ces différentes Nations. Après cela viennent les Temps Fabuleux & Héroïques, & c'est en cet endroit que nos Auteurs entreprennent de donner une idée de l'Histoire de la Grèce, en remontant, autant qu'il est possible, à l'origine des Peuples qui en furent les Habitans, & en marquant les degrés par lesquels ils s'élevèrent peu à peu d'un état de grossièreté & d'ignorance, à celui d'une habileté supérieure, en fait d'Arts, de Sciences, de Loix, de Gouvernement & d'Exploits militaires.

Il n'est pas besoin de faire remarquer combien cette entreprise est difficile, & le peu d'agrément qu'il y a à marcher dans une route, où l'on court risque à chaque instant de s'égarer. C'est ce que nos Auteurs reconnoissent eux-mêmes. „ Nous n'avons garde, disent-ils, de nous flatter d'être en état d'exécuter „ notre entreprise de façon à contenter entièrement nos Lecteurs; le Période, dont il „ s'agit, étant long & obscur, sans compter „ les ténèbres que l'imagination des Poètes, „ aussi bien que la vanité & l'ignorance des „ Auteurs Grecs y ont ajoutées. Ainsi nous „ pren-

prendrons le plus court chemin pour traverser ce Période de 900 ans, dont les Monumens, quoiqu'enveloppés de récits fabuleux, d'Exploits de Héros, ou d'Adultères & de Combats de Dieux, ne laissent pas de fournir assez de lumière, dans ces tems de ténèbres, pour que l'Histoire des Grecs dût être regardée comme imparfaite, si nous n'en faisons pas la moindre mention.

Cette tâche pénible finie, il ne reste plus à nos Auteurs, pour terminer ce Volume, qu'à exposer l'Histoire des Athéniens & celle des Lacédémoniens. L'Histoire de ces deux Peuples est extrêmement instructive & intéressante. On trouvera dans la première des détails curieux sur la Ville d'Athènes, sur les Loix de Solon, sur l'Aréopage, sur le Sénat & les Magistrats d'Athènes, sur *Pisistrate*, *Aristide*, *Miltiade*, *Thémistocle*, *Cimon*, *Périclès*, *Anaxagore*, *Démotène*, *Socrate*, *Platon*, & plusieurs autres Grands-hommes.

L'Histoire des Lacédémoniens s'étend depuis le tems de *Lycurgue*, jusqu'à celui où ils cessèrent d'être un Peuple libre, c'est-à-dire, durant une longue suite d'années, qu'ils furent le premier Peuple de la Grèce, non point par l'étendue de leur Pais, par leur nombre, par leurs richesses, par l'avantage de leur situation, ou par quelque autre cause accidentelle & externe; mais par leur sagesse, leur vertu, leur valeur, leur modération, leur attachement aux Loix de l'Honneur, leur amour pour la Liberté, & leur aversion pour le Luxe. La fermeté & la gloire du Gouvernement Lacé-

démonien durent leur origine aux sages Loix du fameux *Lycurgue*, par lequel on commence ici leur Histoire, après avoir donné la liste des Rois de Sparte.

Une entreprise importante, & dont on doit avoir obligation à nos Auteurs, c'est d'avoir rapporté en détail les Loix de *Lycurgue*, ce qui ne se trouve, à ce qu'ils prétendent, ni dans aucune de nos Histoires de la Grèce, ni dans aucun de nos Livres de Politique. Les Loix en question peuvent être partagées en douze Tables, suivant les sujets dont elles traitent. En réunissant sous un seul point de vue le contenu de toutes ces Tables, on pourra se former une juste idée du plan de *Lycurgue*, ce qui est absolument nécessaire pour bien entendre l'Histoire Lacédémonienne. En voici le précis.

Dans la première Table, nos Auteurs rangent les Loix de Sparte relatives à la Religion. Les Statues de tous les Dieux & de toutes les Déeses, que ce Peuple adoroit, étoient représentées armées, jusqu'à *Venus* même; & cela afin que le Peuple s'accoutumât à regarder le métier de la Guerre comme noble & honorable, & n'attribuât pas, comme d'autres Nations, la paresse & la luxure aux Dieux. Dans les prières on devoit se borner à demander de quoi pouvoir vivre honnêtement & faire son devoir. On enterroit les morts près des Temples, afin que tout le monde se familiarisât avec l'idée du trépas, & ne l'envisageât point comme une chose si terrible. La manière d'enterrer étoit simple & de très peu de dépense.

Les

Les pleurs, les gémiffemens, & les cris, n'étoient point permis en public, parce qu'on les regardoit comme peu convenables à des Spartiates, que leur Légiflateur vouloit former à la constance & à la grandeur d'ame. Le tems de porter des habits de deuil étoit borné à onze jours; & le douzième jour on offroit un Sacrifice à *Cérès*.

La seconde Table contient tous les Statuts relatifs aux Terres & à la Ville. *Lycurgue* partagea tout le Pais de Laconie en 30000 portions égales; la Ville de Sparte fut divisée en 1000, à ce que disent quelques-uns, en 6000 selon d'autres, & suivant un troisième sentiment, en 4500. Le but du Légiflateur étoit d'établir une égalité de puissance entre les Citoyens, afin qu'aucun d'eux n'en pût opprimer un autre, & qu'il ne s'en trouvât pas que la misère engageât à se laisser corrompre. La Ville n'étoit point entourée de murailles, parce que *Lycurgue* aimoit mieux en confier la défense à la valeur des Citoyens, qu'à l'habileté des Maçons. Les Maisons étoient bâties avec la dernière simplicité, & les utensiles étoient entierement les mêmes chez tous les Citoyens.

La troisième Table comprend les Loix concernant les Citoyens. Leur nombre devoit égaler exactement celui des portions dans lesquelles la Ville avoit été divisée. Tout Enfant qui n'étoit ni sain, ni bien-fait, devoit être jeté dans une Caverne, qui étoit au pied du Mont Taygète. Les Etrangers ne pouvoient pas faire un long séjour à Sparte; & il étoit défendu aux Citoyens de voyager, à moins que

le bien de la République ne le demandât.

On trouve dans la quatrième Table les Loix touchant le Mariage. Le Célibat pour les Hommes étoit réputé infame, & puni d'une façon extraordinaire ; car, premièrement, le vieux Garçon étoit obligé de se promener au cœur de l'hiver sur la Place publique : secondement, en se promenant, il devoit chanter une Chanson satirique contre lui-même : & , en troisième lieu, on ne lui rendoit aucun des honneurs qu'on accordoit sans cela à ceux d'un âge avancé. On accordoit de grands privilèges à ceux qui avoient trois Enfans ; & ceux qui en avoient quatre, ne payoient pas la moindre taxe. Il étoit permis aux Maris de prêter leurs Femmes, les Rois seuls étant exceptés de ce privilège.

La cinquième Table contient les Loix relatives à la Nourriture. *Lycurgue* avoit eu soin qu'on accoutumât les Lacédémoniens, dès leur plus tendre enfance, à domter leurs appétits. Les Nourrices devoient les faire jeûner de tems en tems. Tous les Enfans étoient élevés de la même manière, & nourris des mêmes alimens, afin qu'ils n'apperçussent aucune distinction entre les Pauvres & les Riches, & qu'ils se considérassent tous comme égaux, & comme frères. Les Jeunes-gens avoient seuls la permission de manger de la Viande, ceux d'un âge plus avancé se nourrissant d'un Mets nommé *la Sauce noire*, & de quelques Légumes. Les Garçons couchoient ensemble dans des Chambres. Leurs Lits étoient fort durs en Été ; ils étoient plus doux en hiver, mais jamais assez pour qu'on pût se faire un plaisir d'y
rester

rester longtems. Tous les Citoyens étoient obligés de manger ensemble, & ceux qui s'en abstenient, devoient payer une amende. L'Lyresse étoit réputée infame, & sévèrement punie.

On range dans la sixième Table les Loix concernant les Habits. Les Riches n'étoient pas mieux vêtus que les Pauvres. Ils ne chargeoient jamais, ni la façon, ni les étoffes de leurs Habits, qu'ils portoient pour se garantir des injures de l'air, & point pour paroître. Les Garçons étoient obligés d'aller sans Souliers, qu'il ne leur étoit permis de porter qu'à un certain âge, en cas que leur genre de vie l'exigeât; cependant ils devoient avoir pris l'habitude de s'en passer, & pouvoir monter & descendre, pieds nuds, dans des endroits escarpés. Les Enfans ne portoient point leurs Cheveux; mais quand ils grandissoient, ils les laissoient croître, & ne les coupoient plus. Les Filles & les Femmes, tant qu'elles étoient jeunes, portoient des Habits qui ne leur venoient que jusqu'aux genoux, ou, suivant quelques Auteurs, pas même encore si bas; ce qui étoit, disent nos Auteurs, certainement indécent (a), & qui a été reproché

(a) On s'accoutume à tout, & une chose ne doit pas passer pour *indécence*, lorsqu'elle est pratiquée par toute une Nation. Les Enfans des Nègres & ceux des Américains vont tout nuds, sans que cela soit regardé comme *indécence*. Les Hommes & les Femmes ne couvrent qu'à moitié ce que nous cachons le plus. Après tout, une partie du Corps n'est pas plus laide que l'autre, pour devoir être cachée. Dieu n'a pas caché dans les Animaux ce qui fait la différence de leur Sexe.

ché comme tel aux Spartiates par les Grecs & par les Romains. L'Or, les Pierres précieuses, & d'autres riches Ornemens, étoient des choses que des Femmes de médiocre vertu avoient seules la permission de porter. Les Filles paroissoient en public sans voile, au-lieu que les Femmes mariées en portoient toujours, la Société ayant intérêt que les premières fussent regardées, & pas les autres. Dans de certains Exercices publics, des Personnes de l'un & de l'autre Sexe étoient tout-à-fait nues : „ impu-
 „ dence, disent nos Auteurs, dont *Plutarque*
 „ tâche de faire l'apologie, en disant *qu'il n'y a*
 „ *point de nudité pour une Ame sage & ver-*
 „ *tueuse*, comme si, par un jeu de mots, on
 „ pouvoit justifier une pratique diamétralement
 „ opposée aux bonnes Mœurs.

La septième Table comprend quelques Ordonnances générales. Une obéissance exacte aux ordres de leurs Supérieurs étoit un des grands devoirs imposés aux Lacédémoniens. La Vieillesse étoit honorée à Sparte; les Jeunes-gens s'y levoient en présence des Vieillards, toutes les fois que ceux-ci entroient dans quelque Place publique; ils s'ôtoient de leur chemin, quand ils les rencontroient dans les rues, & gardoient un silence respectueux quand les autres parloient. Les Vieillards avoient enco-

re

En Turquie, les Femmes & les Filles se voilent le Visage, elles n'osent le montrer, ce seroit un deshonneur. Les nôtres font-elles la même chose? Nous trouverions ridicule qu'elles le fissent. Vous voyez donc que tout dépend de la coutume & de l'opinion.

re d'autres prérogatives, dont on trouvera le détail dans l'Ouvrage même.

Les Etudes & les Connoissances des Lacédémoniens forment le sujet d'une huitième Table. La simplicité de leurs Mœurs, & leurs Inclinations guerrières, furent cause qu'ils s'attachèrent moins aux Sciences que les autres Peuples de la Grèce: ils mesuroient la valeur des choses par leur utilité, &, par cette raison, ils écrivoient pour être lus, & parloient pour se faire entendre. Les Arts n'étoient pas plus en estime chez eux que les Sciences, la Profession de Soldat étant la seule dont on fit cas à Sparte. Les Banquiers, les Orateurs de profession, & les Diseurs de bonne-aventure n'étoient point admis dans cette Ville. Les Lacédémoniens affectoient particulièrement d'être concis dans leurs Discours, & accoutumoient leurs Enfans, dès leur âge le plus tendre, à n'employer pas plus de mots qu'il n'étoit absolument nécessaire: Style qui a reçu, à cette occasion, le nom de *Laconique*, qu'il a toujours gardé depuis. Le principal article de leur Education consistoit à donner aux Jeunes-gens des idées exactes des Hommes & des Choses. Les railleries fines, pourvu qu'elles n'eussent rien de choquant, étoient admirées; ce qui, joint à leur brieveté sentencieuse, a produit une infinité de bons-mots Lacédémoniens. L'Amour des Garçons étoit honnête & vertueux, & n'avoit rien de cette honteuse sensualité dont il étoit accompagné à Athènes. L'attachement au Beau-sexe y étoit commun & violent, Le Vol, pourvu qu'il fût fait adroitement,

Cc 5

n'a-

n'avoit rien de honteux. Ceux, qui étoient découverts en entreprenant de voler, étoient punis sévèrement.

On renferme dans la neuvième Table les Exercices ordonnés par la Loi. La Chasse étoit un des divertissemens ordinaires des Enfans, & formoit même une partie de leur Education, parce qu'elle fortifie le Corps, & le rend en même tems plus souple & plus agile. Leurs Danfes publiques étoient formées par des Personnes de l'un & de l'autre Sexe : mélange qui avoit lieu dans presque tous leurs divertissemens, jusques là que les Femmes égaloient les Hommes en adresse & en force, à lancer la barre, & à tels autres exercices violens.

La dixième Table contient les Loix relatives aux Monnoies d'Or & d'Argent. *Lycurgue*, connoissant le danger des Richesses, avoit décrié ces deux Métaux ; mais, comme il n'étoit pas possible de vivre en Société sans quelque sorte de Monnoie, il ordonna qu'on ne se serviroit que de Monnoie de Fer, qu'il fit d'un si grand poids & d'un si bas prix, qu'il falloit deux Chevaux pour porter une assez petite somme. Les Monnoies étrangères n'avoient point de cours à Sparte, & il étoit même défendu d'y en apporter.

Les Loix de Sparte concernant les Cours de Justice font le sujet de l'onzième Table. Ce n'étoit qu'à trente ans passés qu'un Homme avoit le droit de se mêler de Procédures Juridiques. On regardoit comme une chose indécente d'aimer les Procès, ou de se plaire à en-
ten-

tendre des Plaidoyers où l'on n'avoit aucun intérêt personnel.

Les Loix Militaires forment la matière de la douzième Table. Suivant les meilleurs Ecrivains, un Homme ne pouvoit servir à l'Armée à moins qu'il n'eût trente ans. Les Troupes ne se mettoient en marche qu'après la pleine Lune. Il étoit défendu de combattre souvent contre le même Ennemi, de peur qu'il ne devînt trop habile dans le métier de la Guerre. Ils dormoient la nuit tout armés; mais leurs Avant-gardes n'avoient point de Boucliers, afin de ne se pas abandonner au sommeil, étant hors d'état de se défendre. Dans toutes leurs Expéditions, ils avoient grand soin de pratiquer leurs Rites Religieux. Dans une Bataille, la fuite les rendoit infâmes, & les exposoit au risque d'être tués par leurs propres Mères, pour avoir déshonoré leurs Familles. Après avoir porté les Armes 40 ans, on étoit dispensé de servir plus longtems: d'où il s'ensuit qu'un Lacédémonien n'étoit pas censé invalide avant 70 ans, en supposant qu'il fissent à 30 ans leur première Campagne.

Voilà un Abrégé des principales Loix de *Lycurgue*, que nos Auteurs ont comprises en douze Tables. Ce fameux Législateur n'en mit aucune par écrit, voulant qu'elles fussent gravées dans le cœur du Peuple. Pour mieux réussir à cet égard, il fit tout son possible pour qu'on crût qu'elles lui avoient été données par Apollon, ce qui lui servit de prétexte pour les appeler des *Loix Divines*.

L'invention étoit admirable, & c'est là le vrai

vrai moyen de faire croire au Peuple tout ce qu'on veut. Joignez à cela qu'il y avoit une Loi qui *interdisoit aux Jeunes-gens les questions & les recherches qu'ils pourroient faire sur les raisons qui fondonnent les Loix par lesquelles ils étoient gouvernés. Leur grand devoir étoit d'obéir.* Ainsi, point d'examen, une foi aveugle, une soumission sans bornes ; en falloit-il davantage pour en faire de vrais Bêtes de somme ? Avec de pareils préjugés, on peut faire de l'Homme, l'Etre le plus bizarre, le plus stupides qu'il y ait dans la Nature. Ah, combien n'y en a-t-il pas qui se laissent encore aujourd'hui bernier de la même manière !

ARTICLE VII.

L'ORTHOPEDIE, ou l'Art de prévenir & corriger, dans les Enfans, les Difformités du Corps. Le tout par des moyens à la portée des Pères & des Mères, & de toutes les Personnes qui ont des Enfans à élever. Par Mr. ANDRY, Conseiller du Roi, Lecteur & Professeur en Médecine, &c. Avec Figures. Deux Tomes in 8. Pag. 304 pour le premier Tome, 310 pour le second, & 84 pour la Préface, sans compter la Table des Articles. A Bruxelles, chez George Fricx, 1743.

L'Auteur de cet Ouvrage nous apprend mille Faits curieux & intéressans, dont il n'est presque fait nulle mention dans les Livres de
Mé-

Médecine. Si l'on observoit, du moins une partie de ce qu'il enseigne, on ne verroit pas tant d'Enfans difformes ou contrefaits, soit qu'ils soient tels, ou par quelque vice naturel de conformation, ou par quelque mauvaise habitude, ou par la faute des Mères & des Nourrices, ou enfin par quelque accident. Comme il propose des moyans propres à corriger les moindres vices, les moindres défauts du Corps, il n'y a presque personne qui ne puisse tirer quelque avantage des excellentes leçons qu'il donne; & comme d'ailleurs il n'enseigne rien qui ne soit à la portée de tout le monde, & très facile à mettre en pratique, on ne sauroit trop en recommander la lecture, surtout aux Pères & Mères de Famille, & à tous ceux qui sont chargés de la conduite & de l'éducation des Enfans. „ Il est non seulement „ permis, *dit-il (a)*, d'avoir soin de la bonne- „ grace du Corps, mais ce soin, pourvu qu'il „ soit renfermé dans certaines bornes que la Rai- „ son prescrit, & que chacun connoit assez, „ doit être recommandé : nous sommes nés „ les uns pour les autres, il faut éviter d'avoir „ rien de choquant; &, quand on seroit seul „ dans le monde, il ne conviendrait pas de „ négliger son corps au point de le laisser de- „ venir difforme, ce seroit aller contre l'inten- „ tion même du Créateur.

C'est sur ce principe qu'est fondée cette *Orthopédie (b)*. Mr. Andry suppose que les Pa-
rens

(a) Dans la *Preface*, pag. 72.

(b) Ce terme d'*Orthopédie* est composé de deux mots Grecs, savoir, d'*Orthos*, qui veut dire *droit*, exempt de *dis-*

rens ne font pas tous comme cette bizarre Mère, qui voyant de très belles dents à une jeune fille qu'elle avoit, lui fit arracher les plus belles, de peur que la jeune Personne n'en tirât vanité, & que ce ne fût un obstacle à son mariage (a). Cet étrange procédé lui rappelle celui d'une autre Mère aussi insensée, qui, ayant une fille extrêmement bien-faite, l'exhortoit sans cesse à pancher la tête, à avancer le cou, & à marcher les pieds en dedans, lui disant pour raison, qu'il falloit éviter de plaire au monde. Belle leçon!

Cet excellent Traité est partagé en quatre Livres. Le premier est une introduction aux trois autres, & renferme une notion générale du Corps. Le second a pour objet l'art de prévenir & de corriger, en particulier, les difformités de la Taille par rapport au Tronc du Corps. Il y comprend aussi la Tête, mais seulement quant à la manière de la tenir; car pour la forme de la Tête, pour la Chevelure & pour le Visage, ce sont trois articles qui n'ont rien de commun avec la Taille, & dont il traite séparément. Le troisième Livre concerne les difformités des Bras, des Mains, des Jam-

bes
différentes, qui est selon la rectitude; & de Pédion, qui signifie Enfant. Cette expression a paru à Mr. Andry d'autant plus permise, que deux célèbres Auteurs en ont employé de semblables. Le premier est Scévole de Sainte-Marthe, qui a donné le titre de Pédotrophie à un Traité sur la manière de nourrir les Enfants à la mammelle. Le second est Claude Quillet, qui publia en 1656 la Callipédie, où il traite des moyens d'avoir de beaux Enfants.
 (a) Dionis, Cours d'Opérations de Chirurgie.

des & des Pieds. Il s'agit de celles de la Tête dans le quatrième, savoir premièrement; des difformités de la Tête proprement dite; secondement, de celles des Cheveux; troisièmement, de celles du Visage. L'Auteur considère le Visage d'abord en général, pour ce qui concerne la mine; puis en détail, pour ce qui concerne les différentes parties qui le composent, dont les unes se présentent d'elles-mêmes, comme le Front, les Sourcils, les Paupières, les Yeux, le Nez, les Joues, les Oreilles, les Lèvres, le Menton, la Peau; & dont les autres sont moins apparentes, comme les Gencives, les Dents & la Langue. Il parle de ce dernier Organe, par rapport au Mutisme, au Bégaiement ou Brédouillement, & autres vices sensibles de la Langue, pour ce qui regarde la parole.

Dans tous ces articles, il ne considère que les défauts extérieurs, je veux dire ceux qu'on ne sauroit cacher, & qu'il est en même tems au pouvoir des Pères & des Mères de prévenir & de corriger, dans leurs Enfans, par les moyens qu'il enseigne. Quand il parle, par exemple, des vices qui concernent les yeux, ce n'est pas pour enseigner de quelle manière on guérit une Goute séreine, ou comment on abat une Cataracte; ces choses demandent des traitemens, où il est besoin de toutes les lumières de la Médecine & de toute la dextérité de la Chirurgie; mais c'est pour montrer aux Parens ce qu'ils peuvent pratiquer eux-mêmes à l'égard de leurs Enfans, afin de leur conserver la vue droite, & le regard agréable, de les
em-

empêcher de loucher, de clignoter, &c. Tout de même, lorsqu'il parle de l'Oreille, ce n'est point pour enseigner à guérir une Surdité; mais comment il faut se conduire pour procurer, ou pour conserver à une Oreille la perfection extérieure qu'elle doit avoir, comme d'être bien couch  e, bien plaqu  e, &c. Il envisage pr  mierement les parties dans leur perfection naturelle, & il enseigne à les maintenir dans cet état de perfection; puis il les considère par rapport aux difformités auxquelles elles peuvent être sujettes, & il enseigne à corriger ces difformités, depuis celles qui attaquent la Taille & le Visage, jusqu'à celles qui attaquent les Ongles & les Cheveux. Il débute toujours par une notion générale de l'extérieur du Corps. C'est une espèce d'inventaire qu'il fait de toutes les parties dont il doit parler dans la suite.

Tel est, en général, le plan que l'Auteur s'est proposé. Donnons maintenant quelques exemples des défectuosités dont il parle, & des moyens qu'il propose pour les corriger. On pourra mieux juger par-là de l'utilité & des grands avantages qu'on peut retirer de son Ouvrage. Je ne doute point que ce que j'en vai exposer, n'excite la curiosité de la plupart des Lecteurs, & ne les porte à profiter, soit pour eux-mêmes, soit pour d'autres, des excellens préceptes qu'il renferme. Il est bon que l'on sache, que je n'exposerai ici qu'un petit nombre d'articles, & que je n'en tirerai même qu'une partie de ce qu'ils contiennent de plus remarquable.

*Soin qu'on doit prendre des Clavicules
& de la Poitrine des Enfans.*

La conformation extérieure du coffre de la Poitrine, lorsqu'elle a les conditions nécessaires, fait une des plus grandes graces de la Taille. Une Poitrine avancée, pourvu qu'elle ne le soit pas au-delà d'un certain point, produit un bel effet à la vue. Une Poitrine, au contraire, déprimée & aplatie, en produit un très désagréable; outre que cette figure est moins convenable pour la santé, & pour la longue vie. La Poitrine a les proportions requises, lorsqu'elle est suffisamment avancée en-devant par-enhaut, sur-tout aux Femmes; qu'elle est surmontée de Clavicules, qui ne sont point trop courbes; qu'elle ne fait point la voute en arrière; qu'elle ne panche point plus d'un côté que de l'autre, & qu'enfin elle est comme une Hotte, c'est-à-dire, avancée en-devant par-enhaut, & plate en arrière.

Le coffre de la Poitrine, dans sa partie supérieure, immédiatement sous le Cou en devant, est surmonté par deux Os courbés en dehors, & couchés bout à bout, l'un à droit l'autre à gauche, laissant dans l'endroit de leur réunion, une petite fosse, qui fait comme la figure d'une Fourchette, & qui en a retenu le nom. La courbure de ces deux Os, appelés *Clefs* ou *Clavicules*, & qui sont comme le soutien des bras, cause de grands creux à une Gorge maigre. Ce sont ces creux qu'on appelle ordinairement *Salieres*. Mais, d'un autre côté, elle

Tom. XXXI. Part. II. D d donne

donne de la facilité au mouvement des Bras. Cette courbure des Clavicules est plus voutée aux Hommes qu'aux Femmes. Aussi remarque-t-on que les Hommes remuent les Bras avec plus d'aisance, & que les Femmes, au contraire, ne peuvent jeter une pierre, ni jouer au Volant, avec la même facilité. Mais ce petit défaut est compensé en elles par l'égalité de la Gorge, qui est d'autant plus pleine, que ces Os sont moins cambrés. Ajoutons que les Clavicules moins courbes sont plus longues; d'où il arrive que les Femmes ont ordinairement le haut de la Poitrine plus large, & par conséquent une plus belle quarrure, ce qui est une des perfections de la Taille.

Toutes ces remarques, & d'autres encore que nous passons sous silence, font voir que les Parens doivent empêcher avec grand soin, lorsqu'on emmaillote leurs Enfans, qu'on ne leur serre trop les Epaules, ce qui feroit faire aux Clavicules, un arc plus vouté qu'il ne faut, & rendroit la Gorge moins large. Quand les Enfans sont en robe, on doit, pour la même raison, leur donner des corps, dont l'ouverture des manches puisse jeter suffisamment les bras en dehors; & , lorsqu'ils sont un peu grands, leur présenter un bâton suffisamment long, qu'on leur fasse tenir horizontalement par les deux extrémités, les bras étendus. Le petit effort qu'ils feront alors, pourvu qu'on recommence souvent, obligera les Clavicules à s'allonger & à s'applatir. Il faut, de plus, faire souvent avancer aux Enfans, la poitrine.

en

en devant , & ne se point lasser de les tenir dans cet exercice. Le mouvement qu'ils feront , pour en venir à bout , repoussera les bras en arrière , & , par une suite nécessaire , forcera les Clavicules à s'étendre.

Epaules rondes. Cou enfoncé dans les Epaules. Epaule plus haute , ou plus grosse que l'autre. Epaule qui panche trop d'un côté.

Pour empêcher les Epaules de rondir , il faut avoir soin de porter les Coudes bien en arrière , de les poser sur les Hanches , & d'avancer la Poitrine. Il faut , pendant la nuit , coucher le plus à plat qu'il se peut ; & , si une Epaule est plus grosse , on fera coucher l'Enfant sur le côté opposé à cette Epaule ; car l'Epaule , sur laquelle on se couche , s'élève toujours sur la surface du Dos. Les Nourrices , les Séveruses , les Gouvernantes , qui suspendent sans cesse un Enfant par la Lizière , en le soulevant en l'air , l'exposent à avoir le Cou enfoncé dans les Epaules. Les Maitres & Maitresses à lire ou à écrire , qui font lire ou écrire un Enfant sur une table trop haute , & qui monte au-dessus des Coudes de l'Enfant , (car il faut qu'elle soit deux doigts plus basse) , l'exposent à la même difformité d'avoir le Cou enfoncé dans les Epaules. Ce qu'on dit ici des tables à écrire , doit aussi s'entendre des tables à manger. Quand on voit qu'un Enfant a de la disposition à enfoncer le Cou dans les Epaules , on ne doit jamais le laisser asséoir dans des

fièges qui ayent des accoudoirs. Ces accoudoirs, quand il s'en sert, lui font monter les Epaules, & il arrive delà que le Cou y demeure enfoncé. On peut voir dans l'Auteur les moyens qu'il propose pour les autres difformités dont il fait mention dans cet article.

Des Sourcils.

Quatorze conditions sont requises pour les Sourcils. 1. Il faut qu'ils soient suffisamment garnis de poils. 2. Qu'ils ne soient néanmoins que médiocrement épais. 3. Qu'ils forment sur le front une ligne concave en manière d'arc, & dont la cavité fasse une petite voute au-dessus des yeux, telle que la représente Mr. de *Voiture* dans cette Stance, où il dépeint les Sourcils d'une jeune Personne qu'il rencontre dans un Bal.

*Sur un Front, blanc comme l'Yvoire,
Deux petits Arcs de couleur noire
Etoient mignardement voutés,
D'où ce Dieu, qui nous fait la guerre,
Foulant aux pieds nos libertés,
Triumphoit de toute la Terre.*

4. Il faut que la tête des Soureils soit plus garnie de poils que la queue. 5. Que l'Entrecil soit absolument nud. 6. Que les poils ne rebroussent point, mais soient couchés de manière, qu'ils tendent du Nez vers les Tempes, & non des Tempes vers le Nez. 7. Qu'ils soient courts & sans interruption. 8. Qu'aucun
ne

ne soit hérissé & n'enjambe sur l'autre. 9. Qu'ils soient noirs ou chatains, & non ardens, ni roux. 10. Qu'ils fassent l'Arc entier. 11. Que cet Arc ne soit que médiocrement élevé. 12. Qu'il y ait de chaque côté un Sourcil. 13. Qu'on n'en soit point absolument dénué. 14. Qu'il n'y en ait point deux l'un sur l'autre.

Notre Auteur examine en particulier chacune des conditions requises pour les Sourcils, & propose en même tems les moyens qu'il croit les plus convenables pour remédier à leurs défauts. Je ne m'arrêterai qu'à ce qu'il dit au No. 5. où il traite de l'*Entrecil*, que l'on nomme aussi l'*Entredeux* des Sourcils. Il prétend que cet Entrecil doit être absolument nud, parce que, lorsqu'il ne l'est pas, c'est une difformité parmi nous. Il y a des Pais où c'est, au contraire, une beauté, d'avoir les Sourcils joints. Quelques Auteurs anciens parlent de ces sortes de Sourcils, comme d'un agrément, & entre autres *Pétrone* & *Ovide*. Ce dernier remarque (a) que les Dames de son tems recouroient à l'artifice pour se procurer de tels Sourcils.

Un Auteur moderne a écrit que les Sourcils joints marquoient de la mechanceté. Un autre a dit que le *Maréchal de Turenne* avoit les Sourcils gros & rassemblés, ce qui lui faisoit une physionomie malheureuse ; mais ces sortes de décisions sont sans fondement. Les Sourcils joints, non plus que les Sourcils gros & rassemblés, n'annoncent ni mal ni bien, & tout

(a) *Arte Supercilii confinia nuda repletis.*

tout ce qu'on en dit de mauvais, ne git que dans l'imagination. Il y a des personnes, qui ont les Sourcils joints, & qui sont très douces. Il y en a qui les ont gros & rassemblés, & qui sont très heureuses. Mr. de *Turenne* a eu un succès infini, dans toutes ses entreprises. Il est vrai qu'ayant monté sur une hauteur, pour découvrir le Camp ennemi, il fut tué malheureusement d'un coup de canon. Mais qu'est-ce que cette infortune peut avoir de commun avec les Sourcils gros & rassemblés qu'il avoit, & que l'on prétend qui lui faisoient une physionomie malheureuse?

Mr. de *Voiture* se moque, & avec raison, de l'indication que les Physionomistes tirent des Sourcils joints. „ Ne pensez pas, dit-il „ (a), que je sois encore cette foible créature „ que vous avez vue autrefois, je suis tout autre que vous ne sauriez vous imaginer. Je „ suis cru de six grands doigts dans mon voyage. J'ai le visage plus long que je ne l'avois, les yeux noirs, la barbe noire, &, lorsque je me figure, qu'est fait le Baron de *Ville-neuve*; je lui ressemble plus, à cette heure, qu'à Mr. *Serisay*. Cette mine, entre douce & naïve, est passée en une autre toute contraire, & il ne m'est plus rien resté „ qui ne soit changé, sinon que j'ai encore les „ *Sourcils joints*, qui est la marque d'un fort „ méchant nomme”. Voilà comme Mr. de *Voiture* raille Messieurs les Physionomistes au sujet des Sourcils joints.

II

(a) Dans une de ses Lettres à Mademoiselle *Paule*.

. Il ne faut pas confondre les Sourcils joints naturellement, dont il s'agit ici, avec ces Sourcils joints qui viennent de ce que l'on fronce le front, & qu'on approche, par ce moyen, les deux Sourcils l'un contre l'autre. Dans ce dernier cas, si les Sourcils sont joints, ce n'est pas que l'Entrecil soit couvert de poils, comme les Sourcils; mais c'est qu'il est caché par les rides du front, lesquelles rapprochent les deux têtes des Sourcils l'une contre l'autre, comme chacun peut s'en convaincre, en ridant le front devant un miroir. Comme la jonction des Sourcils vient alors de ce qu'on fronce le front, & que ce froncement est ordinaire aux personnes rêveuses & mélancoliques, il n'y a rien d'absurde à dire qu'ils sont la marque, non pas d'un méchant homme, car ce seroit aller trop loin, mais d'un homme rêveur & mélancolique. Nous renvoyons à l'Ouvrage même, pour ce qui concerne les moyens que l'on doit employer, lorsque les têtes des Sourcils se touchent indépendamment de toute ride du front.

Difformités du Nez.

On compte onze difformités du Nez : 1. le manque de Nez ; 2. le Nez plat ou épaté ; 3. le Nez en pied de marmite ; 4. le Nez de travers ; 5. le Nez boutonné ; 6. le Nez poly-peux ; 7. le Nez pointillé ; 8. le Nez trop gros ; 9. le Nez fendu ; 10. le Nez chevalin ; 11. le tic du Nez.

Nous ne suivrons pas notre Auteur, qui pas-

se en revue tous ces articles : il suffira de donner l'extrait de quelques-uns.

On demande si le manque de Nez est une difformité réparable. Pour satisfaire à cette question, il faut premièrement savoir si cette difformité vient de naissance, ou si elle est l'effet de quelque accident survenu ensuite. Il y a des gens qui prétendent qu'elle peut se réparer, de quelque cause qu'elle procède, & même si avantageusement, qu'une personne sans Nez puisse s'en faire fabriquer un véritable, aussi long & aussi bien taillé qu'elle voudra, sans qu'on puisse s'apercevoir que ce soit l'effet de l'art. D'autres soutiennent qu'on ne peut rétablir que les Nez qui viennent d'être séparés, & qui tiennent encore au visage par quelque bout. Mr. *Dionis* (a) indique la manière de remédier à ce dernier accident, & fait voir que cette reprise de Nez n'a rien de surprenant, puisque le Nez, dont il s'agit, tient encore par une partie, à l'endroit d'où il a été séparé. Mais qu'un Nez totalement coupé, en sorte qu'il ne tienne plus à rien, puisse reprendre vie, étant ainsi présenté à sa place ; c'est ce que le même Auteur regarde comme impossible, & il traite de fabuleuses les histoires que l'on rapporte de pareilles guérisons.

Taliacot & plusieurs autres Auteurs ont fait mention d'opérations semblables à celles dont parle Mr. *Dionis*, & les ont débitées comme des faits certains. „ Mais si ce Chirurgien, dit „ Mr. *Andry*, vivoit aujourd'hui, & qu'il eût „ connoissance de celle qui se lit dans un nouveau

„ *Trai-*

(a) *Cours d'Opérations de Chirurgie.*

„ *Traité d'Opérations de Chirurgie*, où il est
 „ parlé d'un bout de Nez arraché avec les
 „ dents, par un Soldat qui se battoit avec un
 „ autre; puis jetté par ce Soldat dans un Ruis-
 „ seau plein de boue, foulé ensuite aux pieds
 „ par le même; lavé & relavé, après cela,
 „ par un Chirurgien, à une Fontaine d'eau
 „ fraîche, comme on y auroit lavé un pied de
 „ Veau prêt à mettre au pot; enfin, appliqué
 „ en son ancienne place, par ce Chirurgien,
 „ y reprit si parfaitement, qu'au bout de trois
 „ ou quatre jours, à peine s'apperçut-on qu'il
 „ eût jamais été retranché. Si, dis-je, ce
 „ Chirurgien, ennemi des fables, vivoit au-
 „ jourd'hui, & qu'il eût connoissance de cel-
 „ le-ci, combien ne se recrieroit-il pas sur u-
 „ ne fiction si puérile? fiction cependant avan-
 „ cée par son inventeur, comme un fait dont
 „ il n'est pas permis de douter.

Mr. *Andry* ne nous dit point à qui il en
 veut dans cet article, ni d'où il a tiré ce fait
 qu'il traite de fabuleux. Comme cette restitu-
 tion de Nez est en effet quelque chose d'assez
 singulier, j'apprendrai au Lecteur par qui &
 dans quel Ouvrage il en est fait mention. C'est
 Mr. *Garengot* (a) qui rapporte cette Observa-
 tion, & qui assure avoir pansé lui-même le
 Soldat. Comme le récit qu'il en fait, n'est
 pas long, je l'exposerai ici en entier. Voici en
 quels

(a) *Traité des Opérations de Chirurgie, fondé sur la
 Mécanique des Organes de l'Homme, & sur la Théorie &
 la Pratique la plus autorisée, &c. Par René-Jaques-
 Croissant de Garengot. Tome III, pag. 55, 56. Secon-
 de Edit. Paris, 1731.*

quels termes il en parle. „ Le 26 Septembre
„ 1724, un Soldat du Régiment de *Conti*,
„ Compagnie de Malide, sortant de l'*Epée*
„ *Royale*, Cabaret qui est au coin de la Rue
„ des *Deux-Ecus*, se battit avec un de ses
„ Camarades, & fut, dans ce combat, mor-
„ du de façon qu'on lui emporta presque tou-
„ te la partie cartilagineuse du Nez. Son ad-
„ versaire, sentant qu'il avoit un morceau de
„ chair dans la bouche, le cracha dans le Ruis-
„ seau, &, tout en colère, marcha dessus,
„ comme pour l'écraser. Le Soldat, n'étant
„ pas moins animé, ramassa son bout de Nez,
„ & le jeta dans la Boutique de Mr. *Galin*
„ mon Confrère, pour courir après son enne-
„ mi. Pendant ce tems-là, Mr. *Galin* exami-
„ na ce bout de Nez qu'on venoit de jeter
„ dans sa Boutique; &, comme il étoit cou-
„ vert de boue, il le lava à la Fontaine. Le
„ Soldat, venu pour se faire panser, on fit
„ chauffer du Vin pour sa plaie & son visage,
„ qui étoient couverts de sang, puis on mit le
„ bout de Nez dans le Vin pour l'échauffer un
„ peu. Aussitôt que cette plaie fut bien neto-
„ yée, Mr. *Galin* ajouta le bout de Nez dans
„ sa place naturelle, & l'y maintint par le mo-
„ yen d'un Emplâtre agglutinatif, & de la
„ Fronde. Dès le lendemain, la réunion pa-
„ rut se faire, & le quatrième jour je le pan-
„ sai moi-même chez Mr. *Galin*, & vis que
„ ce bout de Nez étoit parfaitement réuni &
„ cicatrisé.

Voilà un fait qui paroît bien avéré, attesté
par un témoin oculaire, qui cite lui-même
d'au-

d'autres témoins, qui indique le lieu, le tems, la personne, en un mot, toutes les circonstances qui concernent l'heureux succès de cette opération; & cependant ce fait, quelque authentique qu'il paroisse, est non seulement révoqué en doute par Mr. *Andry*, mais encore traité par lui de *fiction puerile*. Où en sommes-nous? Si ce fait est faux, s'il est inventé pour en imposer au Public, que devons-nous croire d'un nombre prodigieux d'Observations qu'on nous donne pour vraies, & qui n'ont cependant pas autant de marques d'authenticité qu'en a celle-ci. C'est à Mr. *Garengot* à justifier ce qu'il a avancé, & à faire voir qu'il n'est ni un menteur, ni un imposteur, comme on l'en accuse ici. Si le fait est tel qu'il le rapporte, il lui est facile de se justifier, & de confondre Mr. *Andry*. L'équité demande que l'on suspende son jugement sur cette accusation, à moins que l'on ne démontre que la réunion dont il est ici question, est absolument impossible, car dans ce cas l'examen du fait deviendrait inutile, & Mr. *Garengot* se trouveroit convaincu de fausseté (a).

De tous les autres articles, qui concernent les difformités du Nez, je n'exposerai ici que celui où l'Auteur traite du *Naz pointillé*. Voici ce qu'il en dit. Il y a des Nez tout pointillés de petits trous, comme des noyaux d'Amandes.

(a) Les Observations rapportées dans l'*Hist. de l'Acad.* An. 1719, pag. 36, sur la réparation de quelques parties du Corps humain, mutilées ou perdues, paroissent être en faveur de Mr. *Garengot*. J'y renvoie le Lecteur.

des. On croit ordinairement que ces petits trous sont des loges de Vers ; & , dans cette pensée , on a coutume de pincer , entre deux ongles , ces endroits-là , pour en faire sortir les prétendus Vers , lesquels ne sont qu'une crasse durcie. Ce pincement fait sortir , effectivement , cette crasse , qui ressemble à de petits Vers , sans en être. Mais , d'un autre côté , il produit trois mauvais effets ; le premier , de rougir le Nez ; le second , de le grossir ; & le troisième , d'y faire quelquefois élever des tumeurs.

Pour effacer ces pointillures , notre Auteur prétend qu'il n'y a point de meilleur moyen , que de mettre tout le long du Nez , avec le doigt , ou avec un petit Pinceau , un peu d'Huile de Muscade. Cette Huile , appliquée plusieurs fois le jour pendant quelques semaines , ramollit les petits paquets de crasse engagés dans ces trous , & les fait sortir , lorsqu'on passe un petit linge sur le Nez. Puis , avec quelques gouttes de Vinaigre rosat , dont on frote doucement le Nez , on vient à bout de resserrer ces petites ouvertures , en sorte qu'il n'en paroît plus.

Des Yeux.

Mr. *Andry* nous donne le détail de sept difformités des Yeux , qui sont 1. l'Oeil louche ; 2. l'Oeil enflammé ; 3. l'Oeil égaré ; 4. l'Oeil squameux ; 5. l'Oeil clignotant ; 6. l'Oeil plus petit que l'autre ; 7. l'Oeil hagard.

Je

Je me contenterai d'extraire ce qu'il dit de l'*Oeil louche* & de l'*Oeil bagard*.

Les Enfans sont louches, ou dès la naissance, ou seulement après la naissance. Dans ce dernier cas, le *Strabisme* (c'est le nom qu'on donne à cette maladie) procède presque toujours de la faute des Nourrices, qui couchent leurs Enfans dans de faux jours, où la lumière ne leur vient pas du sens qu'il faut; au-lieu qu'on doit les coucher de façon, qu'ils aient la lumière, soit du jour, soit de la chandelle, vis-à-vis d'eux. Une autre faute des Nourrices, c'est lorsque, pour appaiser leurs Enfans qui crient, elles leur présentent, tout contre leurs Yeux, une Poupée, un Hochet, un Chapelet, un Colier, & autres choses semblables, qu'elles font voltiger, & qu'ils ne peuvent regarder de si près sans loucher.

La première chose qu'il faut observer, pour guérir le Strabisme, c'est de ne jamais laisser les Enfans regarder rien de trop près, ou trop de côté, ou qui soit situé trop directement au-dessus de leurs Yeux. Quelques-uns conseillent de donner à lire aux Enfans louches, des écritures menues, ou de les faire travailler à des ouvrages fins, comme Tapisseries à petits-points, Broderies délicates, Découperes; mais c'est de quoi il faut bien se garder, ce seroit le moyen d'augmenter le mal. Pour ce qui est de la lecture, le moins qu'on y peut appliquer les Enfans louches, c'est le mieux. Notre Auteur en a vu qui, apprenant à lire à trois ans & à quatre ans, devenoient encore plus louches, & dont on a redressé parfaitement
la

la vue, en discontinuant pendant ce tems-là de les faire lire. Qu'un Enfant sache lire un an ou deux plus tard qu'il ne feroit, le mal n'est pas grand; & ce mal, si c'en est un, est-il comparable avec celui dont on fait courir le risque à un Enfant, qui est d'être louche toute sa vie.

Un autre moyen, qu'on doit employer, c'est de faire pendant plusieurs jours, matin & soir, environ l'espace d'un quart d'heure chaque fois, contempler à l'Enfant louche, ses propres yeux dans un Miroir, avec cette précaution, que chaque Oeil ne contemple que celui qui lui répond dans le Miroir, c'est-à-dire, que le droit ne regarde que le droit, & que le gauche ne regarde que le gauche.

Le Strabisme ne mérite pas le nom de difformité, lorsqu'il n'est pas considérable. Il y a des louches qui ne déplaisent pas. On aimoit, dans le Duc de *Montmorency*, son Oeil un peu tourné; & même aujourd'hui on voit des personnes, à qui c'est une espèce d'agrément d'avoir le regard comme il l'avoit; on appelle cela *avoir l'Oeil à la Montmorency*. Mais il faut que la chose soit peu sensible; car d'avoir la vue tout-à-fait renversée ne fut jamais un agrément. *Ovide* aimoit les Yeux un peu louches, & *Vénus*, selon lui, les avoit tels (a).

Quant à l'*Oeil hagard*, ou *Oeil féroce*, c'est une difformité qui est d'ordinaire l'effet d'une mauvaise éducation. On laisse prendre à un En-

(a) *Si Pata-est, Veneri similis, Ovid. de Arte amandi.*

Enfant, la coutume de regarder avec colère ceux qui le contredisent, & qui ne se soumettent pas à tout ce qu'il demande; il n'en faut pas davantage pour lui rendre l'Oeil hagard. Une Gouvernante sage combattrait l'humeur emportée & hautaine d'un Enfant, une Mère peu prudente lui passera tout. L'Enfant, qui se verra soutenu, s'en prévaudra: il deviendra encore plus emporté, plus hautain, plus féroce. Il regardera tout le monde avec un air altier, & jusqu'à sa Mère même. Voilà ce qui gâte ordinairement les Enfants, & leur rend les Yeux hagards: défaut que rarement l'âge corrige, & que souvent il augmente.

L'Oeil hagard a je ne sais quoi de furieux & de menaçant; ce qui a fait dire à Boileau dans son *Lutrin*, en parlant de l'Orlogère irritée contre son Mari, & aussi bouillante de colère que cette Femme que décrit Plante dans la Comédie de *Casine* (a), & que cette autre qu'il décrit dans la Comédie du *Phantoni* (b).

*Elle tremble, & sur lui roulant des Yeux
hagards,*

*Quelque tems sans parler laisse errer ses re-
gards;*

Mais enfin sa douleur se faisant un passage,

Elle

(a) Casin. Act. 2. Scen. 5, v. 17, où le Valet Olimpie se plaignant de sa Maîtresse qui s'emporte, dit: *Nunc in fermento tota est, ita turget mihi.*

(b) Mostel. Act. 3. Scen. 2, v. 10, où le Vieillard Simon, en parlant de sa Femme, qui fait le diable au logis, dit: *Tota mihi turget Uxor, nunc scio domi.*

Elle éclate en ces mots, que lui dicte la rage.

Puis, dans le même Poëme, en faisant parler le Marguillier Sydrac à ceux qui ont peur du Hibou caché dans le Lutrin :

*Croyez-moi, mes enfans, je vous parle à bon
titre,
J'ai, moi seul, autrefois, plaidé tout un Cha-
pitre,
Et le Barreau n'a point de Monstres si ha-
gards,
Dont mon Oeil n'ait cent fois soutenu les
regards.*

Enfin, les Yeux hagards sont tout l'opposé des Yeux doux, & c'est en ce sens que Desmarets a dit dans ses Visionnaires :

*Doncques rigoureuse Cassandre,
Tes Yeux, entre doux & hagards,
Par l'Optique de tes regards,
Me vont pulvériser en cendre.*

Voilà, sans doute, un grand défaut. Mais quel remède y a-t-il pour le corriger ? Il n'y en a aucun pour les personnes qui ont passé un certain âge. C'est pourquoi il est d'une grande importance de s'y prendre de bonne heure pour empêcher les Enfans d'y tomber. 1. Ne leur donnez que des Nourrices qui aient le regard doux. 2. Quand ils sont un peu grands, & qu'ils commencent à comprendre ce qu'on leur

leur dit, ne souffrez pas qu'ils regardent personne avec des Yeux de colère. 3. Ne les reprenez jamais avec emportement, car ils imiteront, en tout, vos mauvaises manières. 4. Ne permettez pas qu'ils fassent rien qui choque le bon naturel. Ils seront souvent portés à s'éloigner de ce bon naturel, par l'exemple de certains Domestiques, qui tueront, de sang froid, un Chien, un Chat, un Oiseau, &c. Chassez ces Domestiques, & que les Enfans ne les voyent jamais. 5. Empêchez qu'on ne leur persuade que les Bêtes ne sentent rien. Cette Doctrine est toute propre à rendre les Enfans cruels : ils tueront tranquillement un Moineau, un Sérin, ce qui peut aller loin, & à force de se faire un naturel féroce, ils en contracteront jusqu'à la physionomie, qui sera d'avoir des Yeux hagards.

Des Oreilles.

Les Oreilles bien faites sont un des grands ornemens de la Tête. Elles doivent être bien plaquées, bien ourlées, ne pas excéder une certaine grandeur, & avoir tous ces petits tours & replis vermeils, qui en composent le Vestibule. Les grandes Oreilles ne se peuvent corriger ; & , quand on les a telles, le meilleur parti à prendre, c'est de les cacher, ou, du moins, de ne les pas découvrir entierement. Il se trouve cependant tous les jours de jeunes filles qui, ayant les Oreilles presque aussi larges que la paume de la main, se coiffent en *belle Oreille*, ce qui est d'une difformité hor-

rible. D'autres ont les Oreilles écartées; comme des ailes de Moulin à vent, & ne laissent pas tout de même de se coiffer en arrière, ce qui est d'une difformité encore plus grande. On est à plaindre d'avoir des défauts qu'on ne puisse cacher; mais d'en étaler que l'on peut dérober à la vue, & de les étaler comme des perfections, c'est être encore plus à plaindre.

Les Mères, les Nourrices, les Sévères, ne sauroient apporter trop de soin pour rendre les Oreilles d'un Enfant bien plaquées. Il y en a qui, en coiffant un Enfant, lui laissent toujours échaper l'Oreille en dehors, au lieu de l'assujétir sous le Bonnet. Cette Oreille, à force d'être ainsi abandonnée à elle-même, se recourbe en-bas, &, semblable à un Camelot qui a pris son plis, elle ne revient jamais. Un savant Anatomiste (a) remarque que les Oreilles, qui n'ont pas été contraintes par des bandes, pendant la jeunesse, sont naturellement courbées en devant: Il faut que l'Oreille, pour être bien plaquée, soit comme collée contre la tête, & qu'elle y joigne si fort qu'on ne puisse, sans l'écarter, mettre le plus mince papier entre elle & la tête.

C'est une mauvaise coutume de tirer les Oreilles aux Enfans; car comme elles ont une grande disposition à s'étendre, cela les fait devenir grosses, longues & pendantes. La dureté de l'Ouïe, & quelquefois même la Surdité peuvent aussi être l'effet de ce tirement d'O-

(a) Mr. Winslow dans son *Exposition anatomique de la Structure du Corps humain*.

d'Oreilles. On ne doit donner de lourds Pendans d'Oreilles aux jeunes Personnes, que le plus tard qu'il est possible, de crainte de leur allonger les Oreilles. Il est parlé d'un Roi des Indes, qui a pour sa Garde un noble Corps de Troupes, dont les principaux Officiers ont les Oreilles si grandes, qu'elles leur descendent sur les épaules ; ce qui vient de ce que dès leur naissance, on a soin de les leur percer, & d'y insinuer des Pendans lourds, qui les tirent en bas. On lit aussi que les Naires, ou Nobles de la Côte de Malabar, destinés par leur naissance à porter les armes, se distinguent de même des autres Indiens, par ces Oreilles longues & pendantes, qu'ils se procurent à dessein, en les tirant. Ils se font reconnoître à cette marque.

Parmi les Femmes du Royaume d'Aracan, les plus longues Oreilles sont les plus belles ; &, pour se les rendre bien longues, elles se les font traverser avec certains rouleaux de parchemin que l'on grossit de tems en tems, & qui sont construits de manière, qu'ils font pendre le bout de l'Oreille jusques sur l'épaule (a). Tout cela fait voir combien les Oreilles ont de disposition à s'étendre.

Difformités du Visage.

Les Difformités du Visage, outre celles qui viennent de la Petite Vérole & dont l'Auteur fait

(a) Ceci est tiré du *Voyage de Gautier Schouten aux Indes Orientales.*

fait auffi mention, font entre autres celles-ci: 1. le Visage couperofé; 2. les Taches de Rouf-feur; 3. les Envies; 4. le Teint brun, livide, jaune, bazané; 5. le Teint blême, ou Pales-couleurs; 6. le Teint gros; 7. le Teint luis-fant; 8. le Teint flêtri & ridé. Pour ne pas trop allonger cet Extrait, nous ne ferons men-tion que de ce qui est contenu fous les Numé-ros 4 & 7 de cet Article.

Il n'y a point de remède qui puiſſe changer radicalement le Teint, lorsqu'il est naturelle-ment brun, jaune, livide, ou noirâtre. Tout ce qu'y peuvent faire alors les jeunes Perſonnes du Sexe, c'est de recourir à des remèdes pal-liatifs, non pas néanmoins au blanc & au rou-ge, dont elles ſe ſervent ordinairement, & qui leur gâtent le Teint; mais à des choſes plus innocentes, telles que ſont, entre autres, un peu de Lait d'Aneſſe, mis ſur le Viſage, & un peu d'Eau de Talc, appliquée de même. On prend du Lait d'Aneſſe tout fraîchement trait, on en mouille un petit linge le ſoir en ſe couchant, & l'on paſſe auſſitôt ce linge ſur le Viſage; puis, le lendemain matin, on eſſuie doucement le Viſage. Quant à l'Eau de Talc, on en fait le même uſage, & on peut voir dans notre Auteur de quelle manière on doit la préparer.

Voilà des remèdes dont on n'a rien à crain-dre: ils procurent l'avantage qu'on ſe propoſe, ſans qu'il en réſulte aucun mauvais effet. On ne ſauroit porter le même jugement du Blanc & du Rouge, dont ſe maſquent tant de Per-ſonnes du Sexe: ils minent la peau, & pro-
dui-

dulssent tous les mauvais effets, dont parle *La Bruyère*, quand il dit, que si les Femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux, elles peuvent, dans la manière de s'embellir, suivre leur gout; mais que si c'est aux Hommes qu'elles desirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent & qu'elles s'enluminent, il leur déclare qu'il a recueilli les voix, & leur prononce de la part de tous les Hommes, ou du moins de la plus grande partie, que le Blanc & le Rouge les rend affreuses & dégoûtantes; que le Rouge seul les vieillit & les déguise; qu'ils haïssent autant à les voir avec de la Céruse sur le Visage, qu'avec de fausses Dents en la bouche, & des Boules de cire dans les Machoires; qu'ils protestent tous contre l'artifice dont elles usent pour se rendre laides; qu'il semble que Dieu ait réservé aux Hommes, ce dernier & infallible moyen de les guérir des Femmes; enfin, que si elles étoient telles naturellement, qu'elles le devien- nent par artifice, c'est-à-dire, qu'elles perdissent, en un moment, toute la fraîcheur de leur Teint, qu'elles eussent le Visage aussi allumé & aussi plombé, qu'elles se le font par le Rouge & par la Peinture, dont elles se fardent, elles seroient inconsolables.

Ce que dit ici Mr. *La Bruyère* se trouve confirmé par l'exemple des Chinoises. Le Fard, dont elles se servent, relève d'abord leur blancheur naturelle, & leur donne du coloris; mais il leur gâte ensuite tellement le teint, que, selon des Relations du País, il est rare de voir une Chinoise, qui, à cause de ce

Fard, ne soit pas ridée dès la jeunesse. Les Femmes Européennes sont dans le même cas. Le Fard leur cause, sur la peau, d'affreux desordres, en la desséchant, en la creusant, en la rongant presque jusqu'aux os; en sorte qu'on peut dire qu'étant par-là devenu en quelque façon nécessaire, il fait lui-même son portrait au naturel, dans les Vers suivans, où il s'explique ainsi par la plume d'un de nos Poëtes (a).

*Par-tout, où l'on m'emploie, on me cache
avec soin,
Le grand jour m'est un peu contraire,
Si je sers d'abord sans besoin,
Je me rends bientôt nécessaire.*

*Tant que je suis caché, bien souvent mon em-
ploi
M'attire des cajoleries:
Mais je surprends des flatteries,
Qui ne s'adressent point à moi.*

*Je sers en apparence, & je fais mille maux,
Je suis d'un fâcheux voisinage,
Et je ronge enfin jusqu'aux os,
Ceux que je flatte davantage.*

Il est bon de remarquer, en finissant cet article, que Mr. Andry n'est pas du sentiment d'un

(a) Poésies de Mr. Brissard de Montaney, Conseiller au Présidial de Bourg en Bresse.

d'un Auteur moderne (a), qui a écrit que, pour conserver la peau du Visage toujours belle, il falloit en empêcher la Transpiration par des drogues, dont l'Huile fût la base. Cet avis est dangereux, suivant Mr. Andry, qui prétend que *tout ce qui empêche le Visage de transpirer, ne sert qu'à y produire des boutons, des bouffissures, & autres difformités*. Nous pourrions ajouter que la matière, qui sort par la transpiration, humecte la peau, qu'elle l'adoucît, la rend souple, & l'entretient dans une espèce de fraîcheur qui en fait toute la beauté naturelle. Reste à savoir si l'huile feroit sur elle un meilleur effet que cette matière de la Transpiration. C'est ce que j'ai de la peine à croire. Il ne faut recourir aux ressources de l'Art, que lorsque la Nature n'en fournit plus; encore même faut-il examiner si l'usage de ces secours n'est pas sujet à de trop grands inconvénients.

Il ne nous reste plus, pour finir cet Extrait, qu'à exposer ce que dit notre Auteur de ce Teint, qu'il nomme *Teint luisant*. Tout ce qu'il avance sur cet article marque son bon gout. Le Lecteur pourra en juger par les remarques suivantes. Le Teint, pour être beau, ne doit point reluire; il doit ressembler à cette fleur, qu'on remarque sur certains fruits qui n'ont point encore été touchés. On dit, *la fleur d'un Teint*; mais on ne dit point, *le lustre d'un Teint*, c'est qu'il ne faut pas qu'un Teint soit *lustre*. Le Lis est blanc; il ne reluit pas, quoi-

(a) Hist. de l'Acad. Roy. An. 1725.

quoiqu'on dise, *l'éclat du Lis*. La Neige est blanche, est n'est point reluisante, quoiqu'on dise, *l'éclat de la Neige*. Les Roses, avec tout leur éclat, ne sont point luisantes. On dit d'un beau Teint, *un Teint de Rose & de Lis*, sans prétendre, pour cela, qu'il soit luisant. On dit, tout de même, *la Neige d'un Teint*, sans supposer qu'il reluise.

*Milles fleurs fraîchement écloses,
Les Lis, les Oeillets & les Roses,
Couvroient la Neige de son Teint.*

C'est ce que dit Mr. *de Voiture*. L'Albâtre ne reluit point : elle est, d'elle-même, d'un blanc mat ; & , quand nos Poètes disent, *un Sein d'Albâtre*, ils ne prétendent point faire entendre, par-là, *un Sein luisant*. Enfin une belle peau ne reluit point, quoique, par sa blancheur, elle ait de l'éclat. Un Visage luisant ressemble à celui de certaines Poupées. Il faut donc éviter d'avoir le Teint luisant, & ne pas faire comme ces Grisettes, qui ne manquent point, tous les matins, de se frotter & refrotter le Visage avec du Bouillon, jusqu'à ce qu'elles se soient rendu le Nez, les Joues, & tout le minois, luisans comme un Miroir. A force de se frotter le Visage, on lui enlève sa fleur, qui ne se produit plus.

Comme on ne sauroit donner un Extrait suivi d'un Ouvrage, qui n'est composé que de Pièces détachées, je joindrai ici quelques-uns des Articles, dont je n'ai fait nulle mention, afin que l'on puisse se former une idée juste des matiè-

tières contenues dans cette Orthopédie, & des fruits qu'on peut retirer des travaux de l'Auteur. Ceux-ci sont renfermés dans le Premier Tome. *Moyens de prévenir & de corriger, dans les Enfans, les difformités de la Taille. Moyen d'empêcher le Ventre des Enfans de se trop porter en devant. Moyen de leur conserver le Dos plat, & comment, par rapport à ce dernier point, on doit asséoir les Enfans: Siè-ge particulier pour cela. Comment on doit se conduire par rapport à leur Chaussure. En quel-
le situation, les jeunes Filles doivent condre, li-
re, travailler en tapisseries, &c. Comment on doit coucher les Enfans, par rapport à leurs Che-
vets. Moyen d'empêcher un Enfant de trop a-
vancer le derrière. Difformités du Cou. Tail-
le difforme par la Maladie qui rend les Enfans
noués. Difformités de la Taille, qui viennent
de ce qu'on emmaillote mal les Enfans; de ce
qu'on les situe mal dans le Berceau; de ce qu'on
les porte mal entre les bras. Difformités des
Bras, des Mains, des Jambes & des Pieds.
Poireaux des Mains; Engelures aux Mains.
Difformités des Ongles. Main droite gauchè-
re. Défauts concernant le port des Jambes &
des Pieds.*

Voici d'autres Articles tirés du Second To-
me. *Difformités de la Tête, par rapport au
Tronc, à la Chevelure, &c. Diverses Diffor-
mités du Front, du Nez, des Jones, des Lè-
vres, du Menton, des Gencives, des Dents,
&c. De la Langue, par rapport au parler. Du
Mutisme. Bégayement, Brédouillement, difficul-*

zé de prononcer certaines syllabes. Parole entrecoupée, &c.

On trouvera, à la fin de l'Ouvrage, la Traduction d'une *Thèse* Latine que Mr. *Andry* a fait soutenir deux fois aux Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris, le 4 Mars 1723, & le 23 Mars 1741. Il examine dans cette *Thèse*, si l'*Exercice modéré* est le meilleur moyen de se conserver en santé. On a renvoyé le Latin à la fin de la Traduction. Cette Pièce renferme d'excellens préceptes, & est digne de la curiosité du Lecteur.

ARTICLE VIII.

LA SAINTE BIBLE, ou le VIEUX & le NOUVEAU TESTAMENT; avec un Commentaire Littéral, composé de Notes choisies, & tirées de divers Auteurs Anglois. *Tome II*, première Partie, contenant le *Second Livre de MOÏSE*, ou l'*EXODE*. A la Haye, chez *Pierre Paupie*, 1743. Avec privilège de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-frise. C'est un in Quarto de 386 pag., sans l'*Avertissement*; la *Table des Poids*, &c. la *Préface*, & la *Table Chronologique* de l'*Exode*, qui en contiennent 24 (a).

EN rendant compte du premier Volume de cet important Ouvrage, nous nous flattons que le second n'auroit pas tardé aussi long-

(a) On a donné l'Extrait du premier Tome dans cette *Bibliothèque*. Tome XXIX, pag. 305.

longtems à paroître. La grande utilité, que les Chrétiens de tout ordre en peuvent tirer, ne nous permettoit pas de douter, que l'Auteur n'employât tout le tems, dont il peut disposer, à pousser un travail si bien assorti à ses sentimens & à son Caractère; & qui, à en juger par ce que nous en avons déjà vu, n'est au-dessus ni de ses forces ni de ses Talens. Notre espérance à cet égard n'étoit pas mal fondée. Nous apprenons dans un *Avertissement*, qu'il y a six à huit Mois que ce second Volume auroit pu être imprimé; & que, s'il n'a pas paru dans ce tems, c'est uniquement la faute du Libraire. Bien plus: *selon le Plan que l'Auteur s'étoit fait, il auroit contenu l'Exode & le Lévitique: mais il a fallu le partager, afin qu'il pût voir le jour.* Il est fâcheux pour le Public qu'une lenteur de la part du Libraire, à laquelle il n'avoit pas lieu de s'attendre, vu l'heureux succès du premier Volume, l'ait privé si longtems du second. Nous nous flattons que cette négligence, à laquelle l'Auteur ne peut du moins qu'être fort sensible, ne le rebutera cependant pas.

Nous ne répéterons point ici ce que nous dimes, en rendant compte du premier Volume, touchant le Plan & la Méthode que le savant & judicieux Auteur de ce Commentaire s'étoit prescrits. Il n'a pas jugé à propos d'y rien changer d'essentiel. „ S'il eût été possible, *dit-il*, de suivre les excellens avis „ qu'on a reçus de quelques personnes, dont „ on admire les lumières, l'érudition & le „ bon gout, on auroit essayé de faire quelques „ amé-

„ améliorations à cet Ouvrage. Mais leurs
 „ sentimens se sont trouvés , à plusieurs é-
 „ gards essentiels, si opposés, que, n'y ayant
 „ pas moien de déférer aux uns , sans paroi-
 „ tre condamner les autres, on a cru qu'il va-
 „ loit mieux ne pas sortir de la route qu'on
 „ s'étoit tracée. Seulement , en continuant
 „ de travailler sur le même Plan, on fera tous
 „ les efforts, dont on est capable, pour s'em-
 „ pêcher de tomber, tantôt dans une longueur,
 „ & tantôt dans une brièveté ; qui ont presque
 „ également été reprochées.

Quoique l'Auteur n'ait pas jugé à propos de rien changer au Plan général de son Ouvrage; ainsi que quelques personnes l'auroient souhaité, *il leur sera aisé de voir*, dit-il avec autant de modestie que de gratitude, *qu'on a mis à profit leurs directions en quelques points, & on les prie de croire qu'on les a reçues avec la plus vive reconnoissance.* Ce qui lui donne lieu de les prier de continuer à lui faire part de leurs Observations sur ce Volume & sur ceux qui le suivront.

Une des principales choses en quoi ce Volume paroît différer du précédent, c'est qu'on a fait usage des Remarques de divers Auteurs, dont les noms n'avoient point encore paru dans le Commentaire sur la *Génése*. Celui, dont on a tiré le plus de parti, est *Cartwright*. L'on a aussi eu recours aux Ecrits de divers Théologiens, quand il s'est agi de Loix du Décalogue. Enfin, l'on a indiqué dans quelques endroits, parmi les Citations qui sont au bas de la page, des Traités, ou des Observations de

de quelques Savans, étrangers à la Nation Angloise, & l'on continuera à en user de la sorte. De cette façon, l'Ouvrage deviendra d'une utilité plus générale. L'on verra souvent les sources dans lesquelles les Auteurs Anglois ont puisé eux-mêmes : car ces Messieurs ne sont pas toujours Originaux, & sont quelquefois redevables à d'autres Nations de choses dont il se font honneur. D'ailleurs, ceux qui n'entendent pas l'Anglois seront charmés qu'on leur indique des Ecrivains qu'ils peuvent consulter, pour avoir de plus amples éclaircissements. Cette petite altération, qui cependant ne change en rien le Plan général de l'Auteur, donnera un degré de perfection de plus à cet Ouvrage, & ne peut que plaire à la plupart des Lecteurs.

En réunissant ce que nous venons de remarquer, à ce que nous dimes en rendant compte du Commentaire sur la *Génèse*, il n'est pas difficile de se former une idée générale de la nature du travail de notre Auteur sur l'*Exode*. Cependant comme ces deux Livres renferment des choses assez différentes, il ne sera pas inutile d'entrer dans quelques détails, propres à faire encore mieux connoître l'Ouvrage que nous annonçons.

Chacun sait qu'il est fréquemment parlé, dans l'*Exode*, des *Mesures*, des *Monnoies* & des *Poids* des Hébreux. Et comme l'on ne sauroit bien entendre les passages, où il en est fait mention, sans avoir une idée juste de ces *Mesures*, &c. il étoit absolument nécessaire de faire précéder le Commentaire sur ce Livre,
de

de *Tables* qui en fixassent la valeur, en les réduisant au pied & au cours d'aujourd'hui. La chose n'étoit pas aisée, vu la différence entre les Auteurs, qui ont entrepris de faire cette réduction. Parmi le grand nombre, l'on s'est déterminé à suivre le Calcul du Dr. *Arbuthnot*. Ce n'est pas sans raison que notre judicieux Commentateur a fait ce choix. „ Le Livre que ce fameux Médecin, *dit-il*, publia „ en Anglois, il y a seize ans, passe aujourd'hui pour ce qu'on a de meilleur en ce genre. Les Calculs en sont clairs, & fondés „ sur des preuves simples, courtes, pleines de „ recherches curieuses. D'ailleurs, ils tiennent, à quelques égards, le milieu entre les „ Calculs des autres Savans; &, ce qui achève de leur mériter la préférence dans ce „ Commentaire, c'est que les judicieux Auteurs de l'*Histoire Universelle* les ont suivis „ dans leur excellent Ouvrage.

Mais comme le Dr. *Arbuthnot* s'étoit contenté de réduire ces *Mesures*, &c. anciennes aux *Mesures*, &c. Angloises, les Lecteurs François & Hollandois n'en auroient pas tiré un fort grand parti, si l'on s'en étoit tenu au travail de ce Médecin. Pour remédier à cela, il a été nécessaire de faire une nouvelle réduction des *Mesures*, des *Monnoies* & des *Poids* des Hébreux, à celles qui ont cours présentement en France & en Hollande. Dans ce qui regarde la France, notre Auteur s'en est rapporté aux Evaluations du savant & laborieux *Dom Calmet*. Pour ce qui regarde la Hollande, voici ce qu'il nous en apprend lui-même dans

dans son *Avertissement* : „ L'on a eu le bon-
 „ heur d'être aidé des lumières d'un homme
 „ des plus versés dans tout ce qui appartient à
 „ la Science des Nombres, & que ses Ecrits
 „ ont déjà rendu célèbre, non seulement dans
 „ les Journaux Littéraires, mais encore dans
 „ les Mémoires d'une des premières Sociétés
 „ Savantes de l'Europe. Cet habile homme,
 „ aussi officieux qu'éclairé, a revu le tout,
 „ ou plutôt, il a tout fait ; ainsi c'est à lui
 „ que le Public a l'obligation entière de ce
 „ qu'on ose lui présenter, avec confiance, les
 „ *Tables* qu'on a mises à la tête de ce Volu-
 „ me”. Le Savant, que l'Auteur a en vue
 dans ce passage, étant désigné assez clairement
 par des renvois au bas de la page, nous ne fe-
 rons pas difficulté de dire que c'est Mr. *Kerfs-
 boom*, dont le mérite est connu depuis long-
 tems par son application assidue aux affaires des
 Finances, auxquelles il est employé à la Haye.

De tout ce que nous venons de dire il résul-
 te que les *Tables*, dont nous parlons, offrent
 au Lecteur, d'abord les *Mesures*, les *Mon-
 noies* & les *Poids* en usage chez les Hébreux ;
 & ensuite leur réduction aux *Mesures*, aux
Monnoies & aux *Poids* de France, d'Angleter-
 re & de Hollande : de sorte que, d'un coup
 d'œil, l'on y voit leur valeur, sur le pied où
 les choses sont aujourd'hui dans ces différens
 Pais. Le grand avantage qu'on en peut reti-
 rer, & la facilité qu'il y a à s'en servir, ne
 peuvent que les rendre très recommandables,
 & manifestent bien l'attention de l'Auteur à

ne rien omettre de tout ce qui peut être utile à ses Lecteurs.

Quoique dans la Préface générale, qui est à la tête du Commentaire sur la *Génèse*, notre Auteur ait parlé de l'*Exode*, il ne laisse pas de faire précéder ici ce Livre d'une *Préface* particulière. Il y fait voir, contre *Spinosa*, que *Moïse* est indubitablement l'Auteur de ce Livre; qu'il l'écrivit après la publication de la Loi, & la construction du Tabernacle; & qu'il est étroitement lié avec la *Génèse*. Après quoi, il y donne un précis du contenu de l'*Exode*, & en fait voir l'excellence & l'utilité, soit par la riche variété des utiles objets qu'il renferme, soit par les Types qu'il contient, des choses spirituelles de l'Évangile, soit enfin par les encouragemens qu'il fournit à la solide piété. Delà il passe à en prouver la Divinité, & dit un mot de la Chronologie qu'il a suivie. Ses guides, sur ce dernier article, sont encore *Usserius* & *Bedford*, comme dans la *Génèse*. La *Table Chronologique* de l'*Exode*, qui suit immédiatement la *Préface*, le fait voir plus en détail.

Pour ce qui est du Commentaire même, nous ne craignons pas d'en donner une idée fautive à nos Lecteurs, en disant que les Notes sont pleines d'une érudition, qui n'a rien d'hérissé; que les divers sentimens des Interprètes y sont exprimés d'une manière claire & distincte; que le discernement & la justesse d'esprit de l'Auteur y paroissent, par l'heureux choix qu'il fait des Opinions les mieux fondées,

&

& la solidité de son jugement dans la nature des preuves, dont il se sert, pour les établir; que son amour pour la Religion y brille dans le soin qu'il prend de la défendre contre les indignes chicanes des Incrédules; enfin, que sa pitié y éclate dans l'attention qu'il a de tout rapporter à la gloire de Dieu, & à une Morale pure, exemte de toute Superstition. L'on en jugera par quelques exemples, que nous prendrons sans beaucoup de choix.

La prodigieuse multiplication des Enfans d'Israël au Pais d'Egypte, a souvent fourni une objection spécieuse aux Incrédules contre la narration de *Moïse*. Voici comment notre Auteur y répond dans sa Note sur *Exode* 1. vs. 7.

„ St. *Augustin* (a) a recours au Miracle, &
 „ plusieurs Juifs sont dans les mêmes idées;
 „ mais la plupart des Auteurs n'y voyent rien
 „ de surnaturel. *Aben-Ezra* assure que, dans
 „ une seule Couche, les Femmes Israélites
 „ mettoient ordinairement au monde trois ou
 „ quatre Enfans, & même jusqu'à sept (b).
 „ Il paroît avoir tiré cela de *Trague* ou d'*Aris-*
 „ *tote* (c), qui dit que les Femmes, en Égypte,
 „ accouchoient quelquefois de sept En-
 „ fans. On ne manque pas d'Histoires encore
 „ plus merveilleuses, comme celle que racon-
 „ te *Gaspard Schot*, de la Femme d'un Bour-
 „ geois de *Florence*, qui étoit mère de 52 En-
 „ fans,

(a) *De Civ. Dei* Lib. 18. 7.

(b) *Apud Munst.* &c.

(c) *Hist. Anim.* Lib. 7. Cap. 4. & *Plin. Hist. Nat.*
 Lib. 7. Cap. 3.

„ fans, & qui n'en avoit jamais eu moins de
 „ trois à chaque Couche (a). Mais, fans avoir
 „ recours à de pareils prodiges, on peut dé-
 „ montrer qu'il n'est rien moins qu'impossible
 „ dans le cours naturel des choses, que 70
 „ mâles aient eu en 215 ans de tems le nom-
 „ bre de Descendans qu'eurent les Patriarches,
 „ Enfans de *Jacob*. Suivant le calcul de *Sim-*
 „ *ler*, si 70 personnes engendrent chacune un
 „ Enfant par an, elles en auront plus de 200
 „ au bout de 30 ans, lesquels formeront,
 „ 30 ans après, un nombre de 4000, en sup-
 „ posant que le tiers seulement ait des Enfans.
 „ En continuant ce calcul, on trouve qu'en
 „ 210 ans, 70 personnes auront produit 2760000
 „ ames. *Willet, Patrick, Hist. Universelle*
 „ Tome II, pag. 186. D'autres font encore
 „ un calcul qui n'est pas moins simple. Ils
 „ supposent que de ces 70 Hommes qui vin-
 „ rent en Egypte, il n'y en eut que 50 qui fu-
 „ rent en âge d'avoir des Enfans, dix ans a-
 „ près leur arrivée dans ce Pais; qu'ils ne
 „ commencèrent à engendrer qu'à l'âge de 20
 „ ans, qu'ils finirent à 40, & qu'ils eurent seu-
 „ lement trois garçons, chacun en 10 ans. Ils
 „ démontrent que, dans cette supposition, ils
 „ dûrent avoir au bout de 200 ans, jusqu'à
 „ 2952400 Garçons. *Polus*.

Pour autoriser le Mensonge officieux, l'on
 allègue ordinairement l'exemple des Sages-
 Femmes *Siphra* & *Puha*, qu'on accuse d'a-
 voir menti au Roi d'Egypte, en lui disant que

les

(a) *Lib. III. Physic. Curios. Cap. 29.*

les Femmes des Hébreux étoient vigoureuses & avoient accouché avant que la Sage-Femme fût arrivée chez elles. *Exode. 1. vs. 19.* Sur quoi le Commentateur remarque ; „ qu'on trouve „ la possibilité du fait justifiée par quantité „ d'exemples dans les Auteurs (a). *Patrick.* Il „ est très possible que les Femmes Hébreues, „ élevées moins délicatement que les Egyp- „ tiennes, eussent un travail plus aisé qu'elles : „ peut-être aussi qu'instruites des ordres de „ *Pharaon*, elles ne faisoient appeler les Sa- „ ges-Femmes, que quand elles n'étoient plus „ nécessaires. *Pois.* Enfin, rien n'empêche „ de supposer, que ce même Dieu, dont la „ providence veilloit d'une façon si spéciale à „ la conservation & à la multiplication de son „ Peuple, procuroit aux Femmes Hébreues „ une délivrance facile, & qui les dispensoit „ d'appeler les Sages-Femmes à leur secours. „ Celles-ci disent donc non seulement la véri- „ té au Roi, il faut ajouter qu'elles la disent „ avec courage, & que leur réponse est, à la „ bien prendre, un aveu magnanime du soin „ que le vrai Dieu prenoit de protéger la Na- „ tion, dont elles étoient Membres. *Henri Stackhouse.* Tome I, pag. 362. *Parker.*

Personne n'ignore que l'Écriture parle par-
tout, en termes magnifiques, de la fertilité de la
Terre de Canaan : cependant nous voyons que
Strabon (b) en raisonne comme d'un País sté-
rile ;

(a) *Varro. de Re Rust. Lib. II. Cap. 10.*

(b) *Geog. Lib. 16.*

rile. St. Jérôme (a) tient, à peu près, le même langage ; & la plupart des Voyageurs modernes en donnent une idée très défavantageuse. Rapportons ici une Note de notre Auteur sur *Exode* III. vs. 8. qui servira à lever cette difficulté. Il oppose d'abord au témoignage de *Strabon* & de St. Jérôme, celui des Ecrivains sacrés & d'un grand nombre d'Auteurs profanes. Ensuite il ajoute : „ il faut bien que „ la Palestine ait été anciennement un des Pais „ les plus fertiles du Monde, pour avoir pu „ nourrir un nombre aussi prodigieux d'Habitans, qui, du tems de *David*, alloit à „ 1300000 Combattans, sans les Femmes & „ les Enfans, 2 *Sam.* XXIV. vs. 9. Si les Voyageurs modernes se réunissent pour attester la stérilité présente de la Palestine, ils se réunissent aussi pour déposer qu'elle conserve, en plusieurs endroits & à divers égards, des traces de son ancienne fécondité. L'on peut consulter là-dessus *Brocard*, *Sandys*, *Thevenot*, *Maundrell*, & sur-tout *Reland*. Enfin, il est facile de rendre raison pourquoi un Pais, si agréable & si fertile, n'a presque plus rien de son ancienne beauté. La Palestine s'est vue inondée de toutes sortes de calamités. Elle a été ravagée, de la manière du monde la plus cruelle, avant la destruction finale de Jérusalem ; & depuis pendant les Guerres Saintes entre les Chrétiens & les Mahométans. Aujourd'hui elle se trouve perpétuellement exposée aux incursions „ des

(a) *Epistol.* 129 *ad Dardanum*.

„ des Arabes. Vainement objecte-t-on les Ro-
 „ chers stériles que la Palestine offre à la vue.
 „ Il est certain que ces lieux pierreux étoient
 „ autrefois cultivés, & couverts d'un terrain
 „ très fertile, comme *Maundrell* l'a fait voir.
 „ *Polus, Parker, Hist. Universelle.* Tom. II,
 „ pag. 352-356.

L'on sait que les Interprètes sont fort parta-
 gés sur la manière, dont les Hébreux passèrent
 la Mer Rouge. Quelques-uns veulent que les
 Enfans d'Israël n'ayent fait qu'y entrer, jus-
 qu'à une certaine distance du rivage d'où ils é-
 toient partis, & ensuite revinrent du même cô-
 té, en faisant un demi-cercle dans les eaux du
 Golfe. D'autres prétendent que le passage se
 fit à la pointe du Golfe, que forme cette Mer;
 & qu'ils la traversèrent à la faveur d'un reflux ex-
 traordinaire & miraculeux. Quelques-uns en-
 fin croient que les Hébreux passèrent réelle-
 ment d'un rivage à l'autre, ayant les eaux de
 la Mer à droite & à gauche. Après avoir ré-
 futé les autres opinions, notre Auteur s'est dé-
 terminé pour cette dernière. Mais, comme el-
 le est susceptible de grandes difficultés, voici
 comment il y répond dans sa Note sur *Exode*
XIV, vs. 29. On demande, *dit-il*, „ com-
 „ ment il est possible que près de trois millions
 „ de personnes aient traversé la Mer, dans un
 „ espace de tems aussi court qu'est celui d'en-
 „ viron quatre heures. Mais le tems fut peut-
 „ être plus long qu'on ne le pense. *Polus*
 „ soupçonne que le vent souffla toute la nuit
 „ pour séparer les eaux & sécher le fond de
 „ la Mer; que le lendemain les Israélites, cou-

„ vêts de la nuée, firent passer leur bagage &
 „ leurs Bestiaux, & qu'ils la traversèrent eux-
 „ mêmes la nuit suivante. Voici une autre
 „ réponse. Supposé que l'endroit, où les Israë-
 „ lites traversèrent, n'eut que deux milles de
 „ largeur, & que Moïse leur ouvrit un passa-
 „ ge d'un mille détendue. On compte dans
 „ un mille en longueur 1760 Verges, ou Me-
 „ sures de trois Pieds, & dans un mille en
 „ quarré 3097600 Verges: de sorte que deux
 „ milles en quarré font 6195200 Verges, par
 „ conséquent plus de trois millions d'Israëli-
 „ tes purent faire le trajet tous ensemble, mê-
 „ me à leur donner à chacun quatre Verges,
 „ ou douze Pieds de terrain pour se remuer.
 „ *Bedford*, pag. 380. Nous ajouterons enco-
 „ re à cela, 1. Qu'il (a) ne faut pas croire
 „ que les Israélites traversèrent, en observant
 „ l'ordre & la lenteur qu'une Armée garde
 „ dans une marche réglée. 2. *Des gens, pleins*
 „ *de force & de vigueur, parmi lesquels il n'y*
 „ *avoit point de Malades* (b), & qui se sentoient
 „ poursuivis dans un chemin si dangereux par
 „ un ennemi si redoutable, marchaient sans
 „ doute à grands pas. 3. Comme Dieu fit in-
 „ tervenir sa puissance pour appesantir les roues
 „ des Chariots de l'Armée Egyptienne, pour-
 „ quoi n'auroit-il pas pu de même faire inter-
 „ venir cette puissance pour donner du mou-
 „ vement aux Israélites, afin qu'ils pussent
 „ faire le trajet de la Mer Rouge, dans le tems
 „ qu'il

(a) *Saurin, Disc. 49.*(b) *Psaume CV, vs. 17.*

„ qu'il avoit marqué ? C'est le sens qu'on peut
 „ attacher aux Paroles de Dieu même. *Exode*
 „ XIX, vs. 4. *Stackhouse*, ibid.

Nous avertirons ici qu'on a joint à ce Volume une Carte fort nette, pour l'intelligence de la sortie d'Egypte, du passage de la Mer Rouge, & du séjour des Hébreux dans les déserts d'Arabie. L'on y voit d'une manière distincte la route qu'ils tinrent, & leurs diverses stations. L'on y trouve aussi deux Planches relatives au Tabernacle & aux Habits Sacerdotaux. La première est tirée de divers Auteurs, & la seconde de *Braunius*; mais appropriées l'une & l'autre aux idées de *Patrick*, & des principaux Commentateurs que l'on a suivis sur ces matières.

L'on souhaiteroit, peut-être, que nous nous fussions un peu arrêtés sur la méthode que notre judicieux Commentateur a suivie dans ses Notes, sur les Loix que Dieu donna à son Peuple par le Ministère de *Moïse*. C'étoit aussi le Plan que nous nous étions d'abord formé. Ce n'est même qu'à regret que nous nous en dispensons, pour ne pas donner à cet Extrait une longueur excessive. En général, elles sont plus étendues que les autres; & l'Auteur a soin de donner d'abord une idée distincte de la Loi: il en recherche ensuite les causes & les fondemens, & en fait voir la justice. Après quoi il en fait souvent la comparaison avec celles qui ont été en usage parmi les anciens Peuples. Dans les Loix Cérémonielles, il a soin de faire appercevoir ce qu'elles ont de Typique, mais les guides alors sont toujours les

Ecrivains du Nouveau Testament. De cette manière, il évite les écarts dans lesquels quantité d'Interprètes ont donné pour avoir suivi une imagination trop échauffée ; & ne voit dans le Cérémoniel de la Loi, que ce que *les Saints Hommes, poussés par l'Esprit de Dieu*, ont jugé à propos de nous y faire voir. Il seroit à souhaiter que tous les Théologiens sçussent tenir un si sage milieu.

ARTICLE IX.

MEMOIRES de l'ACADEMIE ROYALE des SCIENCES. Année 1739 (a).

LE premier Mémoire, dont nous allons rendre compte, roule sur une nouvelle Observation faite en Angleterre par Mr. *Belchier*, Chirurgien, & continuée ensuite en France par Mr. *Du Hamel*. Tout ce qu'on sait de la manière dont se fit cette découverte, vient de très bonne main, puisqu'il a été communiqué à Mr. *Geoffroy* par Mr. le Chevalier *Sloane*, Président de la Société Royale de Londres. Le fait est rapporté dans l'Extrait d'une Lettre de ce Chevalier, dont nous n'exposerons ici que ce qu'il contient de plus essentiel.

Mr. *Belchier*, dinant un jour chez un Teinturier, remarqua que les Os d'un Porc frais qu'on

(a) On a donné l'Extrait de l'*Histoire* dans la Partie précédente de cette *Bibliothèque*, page 172.

qu'on avoit servi, étoient rouges. Surpris de ce phénomène, il demanda quelle en pouvoit être la cause. On lui dit que ce Cochon, ayant été nourri chez le Teinturier, devoit avoir mangé d'un certain Son chargé d'un reste d'Infusion de Racine de Garence, ou *Rubia Tinctorum*, (a) dont on se sert pour fixer les Couleurs déjà imprimées sur les Toiles de Coton, qu'on nomme en Angleterre *Callicoes*. Mr. Belchier vérifia cette conjecture sur un Coq, à qui il fit prendre de cette Racine pulvérisée dans les alimens qu'il destinoit à sa nourriture. Au bout de seize jours, ce Coq mourut, & ayant été disséqué, on fut surpris de lui trouver les Os parfaitement rouges. Le Chirurgien remarqua que la Teinture avoit pénétré jusques dans l'intérieur des Os, & que les plus durs en étoient le plus chargés. Il n'y eut que l'Email des Dents qui conserva toute sa blancheur.

C'est cette première découverte qui porta Mr. Du Hamel à faire de nouvelles expériences, pour s'assurer par lui-même de la vérité d'un fait

(a) On trouvera à la page 185 des *Mémoires*, dont nous donnons l'Extrait, l'Avertissement suivant, qui mérite d'être remarqué. „ Mr. Du Hamel a oublié d'insérer dans son Mémoire sur la Garence la citation suivante, qui marque qu'on connoissoit, il y a longtemps, que cette Plante a la propriété de teindre en rouge les Os des Animaux vivans: *Erythrodanum vulgò Rubia Tinctorum dictum, Offa Pecudum rubenti & sandycino colore imbuunt, si dies aliquot illud depasta sint Oves, etiam intactâ Radice, quæ rutila existet. Mizaldus, 1566. Memorabilium jucundorum & utilium Centuria novem.*

fait si singulier. Il prit d'abord quatre Poulets des plus robustes, qu'il fit enfermer dans des Cages ou Epinettes à engraisser la Volaille. Il leur donna pour nourriture une pâtée faite avec le Gruau de Froment, dans lequel il mêla de la Racine de Garence pulvérisée, & pour boisson, une Infusion de la même Racine. Ils se dégoutèrent bientôt de cette nourriture, & ne voulurent jamais boire de l'Infusion; il fallut leur donner de l'Eau pure. Ils maigriront tous à vue d'œil, & le dixième jour il en mourut un. Deux jours après un autre eut le même sort. Pour prolonger la vie aux deux autres, on leur diminua la dose de la Racine de Garence, & même de tems en tems on leur donna de la pâtée simple. Ce nouveau régime ne les empêcha pas de maigrir, ce qui obligea Mr. *Du Hamel* d'en tuer un, cinq jours après la mort des deux premiers. Le quatrième, qui eut le bonheur d'être remis en liberté, se rétablit insensiblement, en choisissant dans la Bassécour une nourriture de son gout.

Voilà le sort qu'eurent ces Poulets. Voyons maintenant l'effet que produisit la Garence sur leurs Os. Les deux premiers avoient déjà les Os couleur de Rose lorsqu'ils moururent. La couleur des Os du troisième n'étoit pas différente de celle de ceux qui avoient vécu cinq jours de moins. Quant au quatrième, auquel on rendit la liberté, ce que ses Os avoient reçu de teinture se dissipa par degrés, & s'évanouit presque entièrement au bout de quelques mois. C'est ce qu'il fut facile d'observer en regardant les Os du dessous de l'Aile, qui ne sont re-

cou-

couverts que d'une peau assez mince.

Mr. *Du Hamel* ne s'en tint pas là. Il fit plusieurs autres expériences, dont voici le résultat. De jeunes Pigeons ayant été nourris avec du Gruau de Froment & de la Garence, furent ensuite disséqués, & voici ce qu'on y remarqua. Les Plumes, la corne du Bec, ni les Ongles, n'avoient point changé de couleur, même dans la partie qui s'insère dans la peau. La peau de tout le corps avoit sa couleur naturelle ; le Cerveau, les Nerfs, les Muscles les Tendons, les Cartilages, les Epiphyses, les Membranes, n'offroient rien de contraire à l'état ordinaire de ces parties. Mais les longs Tendons osseux, qui se prolongent le long du gros Os, qu'on appelle improprement la *Jambe des Oiseaux*, étoient rouges vers le milieu de leur longueur, qui en est la partie la plus dure. Tous les vrais Os, même les plus déliés, étoient rouges comme du Carmin, & en certains endroits, ce rouge étoit si foncé, qu'il paroïssoit presque noir. Les Os les plus durs étoient plus colorés que les autres. Les petits Os du Larynx & des Apophyses étoient teints d'un beau rouge. Les Anneaux de la Trachée-artère, qui sont entièrement cartilagineux ou membraneux, n'avoient reçu aucune teinture ; mais l'Anneau le plus voisin de la division de la Trachée étoit rouge dans tous ces Pigeons, & souvent même le premier Anneau de chaque branche de la bifurcation avoit reçu cette teinture, du moins au milieu de sa face extérieure.

Le Cœur, le Poumon, le Médiastin, la Plèvre, le Diaphragme, étoient de leur couleur
na-

naturelle, de même que le Foie, la Rate, les Reins & l'extérieur du Gésier; mais la membrane intérieure, le Jabot & les Intestins, principalement les gros, paroissent rouges. Lorsqu'on eut lavé des morceaux de ces Jabots & de ces Intestins, on reconnut que la Membrane extérieure restoit blanche, & qu'il n'y avoit que l'intérieure ou la veloutée qui fût teinte par la Garence. Les Yeux de ces Pigeons, encore vivans, paroissent rouges comme ceux de quelques Péroquets. Les Os teints paroissent plus gros, plus remplis de Moelle, plus spongieux, d'un tissu moins serré, & plus aisés à rompre.

A l'égard de la cause de tous ces effets, voici ce qu'on en peut dire de plus vraisemblable. En examinant la membrane veloutée des Intestins, Mr. *Du Hamel* trouva une espèce de fécule arrêtée dans le velouté même de la membrane, & c'est à l'adhésion des parties colorantes de la Garence qu'il attribue toutes les maladies dont ses Pigeons furent attaqués. Leur Jabot principalement étoit relâché & flasque, comme s'il eût été macéré dans l'eau pendant plusieurs mois: il se déchiroit aisément, & la membrane intérieure ou veloutée étoit si peu adhérente aux autres, qu'elle s'en détachoit par lambeaux. Il y a tout lieu de croire que la fécule colorée, qui se détache de la Garence, c'est-à-dire, cette partie de la Racine qui fait la teinture, avoit obstrué les petits vaisseaux & les glandes de l'Estomac, ce qui peu à peu les avoit fait tomber en sphacèle. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une certaine dose accumu-
lée

1^{re} de cette fécule retardoit la digestion, & ces Animaux mourroient étiques, quoiqu'ils eussent l'Estomac plein.

Mais pourquoi les Os de ces Pigeons étoient-ils plus gros & comme boursoufflés ? On ne peut guère attribuer cette grosseur extraordinaire qu'à l'interposition de la fécule colorante de la Garence entre les lames osseuses ; ces particules hétérogènes empêchent que le contact n'en soit immédiat, & delà leur augmentation contre nature, & leur peu de solidité. En regardant ces Os avec une forte Loupe, leur surface la plus lisse paroît percée d'une infinité de petits trous dans lesquels on apperçoit la fécule colorante.

Vous voyez par-là que cette espèce d'Injection, faite par la voie de la digestion, pourroit conduire un habile Anatomiste à des découvertes très utiles sur la nature & la formation des Os. Mr. *Du Hamel* croit même avoir déjà entrevu quelque chose de nouveau, mais comme il lui reste encore quelque scrupule sur ses observations, il ne veut pas hasarder d'en annoncer les conséquences. Les bons Physiciens n'osent rien établir que sur des Faits bien certains & bien avérés.

Un autre Mémoire, qui m'a paru extrêmement important, est celui de Mr. *de Buffon* sur la *Conservation & le Rétablissement des Forêts*. Le bois, qui étoit autrefois très commun en France, suffit maintenant à peine aux usages indispensables, & on est même menacé pour l'avenir d'en manquer absolument. Ceux, qui sont préposés à la conservation des Forêts, se plai-

plaignent eux-mêmes de ce dépérissement. Ce fut en partie pour remédier à un si grand mal, que *Mr. de Reaumur* donna, en 1721, d'excellentes remarques sur l'état des Bois du Royaume. Il suffit de nommer l'Auteur de ces remarques, pour se former une haute idée de leur mérite. Il y pose des Faits incontestables, il y donne des vues saines, & il y indique des expériences, qui ne peuvent que faire honneur à ceux qui les exécuteront.

Mr. de Buffon, engagé d'un côté par le grand motif du Bien-public, & animé de l'autre par les ordres de *Mr. le Comte de Maurepas*, s'est déterminé à faire aussi lui-même sur cette matière un grand nombre d'expériences. Il a fait exploiter les Bois taillis sous ses yeux, il a fait des Pépinières d'Arbres forestiers, il a semé & planté de grands cantons de Bois, & après avoir fait toutes ces épreuves en grand, il se trouve aujourd'hui en état de rendre compte du peu de succès de plusieurs pratiques qui réussissoient en petit, & que les Auteurs d'Agriculture avoient recommandées. Il en est ici comme de tous les autres Arts, le modèle, qui réussit le mieux en petit, ne peut souvent s'exécuter en grand. Tous les projets sur les Bois doivent se réduire à tâcher de conserver ceux qui restent, & à renouveler une partie de ceux qui ont été détruits. C'est sur ces deux points que roule tout le Mémoire de *Mr. de Buffon*. Il commence par examiner les moyens de conservation, & passe ensuite à ceux de renouvellement. Tel est son plan, & voici quelques-uns

tins des moyens qu'il propose pour faire réussir les deux projets en question.

Il y a déjà longtems qu'on a commencé à s'appercevoir du dépérissement des Bois, puisqu'autrefois les Rois de France ont donné des ordres pour leur conservation. La plus utile de ces Ordonnances est celle qui établit, dans les Bois des Ecclésiastiques & Gens de main-morte, la Reserve du quart pour croître en Futaye : elle a été donnée pour la première fois en 1573, confirmée en 1597, & est cependant demeurée sans exécution jusqu'à l'année 1669. On doit souhaiter qu'on ne se relâche point à cet égard. Ces Reserves sont un fonds, un bien réel pour l'Etat, un bien de bonne nature. Notre Auteur voudroit qu'on supprimât l'usage arbitraire des Permissions, & qu'on établît un tems fixe pour la coupe des Reserves. Ce tems seroit plus ou moins grand, selon la qualité du terrain, ou plutôt selon la profondeur du Sol, car cette attention est absolument nécessaire. On pourroit donc en regler les coupes à 50 ans dans un terrain de 2 pieds $\frac{1}{2}$ de profondeur, à 70 dans un terrain de 3 pieds $\frac{1}{2}$, & à 100 dans un terrain de 4 pieds $\frac{1}{2}$ & au-delà de profondeur. Dans les terres légères & sablonneuses, on pourroit fixer les termes des coupes à 40, 60 & 80 ans. On verra dans le Mémoire de notre Auteur les raisons qu'il donne de ces différens termes.

Dans quelques Provinces maritimes de France, il y a des terrains de Communes, qui n'ont jamais été cultivés, & qui, sans être en nature de Bois, ne laissent pas de porter une assez gran-

grande quantité de Chênes isolés, lesquels se trouvent entourés d'une infinité de Plantes inutiles. Ces Arbres ne s'élèvent pas, ils se courbent, ils se tortillent. On dégrade tous les jours très mal-à-propos ces espèces de Plantations naturelles; les Seigneurs donnant ou vendant aux Païsans la liberté de conper dans ces Communes. Ces Arbres peuvent en effet fournir un grand nombre de pièces courbes pour la Marine, & mériteroient par cette raison d'être conservés. Mr. *de Buffon* a cherché les moyens de faire des Bois courbes, & rapporte dans ce Mémoire les expériences qu'il a commencées pour y réussir. Nous y renvoyons le Lecteur.

Le grand fleau des Taillis, c'est la gelée du Printems. Dans les endroits bas & dans les petits Vallons, elle supprime continuellement les jeunes rejettons, & empêche le bois de s'élever. Notre Auteur a remarqué que la gelée agit bien plus violemment à l'exposition du Midi, qu'à l'exposition du Nord; qu'elle fait tout périr à l'abri du Vent, tandis qu'elle épargne tout dans les endroits où il peut passer librement. Cette observation, qui est constante, lui a fourni un moyen de préserver de la gelée quelques endroits des Taillis, au moins pendant les deux ou trois premières années, qui sont le tems critique, & où elle les attaque avec plus d'avantage. Ce moyen consiste à observer, quand on les abat, de commencer la coupe du côté du Nord: on peut y obliger les Marchands de bois, en mettant cette clause dans leur marché.

Mr.

Mr. de Buffon entre dans de plus grands détails sur les moyens que nous venons d'exposer pour la conservation des Bois. A l'égard de ceux que l'on devroit employer pour les renouveler, voici à quoi se réduit tout ce qu'il en dit.

Le Renouveaulement des Bois est un objet extrêmement important. Combien n'y a-t-il pas en France de terres inutiles, de Landes, de Bruyères, de Communes, qui sont absolument stériles, & que l'on pourroit mettre en valeur ! Il y en a dans la Brétagne, dans le Poitou, dans la Guyenne, dans la Bourgogne, dans la Champagne, & dans plusieurs autres Provinces. Tous ces déserts, tous ces terrains inutiles, étoient autrefois des Bois, & on y trouve même encore quelques vieilles Souches presque entièrement pourries. Il est à croire qu'on a peu à peu dégradé les Bois de ces terrains, comme on dégrade aujourd'hui les Communes de Brétagne, & que, par la succession de tems, on les a absolument dégarnis. Il ne seroit donc question que de rétablir ce qui a été détruit, pourvu que cela pût se faire sans grandes dépenses, ou du moins à peu de fraix.

Il n'est pas si facile, qu'on se l'imagine, de faire ces sortes de Plantations avec succès. Plusieurs Auteurs ont proposé pour cela divers moyens ; mais, ou ces moyens sont ruineux, ou ils ne peuvent réussir qu'en petit, dans des Jardins, dans des Pépinières, & dans des Parcs. Les dépenses deviendroient immenses, s'il falloit cultiver de grands Cantons comme on cultive un Jardin. Pour trouver le vrai moyen

de réussir dans une entreprise de si grande importance, Mr. de Buffon a commencé par essayer de mettre en nature de Bois un terrain de 80 Arpens, dont il y en avoit 20 en friche, & 60 en terres labourables, qui produisoient tous les ans du Froment & d'autres Grains.

Après une opération préliminaire, que nous ne rapporterons pas ici, Mr. de Buffon partagea son terrain en plusieurs Cantons, qu'il fit travailler différemment. Dans l'un, il fit donner trois labours à la Charrue, dans un autre deux labours, dans un troisième un labour seulement; dans d'autres, il fit planter les Glands à la pioche, & sans avoir labouré; dans d'autres, il fit simplement jeter des Glands, ou il les fit placer à la main dans l'herbe; dans d'autres, il fit planter de petits Arbres, qu'il tira de ses Bois; dans d'autres, des Arbres de même Espèce, tirés de ses Pépinières; il en fit semer & planter quelques-uns en Automne & d'autres au Printems, quelques-uns à un pouce de profondeur, quelques autres à six pouces; dans d'autres il sema des Glands, qu'il avoit auparavant fait tremper dans différentes liqueurs, comme dans de l'eau pure, dans de la lie de vin, dans de l'eau qui s'étoit égoutée d'un fumier, dans de l'eau salée. Enfin, dans plusieurs Cantons, il sema des Glands avec de l'Avoine; dans plusieurs autres, il en sema qu'il avoit fait germer auparavant dans de la terre.

Tous ces Glands furent semés un à un, & à un pied de distance les uns des autres, desorte qu'il en entra environ douze Mesures ou Boisseaux de Paris dans chaque Arpent. Tels fu-

Octobre, Novembre & Décembre, 1743. 467

furent les commencemens de cette nouvelle Plantation. Voyons maintenant dans quel état elle se trouva l'année suivante. Je le dirai en très peu de mots; car il suffit d'en donner ici une légère idée.

Dans le Canton, dont *Mr. de Buffon* espéroit le plus, & qu'il avoit fait labourer trois fois & semer avant l'Hiver, la plus grande partie des Glands n'avoit pas levé: les petits Chênes qui vinrent des autres Glands, ne parurent qu'à la fin de Juin; ils étoient foibles, éfilés, & avoient la feuille jaunâtre & languissante. Le Canton, qui n'avoit eu que deux labours, & qui avoit aussi été semé avant l'Hiver, avoit produit un peu plus que le premier. Le troisième, qui n'avoit eu qu'un seul labour, étoit un peu mieux peuplé que le second. Cette épreuve fit connoître à l'Auteur que, dans les terrains forts & mêlés de Glaife, tel qu'étoit celui-ci, il ne faut pas labourer & semer avant l'Hiver; & il en fut entièrement convaincu, en jettant les yeux sur les autres Cantons.

Ceux, qu'il avoit fait labourer & semer au Printems, étoient bien mieux garnis. Mais, ce qui le surprit, c'est que les endroits où il avoit fait planter le Gland à la Piochie, sans aucune culture précédente, étoient considérablement plus peuplés que les autres. Ceux mêmes, où l'on n'avoit fait que cacher le Gland sous l'herbe, étoient assez bien fournis, quoique les Oiseaux en eussent emporté une grande partie. Les Cantons, où les Glands avoient été semés à six pouces de profondeur, se trouvèrent beaucoup moins garnis que ceux où on les avoit

fait semer à un ponce ou deux de profondeur. Ceux, qui avoient été trempés pendant huit jours dans de la lie de Vin & dans de l'égout de Fumier, sortirent de terre plutôt que les autres. Presque tous les Arbres gros & petits, que Mr. de Buffon fit tirer de ses Taillis, périrent la première ou la seconde année, tandis que ceux qu'il avoit tirés de ses Pépinières réussirent presque tous. Il ne manqua presque aucun Gland de tous ceux qu'il avoit fait germer dans de la terre, & qui furent plantés au Printems.

De tout cela Mr. de Buffon conclut que, pour semer une terre forte & glaiseuse, il faut conserver le Gland pendant l'Hiver dans de la terre, en faisant un lit de deux ponce de Glands sur un lit de terre d'un demi-pied, puis un lit de terre & un lit de Glands, toujours alternativement, & enfin en couvrant le Magasin d'un pied de terre, pour que la gelée ne puisse y pénétrer. On en tirera le Gland au commencement de Mars, & on le plantera à un pied de distance. Ces Glands, qui ont germé, font déjà autant de jeunes Chênes, & le succès d'une Plantation faite de cette façon n'est pas douteux; la dépense même n'est pas considérable, car il ne faut qu'un seul labour. Si l'on pouvoit se garantir des Oiseaux, on réussiroit tout de même & sans aucune dépense, en mettant en Autonne le Gland sous l'herbe, car il perce & s'enfonce de lui-même, & réussit à merveille sans aucune culture dans les Friches dont le Gazon est fin, serré & bien garni, ce qui indique presque toujours un terrain ferme & mé-

mêlé de Glaife. Le Mémoire apprendra au Lecteur quelles font les autres mesures que l'on doit prendre, & quels sont les inconvénients qu'ils faut tâcher d'éviter, pour que la Plantation ait un heureux succès, & puisse être conduite à sa perfection, sans être obligé de faire de grands fraix.

Ceux, qui aiment l'Histoire naturelle des Animaux, liront avec plaisir les Observations que Mr. *Morand* a commencé de faire sur l'Anatomie de la *Sangsue*, & dont il promet de donner dans la suite un second Mémoire, lorsqu'il aura examiné plus particulièrement ce Ver aquatique. Comme nous avons déjà d'assez bonnes descriptions (a) de cet Animal, Mr. *Morand* passe sous silence ce que l'on en fait déjà communément, & ne s'attache qu'à faire bien connoître les parties qui entrent dans sa structure.

Il commence par démontrer que l'on a confondu mal à propos avec la Bouche de la Sangsue, les parties dont elle se sert pour entamer la

(a) Celle, qu'en a donnée Mr. *Poupart* dans le *Journal des Savans* de l'Année 1697, est assez exacte; mais elle n'est pas sans défauts, & n'est accompagnée d'aucunes Figures. Celle, qui se trouve dans les *Ephémérides des Curieux de la Nature* de l'An 1718, & qui a pour Auteur Mr. *Jean-Jaques Dillénus*, est plus étendue que celle de Mr. *Poupart*; mais elle est pleine de fautes pour ce qui regarde l'Anatomie, & les Figures qu'on y a jointes ne sont pas supportables. *Dom Allou*, Chartreux, cité par Mr. de *Reaumur*, dans son *Histoire des Insectes*, a fait aussi sur la Sangsue plusieurs découvertes, qui montrent sa patience & sa grande sagacité. Mr. *Morand* a profité de quelques-unes de ses remarques, & ne manque pas de lui en faire honneur.

la peau d'un autre Animal, & en fucer le sang dont elle se nourrit. Il remarque que, depuis l'extrémité de son Corps qui représente la Tête, jusqu'à l'entrée de l'Oesophage, il y a cinq parties différentes à examiner, savoir, deux Levres, une cavité, qui est proprement la Bouche, des instrumens pour entamer, d'autres pour fucer, & un Gozier pour la déglutition. Voilà bien des pièces, bien des machines, & par conséquent bien des ressorts qui les font agir. C'est sur tout cela que Mr. *Morand* entre dans des détails très curieux ; mais, comme on ne sauroit s'en former une idée juste, sans jeter en même tems les yeux sur les Figures qui accompagnent cette description, nous renvoyons le Lecteur au Mémoire même, où il trouvera de quoi s'instruire & satisfaire sa curiosité.

Une particularité, dont on peut être instruit, sans le secours des Figures, c'est celle qui concerne la Respiration des Sangsues. Suivant Mr. *Morand*, il y a lieu de croire qu'elles respirent par la Bouche, mais on ignore encore quelle est la partie qui leur sert de Poumons. Tout ce qu'il a pu apprendre sur cela, c'est qu'elles font certains mouvemens qui répondent à ceux de la Respiration. Voici comment il l'a découvert. Après avoir laissé plusieurs jours des Sangsues dans de l'eau froide, où elles étoient sans mouvement, comme engourdies & très retirées, il mit près du feu la Fiole où elles étoient. D'abord qu'elles sentirent la chaleur, elles commencèrent à s'égaier & à faire quelques mouvemens. La chaleur augmentant à un certain point, toutes les Sangsues, jusqu'à-

qu' alors attachées par les deux bouts, détachèrent leurs têtes, restèrent attachées par la queue, & firent avec le corps des balancemens alternatifs & isochrones, qui sembloient répondre à ceux de la Respiration, & tels que si elle fût devenue plus courte & plus pénible dans un atmosphère plus chaud. Enfin, ces mouvemens devenoient très vifs, mais toujours à tems égaux, lorsqu'on approchoit davantage la Fiole du feu, & diminuoient sensiblement avec la chaleur lorsqu'on éloignoit la Fiole.

Nous ne saurions guère nous dispenser d'annoncer ici & de faire même conuoire en partie un excellent *Mémoire* de Mr. de *Reaumur*, dont voici le Titre: *Art de faire une nouvelle espèce de Porcelaine, par des moyens extrêmement simples & faciles, ou de transformer le Verre en Porcelaine.* Premier *Mémoire*, où l'on examine la nature & les qualités de la nouvelle Porcelaine, & où l'on donne une idée générale de la manière de la faire. L'idée la plus nette, qu'on se puisse faire de la nature de la Porcelaine, de son caractère essentiel & distinctif, c'est de la regarder comme une matière à demi-vitrifiée, comme une matière dont l'état est moyen entre celui de la Terre cuite, des Poteries de terre de France, & entre celui de Verre. C'est en partant de cette idée que Mr. de *Reaumur* est parvenu à connoître quels étoient les vrais principes de l'Art de faire de la Porcelaine, & qu'il les a expliqués dans des *Mémoires* imprimés en différentes années parmi ceux de l'Académie (a).

(a) Voyez les *Mém. de l'Acad. des Sc.* 1727 & 1729.

Il y a montré, qu'il y avoit deux manières générales de faire de la Porcelaine. L'une de saisir une matière vitrifiable sur laquelle le feu agit fortement dans le passage de l'état de Terre cuite à celui de Verre, de la saisir lorsqu'elle n'est encore qu'imparfaitement vitrifiée. La seconde manière générale demande qu'on compose une Pâte de deux matières réduites en poudre, dont l'une puisse résister au feu le plus violent, le soutenir sans devenir Verre, & dont l'autre puisse être facilement vitrifiée. Après que le feu a agi sur les Ouvrages faits de cette Pâte, & que celle des deux matières, qui peut être vitrifiée, l'a été, il en résulte un composé, qui n'est Verre qu'en partie, ou qui est de la Porcelaine. C'est suivant le premier de ces procédés qu'ont été faites toutes les espèces de Porcelaine, dont il y a eu des Fabriques établies en Europe, comme celle de *St. Cloud*, celle du Fauxbourg *St. Antoine*, celle de *Chantilly*, & celle de *Saxe*. Quoiqu'entre ces Porcelaines il y en ait de très belles; de comparables en beauté à celle de la Chine, il est toujours aisé de découvrir que leur nature diffère de la nature de cette dernière. Si on expose les premières à un degré de feu plus violent que celui auquel elles doivent ce qu'elles sont, il achève de les vitrifier, & les fait passer de leur état de Porcelaine à celui de Verre. Celle de la Chine, au contraire, peut se soutenir contre un feu extrêmement violent; il peut agir sur elle, sans l'amener à être du Verre.

Mr. de *Réaumur* ne s'en est pas tenu à cette théorie générale de la Porcelaine, ses recherches

ches l'ont conduit à connoître les deux matières essentielles à celle de la Chine, elles lui ont appris ce que c'est que le *Petuntse*, & ce que c'est que le *Kaolin*, dont on la compose. Enfin, ces mêmes recherches, & un grand nombre d'essais dont elles ont été suivies, ont prouvé que l'on a en France des matières de même nature que celles qui sont employées à la Chine, & capables de donner d'aussi belle & d'aussi parfaite Porcelaine. Il reste une troisième manière de faire de la Porcelaine, laquelle a été ignorée jusques ici, que Mr. de Réaumur s'est contenté d'annoncer dans ses premiers Mémoires, & qu'il propose de faire connoître aujourd'hui. Il n'a pas encore porté cette nouvelle méthode à un point de perfection tel qu'elle puisse donner de la Porcelaine, qui le dispute en beauté aux Porcelaines antiques; mais elle peut actuellement en fournir, qui ne sera inférieure aux meilleures en aucune des qualités essentielles, qui leur sera même supérieure en quelques-unes, & enfin qui sera moins chère que la Porcelaine commune de la Chine.

C'est avec le Verre seul que Mr. de Réaumur veut apprendre à faire la nouvelle Porcelaine, dont il est principalement question dans ce Mémoire. Le moyen qu'il a à proposer, c'est celui de convertir des Ouvrages de Verre en ouvrages de Porcelaine; ou, pour se fixer à quelques exemples, c'est de changer des Bouteilles du plus vilain Verre, telles que celles qu'on sert journellement sur nos tables, en Bouteilles d'une Porcelaine blanche; c'est de transformer une Cloche de Verre, telle que celles

qui ne sont destinées qu'à couvrir les Plantes dans les Jardins, en un Vase qui, par sa blancheur, puisse mériter d'être mis en parade. Cette transformation se fait facilement & à très peu de frais. Pour changer une de nos Bouteilles à vin en une Bouteille de Porcelaine, il n'en conte guère plus, qu'il en conte à un Potier pour faire cuire le Pot de la terre la plus grossière. Les moyens d'y parvenir sont si simples, qu'il n'y a personne qui ne puisse être en état de rendre toutes les Bouteilles de sa Cave des Bouteilles de Porcelaine. Il est par-là aisé de juger, que les Ouvrages d'une pareille Porcelaine doivent être donnés à grand marché.

Mais, dira-t-on, le Verre dont il s'agit, est-il effectivement converti en Porcelaine? C'est ce que prétend Mr. de Réaumur, & il le prouve d'une manière invincible, en faisant voir qu'aucun des caractères essentiels à la bonne Porcelaine ne lui manque. Un des grands avantages de cette nouvelle Porcelaine, c'est que, quelque froide qu'elle soit, elle peut recevoir les liqueurs les plus chaudes sans se casser; il n'y a pas à craindre qu'elles y produisent des fêlures, comme elles en produisent souvent dans les autres Porcelaines, & même dans celles des Indes. Rien n'est plus ordinaire que de voir des Tasses, qui ont des fêlures produites par la chaleur, dont elles ont été attaquées trop subitement.

Mr. de Réaumur assure; & on peut bien l'en croire sur sa parole, que quand la nouvelle Porcelaine aura été rendue aussi parfaite qu'elle le peut être, non seulement elle n'aura rien à

craîn-

craindre des liqueurs les plus chaudes, mais on pourra l'exposer à des épreuves, & l'employer à des usages, auxquels on n'oseroit exposer celle de la Chine. On pourra hardiment, & sans précautions, la mettre sur le feu. Mr. de Réaumur y a fait bouillir de l'eau, sans les ménager autrement qu'on ménage en pareil cas les Cafetières de terre & celles de Fer-blanc. Bien plus, il a fait fondre du Verre dans un Gobelet de cette Porcelaine, sans que sa forme en ait souffert. Les autres Porcelaines résisteroient-elles à de pareilles épreuves ?

On verra dans le Mémoire, dont nous ne donnons ici que le précis, de quelle manière Mr. de Réaumur est parvenu à découvrir cette nouvelle Porcelaine, & quels procédés on doit mettre en œuvre pour la faire. Quant aux matières qu'il faut employer pour changer le Verre en une Porcelaine blanche, il nous apprend qu'une des plus propres à produire cet effet, est le Gyps calciné, ou ce qu'on nomme vulgairement du *Talc*, dont les Carrières de Plâtre de Montmartre, & d'autres lieux des environs de Paris, fournissent abondamment. Le Sable peut aussi opérer cette transformation, & un mélange de Sable très blanc, tel que celui d'Etampes avec le Gyps, donne une poudre composée, qui doit être employée par préférence au Gyps seul, ou au Sable seul. Lorsqu'on a choisi des Ouvrages d'un Verre convenable, & qu'on a provision de Gyps bien blanc, calciné & bien pulvérisé, rien n'est plus simple que de les convertir en ouvrages de Porcelaine. Voici tout le mystère.

Pro-

Prenez de ces grands Vases de terre cuite, dans lesquels les Fayenciers font cuire leurs ouvrages, & auxquels ils donnent le nom de *Gazettes*. Mettez dans ces Vases de terre cuite, ou dans quelques autres sortes de grands Creusets pareils, les ouvrages de Verre que vous voudrez convertir en Porcelaine. Remplissez ces ouvrages, & tous les vuides qu'ils laissent entre eux de la poudre faite d'un mélange de Sable blanc & fin, & de Gyps. Il faut faire en sorte que cette poudre touche & presse les ouvrages de toutes parts, c'est-à-dire, que ceux-ci ne se touchent pas immédiatement, & qu'ils ne touchent pas non plus les parois du Creuset. La poudre ayant été bien empilée, bien pressée, couvrez la Gazette, ou grand Creuset, que vous luttez ensuite. Cela fait, il ne reste plus rien à faire à l'Artiste; c'est au feu à achever le reste.

Cette Gazette ainsi préparée doit être portée chez un Potier de terre, pour être mise dans l'endroit de son Fourneau, où l'action du feu est forte. Quand la Fournée de Poterie de terre est cuite, on retire la Gazette. Lorsqu'on l'ouvre, on a le plaisir de voir que les ouvrages de Verre sont changés en une belle Porcelaine blanche. La même poudre, qui a servi pour la conversion des premiers ouvrages, peut servir pour celle de beaucoup d'autres. Voilà un procédé bien simple, bien facile à exécuter. Le Public attendra, sans doute avec beaucoup d'impatience, la suite d'un Mémoire si curieux & si intéressant.

Le dernier Mémoire, dont nous nous sommes

mes proposés de rendre compte dans cet Extrait, a été envoyé à l'Académie par la Société Royale de Montpellier, & a pour Auteur Mr. *Sauvages de la Croix*. Il roule sur quelques Plantes venimeuses, qu'on a cru devoir faire connoître, afin qu'on les évitât soigneusement. Ces Plantes sont le *Doronic à racine de Scorpion*; l'*Actea* de Pline, ou le *Christophoriana* d'Odon; le *Colchicum*, ou *Tuechien*; la *Belladonna*; le *Laurier-cerise*; le *Laurier-rose*; la *Dentelaire de Rondelet*, ou *Plumbago*; & surtout le *Redoul* ou *Roudoce*, que Mr. *Niffole* a décrit le premier, & a nommé *Coriaria* (a). Comme cette dernière Plante est fort venimeuse, Mr. *Sauvages* a eu soin de la faire connoître plus qu'aucune autre, afin de prévenir par-là les fâcheux accidens auxquels elle donne lieu.

Cette Plante dangereuse, qui est la seule dont nous exposerons les effets pernicioeux dans cet Extrait, est la même que le *Rhus sylvestris* Plin. & le *Rhus myrtifolia* *Monspeliaca* C. B. Cet Arbruste est aussi connu sous le nom d'*Herbe aux Tanneurs*, parce que les Tanneurs en font une poudre dont ils se servent pour préparer leurs Cuirs. Les Anciens en ont fait l'éloge, parce qu'ils la croyoient propre à guérir beaucoup de maladies. C'est cependant un poison des plus singuliers, lequel cause l'Epilepie aux Hommes qui mangent de ses fruits, & le Vertige aux Animaux qui broutent ses jeunes Rejettons. En voici un exemple. „ Il y a quelques années, dit Mr. *Sauvages*, que je vis à la

„ cam-

(a) Voyez les *Mém. de l'Acad. An.* 1711.

„ campagne des Chevaux & des Agneaux qui,
 „ au retour du paturage, chanceloient, tour-
 „ noyoient, & enfin tomboient à la renverse, a-
 „ vec des tremoussemens & des convulsions
 „ de tout le corps. Ces Animaux se relevoient
 „ ensuite, mais pendant un tems ils portoient
 „ la tête basse, donnoient étourdimement de la
 „ tête contre ce qui se présenteoit à leur passa-
 „ ge, enfin ils restoient des heures entières dans
 „ cet état d'Epilepsie ou de Vertige.

Les Bergers, consultés sur cela, dirent que
 le Redoul enivroit ces Animaux, & qu'il n'y
 avoit que les jeunes qui s'y laissent attraper,
 les plus vieux se donnant bien garde d'y tou-
 cher. Ils ajoutèrent que ce n'étoit rien, & que
 cette ivresse ne tiroit guère à conséquence. Mr.
Sauvages en fit faire des expériences sous ses
 yeux, & il trouva que ces Animaux ne man-
 géoient que les feuilles tendres & nouvelles: les
 fruits & les vieilles feuilles sont un Poison plus
 violent, au lieu que les nouvelles ne sont qu'en-
 ivrer. Cette observation sert à confirmer l'o-
 pinion de Mr. *Linnaeus*, qui croit que les jeu-
 nes Pousses de certaines Plantes très venimeu-
 ses peuvent être salutaires, puisqu'en Laponie
 on mange en salade les jeunes feuilles de l'A-
 conit bleu ou Napel. Ne mange-t-on pas aussi
 en France les Asperges ou jeunes Pousses du
Clematitis sive Flammula repens C. B. quoique
 les Mandians emploient les vieilles feuilles pour
 se procurer des Ulcères aux jambes; ce qui lui
 a fait donner le nom d'*Herbe aux Gueux*?

On vient de voir que le Redoul est un Poi-
 son pour les Animaux, mais le seroit-il aussi
 pour

pour les Hommes ? On ne sauroit en douter, après les deux funestes expériences rapportées par notre Auteur. Voici la première. A Alais, un Enfant, âgé de dix ans, s'avisa de manger des Bayes du *Coriaria*, trompé peut-être par la ressemblance qu'elles ont avec les Mûres de Ronce, qui se trouvent souvent mêlées avec le Redoul. De retour chez lui, il tomba coup sur coup dans plusieurs attaques d'Epilepsie si violentes, qu'il en mourut le lendemain, malgré tous les secours qu'on mit en œuvre pour lui sauver la vie.

Autre exemple encore plus remarquable que le précédent. Un Homme, âgé de 40 ans, ayant eu l'imprudence de manger une quinzaine de ces fruits, fut saisi bientôt après d'une ou de deux attaques d'Epilepsie. On le saigna; mais ces attaques redoublant toujours, il fut conduit à l'Hôtel-Dieu pour y être traité. Mr. *Sauvages*, appelé à son secours, le trouva attaqué de convulsions, sans connoissance, de couleur livide, prêt à tomber du lit, sans que ses voisins, qui avoient horreur de son état, se disposassent à l'aider. L'Éméétique qu'il prit, hors de l'attaque, lui fit rendre huit ou neuf Bayes de Redoul; ce qui ne l'empêcha pas de succomber le soir même, à la quinzième attaque. A l'ouverture du Cadavre, on trouva dans l'Estomac cinq ou six Bayes de cette Plante, mais on ne s'apperçut d'aucun dérangement, ni dans le Cerveau, ni dans le Ventricle, ni en aucun autre endroit. Mr. *Sauvages* ne doutant plus de la qualité venimeuse du Redoul, répandit le bruit de ce fâcheux accident dans tous les en-

environs, afin qu'on se donnât plus de garde d'en manger. Il voulut s'attacher à découvrir la manière d'agir; mais il avoue franchement n'y avoir absolument rien compris. Il sera toujours bien difficile d'éclaircir la théorie des Venins. Ce qu'ils renferment de pernicieux est souvent si subtil, si fin, si délié, si caché, qu'on ne peut guère espérer de le connoître que par ses effets.

ARTICLE X.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE LONDRES.

MR. Turnbull a publié *A methodical System of Universal Law*, &c. C'est-à-dire, „ Système „ méthodique d'une Loi Universelle; ou, les Loix „ de la Nature & des Gens, déduites de principes „ certains, & appliquées à des sujets convenables. „ Ecrit en Latin par Jo. Gor. Heineccius. Traduit „ & éclairci par des Remarques: Par G. Turnbull, „ Docteur en Droit. A quoi l'on a ajouté un Dis- „ cours sur la Nature & l'Origine des Loix Mo- „ rales & Civiles”. In 8. 2 voll.

Le même Auteur nous a donné *Observations upon liberal Education*, &c. C'est-à-dire, *Remarques sur une bonne Education dans toutes ses parties: contenant la substance de tout ce qui a été dit sur cet important sujet, par les meilleurs Auteurs anciens & modernes: avec plusieurs nouvelles Remarques*, &c. In 8.

Mr. Kelly a publié une nouvelle Traduction de
l'His-

Octobre, Novembre & Décembre, 1743. 481

l'Histoire d'Angleterre de Mr. Rapin Thoyras; avec les Portraits des Rois & des Reines, & des Cartes Géographiques. 2 vol. in folio. Les Libraires y joignent, comme un Supplément, la Traduction de cette même Histoire, depuis la fin du Règne de Jacques II, jusqu'à celle du Règne de George I, ce qui fait un troisième Volume.

Mr. Kelley nous donna, il a quelque tems, *French Idioms, &c. C'est-à-dire, Idiômes de la Langue Françoisse, avec les expressions Angloises qui y répondent; à l'usage de ceux qui veulent parler ou traduire cette Langue, presque universelle, correctement.* In 8. On a fait une seconde Edition de cet Ouvrage, qui est fort estimé.

Astronomy in 5 Books, &c. C'est-à-dire, Traité d'Astronomie divisé en cinq Livres; où cette Science est traitée selon une méthode entièrement nouvelle, &c. Par R. Long, Docteur en Théologie, & Chef du Collège de Pembroke, dans l'Université de Cambridge. In 8.

A Letter to a Friend in the Country, on the publication of Thurloe's State papers. In which is contained an impartial account of the Author and Book, &c. C'est-à-dire, Lettre à un Ami à la Campagne, sur la publication des Mémoires d'Etat de Thurloe; où l'on donne un jugement désintéressé sur l'Auteur & sur son Ouvrage, où l'on examine & met dans leur véritable jour plusieurs particularités de l'Histoire d'Angleterre. In 8.

L'Auteur de cette Lettre n'examine que le premier Tome du gros Recueil de Thurloe: mais il promet d'en donner la suite, si on le souhaite; c'est-à-dire, si le Libraire trouve son compte dans cet essai, par où il pourra juger du sentiment du Public.

Philemon to Hydaspes, relating several Conversations with Hortensius, upon the subject of false Religion, Tom. XXXI. Part. II. H h gion,

gion, &c. C'est-à-dire, *Discours de Philémon à Hydaspes, où il fait le récit de plusieurs Conversations avec Hortensius sur le sujet de la fausse Religion.* Cet Ouvrage est divisé en quatre Parties, qui ont d'abord paru séparément; mais dans une seconde Edition elles ont été réunies en un Volume. Dans la première Partie, on tâche de faire voir que le meilleur moyen de découvrir la Religion des hommes, c'est de bien étudier leur tempérament; & que chaque exemple de mauvaise conduite dans l'un, correspond à quelque singularité dans l'autre: avec une application plus particulière au cas d'une extravagante dévotion. 2. Dans la seconde partie, on assure qu'en général le plaisir est légitime; & on fait voir que les sévérités extravagantes de quelques Systèmes de Religion sont une manifeste contradiction à l'ordre & à la nature des choses. 3. Dans la troisième Partie, on tâche de donner une histoire générale de l'origine & de la constitution d'une fausse Théorie dans la Religion, chez les plus anciens Payens. 4. La quatrième Partie roule sur le même sujet que la troisième. In 8.

Hieroclis Philosophi Alexandrini in aurea Carmina Commentarius, Gr. & Latinè. Græca accuratius nunc recognita, & ad MSS. Codicum fidem exacta, plurimisque in locis à Gudiana Mediceæ Codicis Collatione emendata, una cum Notis subjunctis. Edidit R. W. S. T. P. Coll. Jesu Cant. nuper Socius. In 8.

On a fait une nouvelle Edition du Livre d'Eaton de l'évaluation des Bénéfices Ecclésiastiques d'Angleterre & du País de Galles. In 4.

Mr. Hunt, Professeur en Arabe & Membre du Collège d'Hertford, (appelé ci-devant Haristall), a publié une Dissertation sur les Versets 22 & 23 du VII Chapitre des Proverbes de Salomon, adressée

à ceux qui étudient l'Arabe, & les autres Langues Orientales dans l'Université d'Oxford. *A Dissertation on Prov. &c.* Mr. Hunt nous donne cette Dissertation comme un modèle de Dissertations critiques du même genre.

A Collection of Letters of the honourable Boyle the first Earl of Orrery, &c. C'est-à-dire, Recueil de Lettres de Mr. Boyle, premier Comte d'Orrery, Président de la Comté de Munster en Irlande; contenant une Correspondance suivie entre le Duc d'Ormond & Mylord Orrery, depuis le rétablissement de Charles II, jusqu'à l'année 1668. Avec plusieurs autres Lettres & Pièces de différent genre, particulièrement la Vie du Comte d'Orrery. Par Mr. Thomas Morrice, Chapelain de ce Seigneur. In folio.

A Discourse on the nature and use of Prophecy. C'est-à-dire, Discours sur la nature & l'usage des Prophéties. Par Jean Bristed, Maître des Arts, Recteur de St. Pierre & de Ste. Marie Westout; dans Lewes, Suffex. In 8.

La nouvelle Edition de l'*Historia Literaria* du Dr. Cave, en deux Volumes in folio, étant achevée d'imprimer, le Libraire avertit les Souscripteurs d'aller retirer leurs exemplaires. Le prix des deux Volumes en blanc est de 48 Shillings.

Mr. Zacharie Grey, Docteur en Droit, travaille à une nouvelle Edition d'*Hudibras*, qu'il accompagnera de Notes historiques & critiques, & d'une Préface touchant le dessein de ce Poëme.

Orationes quadam in Universit. Oxoniensi præcipue, aliisque locis habita à Viro clariss. ac eruditiss. Accepto Frewen S. T. P. ejusdem Universitatis quater Cancellario, & B. Maria Magd. Coll. Præsidi dignissimo, Eboracensis S. Petri Ecclesia Cathedralis postea Archiepiscopo... summa cura edidit, & à Manuscriptis suis fideliter collegit Thomas Frewen de Brick-

well apud Suffexienſes Armiger & ejusdem Praſulis
Nepos Maximus. In 8.

Mr. Guthrie, qui nous a donné la Traduction de quelques Ouvrages de Cicéron (a), nous promet une nouvelle Histoire générale d'Angleterre, depuis l'invaſion des Romains ſous Jules-Céſar juſqu'à la Révolution en 1688. Et depuis la Révolution juſqu'à la Mort du Roi George I., par un autre Auteur. Ce titre nous donne à connoître que Mr. Guthrie eſt du nombre de ceux qu'on appelle Non-Jurants, ou qui regardant tous les Princes qui ont regné ici depuis la Révolution de 1688, comme des Uſurpateurs, refuſent de leur prêter le ſerment de fidélité, & s'arrêtent à cette année fatale comme à leur *no plus ultra*. Quoiqu'il en ſoit, Mr. Guthrie nous aſſure dans ſon *proſpectus*, qu'il n'oubliera rien pour rendre ſon Histoire curieufe & intéreſſante: il l'ornera d'une Diſſertation ſur les tems obſcurs & fabuleux de l'Histoire d'Angleterre, & s'attachera à nous marquer l'origine, le progrès, l'accroïſſement, & la décadence du Commerce, des Manufactures, des Lettres, des Arts, & des Sciences de la Nation Angloiſe, d'une manière plus exacte & plus étendue qu'on n'a fait juſqu'ici. Il fait quelques Obſervations ſur les Hiſtorienſ d'Angleterre qui l'ont précédé, & s'attache particulièrement à Mr. Rapiſin; il dit qu'il eſt facile de voir par pluſieurs endroits de ſon Livre qu'il n'étoit pas Anglois, & il l'accuſe de partialité, d'un penchant marqué pour la France, &c. Du reſte, Mr. Guthrie compte que ſon Histoire contiendra 300 feuilles, & il ſe propoſe d'en publier trois par ſemaine, couvertes de papier bleu, pour prix & ſomme de ſix ſous.

Concio ad Clerum Londinenſem, Collegii Sionenſis
Son

(a) Voyez Tom. XXVI, p. 471; & XXVIII. p. 481.

Sodalitium, habitâ in Ecclesiâ S. Elphagi, Apr. 26, 1643, à Josepho Trapp dicti Collegii tunc temporis, Preside, rogatu Auditorum edita. In 4.

Mr. Packe a publié *Ἀγνογραφία, sive Convallium Descriptio, &c.* C'est-à-dire, Description succincte, mais exacte, de l'origine, du cours, de l'insertion, l'étendue, élévation, &c. de toutes les Vallées & Hauteurs, les Ruisseaux & Rivières de la Partie Orientale de la Province de Kent, avec des Remarques sur l'Histoire naturelle du Pais, & sur les Monuments militaires de la route que J. César y suivit, jusqu'à la bataille décisive qu'il donna. Par Christophle Packe M. D.

Voici la Liste du nouveau Conseil de la Société Royale, dont l'Election se fait annuellement le 30 de Novembre, jour de la Saint-André. Le Conseil est composé de 21 Membres, y compris le Président. Tous les ans on en conserve ou continue dix de l'année précédente, qu'on remplace au sort par un pareil nombre tiré de la Liste générale des Membres Nationaux. On s'exprime ainsi, parce qu'il y a une Liste particulière pour les Membres Etrangers, ou des autres Nations; ils ont tous les droits & avantages des Nationaux, excepté qu'ils n'entrent point dans les Charges. Le Président, les deux Secrétaires, & le Trésorier sont aussi choisis au sort; mais ordinairement on continue ceux de l'Année précédente.

Nouveau Conseil.

Martin Folkes, Ecuyer,
Président.

* Thomas Birch, A. M.

* Mr. Pierre Collinson.

Mylord Charles Cavendish.

* Guillaume Dixon, E-

cuyer.

Le Chevalier Jean Evelyn, Baronet.

* Mr. Jean Eames.

* Richard Graham, Ecuyer.

Jean Hadley, Ecuyer.

Hh 3

Guil-

Guillaume Jones, Ecuyer.

* George, Comte de Macclesfield.

* Nicolas Mann, Ecuyer.
Mr. Jean Machin, Professeur en Astronomie au Collège de Gresham, Secrétaire.

Richard Mead, Médecin du Roi.

Cromwel Mortimer, M.

Ceux qui sont marqués d'une * sont les dix qui viennent d'être choisis.

D. Secrétaire.

Charles, Duc de Richmond.

Le Chevalier Hans Sloane, Baronet, Médecin du Roi.

* Jaques Spilman, Ecuyer.

* Jaques Theobald, Ecuyer.

Jaques West, Ecuyer, Trésorier.

* Daniel Wray, Ecuyer.

D E L E Y D E.

S. Luchtman vient de donner une Edition nouvelle de *Justiniani Institutionum Libri quatuor emendatissimi ex Editione Jacobi Cujacii, ac Commentariis Jani a Costa*, 4. de même de *Vellejus Paterculus cum integris Notis & Animadversionibus Doctorum*, curante Petro Burmanno, 8. Il fait réimprimer actuellement, dans le même Format, *Florus cum Notis Variorum ex Editione Dukeri, & Phædrus cum Notis Variorum & P. Burmanni*. Ces deux Ouvrages étoient devenus rares. Le même Libraire fait aussi travailler à une nouvelle Edition de *HESYCHIUS*, qui aura deux Volumes *in folio*, & qui sera enrichie des Notes de plusieurs Savans, sur-tout du savant Mr. Jean Alberti, qui en sera l'Editeur.

J. A. Langerak & J. & H. Verbeek ont imprimé. B. S. *Albini Medicina Doctoris, Anatomes & Chirurgia in Academiâ Batavâ, qua Leida est, Professoris, Collegii Chirurgici Leidensis Præsidis, Explicatio Tabularum Anatomicarum B. Eustachii, Anatomici summi*. Cet Ouvrage est enrichi de 89 Planches *in folio*, gravées par le fameux J. Wandelaar. Suivant

yant le projet qu'ils en donhent, le prix de ce Livre sera de *fl.* 20: néanmoins ils le vendront pour *fl.* 18 à ceux qui le prendront avant le premier du Mois d'Avril prochain.

Les mêmes Libraires ont actuellement sous presse & publieront bientôt, *Mémoires pour servir à l'Histoire d'un Genre de Polypes d'Eau douce, à bras en forme de Cornes, par Mr. A. Tremblay. In quarto*, enrichis de très belles Figures.

D A M S T E R D A M.

Wetstein a donné depuis peu le Tome neuvième de l'*Histoire Romaine* de Mr. *Rollin*, revu & rendu complet par Mr. *Crevier*. C'est uniquement à ce savant Auteur que le Public sera redevable de la Suite. Quel bonheur, qu'un Ouvrage si utile, si rempli de Faits curieux, de Remarques intéressantes & instructives, ne soit pas resté imparfait par la mort de celui qui lui a donné naissance; & qu'un Auteur de la réputation de Mr. *Crevier*, Ami intime de Mr. *Rollin*, & si fort en état de remplir la tâche que ce fameux Historien s'étoit prescrite, ait bien voulu s'en charger.

Le même Libraire publie le *Traité des Sens* par Mr. *Le Cat*, 8. Cette Edition est fort belle & fort correcte, tant par rapport aux figures, que pour l'impression. Ce n'est pas le seul avantage qu'elle a sur l'Edition de France, qui est tout-à-fait défigurée & presque intelligible par le grand nombre de fautes qui s'y trouvent, sans compter la longue liste de celles qu'on a marquées dans l'*Errata*, qui est à la tête, & qui n'en contient que les principales. L'Edition que nous annonçons est encore enrichie d'une Table des Matières, d'une seconde Table pour les Figures, & d'une troisième pour les Articles. Ces trois Tables rendent l'usage de cet important Ouvrage beaucoup plus facile & plus commode: avantages qui ne se rencontrent pas dans l'Edition de France, qui est sans aucune Table.

- Il a fait aussi imprimer un petit *Virgile*, en Latin, en Format de 24. Le Texte de cette belle Edition, qui, pour la beauté & la correction, peut aller de pair avec les meilleures Editions d'*Elzevir*, est conforme à celui de la nouvelle Edition *in quarto*, qui s'imprime aux dépens du même Libraire, & dont le Texte rectifié & corrigé en une infinité d'endroits, sera enrichi des savans Commentaires de *N. Heinsius* & de *P. Burman*, qui n'ont pas encore paru. Ainsi, sans compter que cette petite Edition supplée au besoin qu'on en avoit, par la rareté des Editions précédentes en ce Format, on peut la regarder encore comme l'avant-coureur de cette grande & magnifique Edition, qui aura IV Volumes *in quarto*, & que le Libraire se flatte de publier dans quelques Mois.

J. F. Bernard vient de donner deux nouveaux Volumes des *Cérémonies Religieuses de tous les Peuples du Monde*, &c. L'un de ces deux Volumes fait la seconde Partie du Tome septième, & contient un Supplément à ceux que le Libraire a publiés ci-devant, renfermant les augmentations qui se trouvent dans l'Edition de Paris, & qui sont distribuées par Dissertations. Ce Volume est orné de figures, de même que le huitième, qui contient un parallèle historique des Cérémonies Religieuses de tous les Peuples Anciens & Modernes, & la Description de leurs usages les plus singuliers, prétendus Religieux, ou qui ont quelque rapport à la Religion.

ARTICLE XI.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

Liste des Professeurs de l'Université d'Erffurt.

LES PROFESSEURS EN THEOLOGIE SONT:
Messieurs, Le Frère *Nibridius Carl*, de l'Ordre des
Her-

Hermite de St. Augustin, Docteur & Professeur
en Théologie, Assesseur & Doyen de sa Faculté.

Joséph Seioffen, Capitulaire de la Royale Abbaye
de l'Ordre de St. Benoit, au Mont de St. Pierre,
Docteur & Professeur en Théologie, Protono-
taire Apostolique & Ancien de l'Université.

Jean-George Ignace Otto, Docteur & Professeur en
Théologie, & Assesseur de sa Faculté.

Jean-Daniel-Richard Spoenla, Docteur & Profes-
seur en Théologie, & Assesseur de sa Faculté.

Jean-Christophe Hunold, Docteur & Professeur en
Théologie.

Le R. P. Boniface Leflie, de l'Ordre de St. Benoit,
Docteur en Philosophie & Théologie, Assesseur
& Professeur de ces deux Facultés, Doyen de
la Faculté Philosophique.

LES PROFESSEURS EN DROIT SONT:

Messieurs Jean-Michel Rodermundt, Docteur en
Droit & Professeur des Décrétales.

Conrad-Guillaume Strecker, Docteur en Droit &
Professeur du Cône.

Gabriel-Henri Lilien, Docteur & Professeur en
Droit.

George-Henri Fratzscher, Docteur en Droit & Pro-
fesseur des Pandectes.

Jérôme-Frédéric Schorch, Docteur en Droit, Pro-
fesseur des Instituts de Justinien & Assesseur de
sa Faculté.

Jean-Arnold de Bellmont, Docteur en Droit, &
Professeur en Histoire & en Philosophie Pra-
tique.

Rudolf-Christophe Henna, Professeur public.

Jean-Christophe Spitz, Docteur & Professeur en
Droit, Assesseur de la Faculté Juridique.

LES PROFESSEURS EN MEDECINE SONT :

Messieurs *Hermann-Paul Juch*, Docteur en Médecine, Professeur de Pathologie & de Pratique premier Assesseur & Doyen de sa Faculté.

Iro-Jean Stahl, Docteur en Médecine, & Professeur d'Anatomie, Chirurgie & Botanique, & Assesseur de sa Faculté.

André-Elie Buchner, Docteur en Médecine, Président de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, Professeur en Chymie & Assesseur de sa Faculté.

Jean-Férôme Kniphof, Docteur en Médecine, Professeur des Institutions de Médecine, & Assesseur Extraordinaire de sa Faculté.

Paul-Henri Vogel, Docteur en Médecine, & Professeur Extraordinaire.

LES PROFESSEURS EN PHILOSOPHIE SONT :

Messieurs, Le R. P. *Boniface Leslie*, Professeur Ordinaire & Doyen de sa Faculté.

Jean-Henri de Steinmetzen, Maître en Philosophie, Assesseur & Professeur de la Faculté Philosophique.

Jean-Henri Tiemeroth, Maître en Philosophie, Assesseur de sa Faculté, & Professeur de Mathématique & d'Histoire.

Henri-Melchior Schutte, Docteur en Droit, Assesseur des Facultés Juridique & Philosophique, & Professeur de Politique.

Le R. P. *Erard Grant*, de l'Ordre de St. Benoit, Professeur Ordinaire de Philosophie.

Michel-Henri Stida, Maître en Philosophie, Licencié en Droit, Assesseur de sa Faculté Philosophique, Professeur des Langues Sacrées & d'Histoire.

Ernest-Auguste Bohn, Maître en Philosophie, Assesseur

Octobre, Novembre & Décembre, 1743. 491

leur Extraordinaire de la Faculté Philosophique,
& Professeur public.

Le R. P. André Gordon, Bénédictin, Professeur
de Philosophie, & Assesseur Extraordinaire de la
Faculté.

Henri-Wolf Fratzscher, Professeur public.

Jérôme Ludolf, Docteur & Professeur public.

TABLE DES ARTICLES.

I. RECHERCHES sur la Sépulture de MOISE.	243
II. SPLANCHNOLOGIE , ou l' <i>Anatomie des Vis- cères</i> , &c. Par Mr. de GARENGEOT.	269
III. GRAMMAIRE de la LANGUE CHINOISE, &c. Par Mr. ETIENNE FOURMONT.	294
IV. TRAITE' des SENS. Par Mr. LE CAT.	304
V. CHRONIQUE des ROIS d'ANGLETERRE.	342
VI. HISTOIRE UNIVERSELLE, &c. d'une SOCIE- TE' de GENS de LETTRES. Tome IV.	364
VII. L'ORTHOPEDIE , ou l' <i>Art de prévenir & cor- riger, dans les Enfans, les Difformités du Corps</i> , &c. Par Mr. ANDRY.	412
VIII. La SAINTE BIBLE , ou le VIEUX & le Nou- VEAU TESTAMENT, &c. Tome II.	442
IX. MEMOIRES de l'ACADEMIE ROYALE des SCIEN- CES. Année 1739.	456
X. NOUVELLES LITTERAIRES.	480
XI. NOUVELLES ACADEMIQUES.	488

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

A.

- A**mour. Jugement sur cette Sensation. 312, & suiv.
Andry (Mr.). Extrait de son *Orthopédie*. 412.
Angleterre. Extrait d'un Ouvrage intitulé *Chronique des Rois d'Angleterre*. 342, & suiv. Jugement sur cet Ouvrage. 343, & suiv.
Argenville (Mr. d'), Maître de la Chambre des Comptes de Paris. Extrait de son *Histoire naturelle des Pierres & des Coquillages*. 139. Jugement sur cet Ouvrage. 141.
Aveugle-né auquel on donne la Vue. 340

B.

- B**ible. Extrait d'un *Commentaire* sur la *Sac. Bible*. 442
Bois. Moyens de les conserver & de les rétablir. 461, & suiv.
Buffon (Mr. de). Extrait de son *Mémoire* sur la *Conservation & le Rétablissement des Forêts*. 461
Burman (feu Mr.) accuse mal-à-propos *Mr. Gafner*. 15

C.

- C**at (Mr. Le). Extrait de son *Traité des Sens*. 304
 Eloge de cet Ouvrage. *ibid.* & suiv. Critiqué. 315, 317, & suiv. 328, & suiv.
Cerveau. Cette partie du Corps humain est presque entièrement inconnue. 167, & suiv.
Chasclet (Mme. du), citée. 335
Charouilletmens. Ce que c'est. 311
Chinois, nommé Hoang, amené à Paris par des Missionnaires. 294. Sa mort. *ibid.*
Chinois. Jugement sur leur Langue. 294, & suiv. Leurs Cicles. 301. Leurs mois, leurs jours. *ibid.* Leur Poésie. 302. Nombre des Livres Chinois qui se trouvent dans la Bibliothèque du Roi de France. *ibid.*
Conception. Ce que c'est. 86
Coquillages. Ce que c'est. 146. Ne doivent pas être confondus avec les Coquilles. *ibid.* Leur formation. 147. D'où viennent les Coquillages que l'on trouve dans le centre de la Terre. 148
Coriaria. Voyez *Redoul.*

DES MATIÈRES.

Croix (Mr. Sauvages de la). Extrait de son Mémoire sur quelques Plantes venimeuses. 477

D.

D *Emangeaisons*. Ce que c'est. 311

Développement. Objection contre le Système des Développementens. 85. Réponse à cette Objection. 86. Développement des Germes ou Semences. 99

Doute. Réflexion sur le *Doute*, 188

E.

E *Gede* (Hans). Extrait de sa *Nouvelle Description de l'ancienne Groenlande*. 37. Mouvements qu'il se donne pour obtenir les moyens d'aller convertir les Groenlandois. 42. Il s'embarque, après avoir persuadé à sa femme de le suivre. *ibid.* Conversions qu'il fait dans ce País. 63, 64. Son retour en Danemarck. *ibid.* Peines qu'il s'est données pour faire la Pierre Philosophale. 65. Il reste persuadé de la réalité des espérances des Adeptes. 66

Eléphants. Comparaison entre un Ver Spermatique & un Eléphant, qui pesoit cinq mille livres Romaines. 87

Estrades (le Comte d'). Second Extrait de ses *Lettres, Mémoires & Négociations*. 105, & suiv. Projet qu'il propose à Louis XIV pour se rendre maître de la Hollande. 113, & suiv.

F.

F *Ay* (Charles-François de Cisternai du). Abrégé de sa Vie. 185. Ses belles qualités. 189

Faye (Théodore de la), Maître ès Arts. Ouvrage de cet Auteur. 229

Fécondité. Grande fécondité de l'Orme. 102, & suiv.

Forêts. Voyez *Bois*.

Fourmont (Mr. Etienne). Extrait de sa *Grammaire de la Langue Chinoise*, &c. 294. Son éloge. 303

G.

G *Areence*, ou *Rubia Tinctorum*. Effet que produit cette Plante sur les Animaux qui en mangent. 457

Garengot (Mr.). Extrait de sa *Splanchnologie*, &c. 269, & suiv. Jugement sur les Figures de cet Ouvrage. 274,

275. Critiqué. *ibid.* Ses disputes avec Mr. Heister. *ibid.*

Erreurs qu'on lui attribue. 276, & suiv. Prétend qu'on peut restituer un Nez entierement coupé & séparé.

Examen de cette question, & histoire à ce sujet. 425, & suiv.

Génération. Si le principe, qui a formé les Insectes, rels

tels qu'ils sont, réside originairement en eux, ou s'il émane d'une Puissance étrangère. 76. Si tous les Animaux se multiplient par la voie de la Génération.

ibid. & suiv.

Geoffroy (Mr.). Ses expériences sur le remède de Melle. *Stephens* pour la guérison de la pierre. 179, & suiv.

Gesner (Mr.). Sa Traduction de *Lucien*, & ses Notes sur cet Auteur. 4. Eloge de cette Traduction. 7. Temps auquel il a publié le *Philopatris* avec une Traduction de sa façon. *ibid.* Son commerce de Lettres avec Mr. *Hemsterhuis*, & à quelle occasion. 9. Accusé mal-à-propos par feu Mr. *Burman*. 15

Giannone. Troisième Extrait de son *Histoire de Naples*. 189

Groenlande. Nouvelle description de ce País; caractère des habitans, &c. 37, & suiv.

H.

Hamel (Mr. Du). Ses expériences sur la Garence. 456, & suiv.

Hemsterhuis (Mr.). Sa Traduction de *Lucien*. 4. Temps auquel il a publié les *Luciani Colloquia selecta* 8. Son commerce de Lettres avec Mr. *Gesner*, & à quel sujet. 9
Highbor. Il n'y a jamais eu de Conduit d'*Highbor* dans le Testicule de l'Homme. 280

I.

Injections. L'art de les faire semble ne vouloir pas sortir de la Hollande. 278

K.

Kiste extraordinaire. 177, & suiv.
Kάρονος. Signification de ce terme. 26

L.

Lesser (Mr.). Extrait de sa *Théologie des Insectes*. 66
Leuwenhoek. Son Système des *Animalcules* ou *Vers Spermatiques*, attaqué par Mr. *Lyonnet*. Voyez *Vers Spermatiques*.

Lucien. Extrait d'une nouvelle Edition de ses Ouvrages. 3, & suiv. Grands soins qu'on a pris pour cette Edition. *ibid.* Jugement sur ce fameux Ecrivain. 5. Diverses Editions qu'on en a données. 11. Exemples des nouvelles Notes faites sur cet Auteur. 16, & suiv.

Lyonnet (Mr.). Ses Remarques sur la *Théologie des Insectes* de Mr. *Lesser*. 66

M.

Masfrédi (Eustachio). Abrégé de sa Vie. 180
Mer Rouge. Comment les Hébreux la passèrent. 453
Mor.

DES MATIERES.

Moïse. Recherches sur la Sépulture. 243, & *suiv.*

Montagne, cité. 173, & *suiv.*

Morand (Mr.). Ses expériences sur le remède de Melle. Stephens pour la guérison de la Pierre. 179, & *suiv.*

Extrait de ses Observations sur La Sangsue. 469

Moulin (Mr. Wolfgang du), Pasteur de l'Eglise Wallonne de Leide. Extrait de son Livre intitulé: La Religion revelée. 150. Idée de cet Ouvrage. *ibid.* & *suiv.*

N.

N *Ez. Difformités du Nez.* 423. Si le manque de Nez est une difformité réparable. 424, & *suiv.* Ce que c'est qu'un Nez pointillé, & comment on peut y remédier. 427, & *suiv.*

O.

O *Rme. Prodigiense fécondité de cet Arbre.* 102, & *suiv.* *Orthopédie, &c. Extrait de cet Ouvrage.* 412. Signification de ce terme. 413

P.

P *Arr (Thomas) vécut 150 ans, & fut mis en pénitence, pour le péché de Fornication à l'âge de 100 ans.* 350, 351.

Peché Originel. Ce que c'est. 157

Pierres (les) ne végètent pas. 143. *Formation des Pierres fines.* 145

Polypode. Remarques curieuses sur cet Insecte. 80, & *suiv.*

Porcelaine. Art de faire une nouvelle espèce de Porcelaine. 471, & *suiv.*

Propagation. Voyez Génération.

R.

R *Eaumur (Mr. de) fait voir les avantages qu'on peut retirer des recherches qui ont les Insectes pour objet.* 74, 75. *Extrait de son premier Mémoire sur l'Art de faire une nouvelle espèce de Porcelaine.* 471

Redoul ou Coriaria. Observations sur les dangereux effets de cet Arbutte. 477, & *suiv.*

Religion Naturelle. Son insuffisance. 153

S.

S *Angsue. Observations sur cet Animal.* 469, & *suiv.*

Sauvages de la Croix. Voyez Croix (Mr. Sauvages de la).

Sens. Extrait d'un Traité des Sens par Mr. Le Cat. 304

Sloane (Mr. le Chevalier). Observation qu'il communique à Mr. Geoffroy. 456

Solitaire. Ver qui porte ce nom. 72. Incertitude où l'on est touchant son origine. *ibid.*

Son-

TABLE DES MATIERES.

- Sommèil* extraordinaire d'une Femme. 176
Soul (Mr.). Ses Notes sur *Lucien*. 4. Temps auquel il a commencé à travailler sur cet Auteur. 1
Stenon (Mr.), Grand-Oncle de Mr. *Winslow*. Idée de son *Discours sur l'Anatomie du Cerveau*. 167. Eloge qu'en fait Mr. de *Fontenelle*. *ibid.*
Stephens (Melle.). Idée de son remède pour la guérison de la Pierre. 179

T.

- Tremblay* (Mr.). Remarques curieuses qu'il a faites sur le *Polypode*, espèce d'Insecte. 80, & *suiv.*
Trinist. Explication de ce Myſtère. 153. Raillerie qu'en fait *Lucien*. 154

V.

- Vers Spermatiques*. Comparaiſon entre ces Vers & un Eléphant qui peſoit cinq mille livres Romaines. 87; & entre ces mêmes Vers & une Baleine qui peſoit cent trente mille livres. 88. Objections contre le Syſtème de *Leuwenhoek*, qui a prétendu que la Génération ſe faiſoit à l'aide de ces Vers. 88, & *suiv.* Réponſes à ces objections. *ibid.*
Voltaire (Mr. de), cité. 175. Sur quoi il tourne les Anciens en ridicule. 305. Cité. 341, 342

W.

- Waldock* (le Comte de). Idée peu avantageuſe que le Comte d'*Eſtrades* tâche d'en donner. 136, & *suiv.*
Winslow (Mr. *Jaques-Benigne*). Extrait de la nouvelle Edition de ſon *Expoſition Anatomique*. 160. Eloge qu'en fait Mr. de *Fontenelle*. *ibid.* & *suiv.*
Wu (Mr. de), Grand Penſionnaire de Hollande. Examen qu'il fait des Droits de *Louis XIV* ſur la Flandre. 120. Fait qui prouve qu'il n'adoptoit pas aveuglément tout ce que la Cour de France vouloit lui faire adopter. 121. Autre trait qui fait voir qu'il n'étoit pas auſſi dévoué à cette Cour, qu'on le prétend. 122, 123, & *suiv.* Son caractère. 125. Il tâche de détourner *Louis XIV* d'attaquer les Pais-Bas. 133

Y.

- Yeux*. Diverſes difformités des Yeux, & moyens d'y remédier. 428, & *suiv.* Ce que c'eſt que l'Oeil hagard & féroce; & moyen de prévenir ce défaut. 430, & *suiv.*

FIN DE LA TABLE.





